

601 ROLLE (P. N.) Recherches sur le CULTE DE BACCHUS, symbole de la Force Reproductive de la Nature, Considere sous ses Rapports Generaux dans les Mysteries d'Eleusis, 3 vols, *hf. cf., gt. top, very fine set*, VERY SCARCE, 25s, *Paris*, 1824 8vo
Contains very curious information relative to Ancient Religions, curious beliefs, &c., of the Greeks and others.



John Bouch.

RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BOBÉE,
RUE DE LA TABLETTERIE, N° 9.

RECHERCHES

SUR LE

CULTE DE BACCHUS,

SYMBOLE DE LA FORCE REPRODUCTIVE DE LA NATURE,

CONSIDÉRÉ

SOUS SES RAPPORTS GÉNÉRAUX DANS LES MYSTÈRES D'ÉLEUSIS,
ET SOUS SES RAPPORTS PARTICULIERS DANS LES DIONYSIAQUES ET LES TRIÉTÉRIQUES.

PAR P. N. ROLLE,

Conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris, Membre de la Société royale des Antiquaires de France, de la Société Philotechnique, et associé libre de l'Athénée des Arts.

OUVRAGE QUI A REMPORTÉ LE PRIX PROPOSÉ EN 1819
PAR L'INSTITUT (ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES).

TOME PREMIER.

PARIS,

J. S. MERLIN, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

1824.



A MESSIEURS LES MEMBRES

DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

MESSIEURS,

CET ouvrage, qui a été honoré de vos suffrages, doit paroître sous vos auspices. Le désir de le rendre digne du prix que vous lui avez accordé, en a retardé la publication. J'ai suivi, dans tous ses développemens, l'indication que présente le programme de la question proposée; et j'ai traité en général de la croyance religieuse des Grecs, croyance qui appartient à la doctrine des mystères, et qui ne doit pas être confondue avec la mythologie vulgaire. N'ayant adopté aucun système d'avance, j'ai évité, en m'ap-

puyant uniquement sur les faits, cette préoccupation qui a été, jusqu'à présent, si nuisible à la découverte de la vérité dans cette matière. Puissé-je, en développant ce sujet important, n'être pas resté trop au-dessous de l'honneur que m'a fait l'Académie, et des nombreux témoignages de bienveillance que j'ai reçus de ses membres !

ROLLE.

TABLE

DES AUTEURS CITÉS DANS CET OUVRAGE.

Antiqui Rhetores latini. recog. et emend. Claud. Capperonier. *Argentorati*, 1756; in-4°.

Apollodori Atheniensis Bibliothecæ libri tres et fragmenta, cur. sec. illustravit Ch. G. Heyne. *Gotting.*, 1803, 2 vol. in-8°.

Bibliothèque d'Apollodore, traduite par Clavier. *Paris*, 1805, 2 vol. in-8°.

Apollonii Rhodii Argonauticorum libri quatuor. *Oxonii*, 1777, 2 vol. in-4°.

Apostolius (Mich.), Centuriæ viginti Proverbiorum a Michaele Apostolio collectæ. *Lug. Bat.*, Elzev., 1653; 1 vol. in-4°.

Appiani Alexandrini Romanæ Historiæ. *Amstelod.*, 1770; 2 vol. in-8°.

Apulæi (L.) opera. Interpr. et notis J. Floridi. *Paris*, 1688; 2 vol. in-4°.

Arati Phænomena et diosemeia, cum Theonis Scholiis et Eratosthenis catasterismois, cur. J. Fello. *Oxonii*, 1672, in-8°.

Aristidis (OEl.) opera omnia, græc. et latin. *Oxonii*, 1722, vol. in-4°.

Aristophanis comediæ undecim græc. et latin., cum scholiis et notis, omnia collegit et recensuit L. Kuster. *Amstel.*, 1710, in-fol.

Aristotelis opera omnia, gr. et lat, ex edit. et cum notis Duval. *Paris*, 1619; 2 vol. in-fol.

Arnobei Disputationum adversus Gentes libri VIII. *Lug. Bat.*, 1651; in-4°.

Arriani Expeditionis Alexandri libri septem, et historia indica. Oper. J. Gronovii. *Lug. Bat.*, 1704; in-fol.

Arriani Epicteti Euchiridion, etc., ex recensione Nic. Blancardi. *Amstelod.*, 1683; in-8°.

Artemidori Daldiani et Achmetis Sereimi. Oneirocritica. *Lut. Par.*, 1603; in-4°.

Athanasii archiep. Alexandrini opera omnia quæ exstant, oper. et stud. B. de Monfaucon. *Paris*, 1698; 3 vol. in-fol.

Athenagoræ Apologia pro christianis, et de resurrectione

mortuorum, gr. et lat., stud. Edw. Dechair. *Oxon.*, 1706; in-8°. — Ejusdem Legatio pro christianis. Edente J. Gottl. Lindner. *Lingosalissœ*, 1774; in-8°.

Athenaei Deipnosophistarum libri quindecim, cum annot. et emendat., Is. Casauboni. *Lugduni*, 1612; 2 vol. in-fol.

Augustini (S.), opera. *Parisiis*, 1689; 10 vol. in-fol.

Augustin (S.), la Cité de Dieu. *Paris*, 1701; 2 vol. in-8°.

Auligellii Noctium Atticarum libri XX, pro ut supersunt. *Lug. Bat.*, 1706; 2 vol. in-4°.

Aurelius (Victor), Breviarium historiæ romanæ, cum notis variorum, curante J. Antzonio. *Amst.*, 1733, in-4°.

Ausonii (D. M.) opera, in usum Delphini. *Paris*, 1730; in-4°.

B.

Bailly, Essai sur les fables. *Paris*, an 7; 2 vol. in-8°. — Histoire de l'astronomie moderne. *Paris*, 1779; 3 vol. in-4°.

Barthélemy, Voyage du jeune Anacharsis en Grèce. *Paris*, Didot, an 7; 7 vol. in-8°, avec atlas.

Basnage, Histoire des Juifs. *La Haye*, 1716; 15 vol. in-12.

Batteux, Histoire des Causes premières. *Paris*, 1769; 2 v. in-8°.

Bayer, Historia regni Græcorum Bactriani. *Petropoli*, 1738; in-4°.

Bayle, Dictionnaire historique. *Rotterdam*, 1720; 4 vol. in-fol.

Bazilii (S.) opera omnia græc. et latin., stud. et oper. J. Garnier. *Parisiis*, 1721; 3 vol. in-fol.

Beausobre, Histoire du Manichéisme. *Amsterdam*, 1739; 2 vol. in-4°.

Beger, Thesaurus Brandenburgicus. *Coloniæ Marchicæ*, 1696; 3 vol. in-fol.

Bellori, le Antiche Lucerne sepolcrali figurate, raccolte dalle cave sotterrane, e grote di Roma, disegnate da Pietro Santi Bartoli, con l'osservazioni di Giov. P. Bellori. *In Roma*, 1691; in-fol.

Bell's New Pantheon. *Londini*, 1790; 2 vol. in-4°.

CHOU-KING (le) un des livres sacrés des Chinois, traduit et enrichi de notes par le P. Gaubil, revu et corrigé par M. de Guignes. *Paris*, 1770, in-4°.

CICERONIS (M. T.) opera, ex curâ d'Olivet. *Parisiis*, 1740; 9 vol. in-4°.

CYRILLI (S.) Alexandriæ archiepiscopi opera, cura et stud. J. Auberti. *Lutetiæ*, 1638; 16 vol. in-fol.

CLAUDIANI quæ exstant, curante Gesnero. *Paris*, 1759; 2 vol. in-8°.

CLAVIER, Histoire des premiers temps de la Grèce. *Paris*, 1822; 3 vol. in-8°.

CLEMENTIS Alexandrini (S.) opera quæ exstant. *Oxonii*, 1715; 2 vol. in-fol.

COMITIS (Natalis) Mythologiæ libri decem. *Hanoviæ*, 1619; in-8°.

COOK (le 3e Voyage de), traduit de l'anglais. *Paris*, 1785; 4 vol. in-4°.

CORSINI, Fasti Attici. *Florent.*, 1744; 2 vol. in-4°.

COTELERIUS, SS. Patrum qui temporibus Apostolicis floruerunt opera, stud. Cotelerii. *Antuerpiæ*, 1698; 3 vol. in-fol.

COURT de Gebelin, Monde primitif. *Paris*, 1777; 9 vol. in-4°.

CRAGII de Republicâ Lacedæmoniorum lib. IV. *Lug. Bat.*, 1670; in-12.

CREUZER, Dionysius. *Heidelbergæ*, 1819; in-4°.

CUDWORTH, Systema intellectuale hujus universi. Mosheim latin. verti et recensuit. *Lug. Bat.*, 1773; 2 vol. in-4°.

CUPERI (G.) arpocrates. *Traj. ad Rhenum*, 1694; in-4°.

D.

DALLAWAY (Jacques), Constantinople ancienne et moderne, et description des côtes et îles de l'archipel et de la Troade, trad. de l'anglais par Morellet. *Paris*, an 7; 2 vol. in-4°.

DEBROSSES, Traité de la formation mécanique des langues.

Paris, 1765; 2 vol. in-12.—Culte des dieux fétiches, 1760; 1 vol. in-8°.

Degerando, Histoire comparée des systèmes de philosophie. *Paris*, 1804; 3 vol. in-8°.

Delambre, Histoire de l'Astronomie ancienne et moderne. *Paris*, 1821; 2 vol. in-4°.

Demetrius Phalereus, de Elocutione, gr. et latin. *Glasguæ*, Rob. Foulis, 1743; in-8°.

Demosthenis et Æschinis operum omnium Collectio integra, gr. et lat., curis Wolfii. *Aurel. Allobr.*, 1607; in-fol.

Denon, Voyage dans le Haute et Basse Egypte. *Paris*, 1 vol. in-fol. avec l'atlas.

Descartes (Lettres de). *Paris*, 1724; 6 vol. in-12.

Description de l'Egypte, ou Recueil des observations et des recherches qui ont été faites pendant l'expédition de l'armée française. *Paris*, de l'imprimerie royale, 1809; in-fol.

D'Hancarville, Recherches sur les arts de la Grèce. *Londres*, 1785, 2 vol. in-4°.

Diodori Siculi Bibliothecæ historicæ libri qui supersunt. *Amstel.*, 1746; 2 vol. in-fol.

Diogenis Laertii de Vitis, dogmatibus et apophtegmatibus clarorum philosophorum libri X, gr. et latin., cum annot. var. Acced. observ. æg. Menagii et not. Kuhnii. *Amstel.*, 1692; 2 vol. in-4°.

Dionis Cassii Historiæ romanæ quæ supersunt, cum notis variorum et curâ Herm. Sam. Reimari. *Hamburgi*, 1750; 2 vol. in-fol.

Dionis Chrysostomi orationes, gr. et latin., ex recens. et cum notis Morelli et Casaubon, 1604, in-fol.

Dionysii Halicarnassensis Antiquitatum romanarum libri quotquot supersunt. *Oxoniæ*, 1704; 2 vol. in-fol.

Dioscoridis opera, gr. et latin., cum notis Saraceni. *Vienne*, 1698; in-fol.

Doni, Inscriptiones antiquæ notis illustr. ab. A. fr. Gorio. *Florent.*, 1731, in-fol.

Dulaure, des Divinités génératrices. *Paris*, 1805; in-8°.
Dupuis, Origine de tous les cultes. *Paris*, an 3; 3 vol. in-4°.

E.

Eckel, Doctrina nummorum veterum. *indobonœ*, 1794; 8 vol. in-4°.

Ennery (d') le Catalogue publié par Tersan et Gosselin. *Paris*, 1788; 1 vol. in-4°.

Ennii Fragmenta quæ supersunt. *Amstel.*, 1707; in-4°.

Epicteti Manuale et sententiæ, et Cebetis tabula, curâ hadr. Relandi. *Traject. Batav.*, 1711; in-4°.

Epiphanii opera omnia ex editione D. Petavii. *Coloniœ*, 1682; 2 vol. in-fol.

Eratosthenis Catasterismi, curante J. C. Schaubach. *Gottinguœ*, 1795; in-8°.

Etymologicum Magnum, opera et cum notis Frid. Sylburgii, E typis Hier. Commelini, 1594; in-fol.

Eunapius, de Vitis philosophorum et sophistarum, gr. et latin. *Col. Allobr.*, 1616; 1 vol. in-8°.

Euripidis quæ exstant omnia opera et studio J. Barnes. *Cantabridgiœ*, 1694; in-fol.

Eusebii Pamphili Thesaurus temporum Chronico rum canonum omni modæ historiæ libri duo, interprete Hyeronimo, operâ et studio J. J. Scaligeri. *Amstelod.*, 1658; 1 vol. in-fol.

Eusebii Pamphili Chronicorum canonum libri duo, opus ex Haicano codice à doctore J. Zohrabo diligenter expressum et castigatum. *Mediolani*, regiis typis, 1818, in-4°.

Eusebii Pamphili de Demonstratione Evangelicâ libri decem. *Parisiis*, 1628; 2 vol. in-fol.

Eusèbe, Histoire de l'Eglise, trad. par Cousin. *Paris*, 1675, 4 vol. in-4°.

Eustathii Commentarii in Homeri Iliadem. *Florent.*, 1730; 3 vol. in-fol.

Ezourvedam, ou ancien commentaire du Vedam, traduit du samscrit. *Yverdun*, 1778; 2 vol. in-12.

F.

FABRETTI de Columnâ Trajani syntagma. *Romæ*, 1683, in-fol.
— Inscriptiones antiquæ. *Romæ*, 1669; 1 vol. in-fol.
FABRICII, Bibliotheca græca, curante Harles. *Hamburgi*, 1790, 1811; 12 vol. in-4°.
— Bibliotheca græca. *Hamburgi*, 1749; 14 vol. in-4°.
FESTI et Verrii Flacci de Verborum significatione libri XX, in usum Delphini. *Amstel.*, 1700, in-4°.
FIRMICUS Maternus (J.), de Errore profanarum religionum, J. Wower recensuit. *Lug. Bat.*, 1672; in-8°.
FLORI (L. A.) Rerum Romanarum libri duo priores, cum notis variorum, editi a L. Begero. *Coloniæ Marchicæ*, 1704; in-fol.
FRERET, Œuvres complètes. *Paris*, 1796; 20 vol. in-18.

G.

GASSENDI, Opera omnia. *Lug. Bat.*, 1658; 6 vol. in-fol.
GEOGRAPHIÆ veteris scriptores græci (et arabici) minores. *Oxonii*, 1698; 4 vol. in-8°.
GYRALDI (L. G.), opera omnia. *Lug. Bat.*, 1696, in-fol.
GOLTZII (Huberti) opera omnia Numismatica, curante Gervatio. *Antuerp.*, 1644, 1645; 5 vol. in-fol.
GOLTZIUS, Sicilia et magna Græcia. H. Goltzio auctore et scalptore. *Antuerpiæ*, 1617, in-fol.
GORII Museum Etruscum. *Florentiæ*, 1737; 3 vol. in-fol.
GORLÆI Dactyliotheca, cum explicat. J. Gronovii. *Lug. Bat.*, 1707; 2 vol. in-4°.
GRAMMATICÆ latinæ auctores antiqui, operâ et studio H. Putschii. *Hanoviæ*, 1605, un tome en 2 vol. in-4°.
GRANDPRÉ (L. de), Voyage à la côte occidentale de l'Afrique. *Paris*, 1801, 2 vol. in-8°.
GREGORII Nazianzeni (S.) opera. *Lut. Par.*, 1609; in-fol.
GRONOVIUS, Thesaurus antiquitatum Græcarum. *Lug. Bat.*, 1697; 13 vol. in-fol.

GAUTER, Inscriptiones antiquæ totius orbis romani in absolutissimum corpus redactæ. *Amstelod.*, 1707; 4 vol. in-fol.
GUTBERLETHI (T.), Dissertatio philologica de mysteriis Cabirorum. *Franequeræ*, 1704; in-8o.

H.

HAYM, Tesoro Brita co. *Londra*, 1719, 1720; in-4°.
HARDUINI (J.) Nummi antiqui populorum et urbinum illustrati. *Paris*, 1684.
HARPOCRATIONIS Lexicon. *Lut. Bat.*, 1683; in-4°.
HEINSII (Dan.) Aristarchus Sacer. *Lug. Bat.*, 1627; in-8o.
HELIODORI Æthiopicorum libri X. *Lut. Par.*, 1619; in-8°.
HENRY lord, Histoire de la religion des Banians. *Paris*, 1667; in-12.
HERODIANI historiarum, libri VIII. *Oxoniæ*, 1704; in-8o.
HERODOTEI Halicarnassæi historiarum libri IX (gr. et latin.) *Amstel.*, 1763; in-fol.
HISTOIRE d'Hérodote, traduit du grec par Larcher. *Paris*, 1802; 9 vol. in-8o.
HESIODI ascræi quæ exstant, oper. et stud. C. Schrevelii. *Lug. Bat.*, 1650; in-8°.
HESYCHII Lexicon. *Lug. Bat.*, 1766; 2 vol in-fol.
HYDE (Th.), Historia religionis veterum Persarum. *Oxonii*, 1700; in-4°.
HIEROCLES, Commentaria in aurea carmina, gr. et latin., de Providentiâ et fato quæ supersunt et reliqua fragmenta, cum notis et indic., P. Needlam. *Cantabridgiæ*, 1709; 1 vol. in-8°.
HIERONYMI (S. E.) opera, stud. et labor. J. Martianay et A. Poujet. *Paris*, 1693, 1706; 5 vol. in-fol.
HIMERII Sophistæ Eclogæ et declamationes, gr. et latin. recens. Wernsdorff. *Gotting.*, 1790; 1 vol. in-8o.
HIPPOCRATIS et Galeni opera gr. et latin., curâ et studio Charterii. *Lut. Par.*, 1679; in-fol.
HISTORIÆ Augustæ scriptores VI, cum recensione, emendationibus ac notis Salmasii et Casauboni. *Paris*, 1620; in-fol.

HOLSTENII (Lucæ), Notæ et Castigationes posthumæ in Stephani Byzantii Ethnica. *Lug. Bat.*, 1784, in-fol.

HOMERI opera, curante Barnes. *Cantabridgiæ*, 1711; 2 vol. in-4°.

L'ILIADE et l'Odyssée d'Homère, traduit par Bitaubé. *Paris*, 1804, 9 vol. in-8°.

L'ILIADE et l'Odyssée d'Homère, traduit par madame Dacier. *Paris*, 1741; 8 vol. in-12.

HORATII (Q.) opera, in usum Delphini. *Par.*, 1691; 2 vol. in-4°.

HORACE (Œuvres d'), avec des remarques par Dacier. *Hambourg*, 1733, 2 vol. in-4°.

HORAPOLLINIS Hieroglyphica gr. et latin., cum notis variorum, curante J. C. de Pauw., *Traj. ad Rhenum*, 1727; in-4°.

HUET, Demonstratio Evangelica. *Parisiis*, 1690; in-fol.

J.

JABLONSKI, Pantheon Ægyptiorum. *Francof.*, 1750; in-8°.

JABLONSKI, Opuscula. *Lug. Bat.*, 1804, 3 vol. in-8°.

JAMBLICI de Vita Pythagoricâ Liber, gr. et latin., illustr. a lud. Kustero. *Amstelod.*, 1707; in-4°.

JAMBLICI de Mysteriis Liber. *Oxonii*, 1778; in-fol.

IGNARRA, de Palæstrâ Neapolitanâ commentarius in inscriptionem athleticam Neapoli anno 1764 detectam. *Neapoli*, 1770, in-4°.

JOANNIS Damasceni (S.) opera omnia quæ exstant, op. et studio P. M. Lequien, *Parisiis*, 1712; 2 vol. in-fol.

JOBERT la Science des médailles. *Paris*, 1739; 2 vol. in-12.

JOSEPHI (Flavii) quæ reperiri potuerunt opera omnia, gr. et latin., collegit S. Havercamp. *Amstel.*, 1726; 2 vol. in-fol.

IRENÉE (S.), operum ejus collectio, ex editione Massuet. *Paris*, 1710; in-fol.

ISIDORI Hispalensis episcopi opera omnia quæ exstant, edita per S. J. Dubreul. *Parisiis*, 1601, in-fol.

ISOCRATIS Orationes et Epistolæ. *Aurel. Allobr.*, 1593 ; in-fol.

JULIANI Imperatoris opera quæ supersunt omnia, ex recens. Ez. Spanheim. *Lipsiæ*, 1696 ; in-fol.

JUSTINI (S.) opera omnia, ex editione D. Pr. Maran. *Parisiis*, 1742, in-fol.

JUSTINUS, cum notis variorum. *Amstelod.*, 1659; in-8°.

JUVENALIS et Persii Satyræ, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1684 ; in-8°.

K.

KIRCHER, Obeliscus Pamphilius. *Romæ*, 1650 ; in-fol.

— Œdipus Ægyptiacus. *Romæ*, anno 1652 ; 4 vol. in-fol.

KNIGHT, Account of the remains of the Worship of Priapus. *London*, 1786 ; in-4°.

L.

LACHAUSSE, Romanum Musæum. *Romæ*, 1690 ; in-fol.

LACROZE (Math. Veyssière de), Histoire du Christianisme dans les Indes. *La Haye*, 1758 ; 2 vol. in-12.

LACTANTII opera omnia. *Lutetiæ Parisior.*, 1748 ; 2 vol in-4°.

LAFITAU, Mœurs des Sauvages américains, comparées aux mœurs des premiers temps. *Paris*, 1724 ; 2 vol. in-4°.

LALOUBÈRE, du Royaume de Siam. *Paris*, 1691 ; 2 vol. in-12.

LANGLÈS, Monumens de l'Indoustan. *Paris*, 1817 ; 2 vol. in-fol.

LAROMIGUIÈRE, Leçons de philosophie. *Paris*, 1823 ; 2 vol. in-8°.

LEBLOND et LACHAU, Description des principales pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans. *Paris*, 1780 ; 2 vol. in-fol.

LECLERC (Daniel), Histoire de la Médecine. *La Haye*, 1729 ; 1 vol. in-4°.

LE MASCRIER, Description de l'Egypte, composée sur les Mémoires de Henry de Maillet. *Paris*, 1735.

LESSING, du Laocoon, ou des limites respectives de la poésie et de la peinture, traduit de l'allemand par Vanderbourg. *Paris*, 1802 ; in-8°.

Libanii sophistæ opera. *Parisiis*, 1606, 1627; 2 vol. in-fol.

Liebe, Gotha Numaria. *Amstel.*, 1730; in-fol.

Lucanus (M. A.), de Bello civili, cum notis variorum, accur. C. Schrevelio. *Lugd. Bat.*, 1658; in-8°.

Luciani opera, gr. et latinè, curâ Hermsterhusii et Reitzii. *Amstel.*, 1743; 4 vol. in-4°.

Lucretii Cari (T.) de rerum naturâ libros sex, interpretatione et notis illustravit Thomas Creech. *Lond.*, 1717, in-8°.

Lycophronis Alexandra, curâ et oper. J. Potter. *Oxonii*, 1697; in-fol.

Lysiæ opera omnia, græc., cum versione novâ, triplici indice, var. lection. et notis, edidit Athan. Auger. *Parisiis*, Didot, 1783; 2 vol. in-8°.

M.

Macrobii opera, cum notis variorum. *Lipsiæ*, 1774; in-8°.

Maimonides, de Idolatriâ. *Amstel.*, 1642; 2 vol. in-4°.

— De More Nevochim. *Venet.*, 1551, in-fol.

Manilii (M.) Astronomicon libri quinque; accessere M. Tullii aratæa, ed. Pingré. *Parisiis*, 1786, in-8°.

Marci Antonini imperatoris de Rebus suis libri XII, stud. et oper. Gataker. *Londini*, 1707; in-4°.

Mariette, Traité des pierres gravées. *Paris*, 1750; 2 vol. in-fol.

Marmora Oxoniensia, ex Arundellianis, Seldenianis, aliisque conflata, recensuit et comment. illustravit Humph. Prideaux. *Oxon.*, 1676, in-fol.

Marsham, Chronicus Canon. *Lond.*, 1672; in-fol.

Martialis Epigrammata cum notis varior., accur. Schrevelio. *Lugd. Bat.*, 1661; in-8°.

Martianus Capella de Nuptiis philologiæ et Mercurii libri II, cum notis J. ad Goez. *Nurembergæ*, 1794, in-8°.

Martin (D.), la religion des Gaulois. *Paris*, 1727; 2 vol. in-4°.

MAXIMI (S.) opera ex editione Combefisii. *Par.*, 1675; 2 vol. in-fol.

MAXIMI Tyrii dissertationes, ex recens. J. Davisii, cum J. Marklandi annotat. *Londini*, 1740; in-4°.

MAZOCHII (A. S.) Comment. in Herculanensis Musæi Æneas tabulas Heracleenses. *Neapoli*, 1754; in-fol.

MENESTRIER, Eloge historique de la ville de Lyon, 1669; 1 vol. in-4°.

— Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon. *Lyon*, 1696; 1 vol. in-fol.

MERCURIALIS, de Arte gymnasticâ libri sex. *Amstel.*, 1672; in-4°.

MERCURII Trimegisti Pœmander, seu de potestate et sapientiâ divinâ. *Parisiis*, Adr. Turneb., 1554; in-4°.

— Le Pymander, trad. et commenté par Fr. de Foyx de Candalle, *Bordeaux*, 1579; in-fol.

MEURSII opera. *Florent.*, 1741; 12 vol. in-fol.

MÉZIRIAC (Bachet de), Commentaires sur les Epîtres d'Ovide. *La Haye*, 1716; 2 vol. in-8°.

MINUCII Felicis Octavius. *Lugd. Bat.*, 1672; in-8°.

MONTFAUCON, l'Antiquité expliquée. *Paris*, 1719, 1724; 15 vol. in-fol.

— Diarium italicum. *Parisiis*, 1702; in-4°.

MOURGUES (le P.)., Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce. *Paris*, 1712; 2 vol. in-8°.

MUSÆUM Florentinum, cum observat. Ant. Fr. Gorii. *Florent.*, 1731; 12 vol. in-fol.

MYTHOGRAPHI latini, curante A. Van Staveren. *Lugd. Bat.*, 1742; in-4°.

N.

NARDINI, Roma antica. *In Roma*, 1666; in-4°.

NEANDRI Bacchanalia. *Francofurti ad Oder.*, 1660; pet. in-12.

Platonis Opera græc. et latinè, Marcilio Ficino interprete. *Francof.*, 1602; in-fol.

Plauti Comœdiæ, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1769; 2 vol. in-8°.

Plinii Historiæ naturalis libri XXXVII, interpretatione et notis illustravit J. Harduinus. *Parisiis*, 1723; 2 vol. in-fol.

Plotini opera omnia, e gr. in latin. translata a Marcil. Ficino. *Florent.*, 1492; in-fol.

Plutarchi Chæronensis quæ supersunt omnia, ex castigatione J. J. Reiske. *Lipsiæ*, 1774; in-8°.

Plutarque, Œuvres morales, traduites par Ricard. *Paris*, 1783; 17 vol. in-12.

Poetæ latini, rei Venaticæ scriptores, et Bucolici antiqui, videlicet G. Falisci atque M. A. O. Nemesiani cynegeticon, halieuticon, et de aucupio, etc., cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1727, in-4°.

Poetriarum octo fragmenta et elogia, gr. et lat., curâ et stud. J. Chr. Wolfii. *Hamburgi*, 1734; in-4°.

Polybii historiarum quidquid superest, ex curâ et recensione J. Schweighæuser. *Lipsiæ*, 1789, 9 vol. in-8°.

Polyæni Strategematum libri VIII. *Berolini*, 1756; in-12.

Pollucis (J.) Onomasticum, gr. et lat. *Amstel.*, 1706; 2 vol. in-fol.

Pomponius Mela, de situ orbis libri III. *Lipsiæ*, 1807; 7 vol. in-8°.

Porphyrius, de Antro Nympharum. *Traj. ad Rhenum*, 1765, in-fol.

Porphirii philosophi de Vitâ Pythagoræ Liber, cum versione et notis L. Holstenii. *Amstel.*, 1707; in-4°.

Porphyrii de Abstinentiâ ab esu animalium libri quatuor. *Traj. ad Rhenum*, 1767; in-4°.

Potter, Archæologia græca, or the Antiquities of Grece. *London*, 1740, 2 vol. in-8°.

Priapeia, sive diversorum poetarum in Priapum lusus, cum

commentariis Scioppii, etc. *Patavii* (*Amstelod.*), 1664, in.8°.

Proclus in Platonis theologiam gr. et lat. *Hamburgi*, 1618, 1 vol. in-fol.

Procopii Historiarum sui temporis libri VIII, gr. et latinè. *Parisiis*, 1662; 2 vol. in-fol.

Prudentii opera quæ exstant. *Coloniæ*, 1701; in-8°.

Ptolemæi (Cl.) Geographiæ libri VIII, gr. et lat., operâ P. Bertii. *Lugd. Bat.*, 1618; in-fol.

Q.

Quinti Curtii Historia Alexandri Magni, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1658; in-8°.

Quintiliani Institutionum oratoriarum libri XII. *Lugd. Bat.*, 1665; 4 vol. in-8°.

R.

Rasche, Lexicon universæ rei nummariæ veterum et præcipue græcorum ac romanorum. *Lipsiæ*, 1785; 14 vol. in-8°.

Recherches Asiatiques, ou Mémoires de la Société de Calcutta, traduits par La Baume. *Paris*, 1805; in 4°.

Rei rusticæ scriptores veteres latini, curante J. Gott. Schneider. *Lipsiæ*, 1794; 4 vol. in-8°.

Rei Venaticæ scriptores, poetæ latini et Bucolici antiqui. *Lugd. Bat.*, 1727, in-4°.

Reinesii Syntagma inscriptionum antiquarum a Grutero omissarum, cum comment. *Lipsiæ*, 1682, in-fol.

Rhodigini (L. C.) Lectionum antiquarum libri XVI. *Venetiis*, in ædibus Aldi, 1516; in-fol.

Ruffini opera. *Parisiis*, 1680, in-fol.

S.

Saint-Non, Voyage Pittoresque, ou description des royaumes de Naples et de Sicile. *Paris*, 1781, 5 vol. in-fol.

SAINTE-CROIX, Recherches sur les mystères du paganisme. *Paris*, 1817; 2 vol. in-8°.

SALLUSTII (C. Crispi) opera quæ exstant omnia, cum selectis variorum observationibus ex accurat. recensione Ant. Thysii, edit. 2ª. *Lugd. Bat.*, 1654.

SALLUSTE, Histoire de la République romaine, rétablie par le président Debrosses. *Dijon*, 1777; 3 vol. in-4°.

SALLUSTIUS Philosophus, de Diis et mundo, gr. et lat., edente L. Allatio. *Romæ*, 1638; in-12.

SALMASII Plinianæ exercitationes, in C. Solini Polyhistora, item C. J. Solini Polyhistor. *Traj. ad Rhenum*, 1689; in-fol.

SCALIGER, de emendatione temporum opus. *Colon. Allob.* 1629; in-fol.

SCHEFFERI (J.) Laponia. *Francofurti*; 1673; in-4°.

SELDEN (J.), de Diis Syris syntagmata II. *Amstel.*, 1680; in-12.

SENECÆ (L. A.) Tragœdiæ cum notis variorum. *Amstel.*, 1682, 1 vol. in-8°.

— Opera quæ exstant omnia. *Antuerp.*, 1652; in-fol.

SEXTI Empirici opera, græc. et lat., Pyrrhoniarum institutionum libri III. *Lipsiæ*, 1718; in-fol.

SHAW, Voyages dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant, trad. de l'anglois. *La Haye*, 1743; 2 vol. in-4°.

SIDONII (C.) Apollinaris opera, studio et curâ Sirmondi. *Parisiis*, 1652; in-4°.

SILII Italici (C.) Punicorum libri XVII, curante Drakenborch, *Traj. ad Rhen.*; 1717; in-4°.

SIMPLICII, commentarii in octo Aristotelis Physicæ auscultationis libros. *Venetiis*, in ædibus Aldi., 1526; in-fol.

SIMSON, Chronicon, ex exordio mundi ad annum a Christo nato LXXI. *Lugd. Bat.*, 1729; in-fol.

SOPHOCLIS tragœdiæ septem, *excud. P. Stephanus*, anno 1603; 1 vol. in-4°.

SPANHEIM (Ez.), Dissertationes de præstantiâ et usu numismatum antiquorum. *Londini*, 1706; 2 vol. in-fol.

SPON, Miscellanea eruditæ antiquitatis. *Lugduni*, 1683; in-fol.

— Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant. *Lyon*, 1678, 3 vol. in-12.

Sprengel, Histoire de la Médecine, depuis son origine jusqu'au 19e siècle, traduite par Jourdan, revue par Bosquillon. *Paris*, 1815; 7 vol. in-8°.

Statii opera. *Parisiis*, 1618; in-4°.

Stephanus Byzantinus, de urbibus, cum Thomæ de Pinedo versione et observationibus, et cum collationibus J. Gronovii. *Amstel.*, 1725; in-fol.

Stobæi (J.) Sententiæ ex thesauris græcorum delectæ, huic editioni accesserunt Eclogarum physicarum et ethicarum, libri II. *Aurel. Allobr.*, 1609, in-fol.

StraboNis Rerum geographicarum libri XVII, cum notis Is. Casauboni et aliorum. *Amstel.*, 1707, 2 vol. in-fol.

Strabon, Géographie, traduite du grec en français. *Paris*, 1813 *et suiv.*; in-4°.

Stuart et Revett, Antiquités d'Athènes, mesurées et dessinées, traduites de l'anglais par Feuillet. *Paris*, 1808, 2 vol. in-fol.

Stuckii opera. *Lug. Bat.*; 1695; in-fol.

Suetonii Tranquilli de XII Cæsaribus libri VIII, cum notis variorum, ex recensione Casauboni. *Parisiis*, 1610; 1 vol. in-fol.

Suidæ Lexicon græcè et latinè, ex recensione et cum notis Ludovici Kusteri. *Cantabrigiæ*, typ. Acad., 1705; 3 vol. in-fol.

Syncelli Chronographia ab Adamo usque ad Diocletianum. *Parisiis*, e typographia regia, 1652; in-fol.

Synesii opera quæ exstant omnia. *Parisiis*, 1633; in-fol.

Sonnerat, Voyage aux Indes Orientales et à la Chine. *Paris*, 1782; 2 vol. 8°.

Swinton (J.) Inscriptiones Atticæ; accedit de nummis quibusdam Samaritanis et Phæniciis dissertatio. *Oxonii*, 1750, in-4°.

T.

TZETZÆ Chiliades. *Basileæ*, 1546; in-fol.

V.

VAILLANT, Nummi antiqui familiarum romanarum. *Amstel.*, 1703, 2 vol. in-fol.

— Numismata imperat. roman. præstantiora a J. Cæsare ad Postumum usque; (ad Constantinum perducta studio J. Fr. Baldini.) *Romæ*, 1743, 3 vol. in-4°.

— Numismata ærea Impp., Augustarum et Cæsarum in coloniis, municipiis et urbibus, etc., percussa. *Par.*, 1697; 1 vol.

— Numismata Impp., Augustarum et Cæsarum, à populis romanæ ditionis, græcè loquentibus, ex omni modulo percussa. *Amstel.*, 1700, in-fol.

WALCKENAER, animadversionum ad Ammonium libri III. *Lugd. Bat.*, 1739; in-4°.

VALERII Flacci (C.) Argonauticon libri octo, cum notis variorum, ed. Theoph. Christ. Harles. *Altenburgi*, 1781; 3 vol. in-8°.

VALERIUS Maximus, cum notis variorum. *Lugd. Bat.*, 1751, in-8°.

VANDALE (A.), Dissertationes IX, antiquitatibus quin et marmoribus, cum romanis tum potissimum Græcis illustrandis intervenientes. *Amstel.*, 1702; in-4°.

WARBURTON, Dissertations, trad. par Silhouete. *Lond.*, 1742, 2 vol. in-12.

VARRONIS (M. T.) opera quæ supersunt. *Parisiis*, 1685; in-8°.

VELLEII Paterculi (C.) Historiæ romanæ, cum selectis variorum notis. *Lugd. Bat.*; 1653; in-8°.

WHELER, Voyage de Dalmatie, de Grèce et du Levant, traduit de l'anglois. *Amsterdam*, 1689; 2 vol. in-12.

VILLOISON (d'Ansse de), Anecdota græca e regia parisiensi et e Veneta S. Marci bibliothecis deprompta. *Venetiis*, 1781, 2 vol. in-4°.

VINKELMANN, Histoire de l'Art chez les Anciens, traduit de l'allemand. *Paris*, an 11; 3 vol. in-4°.

VINKELMANN, Description des Pierres gravées du cabinet de Stosch. *Florence*, 1760 ; in-4°.

— Monumenti antichi inediti. *Roma*, 1777 ; 3 vol. in-fol.

— Lettres familières, traduites en françois par Jansen. *Paris*, 1791, in-8°.

— De l'allégorie, par Vinckelmann, Addisson, Sulzer. *Paris*, an 7 ; 2 vol. in-8°.

VIRGILII opera, cum notis variorum. *Leovardiæ*, 1717 ; 2 vol. in-4°.

VISCONTI, Inscrizioni greche triopee, ora Borghesiane, con versioni ed osservaz. *Roma*, 1794 ; in-fol.

— Il Museo Pio Clementino. *Roma*, 1782, 1798 ; 6 vol in-fol. Max.

VITRUVII Pollionis de Architectura libri X. *Amstel.*, Elzevir., 1649 ; in-fol.

VOLFII (Io. Chr.) Anecdota græca, sacra et profana. *Hamburgi*, 1722, 1724 ; 4 vol. pet. in-8°.

VOSSII (G.J.) opera omnia. *Amstel.*, 1695, 1700 ; 5 vol. in-fol.

X.

XENOPHONTIS opera quæ exstant omnia, græcè et lat., curâ Edw. Wells. *Oxonii*, 1705 ; 5 vol. in-8°.

Z.

ZEND-AVESTA, traduit en françois par Anquetil Duperron. *Paris*, 1771 ; 3 vol. in-4°.

ZOEGA, de origine et usu obeliscorum. *Romæ*, 1797 ; 1 vol. in-fol.

ZOZIMI Historiæ novæ libri VI. *Oxonii*, 1679 ; in-8°.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE I[er] VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

PREMIÈRE SECTION.

CULTE DE BACCHUS IACCHUS.

SECTION DEUXIÈME.

BACCHUS ELEUSINIEN CONSIDÉRÉ COMME POUVOIR GÉNÉRATEUR.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE IIe VOLUME.

Ière PARTIE. — IIIe SECTION.

IDENTITÉ DES DIEUX D'ÉGYPTE, OSIRIS, ISIS, HORUS, ET DES DIVINITÉS D'ÉLEUSIS, BACCHUS, CÉRÈS ET IACCHUS.

SECTION QUATRIÈME.

DES MYSTÈRES EN ÉGYPTE ET A ÉLEUSIS, ET DE LEUR PROPAGATION DANS LA GRÈCE.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE IIIe VOLUME.

Ière PARTIE. — IVe SECTION.

DES MYSTÈRES EN ÉGYPTE ET A ELEUSIS, ET DE LEUR PROPAGATION DANS LA GRÈCE.

IIe PARTIE. — Iere SECTION.

DES DIONYSIAQUES.

IIe PARTIE. — IIe SECTION.

BACCHUS THÉBAIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Les volumes sont désignés, le premier par la lettre A, *le second par la lettre* B, *le troisième par la lettre* C, *et les notes par la lettre* n.

A.

d *

B.

D.

*f**

F.

H.

I.

M.

S.

RECHERCHES

SUR

LE CULTE DE BACCHUS.

QUESTION

PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE ROYALE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Rechercher quelles étoient dans les différentes villes de la Grèce, et particulièrement à Athènes, les différentes fêtes de Bacchus ; fixer le nombre de ces fêtes, et indiquer les lieux situés, soit dans la ville, soit hors la ville, où elles étoient célébrées, et les diverses époques de l'année auxquelles elles appartenoient ; distinguer les rites particuliers à chacune de ces fêtes, et déterminer spécialement ceux qui faisoient partie des cérémonies mystiques.

Les historiens de l'antiquité nous apprennent que les premiers habitans de la Grèce étoient des sauvages, occupés uniquement du besoin de pourvoir à leur subsistance, et ne s'élevant pas au-delà du petit nombre d'idées que ce besoin suppose. Errans, sans connoissances, sans habitations fixes, sans subsistances assurées, toujours dans la nécessité de s'en procurer, exclusivement occupés de ce soin, n'ayant dès lors aucune idée de beauté, d'ordre, d'harmonie, les peuples sauvages n'élèvent pas leurs regards

au-dessus des choses sensibles qui sont placées sous leurs yeux, et qui sont nécessaires à leur subsistance; leur culte religieux prend sa source principalement dans la joie, le plaisir et la reconnoissance que leur inspire l'objet avec lequel ils satisfont leurs besoins physiques.

« Une partie du genre humain, dit Sanchoniaton,
« fut portée par un sentiment de reconnoissance,
« à faire des plantes nutritives l'objet de son adora-
« tion ; l'homme regarda les germes qu'il voyoit se
« reproduire sans cesse, comme autant de divinités
« bienfaisantes, desquelles il tiroit l'unique moyen
« d'entretenir sa vie et de perpétuer son espèce [1]. »

C'est ainsi que les Pélasges n'avoient d'autres dieux que les grands arbres qui les nourrissoient, les fontaines, les fleuves, les montagnes et divers autres corps terrestres et inanimés qui leur étoient utiles ou salutaires. Les vieux chênes de Dodone dont le culte se perd dans la nuit des temps, confirment cette tradition. On retrouve le même culte dans l'histoire des premiers âges de toutes les nations de la terre.

Les premiers Grecs, ainsi que tous les peuples sauvages, adoroient donc les objets qui les environnoient, comme dépositaires des forces qui avoient une grande influence sur leur existence : ces dieux faisant, pour ainsi dire, partie de leur intérieur, ils pouvoient facilement les distinguer et ils ne leur donnoient aucun nom [2]. Ils n'avoient non plus

[1] Sanchon. *apud* Euseb., 1, 10. = [2] Herod. lib. 2, cap. 52.

construit en leur honneur, ni consacré à leur culte aucun édifice. Ils les adoroient en plein air, dans un lieu solennel et découvert, qu'ils appeloient temple. N'ayant aucune idée de l'être suprême, ils n'employoient pas de prêtres et ne faisoient ni vœux ni prières. Leur culte se bornoit à la danse, au chant, et aux mouvemens d'une joie immodérée.

Cette religion étoit conforme aux mœurs et aux sensations des hommes grossiers de ces temps. Les sentimens, les affections, les grands mouvemens de l'ame, se manifestent chez les peuples sauvages ou barbares, par certaines postures du corps, par son action, par leurs gestes, par les mouvemens de leurs têtes, par leurs sauts et leurs bonds ; et s'ils rompent le silence, ces mêmes sentimens se manifestent par des exclamations, par des sons discordans, par des éclats de voix qui se font entendre à différens intervalles ; il n'est donc pas étonnant que les sauts, la danse, et les hurlemens dont on a fait ensuite des invocations aux dieux, aient fait une partie essentielle de toutes les anciennes religions. A leurs danses et à leurs chants, les Pélasges joignirent les flûtes, les tambours, et d'autres instrumens, dont le son rauque, aigu, excitoit leurs sens, et portoit la joie dont ils étoient animés à un point d'exaltation qui les mettoit hors d'eux-mêmes. Tout contribuoit à ce délire, l'agitation continuelle et rapide du corps, la rotation de la tête, les cris immodérés.

Ce qui d'abord n'avoit été pratiqué que d'après l'impulsion de la nature et au milieu de la joie publique, acquit par son ancienneté même, de l'auto-

rité et de la sainteté, de manière que dans des temps plus modernes, et quoique la civilisation eût fait des progrès, on admit, comme faisant partie de la religion, la folie des hommes grossiers des premiers âges. A la vérité, les progrès naturels à l'esprit humain ennoblirent ce culte; on lui donna plus d'appareil et de splendeur; les cérémonies publiques et privées, les pompes, les fêtes présentèrent plus d'éclat, et eurent plus de décence. Cependant on conserva les anciens rites avec scrupule; car tout ce qui est ancien a une grande importance parmi les hommes. Les opinions religieuses différentes suivant les hommes, les temps, et les lieux, furent mises à l'ombre de ces rites; ces folies même concilièrent un grand respect aux religions et aux fêtes solennelles, puisqu'elles avoient la faculté de jeter, pour ainsi dire, l'homme hors de sa nature, et de lui aliéner l'esprit. [1]

Ce culte antique, et celui qui est né postérieurement d'une meilleure philosophie, ont fait le fonds commun de toutes les religions anciennes qui reçurent un grand nombre de changemens par la succession

[1] C'étoit une opinion des anciens, que les hommes, doués de la raison pour se conduire, n'en étoient écartés que par un pouvoir surnaturel. La raison s'annonce par la suite du discours, par la liaison des idées: dès que cette liaison étoit rompue, on croyoit que l'intelligence divine agissoit à la place de la raison; ainsi tous ceux qui ne savoient ce qu'ils disoient étoient inspirés; c'est par une suite du même principe que, chez les Turcs, les fous sont encore regardés comme des saints. (Bailly, *Essai sur les Fables*, l. 1, p. 161.)

des temps, et par l'introduction des cultes étrangers; mais ces interpolations, quoique dues à des causes diverses, n'ont pu changer entièrement la nature des religions du premier âge. Ç'a été sans doute une grande révolution dans l'histoire de l'esprit humain, que la religion ait été appelée des simples rites et des cérémonies extérieures aux contemplations spirituelles, à la doctrine religieuse et aux principes de piété; mais la religion, chez les Grecs, a conservé ses anciens rites et son premier esprit qui en ont fait, dans tous les temps, la principale partie, et le caractère qui leur étoit propre est toujours resté le même.

C'est plus particulièrement dans le mythe de Bacchus que l'on retrouve cet esprit des premiers âges. Il n'est aucune fable qui présente des rites plus reculés, et qui ait, pour ainsi dire, une physionomie plus antique; il n'en est aucune où le mélange des cérémonies et des divinités particulières aux Pélasges, avec les fables étrangères apportées dans la Grèce, soit plus palpable.

Pour bien connoître tout l'amas de fables qui composent le mythe de Bacchus, il faudroit pouvoir distinguer les parties de ce mythe qui appartiennent aux religions primitives des Grecs, celles qui ont été apportées des pays étrangers, les peuples divers où elles ont été puisées, les époques différentes de leur introduction dans la Grèce, les diverses modifications qu'elles ont reçues du caractère, des mœurs, de la position des colons, et des Grecs indigènes: il faudroit connoître les parties de ce mythe,

qui ont été adoptées d'après des opinions nouvellement établies par les poètes ou les philosophes, celles dues aux superstitions du vulgaire, aux fourberies des prêtres, et aux rêveries des nouveaux Platoniciens et des nouveaux Pythagoriciens, les nombreux accroissemens qu'elles ont reçus de la science de siècles plus éclairés, et de la philosophie des époques plus récentes; mais le défaut de monumens rend cette tâche impossible à remplir, et l'étude la plus opiniâtre de l'origine de ces fables, de leurs vicissitudes, conduiroit à peine à oser proposer quelques doutes.

Aussi l'académie, bien convaincue que dans l'état actuel de nos connoissances historiques, on ne peut fixer la nature si multiple et si variée des fables, n'a pas pensé à porter la lumière dans cette nuit profonde: sachant qu'il est peu de sujets où l'imagination abandonnée à elle-même, s'égare avec autant de facilité que dans les discussions mythologiques, l'académie a seulement imposé la loi de rassembler tout ce que l'antiquité nous a transmis de positif sur le culte de Bacchus, pour ne marcher dans cette route incertaine, qu'éclairé par le flambeau de l'histoire.

Lorsque les colonies étrangères apportèrent aux sauvages de la Grèce le bienfait de l'agriculture, cette heureuse innovation améliora leur existence; le blé et le vin sont le meilleur produit de la culture des terres, ce sont les fruits les plus nécessaires et les plus agréables à l'homme. Les Grecs adorèrent les symboles de ces productions dans Cérès et dans Bacchus, et ils reçurent les idées qui leur étoient apportées par les colons sur ce nouveau culte, avec d'autant plus de

facilité, qu'elles avoient la même source que leurs anciens rites, la reconnoissance envers les objets qui leur donnoient la nourriture. L'état de civilisation fut la suite nécessaire de l'établissement de l'agriculture; les fêtes de Bacchus eurent d'abord pour objet de rappeler à la mémoire le premier des arts; elles présentèrent ensuite le symbole du passage de la vie sauvage à une meilleure vie, à la vie civilisée; mais si dans le principe le mythe de Bacchus tint moins aux mythes philosophiques qu'à cette classe innombrable de fables qui avoient pour objet l'établissement des arts, il s'est dans la suite enrichi de toutes les additions que durent amener les progrès de la civilisation et la propagation des lumières. Ce mythe, plus qu'aucun autre, réunit donc une foule d'objets qui n'ont pas été amalgamés par une tendance naturelle et réciproque; leurs sources diverses ont été, pour ainsi dire, amenées et rapprochées par le hasard; cependant, réunis par une chaîne ingénieuse, leur liaison présente un tout homogène. Les parties de ce tout, examinées séparément, sont fort étrangères les unes aux autres, mais agglomérées, pour ainsi dire, sous un même type, elles paroissent sortir d'une source commune, et en effet l'on ne sauroit nier que, vues dans leur ensemble, elles présentent le mythe de Bacchus comme le symbole de la force reproductive de la nature. Bacchus est cette force même qui a été réalisée aux yeux des hommes par une personne, ou si l'on veut, par un Dieu, création parfaitement dans la nature de l'esprit humain. Ainsi, Bacchus renferme toutes les

choses sur lesquelles agit immédiatement cette force reproductive, la culture des champs, celle des esprits, le génie des inventions; de là, les rites relatifs aux fêtes, aux mystères, aux pompes qui distinguent ce mythe; de là, tout ce qui tient à l'instruction, aux arts, aux sciences qui en font également partie, tels que les chœurs, les drames, la danse, la musique et toutes les institutions bachiques : c'est ainsi que Cérès, inventrice de l'agriculture, et Mercure, génie de l'invention, dieu de l'éloquence et des lettres, font partie de ce mythe.

Mais si dans la fable de Bacchus, et dans les mystères qui l'accompagnent, on remarque le désir manifeste d'envelopper, sous le voile de la religion, les idées sur la nature; si évidemment on a voulu faire de ce mythe le symbole de la nature procréatrice et génératrice, ces idées métaphysiques ne peuvent appartenir aux hommes grossiers des premiers âges. Une règle de critique extrêmement importante dans les discussions mythologiques, c'est de n'admettre que les idées religieuses qui sont conformes au caractère et à l'état de civilisation des peuples; or, peut-on prêter des idées métaphysiques à des hommes grossiers, encore dans les ténèbres de la barbarie, qui n'obéissent à d'autre impulsion qu'à celle de leurs besoins physiques. Les religions des Grecs des premiers temps ne consistoient que dans des cérémonies extérieures, extrêmement simples. La création du symbole de la force reproductive de la nature, sous le nom de Bacchus, appartient donc à un siècle plus éclairé; il ne faut

pas croire cependant que pour l'établissement du symbole de la force reproductive sous le nom de Bacchus, il ait fallu que la civilisation et les lumières fussent parvenues à un haut point de perfection. Il seroit naturel de penser sans doute, que l'attention des premiers observateurs ne s'est pas portée d'abord sur ces idées métaphysiques, et qu'elle s'est fixée sur des sciences d'une utilité plus analogue aux besoins des états et au bonheur des individus. La médecine, la morale, l'économie publique et privée, l'éloquence, les sciences mathématiques et physiques, le perfectionnement des métiers, les progrès des arts, devroient, à ce qu'il semble, avoir fait l'objet des premières recherches, puisque ces sciences tendent à améliorer notre existence. Cependant l'histoire nous apprend que les premiers philosophes ont négligé toutes ces connoissances, et se sont appliqués aux recherches si difficiles, si abstruses, si inutiles sur l'origine des choses, sur la nature des dieux, sur leur classification, sur l'ame universelle du monde, sur les causes des grands phénomènes de la nature. La morale elle-même n'a commencé à être cultivée comme science chez les Grecs que du temps de Socrate. Quelque étrange que paroisse cette marche de l'esprit humain, elle est cependant naturelle, en ce qu'elle tient à notre caractère et à notre organisation morale; notre imagination nous porte toujours au-delà des bornes qui nous sont imposées par nos sens et nos facultés; notre amour-propre s'en irrite, notre curiosité veut en triompher; cette investigation est le fruit de l'inquiétude qui

ne nous permet jamais de consentir à ignorer ce qu'il ne nous est pas permis de connoître, passion qui ne peut être modifiée que par l'instruction et les lumières, compagnes inséparables du bon sens. Aussi voit-on que tous les peuples se sont d'abord occupés de ces recherches impénétrables auxquelles s'étoient livrés les premiers philosophes grecs ; et même après la destruction de l'empire romain, lorsque les arts et les sciences s'éteignoient entièrement, les connoissances les plus inutiles, les subtilités les plus vaines, surtout celles qui avoient occupé les premiers philosophes, survécurent à la destruction générale. Ces exemples démontrent combien il est dangereux d'abandonner le flambeau de l'histoire, et de se livrer à des conjectures, même à celles qui paroissent les plus raisonnables, lorsqu'elles ne reposent sur aucune base.

Quelle que soit l'époque où le symbole de la force reproductive fut créé sous le nom de Bacchus, il n'est pas moins vrai que dans l'état actuel, ce mythe présente le pouvoir générateur; c'est là son type commun, soit qu'on le considère dans sa généralité comme dans les mystères d'Eleusis, ou dans ses applications particulières comme dans les fables du dieu du vin, du dieu des fruits, etc.

Je m'étois d'abord proposé de présenter Bacchus sous chacun de ces aspects: en premier lieu, sous celui du pouvoir générateur embrassant la nature entière, et ensuite dans chacune de ses applications; mais une étude plus approfondie m'a convaincu que l'exécution de ce plan étoit impossible. Il y a dans toutes

ces fables une inextricable confusion. Toutes celles qui ont formé le mythe du pouvoir générateur, ont été étendues à chacune de ses applications particulières; c'est ainsi que le mythe de Bacchus Thébain a fini par embrasser toutes ces fables, de quelque nature qu'elles fussent, lors même qu'elles lui étoient le plus étrangères; d'ailleurs, ce plan n'eut pas répondu peut-être à la sagesse des vues de l'académie qui demande simplement la recherche des faits, et qui laisse à en tirer les conséquences.

J'ai divisé les fables et les fêtes de Bacchus en deux parties principales: 1° celles relatives au culte d'Eleusis, qui lui sont communes avec Cérès; 2° celles particulières à Bacchus. Ces dernières ont été divisées en deux sections, les Dionysiaques et les Triétériques.

Quoiqu'on retrouve dans chacune de ces trois parties les rites et les fables qui appartiennent aux deux autres, cependant chacune d'elles a un cachet qui lui est propre. La première, celle relative au mythe de Bacchus dans les mystères d'Eleusis, a principalement pour objet le symbole de l'établissement de l'agriculture, et du pouvoir générateur pris dans sa généralité; les Dionysiaques, tout en présentant les mêmes rites que les Eleusiniennes, sous le rapport de l'agriculture et du pouvoir générateur, et que les Triétériques dans les applications particulières de ce pouvoir aux productions terrestres, appartiennent plus particulièrement à la culture de l'esprit et au génie des inventions. Enfin, les Triétériques sont les fêtes de Bacchus, fils de Sémélé, c'est le mythe de Bacchus grec, du pouvoir géné-

rateur dans ses applications particulières au vin, aux fruits, etc. Je placerai dans chacune de ces parties les différens noms de Bacchus; chaque rite, chaque fête, chaque mystère, chaque fait, viendra naturellement se ranger sous chacun de ces noms, comme sous autant de bannières, qui serviront à le faire connoître. Les noms renferment nécessairement les attributs des choses, *qui rerum nomina norit, etiam ipsas res facile pernoscet*, dit Platon dans le Gorgias. Suivant Epictète, Socrate appeloit *nominum contemplationem eruditionis principium.*

J'ai cherché la vérité avec bonne foi, et sans m'être fait d'avance aucun système particulier; j'ai rencontré fréquemment des ténèbres; mais peut-on proposer autre chose que des doutes dans un sujet dont l'obscurité doit être impénétrable pour nous, puisque le secret étoit imposé aux Grecs, sous peine de mort?

PREMIÈRE PARTIE.

CULTE

DE BACCHUS ÉLEUSINIEN.

Le mythe de Bacchus est, en quelque sorte, le complément de celui de Cérès; jamais leurs mystères ne furent séparés. Pindare nomme Bacchus l'assesseur de Cérès, *le Parèdre de Déméter* [1]; Strabon l'appelle le conducteur des mystères, le génie de Cérès [2]. A Athènes et à Rome, Bacchus et Cérès étoient honorés dans le même temple [3]. C'est dans le temple de Cérès, à Rome, que le vainqueur de la Grèce, L. Mummius, déposa le tableau d'Aristide de Thèbes, contemporain d'Alexandre, représentant Bacchus [4]. Une ancienne inscription réunit leur culte [5]. Nonnus appelle ces divinités Eleusiniennes. Servius dit que Virgile leur a fait, au commencement de ses Géorgiques, une invocation com-

[1] Pind. *Isthm.* VII, v. 3, 4.=[2] Strab. lib. 10, p. 468.=[3] Tit. Liv. lib. 3, cap. 55.=[4] Plin. *Hist. nat.*, lib. 35, cap. 4. — Strab. lib. 8, cap. 7.

[5] *Cereri frugiferæ*
et Libero patri
consenti
sacrum.

mune, parce que leurs temples étoient communs, et que leurs fêtes étoient les mêmes [1]. Cérès étoit le principe passif. Elle représentoit la terre dans le sein de laquelle tout reçoit les premiers principes de la vie, et on lui donnoit le nom de mère, *demeter*. Bacchus étoit le principe actif, ou le pouvoir générateur. Il représentoit les influences célestes, et cette force motrice répandue dans toute la nature, qui vivifie les germes.

Dans celles des traditions d'Eleusis qui appartenoient plus particulièrement aux religions helléniques, Bacchus étoit fils de Jupiter et de Cérès; c'étoit comme fils de Cérès que ce Dieu étoit adoré par les Romains qui avoient conservé les anciennes traditions grecques [2]: ainsi Jupiter étoit, dans les religions helléniques, l'emblème du pouvoir générateur, tandis que Bacchus n'étoit que l'emblème du produit, du résultat des opérations de ce pouvoir; et sous ce rapport, il étoit adoré dans les mystères, sous le nom de Bacchus Iacchus. Mais la mythologie orientale, et particulièrement les religions phrygiennes, étant adoptées dans les mystères d'Eleusis, le même dieu Bacchus y fut adoré sous deux rapports, et comme produit du principe fécondant, et comme pouvoir générateur. Ce dernier caractère est celui de Bacchus Zagrée, de Bacchus Sabazius, de Bacchus Eubule, en un mot du fils du serpent

[1] Simul Cererem et Liberum posuit, quia eis templa simul posita sunt et ludi eduntur. (Servius *ad Georg.*, lib. 2, 7.) = [2] Cicer. *de Nat. deor.*, lib. 2, cap. 4.

qui joue un si grand rôle dans les mystères d'Éleusis; ce Fils du serpent y étoit considéré d'abord comme la force reproductive de la nature; en second lieu, comme Eubule ou germe caché du principe fécondant, il est son propre fils, sous le nom d'Iacchus.

C'est ainsi que dans la mythologie égyptienne, Osiris étoit le père d'Orus, et cependant l'un et l'autre étoient le Bacchus des mystères. Suivant cette doctrine des Egyptiens, qui avoit servi de base aux mystères d'Éleusis, Osiris ou Bacchus, étoit la force reproductive de la nature; Isis étoit la substance qui en recevoit les influences, et Orus, le même que Bacchus Iacchus, étoit cette force reproductive réalisée, ou si l'on veut, l'effet qui résultoit de l'opération de l'un et de l'autre [1]. La doctrine de Platon étoit fondée sur ce système. Suivant lui, la nature étoit composée de trois êtres; la substance intelligente, la matière et le produit de ces deux causes. C'est ce qui composoit son triangle; la perpendiculaire désignoit la nature mâle; la base, la substance femelle, et la sous-tendante le produit des deux. Bacchus pouvoit donc devenir son propre fils, en le considérant comme l'une des deux espèces d'êtres qui composent la nature entière. D'ailleurs les anciens employoient souvent cette manière de parler dans le langage allégorique, comme l'exprime ce passage de Julius Firmicus Maternus, où il dit à l'Etre suprême : *Tu es également le père et la mère de toutes choses, tu es à toi-même le père et le fils.*

(1) Plut. *de Isid. et Osir.*

PREMIÈRE SECTION.



CULTE DE BACCHUS IACCHUS.



CHAPITRE PREMIER.

§ 1. Étymologie du mot Iacchus.
§ 2. Les Icades ou le sixième jour des mystères consacré à Iacchus.
§ 3. Procession d'Iacchus.—Rhétes de Cérès et Proserpine.—Purification dans le Rhéte de Proserpine.—Marche de la Procession. La Porte sacrée et la Voie sacrée. La Maison de Polytion. Le temple de Bacchus Cyamite. Le Figuier sacré. Le Pont du Céphyse. Les Géphyrimes.
§ 4. Objets mystérieux qui étoient portés dans la procession d'Iacchus. Le Van mystique, symbole de la purification. Trois espèces de purification par l'air, par l'eau et par le feu.—Le Calathus.—Les Cistes.

§ I. *Étymologie du mot* Iacchus.

Le nom d'Iacchus prouve la vérité de cette théorie; car, suivant Bochart, il signifie proprement, dans les langues orientales, un enfant à la mamelle [1]. On trouve dans Suidas la même définition [2]. Sophocle nous représente le jeune dieu sur le sein de Cérès éleusinienne [3]. Lucrèce donne à Cérès l'épi-

(1) Bochart., *Geogr. sacr.*, lib. I, cap. 18. = (2) Suidas, v. Ἴακχος. = (3) Sophoc., *Antigon.*, v. 132.

thète de *Mammosa* [1]. Orphée cité par saint Clément d'Alexandrie [2], et Suidas appellent Iacchus, *infans mammis sive uberibus Cereris admotus* [3]. Suivant les traditions athéniennes, Cérès allaitoit Iacchus, lorsqu'elle aborda dans l'Attique, allant à la recherche de Proserpine. On trouve Cérès allaitant Iacchus, sur un grand nombre de monumens anciens [4]. Iacchus étoit appelé κοῦρος, nom que les Grecs donnoient aux dieux enfans [5] : Démétrius étoit aussi, par la même raison, un surnom de Bacchus [6]. Cérès étoit appelée κουρότροφος, *qui nourrit des enfans*. Elle a été représentée avec deux enfans qui tiennent une corne d'abondance, et qui sont placés chacun auprès d'une de ses mamelles.

Bochart donne le van mystique d'Iacchus, comme une preuve de la vérité de cette interprétation. Car ce van est appelé en grec Λίκνος; ce mot ne signifie pas seulement un van, mais des langes d'enfans. Suivant Hesychius [7], l'épithète de Lichnites donné à Bacchus, venoit de Λίκνος, langes d'enfans. Dans l'hymne à Jupiter [8] par Callimaque, Adrastée enveloppe Jupiter dans les langes (Λίκνος) d'or après sa naissance. Aratus en dit autant de Mercure [9]. Un

(1) Lucret., lib. IV, v. 1162. = (2) S. Clem. Alex., *Prorept.* = (3) Suidas, *Loc. cit.* = (4) Winckel., *Mon. ined.*, T. I, p. 28, 68, 71. = (5) Salm. *ad Inscr. her. attic. et Reg. de ann. climact.* p. 566, 567—Sainte-Croix, *Mystères du pagan.*, T. I, p. 199. = (6) Sainte-Croix, *ibid.*, p. 200. = (7) Hesychius, v. Λικνῖτης. = (8) Callim., *in Jov. hymn.*, ver. 48. = (9) Aratus, *Phænom.*, v. 268.

ancien glossaire rend le mot de Λίκνος par celui de *cunabulum ;* Servius observe que le Λίκνος est le van sur lequel, chez les anciens, les mères avoient coutume de placer leurs enfans lorsqu'ils avoient cessé de teter [1] ; mais le van mystique avoit bien d'autres significations dans les mystères d'Eleusis, comme nous le verrons dans la suite (*a*).

§ II. *Les Icades, ou le sixième jour des mystères, consacré à Iacchus.*

Le sixième jour des fêtes Eleusiniennes étoit le plus célèbre : il étoit spécialement consacré à Iacchus ; c'étoit le vingt du mois boedromion [2], les mystères commençoient le 15 de ce mois (*b*).

On appeloit Icades, ce sixième jour des fêtes Eleusiniennes, auxquelles les enfans illégitimes, ni les étrangers, ne pouvoient assister : « Quelle honte, « dit le chœur dans la tragédie d'Ion [3], pour le « Dieu qu'Athènes honore par des hymnes saints, si « ce jeune inconnu (Ion) se mêle à ses mystères, « s'il voit briller le flambeau des Icades, près des « sources pures où l'on célèbre les danses sacrées, « à l'ombre de ces nuits solennelles, où l'Ether ra« dieux, sorti du sein de Jupiter, conduit le chœur « brillant des astres lumineux ! »

Le mot Icades vient du terme grec εἴκοσι, vingt. Εἰκάδες étoit proprement la vingtième lune, ou le

(1) Ennius — *Etymol. magn.* = (2) *Schol.* Aristoph. *Ran. ad* v 326. = (3) Euripid. *Ion*, v. 1074.

vingtième jour du mois, d'où les Epicuriens ont été appelés Εἰκαδίσαι, parce que le vingtième jour de chaque mois étoit un jour solennel, où ils célébroient la naissance de leur maître.

Les Athéniens donnèrent le nom d'Icades à toute la fête d'Eleusis, en raison de la solennité d'Iacchus. [1]

§ III. *Procession d'Iacchus.*

Le jour des Icades, Cérès et Iacchus étoient placés sur des siéges magnifiques; on portoit en cérémonie, au bruit de l'airain sonnant [2], une statue d'Iacchus, couronné de myrte et tenant un flambeau à la main [3]. Cette pompe sacrée, après être partie de l'Eleusinium s'arrêtoit au Céramique [4], près l'autel d'Eudanemus, et près d'autres monumens, jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'Anactorum, ou temple d'Eleusis, après avoir parcouru treize milles de chemin.

L'Iacchagogue, un des ministres intérieurs des mystères d'Eleusis, étoit chargé de la conduite des mystes, qui étoient couronnés de myrte, comme la statue du dieu, et il présidoit aux chants en l'honneur d'Iacchus. [5]

La multitude qui portoit Iacchus, faisoit des ablutions, et se purifioit dans les eaux du *Rhète* de

[1] Aristoph. *Nub.*, v. 16. = [2] Velleius Paterculus, lib. I, cap. 4. = [3] Aristoph., *Ran.*, v. 343. = [4] *Schol.* Aristoph. *Ran. ad*, v. 402. = [5] Pollux, lib. I, p. 35.

Proserpine. Il y avoit proche Eleusis deux ruisseaux, appelés Rhètes Ῥεῖτοι, l'un étoit consacré à Cérès, et l'autre à Proserpine : celui de Cérès couloit à la mer, celui de Proserpine couloit vers la ville. On trouvoit ces ruisseaux, dont les eaux étoient courantes, mais salées, avant de traverser le Céphise; Pausanias croit que c'étoit de l'eau de la mer [1]. Les Rhètes étant consacrés aux divinités d'Eleusis, les prêtres seuls y pouvoient pêcher; ils formoient anciennement la limite entre le pays des Eleusiniens et le reste de l'Attique.

La porte d'Athènes, par laquelle la procession des initiés sortoit pour se rendre au temple d'Eleusis, s'appeloit ἱερὰ, sacrée, ou, suivant l'usage des Athéniens, qui aimoient le pluriel, ἱεραὶ πύλαι, *pyles sacrées*.

Cette porte s'appela aussi Thriasia, et ensuite Dypile [2]. Elle étoit dans le voisinage du Céramique; c'est pourquoi on lui donnoit le nom de céramique.

Le chemin par lequel les initiés se rendoient à Eleusis, s'appeloit la voie sacrée. [3]

On trouvoit sur la voie sacrée un grand nombre de monumens qui, pour la plupart, avoient quelques rapports avec les mystères d'Eleusis. [4]

[1] Pausanias, lib. I, cap. 38. = [2] Plut. *Vit. Pericl.* = [3] *Etymol. magn.*—Suidas, V. Ἱερὰ ὁδὸς.= [4] Polémon avoit fait un livre particulier pour décrire cette voie (Harpocr. *in Voc.* ἱερὰ ὁδὸς). Sans doute il faisoit connoître dans cet ouvrage l'état des lieux, avant le ravage de l'Attique par Sylla. (Sainte-Croix, *Recherches sur les Mystères*, T. I, p. 142.)

Près des portes thriasiennes on remarquoit le monument consacré à la mémoire du héraut Anthémocrite, qui fut tué par les Mégariens, auxquels les Athéniens avoient envoyé ce héraut, leur dire de ne plus cultiver à l'avenir le terrain consacré aux grandes déesses (*c*).

Depuis les portes d'Athènes jusqu'au Céramique, régnoient quelques portiques, dont l'un renfermoit la maison de Polytion [1], où Alcibiade et quelques Athéniens d'un rang distingué, furent accusés d'avoir parodié les mystères d'Eleusis. Elle fut dans la suite consacrée à Bacchus Melpoménus, lorsqu'Alcibiade eut la noble audace de rétablir la procession d'Iacchus, expédition brillante dont Plutarque nous a conservé ce récit :

Pendant la guerre du Péloponnèse, les Lacédémoniens s'étant emparés de Décélie, qu'ils avoient fortifiée, et étant maîtres des chemins qui conduisoient à Eleusis, la procession solennelle qu'on avoit été obligé de conduire par mer, n'avoit pu être faite avec la pompe ordinaire ; on fut forcé d'omettre les sacrifices, les danses, et les autres cérémonies jusqu'alors pratiquées. Alcibiade qui étoit revenu à Athènes la première année de la quatre-vingt-treizième Olympiade (407 ans avant J. C.), voulant dissiper les soupçons d'impiété qu'avoit laissés dans l'esprit du peuple l'accusation qu'on lui avoit intentée, d'avoir mutilé les statues de Mercure,

[1] Plut., *Vit. Alcib.*, cap. 23.

et profané les mystères d'Eleusis, entreprit de rendre aux mystères leur solennité accoutumée, en conduisant la procession par terre, et l'accompagnant avec ses troupes pour la défendre contre les ennemis. Il pensoit qu'Agis feroit un grand tort à sa réputation et à sa gloire, s'il la laissoit passer tranquillement, et que lui-même, en cas qu'il fût attaqué, trouveroit une occasion de signaler sa valeur, à la vue de sa patrie, en présence de tous ses concitoyens, à qui le motif d'un combat si noble et si saint seroit très agréable. Cette résolution prise, il en fit part aux Eumolpides et aux hérauts, plaça des sentinelles sur les hauteurs, et dès la pointe du jour envoya des coureurs à la découverte; ensuite il fit mettre la procession en marche, et la couvrant de ses troupes en armes, il la conduisit en bon ordre, et dans un grand silence. C'étoit le spectacle le plus auguste que cette expédition religieuse; tous ceux qui ne portoient pas envie à Alcibiade, ne purent s'empêcher de reconnoître qu'il remplissoit dignement, dans cette occasion, le ministère de grand-prêtre autant que celui de général. Aucun ennemi n'osa remuer, et il ramena toute la procession en sûreté dans la ville; ce succès donna tant de confiance à ses troupes, qu'elles se crurent invincibles tant qu'elles l'auroient pour chef. Il lui gagna tellement l'affection de peuple [1], que les plus puissans d'entre les citoyens crurent prudent de presser son

[1] Plut., *Vit. Alcibiad.*, § 42.

départ, en lui accordant tout ce qu'il voulut pour son commandement, et en lui donnant les collégues qu'il désiroit (*d*).

Sur le bord de la route sacrée il y avoit un temple nommé le temple du Cyamite. C'étoit sous cette dénomination que Bacchus [1] étoit adoré dans ce temple. Pausanias pense que les Athéniens ont honoré sous ce nom l'inventeur de la culture des fèves, ou Cyames. Ce culte auroit pu être rendu à Bacchus comme emblême de la reproduction appliquée à cette plante; mais le culte du Cyamite appartient à Iacchus, l'emblême de la reproduction universelle, ou plutôt le Cyamite étoit le même qu'Iacchus. D'après les ouvrages d'Empedocle, ce fameux disciple de Pythagore, Cyame, dans cette occasion, ne signifioit pas fèves, mais *testiculi*, que les Pythagoriciens appeloient symboliquement, suivant leur usage, κυάμους, cyamos, parce qu'ils sont εἰς τὸ κυεῖν δεῖνοι καὶ αἰτίοι τὸ κυεῖν, *ad implendum uterum validi, atque adeò feturæ, et genituræ humanæ vim præbeant* [2]. Ainsi ce vers connu d'Empedocle:

Δεῖλοι, πανδεῖλοι, κυαμῶν ἀπὸ χεῖρας ἔχεσθει

Oh miseri, miseri, tactum vitate cyamων.

Ne contient pas, comme on l'a cru, la défense de manger des fèves, mais il ordonne d'éviter les excès du libertinage (*e*). Aristote, dans Diogène Laerce, dit que les parties sexuelles de la femme avoient la

(1) Hesych., V. Κυαμῆτης. = (2) Plut., *in Isocr.*

forme d'une cyame, *faba*, et qu'elles en portoient le nom chez les Grecs ; c'est pourquoi on disoit d'une jeune fille nubile, que les désirs tourmentoient, κυαμίζειν : aussi quelques auteurs, et entr'autres Hésychius, disent-ils qu'Iacchus s'appeloit cyamites, *a muliebris membri contrectatione*. Hésychius fait allusion à la fable obscène de Baubo, dont on ne trouve aucune trace chez les auteurs anciens. Saint Clément d'Alexandrie, Arnobe et quelques autres écrivains ecclésiastiques sont les seuls qui en parlent ; ils ont cité de prétendus vers d'Orphée, vers que l'on regarde avec raison comme controuvés par ces défenseurs du christianisme, qui croyoient ces fraudes pieuses permises, pour combattre les payens. Quoiqu'il en soit de l'histoire de Baubo, si les lexicographes grecs traduisent κύαμος par *faba*, *planta*, *fructus*, ils le traduisent aussi par *testiculus*, *papilla extumescens in pubescentibus*. Du reste, il est certain qu'il n'étoit pas permis de prononcer le nom de cyames dans les cérémonies sacrées d'Eleusis.

Les initiés, à leur retour, se reposoient à un lieu, appelé le figuier sacré. Ce lieu, où il y avoit un temple de Cérès et de Proserpine, avoit reçu le nom de figuier sacré, parce que, suivant la tradition, Phytalus y donna l'hospitalité à Cérès, qui pour le récompenser lui fit don du figuier. L'inscription suivante, qu'on lisoit sur le tombeau de Phytalus, attestoit cette tradition :

Le héros Phytalus reçut jadis ici sous son toit la vénérable Cérès ; la déesse fit alors connoître pour

la première fois le fruit divin, connu par les mortels sous le nom de figue; on rend à la race de Phytalus des honneurs éternels en mémoire de ce don.[1]

La culture du figuier, arbre si précieux dans l'Attique, devoit avoir son origine fabuleuse : ce lieu fut appelé figuier sacré, parce que, comme le dit Magnus dans Athénée [2], ce fut là qu'on trouva pour la première fois cet arbre; on en nomma le fruit hegeterie (ou qui devance), parce que dans l'Attique c'est le premier des alimens qu'on se soit procurés par la culture. Apollonius l'Athénien, qui fut hiérophante, avoit son tombeau sur la voie sacrée, dans le faubourg du figuier sacré [3]. Le tombeau d'Eumolpe étoit près le Rhète de Proserpine.

La marche des initiés recommençoit ensuite, les habitans du voisinage accouroient de toutes parts pour voir cette troupe sainte. Parvenue sur le pont du Céphise, on ne lui épargnoit pas les plaisanteries; les initiés répondoient, et celui des initiés qui étoit vainqueur, étoit aussitôt couronné de bandelettes. Le Céphise traversoit la voie sacrée, le pont du Céphise avoit été construit ou rétabli par Xénoclès [4]; cette rivière prend sa source au territoire des Trinemii, elle arrose la plaine où sont Gephyra et les Gephyrismes, dit Strabon [5]. Les critiques les plus célèbres ont entendu par ces mots de Strabon, le

(1) Pausan., lib. I, cap. 37. = (2) Athenée, *Banq. des Savans*, l. III, chap. 2. = (5) Philostr., *Vit. Sophist.*, lib. 2, § 20. = (4) Simonid., *Epigr. Anthol.*, lib. IV, cap. 28. = (5) Strab., lib. IX, cap. 1, § 8.

pont fameux par les bouffonneries dont il étoit le théâtre dans les mystères d'Eleusis, et c'est par cette périphrase que les traducteurs français de Strabon, ont rendu ces deux mots. Les Géphyréens de qui descendoient Harmodius et Aristogiton, meurtriers d'Hipparque [(1)] étoient un peuple de l'Attique ; ils avoient été du nombre des Phéniciens qui avoient accompagné Cadmus. Le territoire de Tanagre leur étoit échu en partage ; ayant été chassés par les Béotiens, ils se retirèrent chez les Athéniens qui les admirent au nombre de leurs concitoyens [(2)]. On leur permit de se fixer sur les bords du Céphise ; le pont qui établissoit une libre communication des deux côtés, prit le nom de ces peuples, et fut appelé Géphyra. C'est sur ce pont que passoient les mystes d'Eleusis, c'est là que s'engageoient entr'eux et les Géphyréens qui les y attendoient, ce combat de sarcasmes, de grossières plaisanteries, de bons mots, de ris immodérés, combat si conforme aux mœurs du premier âge, de telle sorte que le nom de ce peuple avoit été appliqué à cette idée, et que l'on disoit γεφιρίζειν pour σκώπται, *convitiari*, se moquer, vilipender, γεφιριϛαὶ ou γεφιρισμοὶ pour *convitiatiores*, moqueurs, etc.

Hérodote dit que les Géphyréens admis à Athènes, y bâtirent des temples, auxquels le reste de Athéniens ne participa en aucune manière, et qui n'avoient rien de commun avec les autres temples de la ville, par exemple celui de Cérès *Achaïa*.

(1) Herod., lib. V, § 55. = (2) Ib., lib. V, cap. 50.

L'auteur de l'*Etymologicum magnum* raconte que Cérès ayant apparu en songe aux Tanagriens qui sortoient de leur ville pour aller s'établir ailleurs, leur ordonna de suivre le bruit qu'ils entendroient, de ne s'arrêter que lorsque ce bruit cesseroit, et de bâtir une ville dans ce lieu même. Ils le firent, et ils élevèrent un temple à Cérès *Achaïa.*

Suivant le scholiaste d'Aristophane, ce surnom fut donné à Cérès, soit à cause de sa tristesse ἄχος, soit à cause du bruit que l'on faisoit avec des tambours et des cymbales pendant la recherche de Proserpine. Cet auteur, ainsi que Suidas [1], fait encore dériver le surnom d'Achaïa, donné à Cérès, du bruit que faisoient les femmes qui se plaçoient sur le pont du Céphise, pour attendre la procession d'Iacchus, des sarcasmes et des injures qu'elles prodiguoient aux initiés; et Suidas dit que c'est dans ce sens que l'on doit entendre ce vers des Acharniennes d'Aristophane : *Ne ipsam quidem Achaïam patienter tulisset.* Cérès avoit aussi le surnom de Géphyréenne, parce qu'elle étoit particulièrement honorée des Géphyréens. On disoit proverbialement, *Gephyrœa voluptas*, en faisant allusion aux plaisanteries du pont de Géphyra.

En traversant le Céphise on trouvoit le tombeau de Mnésithée, excellent médecin, qui érigea aux Dieux, diverses statues parmi lesquelles on remarquoit celle d'Iacchus. [2]

Les initiés rentroient dans Athènes par la porte

[1] Suidas, V. Αχαία. = [2] Pausanias, lib. 1, cap. 37.

sacrée par laquelle ils étoient sortis, et se rendoient à l'Eleusinium. C'est là que se terminoit la cérémonie.

Les Athéniens célébroient tous les ans les mystères d'Eleusis. [1]

§ IV. *Objets mystérieux qui étoient portés dans la procession d'Iacchus. — Le Van mystique. — Purifications. — Le Calathus. — Les Cistes.*

Dans la procession d'Iacchus, tous les objets nécessaires aux mystères devoient suivre la statue de ce Dieu. Les principaux étoient le van mystique, le calathus et les cistes.

1° Le van mystique étoit d'usage dans toutes les cérémonies religieuses [2]. On le trouve dans les fêtes de Minerve, d'Isis et d'une foule d'autres divinités, mais il étoit surtout consacré aux fêtes de Cérès et de Bacchus.

Mystica vannus Iacchi. [3]

On a diversement interprété ce symbole; nous avons dit que les mystères de Cérès eurent d'abord

(1) Il y avoit à Athènes un temple érigé en l'honneur d'Iacchus, qui portoit le nom d'Iaccheum; c'est près de ce temple que les devins exposoient leurs tableaux, et qu'ils expliquoient leurs songes pour deux drachmes. Plutarque nous apprend que Lysimaque, petit-fils d'Aristide, exerçoit publiquememt sous les portiques de l'Iaccheum, le vil métier de ces interprètes des songes. M. de Sainte-Croix pense que l'Iaccheum étoit le même temple que l'*Eleusinium.*

(2) Harpocrat. V. *Lichnophoros.* = (3) Virgil., *Georg.*, lib. I.

pour objet d'honorer l'établissement de l'agriculture et d'en consacrer le souvenir, c'est donc principalement à l'agriculture que se rapporte le van, instrument si nécessaire au labourage, et symbole également nécessaire dans les mystères. Il étoit fait en osier : c'est dans ce van que les cultivateurs avoient coutume de ramasser les prémices de leurs fruits, et d'en faire une offrande à Bacchus [1]. Les Athéniens avoient un usage particulier relatif à l'ancienne manière de vivre des Pélasges, et à l'origine de la civilisation : un enfant couronné d'épines et de branches de chêne ou de glands, portoit au festin des noces, un van rempli de grains, en prononçant ces paroles : J'ai fui le mal et j'ai trouvé le mieux. [2]

Ce symbole reçut dans la suite d'autres applications. Nous avons déjà rapporté l'interprétation du van donnée par Bochart : dans ce sens il étoit le licnos ou les langes de Iacchus, l'enfant de Cérès *mammosa*, emblême de l'abondance des productions de la nature et de la nourriture qu'elles fournissent aux hommes. On voit dans les monumens antiques [3] Bacchus enfant, porté sur un van par un jeune satyre et une bacchante : ce van a la forme d'une barque large et plate et a beaucoup de ressemblance avec le van actuel de nos laboureurs ; Bacchus est nud, entouré de raisins avec une couronne

(1) Philargius, *in Virg. Georg.*, I, v. 166. = (2) Hesych. et Suid. V. Εφύγοι. = (3) Winckel., *Mon. antich.*, nº 53, part. 1, cap. 21.

sur la tête, et son embonpoint annonce l'abondance et la bonne nourriture qu'il reçoit des fruits de Cérès [1]. Ceci rappelle un usage des anciens qui plaçoient les nouveaux nés sur un van, *licnos*, pour attirer sur eux des augures favorables, et surtout pour qu'ils devinssent riches et qu'ils eussent eux-mêmes des enfans. C'est ainsi que les hommes de guerre déposoient leurs enfans sur un bouclier votif, afin qu'ils fussent forts et courageux. [2]

Les initiations appelées télétès étant le commencement d'une vie meilleure et devant en être la perfection, ne pouvoient avoir lieu sans que l'ame fût purifiée; le van avoit été reçu comme symbole de cette purification, parce que les mystères purgeoient les ames de toute souillure, comme les vans purgent les grains.

Il y avoit trois sortes de purification de l'ame, la première par l'air, la deuxième par l'eau, et la troisième par le feu. Ces trois purifications faisoient partie des mystères de Bacchus.

Les dames Romaines, dans la célébration des fêtes de cette divinité, couroient vers le Tibre, les cheveux épars et avec des torches ardentes. D'après les rites de ces fêtes il falloit chercher ou les eaux d'un fleuve ou les eaux de la mer; on se purgeoit par des lustrations et on jetoit dans ces eaux les choses purgées [3]. Pausanias raconte que les femmes les plus

(1) Theon. schol., *in Arat. phænom.*= (2) Theocr., *Idyll.* 24.= (3) Olympiod. Comm. *in Phœdr.*—Fabricius Proleg., *Vita Procl.*

distinguées de Tanagre qui étoient initiées aux mystères de Bacchus, étant descendues à la mer se laver pour cause de purifications, Triton fondit sur elles, tandis qu'elles nageoient; elles implorèrent Bacchus qui vint à leur secours, combattit Triton et le vainquit [1] : cette fable prouve l'usage des purifications dans les fêtes de Bacchus en Béotie. Le deuxième jour des fêtes d'Eleusis, le seizième du mois de boedromion, appelé ἅλαδε μύςαι, *ad mare mystæ*, les initiés se rendoient à la mer dont les eaux avoient une qualité lustrale [2]; cette course n'avoit lieu que la nuit [3]. Chabrias jugea ce jour favorable pour livrer la bataille navale de Naxos, parce qu'il regarda la procession des initiés vers la mer [4] comme étant d'un heureux augure. Nous avons déjà remarqué que lors de la procession d'Iacchus, les initiés traversoient les rheti, ruisseaux d'eau salée, qui servoient à les purifier.

Les purifications par le feu se faisoient avec le souffre et la flamme. [5]

La flamme du pin avoit éminemment la vertu convenable à ces purifications; le ministre des Dieux promenoit autour de celui qui devoit être purifié, une torche lustrale formée de souffre et d'un noir bitume, qui remplissoit le ciel d'une lumière odo-

(1) Pausan. *in Bæotic.* = (2) Schol. Hom., *Iliad.*, cant. I, *ad* v. 314. = (3) Jablonski, lib. III, § 2, *Miscel. Berol.* = (4) Polyæn., lib. III, cap. 2, § 2. = (5) Claud. VIe consul. *Honor.*, v. 324.

rante, et de vapeurs azurées ; une branche de laurier à la main, il faisoit pleuvoir sur son front une rosée céleste, et chassoit les divinités ennemies de son repos : d'une voix suppliante il imploroit Diane et Jupiter purificateur, et son bras lançoit par dessus sa tête la torche enflammée, elle voloit vers l'auster, emportant ce qu'il y avoit d'impur. Le cinquième jour des fêtes d'Eleusis étoit principalement consacré à cette sorte de purification, on pratiquoit la cérémonie des flambeaux, et ce jour en avoit reçu le nom de Λαμπαδευσαί. Les initiés tenoient une longue torche à la main et défiloient deux à deux [1]. Un silence profond régnoit pendant toute cette cérémonie. On entroit dans le temple de Cérès en courant, et on s'y passoit de main en main ces torches que l'on avoit grande attention de secouer, non-seulement parce que la flamme avoit la vertu de purifier, mais parce que l'odeur qui s'en exhaloit avoit quelque chose de divin [2]. Lorsque les prêtres de Cérès avoient jugé l'initié digne de porter la torche sacrée, il étoit considéré par cela même comme homme de bien. C'est ce qui donna une si grande vogue aux mystères d'Eleusis, car l'on étoit dans la persuasion que les initiés devoient passer leur vie dans une tranquillité parfaite, la terminer

(1) Spon, T. II, p. 283. — Wheler., T. II, p. 526.

(2) Tuque actæa Ceres, cursu cui semper anhelo
Votivam taciti quassamus lampada mystæ. (Stat. *Sylv.*, lib. IV, VIII, v. 49.

par le genre de mort qu'ils désiroient, et avoir l'espérance d'un meilleur avenir après leur mort.

Dans cette cérémonie, le dadouque ou l'hieroceryx portoit une grande torche allumée, représentant Iacchus qui avoit le nom de Lucifer, Phosphore, Phansterius, Lampteros, parce que ses mystères se célébroient à la lueur des lampes et des torches : il est appelé par Aristophane, *festi noctivagi Lucifer* (1). Le scholiaste remarque que non-seulement Iacchus étoit à la tête des mystères, dans ces fêtes, et qu'il les conduisoit, mais qu'il en étoit le héros; car, ajoute-t-il, le temple d'Eleusis étoit un temple de Bacchus.

Pour parvenir à la participation des mystères, on devoit passer par certains degrés : le premier étoit la purification, les expiations et les préparations aux choses divines; le deuxième étoit l'institution et la préparation aux grands mystères, alors les initiés étoient appelés mystes; le troisième degré étoit l'acceptation aux grands mystères, c'est l'Époptée (2) : on faisoit l'époptée ou la dernière initiation à l'issue de la procession d'Iacchus dont elle emprunta quelquefois le nom; Cicéron surtout, donne le nom d'Iacchus à l'Epoptée (3); c'est pourquoi Aristophane appelle Iacchus l'astre qui éclaire le mystère nocturne. En sortant du temple, aprés l'Epoptée, les initiés montoient sur la terrasse qui

(1) Aristoph., *Ran.*, act. I, scen. VII, v. 746. = (2) Clem. Alex., *Strom.* IV, V. — Harpocrat., *in* Προτελεία. — Tertulian, *ad Valent.* = (3) Cicer., *de Legibus*, lib. II.

étoit derrière, d'où ils se rendoient à la chapelle ou petit temple qui étoit consacré à Iacchus, et qui étoit situé à l'extrémité de cette terrasse, au nord-ouest (1). L'hieroceryx accompagnoit les lampadophores dans leur marche. (2)

La fête des *lampedestai*, en Grèce, étoit calquée sur la fameuse fête des lumières célébrée à Saïs, en l'honneur de Neith ou Isis. St.-Clément d'Alexandrie a très bien connu l'origine de toutes ces fêtes:

(1) *Schol.* Aristoph., *Ran. ad* v. 346.

(2) A Pallène on célébroit en l'honneur de Bacchus Lampteros une fête fameuse qui portoit le nom de *Lampteria*; mais il y avoit dans cette fête des interpolations du culte du dieu du vin. Les Palléniens allumoient pendant la nuit un grand nombre de flambeaux; ils les portoient dans le temple de Bacchus *Lampter*, où se faisoient les cérémonies religieuses. Ils plaçoient dans toute la ville des cratères de vin, pour que chacun pût mieux célébrer le dieu. (Pausan., lib., VII, cap. 27. — Gyrald, *Syntag.*, VIII.) — L'usage des flambeaux dans ces fêtes, tiroit son origine de la coutume très ancienne où étoient les Egyptiens et les Grecs de placer dans les salles de banquet, sur des autels que l'on y dressoit, des statues de jeunes adolescens portant des flambeaux pour éclairer les convives. Homère en a fait dans le VIIe livre de son Odyssée (v. 120.), une agréable description qui a été imitée par Lucrèce (lib. II.). Athénée (*Deipn.*, lib. IV.), dans le récit qu'il fait du banquet solennel donné par Caranus aux Macédoniens, le jour de ses noces, dit que le festin ayant duré jusqu'à la nuit, on vit paroître, par le moyen de quelques ressorts, des divinités portant des flambeaux pour éclairer les convives. Les anciens, Euripide, par exemple, dans ses *Bacchantes*, représentent Bacchus, le flambeau à la main, excitant ses Bacchantes du geste et de la voix.

« on les solennisoit la nuit, dit-il, et c'est de cette » circonstance qu'elles tiroient leur nom, parce que » l'usage des flambeaux y étoit nécessaire. [1] »

Dans la suite, on appliqua à cet usage simple des idées mystiques : les flambeaux allumés devinrent les marques de la divinité, de l'origine céleste et ignée de Bacchus, qui étoit le soleil même, père de la lumière, et roi des astres. Étant le même dieu qu'Apollon, on le voyoit à Delphes, agitant deux flambeaux en ses mains [2]. Dans Nonnus, le fleuve Hydaspes prie Bacchus de retirer ses flambeaux de ses eaux : La brillante lumière de tes flambeaux m'avoit assez annoncé, dit-il, que ton origine est céleste. Bacchus accède à sa prière, et le fleuve reconnoissant adore Bacchus, Jupiter et le soleil ensemble, comme la même divinité. On croyoit que les Lampadophories avoient été inventées d'abord en l'honneur de Vulcain qui étoit plus particulièrement le dieu du feu [3]. On avoit aussi institué les lampadophories, et on entretenoit un feu perpétuel en l'honneur de Pan que l'on regardoit comme la même divinité que Vulcain et le dieu des Perses [4]. En Arcadie, on tenoit, dans un des temples de Pan, une lampe continuellement allumée, devant la statue de ce dieu : il est probable que cela se pratiquoit à Athènes [5] ; de là vient cette inscription, *lucido Pani*. On trouve

[1] Clem. Alex., *Cohort. ad gent.* = [2] Euripid., *Bacch.*, v. 143, 306. = [3] Potter., *Comment. in Cassandr. Lycophr.* = [4] Huet, *dem. Ev. propos.* IV, p. 108. = [5] Pausan., lib. VIII, cap. 37.

aussi sur une médaille de Cerasunte, le dieu Pan tenant de la main droite un flambeau allumé, et de la gauche sa houlette. Alexandre célébra une fête pareille à Soles en Cilicie, en l'honneur d'Esculape [1]. On célébroit encore les lampadophories en l'honneur de Prométhée. Les flambeaux allumés faisoient partie du culte de Minerve [2], d'Hecate [3], de Diane et de Proserpine. Les dames romaines, dans les fêtes de Diane, portoient des flambeaux allumés depuis Rome jusqu'au bois Aricinium où le culte de Diane étoit en très grand honneur [4]. Tous les ans, les habitans d'Argos jetoient dans une fosse, à certains jours, des torches ardentes en l'honneur de Proserpine [5]. Les rites des payens étoient moitié historiques, moitié symboliques : la cérémonie des flambeaux, à Eleusis, étoit non-seulement le symbole de la purification des ames par le feu, mais elle avoit pour objet de rappeler l'histoire des courses de Cérès allant à la recherche de Proserpine [6]. Voici l'interprétation que donne Fulgence à cette cérémonie des flambeaux : Proserpine est le symbole des semences cachées dans la terre, qui sont représentées par son enlèvement, et elles y restent jusqu'à ce qu'elles en soient tirées par les flambeaux, c'est-à-dire, par l'ardeur du soleil

(1) Arrian., *de Exped. Alex.*, lib. II, cap. 5, § 10. = (2) *Schol.* Aristoph., *ad Ranas*. Dans les fêtes de Minerve les Lampadophores partoient du Pirée ; dans les fêtes de Vulcain et Prométhée ils partoient du Céramique ou de l'Académie. = (3) *Triviæ lumina ferre deæ.* (Ovid., *Eleg.* XXXIII.) = (4) Ovid., *Fast.* V. Les chasseurs faisoient les mêmes cérémonies. = (5) Pausan., lib. II, cap. 22. = (6) Aristoph., *Ran.*, v. 346.

qui les amène à maturité; c'est pourquoi on a dit que Cérès avoit cherché Proserpine avec des flambeaux, et que la fête des λαμπεδήσαι a été célébrée en son honneur [1]. Ce n'étoit pas seulement les hommes qui pratiquoient cette cérémonie, mais encore les femmes [2]; elle n'avoit lieu que la nuit [3]. Les initiés marchoient avec une figure menaçante.

La purification par l'air étoit la plus importante, et Servius remarque que Virgile les a classées selon le degré de leur importance, dans ce passage de l'Énéide: [4]

aliæ penduntur inanes
Suspensæ ad ventos, aliis sub gurgite vasto
Infectum eluitur scelus aut exuritur igni.

La purification par l'air se faisoit, ou par la ventilation ou par l'oscillation; le van mystique appartenoit à la première espèce.

Le rite des oscilles a donné lieu à diverses interprétations qui, toutes, peuvent être vraies, si on les applique aux temps et aux lieux auxquels elles appartiennent. Les uns ont regardé les oscilles comme le symbole de la purification des ames par l'air, et conséquemment comme appartenant au Bacchus des mystères dont l'objet principal étoit cette purifica-

(1) *Hanc Proserpinam cum lampadibus quærere dicitur unde et lampadarum dies Cereri dicatus est; illa videlicet ratione quod hoc tempore, cum lampadibus, id est, cum solis fervore seges ad metendum cum gaudio requiratur.* = (2) Senec. Hypol., *Trag.* = (3) Lucian., *Catap.* = (4) Virgil., *Æneid.* VI, v. 740.

tion des ames : d'autres ont attribué la fête des oscilles à Bacchus dieu des vendanges, et c'est dans ce sens que Virgile la présente. Après avoir donné des préceptes sur la culture de la vigne, il parle des fêtes et des honneurs qui doivent être rendus à Bacchus, il prescrit de le célébrer par des chants joyeux, et de suspendre les oscilles à un pin élevé.

Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex alto suspendunt mollia pinu. [1]

Ce rite des oscilles appartenoit surtout au culte de Bacchus, chez les Romains qui célébroient deux fêtes en l'honneur du Dieu des vendanges, l'une au mois de mars, et l'autre beaucoup plus célèbre après la récolte du vin. Dans cette fête comme dans celle après la moisson, qui a été décrite par Horace [2], on se livroit à la joie et aux jeux dans les campagnes; les jeunes villageois se couvroient la figure de masques faits d'écorces d'arbres; non-seulement ils lançoient des sarcasmes et de mauvaises plaisanteries aux passans, licence qui a encore lieu en Italie, au temps des vendanges, et qu'Ausone a décrite [3]; mais ils faisoient sur le champ des vers sans art [4], ce que les Italiens appellent à présent improviser : c'est la licence *fescennina* d'Horace [5]. Ils chantoient des

[1] Virgil., *Georg.* lib. 2, v. 388. = [2] Horat., lib. II, *Ep.* I, v. 140. = [3] Auson., *in Mosella*, 161, 168. = [4] *Versibus incomptis ludunt.* (Virg., *Georg.*, lib. II, v. 386.)—*Id est Saturnio metro comptis : quod ad Rythmum solum vulgares componere consueverunt.* (Servius, *ad Georg.*, lib. II, v. 386.) = [5] Horat., lib. II, *Epist.* I, v. 145.

hymnes en l'honneur de Bacchus, et ils suspendoient aux arbres des figures faites d'écorces d'arbres, telles qu'on les voit encore maintenant dans divers monumens de l'antiquité. Spence donne plusieurs pierres gravées, où sont représentées des figures appelées *osciles ou* αἰώρας. On en trouve aussi dans Hippert, dans les peintures d'Herculanum, et dans Mercurialis [1]. Spence attribue l'origine de ce rite à la croyance où étoient les cultivateurs, que lorsque Bacchus avoit la face tournée vers leurs champs, la fécondité de ces champs étoit assurée. C'est pourquoi ils exposoient ces petites figures aux vents; ils vouloient qu'ils en reçussent toutes les impressions, et qu'elles tournassent dans tous les sens. Cette origine paroît indiquée par ces vers de Virgile :

Complentur vallesque cavæ, saltusque profundi,
Et quocumque deus circum caput egit honestum. [2]

Quelques interprètes de Virgile ont pensé que la statue de Bacchus étoit portée autour des vignes; mais ces beaux vers paroissent tenir à un ordre d'idées plus élevé. Il est probable que ce grand poète a voulu exprimer la présence de la divinité et ses heureux effets. L'on sait que la religion des anciens admettoit la présence des Dieux, surtout d'Apollon et de Bacchus, dans certains lieux et à certaines époques, et que toutes les fois qu'ils paroissoient, la nature prenoit un aspect riant, les fleurs s'épanouis-

[1] Pitt., *Ercol.*, T. IV. — *Mercurialis*, *art. Gymn.*, III, 8, p. 217. = [2] Virg., *Geor.*, lib. II, v. 392.

soient, toute la végétation étoit en mouvement; on avoit l'abondance.

Les Athéniens avoient leur fête des oscilles αἰώραι, qui appartenoit aussi au culte du Dieu des vendanges, car elle fut instituée en mémoire d'Erigone dont nous rapporterons l'histoire à l'article de Bacchus Dieu du vin. Nous remarquerons seulement que cette fête ne fut pas instituée, comme l'ont dit quelques écrivains, parce qu'on trouva Erigone pendue; à la vérité elle reçut le nom d'Aeores du genre de mort d'Erigone, mais elle paroît avoir eu pour cause sa piété filiale, et les courses fatigantes qu'elle fit à la recherche de son père [1]. On chantoit en l'honneur d'Erigone une hymne à laquelle on avoit donné le nom de ἀλήτες, *erratica*; elle avoit été composée par Théodore de Colophon. [2]

Dans les fêtes de Bacchus à Rome, les oscilles n'étoient que de petites figures de ce dieu, telles que Virgile les a décrites. Il est très vraisemblable que les aeores des Athéniens n'étoient également que de petites figures suspendues; Turnebe lui-même

[1] *Aeora, festum Athenis institutum, erranti Erigonæ Icarii filiæ.* (Hesych., V. *Aeora.*)

[2] D'autres prétendoient que cette fête avoit été instituée en mémoire d'Erigone fille d'Egysthe et de Clytemnestre, qui, étant venue à Athènes, avec son aïeul Tyndare, accuser Oreste après le meurtre de Clytemnestre, se pendit lorsqu'Oreste fut absous par l'aréopage. (Etym. magn.) Sophocle appelle ἐώρας πλέτας, la corde avec laquelle se pend Jocaste (Soph. *OEdip.*) — J. Pollux, lib. IV, cap. VII.)

dit positivement que c'étoit de petites statues faites à l'image du corps humain, et semblables à celles qui servent de jeux à l'enfance [1]. Il donne encore le nom d'oscilles à des machines suspendues à des arbres dans lesquelles se plaçoient par partie de plaisir des hommes qui, imprimant un mouvement à ces machines, s'élevoient et s'abaissoient alternativement. Cette espèce de jeu étoit en usage pendant les fêtes de Bacchus célébrées à Rome à l'imitation de celles des Grecs; on l'a représenté comme l'image de la vie humaine, pendant laquelle, tantôt on est porté au point le plus élevé, tantôt on descend au degré le plus bas; on l'a représenté aussi comme l'image des premiers jours de notre existence; ce mouvement étoit assimilé aux mouvemens de notre berceau (*f*).

Il y avoit encore la purification par la terre, mais elle étoit comprise dans celle par le feu [2]. Les purifications par la terre, n'étoient dues, suivant les opinions religieuses, qu'au feu que la terre contient. [3]

Les homicides étoient exclus des mystères, et soit que le meurtre eût été commis volontairement, soit qu'il l'eût été par mégarde, on ne pouvoit

(1) Turneb. *Advers.*, lib. III, cap. 20.= (2) Vossius, lib. II, cap. 12, T. 5, p. 141.

(3) In terra purgantur; et hæc igni dicuntur purgari: ignis enim ex terra est, quo exuruntur omnia. Nam cælestis nihil perurit. (Servius *ad Æneid.* VI, v. 741.—Thevenot, *Itin.*, T. I, liv. I, chap. 35.)

plus être initié sans se faire purifier ; cette purification consistoit à frotter tout le corps du coupable avec le sang d'un jeune porc. Circé voulant purifier Médée et Jason du meurtre d'Absyrthe, étendit d'abord sur l'autel un jeune pourceau qui tetoit encore sa mère, et l'ayant égorgé, elle teignit de son sang les mains des deux coupables. [1]

Le porc étoit fréquemment employé dans les lustrations et les expiations. Il n'étoit pas permis aux Egyptiens qui le regardoient comme un animal immonde, d'en immoler à d'autres Dieux qu'à Bacchus, à qui ils en sacrifioient dans la pleine lune ; ils en mangeoient alors. Le jour de la fête de Bacchus, chacun immoloit un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas. Cette fête étoit les Pamylies dont nous parlerons dans la suite, les mêmes que les phallephories chez les Grecs, où Bacchus, l'Osiris des Egyptiens, étoit adoré comme le grand principe de la fécondité. Les cérémonies étoient à peu près semblables dans ces deux fêtes [2]. Les initiations étoient toujours accompagnées de sacrifices, et ces sacrifices étant expiatoires, on immoloit un jeune porc ; dans les fêtes d'Eleusis on immoloit une truie, et chacun sacrifioit pour soi. Prête-moi, dit Tyrgée, dans la comédie de la Paix [3], trois drachmes pour acheter un porc ; il est nécessaire que je sois initié avant de mourir. Aristophane donne l'épithète de mystique

[1] Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. IV, v. 705.=[2] Herod., lib. II, § 47, 48.—Plut., *Is. et Osir.*=[3] Aristoph., *Pax*, v. 373, 374.

à cet animal [1]. Chaque initié étoit obligé d'en sacrifier un à Cérès et de le laver auparavant dans la mer [2]; ce sacrifice, outre le motif de la purification ou de l'expiation, en avoit encore un autre qui tenoit à l'agriculture; on immoloit des porcs à Cérès et à Bacchus (*g*), parce qu'ils souilloient les dons de ces deux divinités, les moissons et les vignes. [3]

Les Grecs appeloient le porc ὗς, ils l'appeloient autrefois θὺς de leur mot θυεῖν qui signifie immoler, parce que c'est par les porcs que paroît avoir commencé l'usage d'immoler des bestiaux. Varron reconnoît les traces de cet ancien usage, dans les mystères de Cérès, dans le sacrifice d'un porc qui se faisoit en concluant un traité de paix [4], et dans les mariages des anciens rois et des personnages éminens où les futurs commençoient la cérémonie par immoler un porc. [5]

Enfin toutes les initiations commençoient par des purifications, c'est ce qui avoit donné lieu à la fable qui faisoit purifier Bacchus par la mère des dieux [6]. Et elles imprimèrent, jusqu'aux derniers momens, chez les payens, une terreur salutaire. (*h*)

Le calathus et les cistes qu'il faut bien se garder de confondre, faisoient partie des mystères

[1] *Acharn.*, v. 747, 764. = [2] Plut., V. *Phoc.*— *Schol.* Aristoph., *Acharn.*, v. 747. — Ælian., *Natur. animal.*, lib. X, cap. 16. = [3] Ovid., *Fast.*, lib. I, v. 349, 350. — Phurnutus, cap. 18. = [4] *Cæsa jungebat fœdera Porca.* (Virg.) = [5] Var., lib. II, cap. 4, *De re rusticâ.* = [6] Schol. Homer., *ad Iliad.*, lib. VI, v. 130.

d'Eleusis; ils étoient portés, lors de la procession d'Iacchus, devant la statue de cette divinité. Le calathus étoit un vase en terre que les Grecs appeloient de ce nom et les Latins *quasilli* (1). Ce vase avoit eu pour première destination de recevoir le lait que les bergers exprimoient de leurs chèvres, de leurs brebis ou de leurs vaches (2), il servoit aussi à verser le vin pour boire. Le calathus ou le vase employé dans la procession d'Iacchus avoit une large ouverture; Pline le compare à la fleur de lis qui va toujours en s'élargissant (3). Suivant Athénée l'étendue du Kernos que je crois être le même que le calathus, le faisoit employer dans les cérémonies religieuses, afin qu'on pût présenter à la divinité les productions naturelles dont Athénée donne le détail. Il prétend que le Kernos contenoit dans sa capacité plusieurs petits cotyles, espèce de vases particuliers à Bacchus, qui étoient agglutinés et dans lesquels il y avoit des jets de plantes, des pavots blancs, du froment, de l'orge, des pois, de la vesce, des cicerolles, des len-

(1) Festus *de verb. signif.* v. Calathi.

(2) Perfeci calathos cogendi lactis in usus (Nemesiani, *Bucol.* II, v. 34.)

— Quod jam tenebris et sole cadente
Sub lucem exportans calathis adit oppida pastor : (Virg. *Georg.*, lib. III, v. 402.)

— Quamvis siccus ager languentes excoquat herbas,
Sume tamen calathos natanti lacte coactos. (Calpurn., *Ec.* II, v. 76.)

(3) *Ab angustiis in latitudinem paulatim sese laxantis, effigie calathi.*

tilles, des fèves, de l'épautre, de l'avoine, des figues sèches, du miel, de l'huile, du vin, du lait, de la laine de brebis non lavée; à ces productions naturelles étoit joint le couteau propre aux sacrifices [1]. On donnoit à ceux qui portoient le Kernos le nom de Kernophores, comme on donnoit à ceux qui portoient le van ou Liknos, le nom de Liknophores; les uns et les autres avoient part aux productions qui étoient contenues dans le kerne, et dans le van mystique; mais l'analogie des choses qu'on portoit dans ces deux symboles sacrés, les fit bientôt confondre, quoiqu'ils eussent un but différent. « Salut, ô » Cérès, salut, ô déesse nourricière, oh! déesse des » moissons. Voici le retour du calathus. Profanes, » contemplez-le d'en bas; femmes, enfans, vous » qui portez des cheveux épars, craingnez, en ce » jour de jeûne, de le regarder d'un lieu élevé. » Hesperus annonce son retour, Hesperus qui seul » sut persuader à Cérès d'étancher sa soif, lors- » qu'elle cherchoit les traces de Proserpine. [2]

Le calathus étoit donc, comme on le voit, un symbole relatif à l'agriculture et à la force toujours agissante de la nature dont il étaloit les productions. Aussi ce symbole étoit en usage dans les fêtes non-seulement d'Iacchus et de Cérès, mais encore de Bacchus Dieu du vin, dans les dionysiaques, dans les thesmophories, dans les solennités de Diane, de Minerve; en un mot le calathus, emblême de la fécondité, appartenoit à toutes les divi-

[1] Athen., lib. XI, cap. 8. — [2] Calim., *hymn. in Cerer.*

nités mâles et femelles; les premières représentant le principe actif, et les secondes le principe passif, dont le concours est nécessaire à toutes les productions de la nature. Il étoit un des attributs d'Osiris et de Sérapis. D'après les anciens monumens d'Egypte, Sérapis le portoit sur la tête; c'est avec ce symbole qu'il étoit adoré à Alexandrie où le culte d'Isis et de Sérapis étoit en très grand honneur. (1)

L'accipiter qui étoit l'emblême de la divinité, source de toutes productions, portoit le calathus.(2)

Apollon est souvent représenté avec le calathus sur la tête (3). Ce n'étoit pas alors seulement le dieu emblême du soleil du printemps, le blond Phœbus, c'étoit l'Apollon des Hieropolitains, avec la barbe emblême de la force reproductive et le calathus symbole des productions (4); c'étoit un autre Osiris.

(1) Lucien qui appelle ce vase ποτήριον, dit, que c'étoit une divinité égyptienne, dont il raille. Rufin et d'après lui Montfaucon appellent ce vase *copia rerum*.

(2) *Cujus vertex insignitus calatho et altitudinem sideris monstrat, et potentiam capacitatis ostendit.* (Macrob. *Saturn.* lib. I. cap. 20.) Eusèbe présente les mêmes idées. (*Præp. Ev.* lib. I. cap. ult.) *Deus accipitris habet caput, sapiens sacræ naturæ inventor.* Le P. Kirker dit à l'occasion du calathus que porte l'Accipiter: *Per calathum quidem regalis denotatur, supremi numinis omnia in sublime trahentis potestas, unde et capiti, veluti totius rationis potestatisque arci, origini et fonti imponetur.* (Obelisc. *Pamph.* l. V. cap. 3. p. 419.) = (3) Liebe *Gotha. num.*, p. 288.

(4) *Hujus facies prolixa, in acutum barba figurata est, eminente supra caput calatho.* (Macrob. *Saturn.* lib. I. cap. 17.)

Le calathus étoit encore l'attribut de Priape, et Muret, à l'occasion des monumens anciens qui représentoient Priape avec cet attribut, s'exprime ainsi :

Putabatur hic deus, quibus in agris statueretur, colereturque, fœcunditatem afferre. [1]

Sylvain étoit chez les Romains, le même dieu que Priape chez les Grecs, le dieu de la fécondité, surtout pour les productions des champs, et le calathus étoit un des attributs de Sylvain, comme il l'étoit de toutes les divinités champêtres. Il appartenoit même aux Satyres. [2]

Le calathus figure souvent dans les hiéroglyphes égyptiens, comme emblême de l'abondance. [3]

On voit sur plusieurs monumens anciens, Cybèle et Rhéa tenant en main le Kernos ; ce qui a fait surnommer ces divinités kernophores [4]. On voit aussi sur plusieurs monumens anciens, Isis et Cérès porter le calathus sur leur tête.

Dans certains monumens Cérès est assise sur le calathus, dans d'autres il est à ses pieds [5]; mais ce

[1] Ant. Mur., *in Ep. Catulli*, XVIII, v. 10. = [2] Beger. *Thes. Brand.*, T. III, p. 260.

[3] Voici comment s'exprime le P. Kirker sur ce sujet : *Quarum prior loti flore insignito sceptro denotat in omnia orienti subjacentia potestatem, calathus ubertatem, quæ mundo ex eorum administratione resultat.* (Kirker. *Obelisc. Pamph.* lib. V. cap. 3. p. 412.)

[4] Schol. *in Nicandr. Alex.*, v. 217. — Pausan., lib. VII, cap. 30.—Winckel. *Mon. ined.*, T. I, p. 7. = [5] Wheler, *Voyag.* p. 403.

n'est pas seulement Cérès, Isis, Cybèle ou Rhéa que l'on trouve dans les anciens monumens avec le symbole du calathus, c'est encore Junon Samienne, Diane πολυμάμμος, Minerve, et toutes les déesses qui étoient, chez les anciens, les symboles de la nature et de la gé ération, *rerum procreatricis et altricis*.

Le calathus appartenoit à Minerve, non-seulement comme déesse des productions naturelles, mais comme inventrice des arts et des métiers, et surtout des ouvrages en laine; aussi contenoit-il, dans les solennités de Minerve, de la laine. (1)

C'est en qualité de fileuses que le calathus étoit un des attributs des trois Parques.

Dans les thesmophories, les arrangemens préparatoires de cette fête étant terminés, le onzième jour du mois pyanepsion, les femmes partoient pour aller chercher le calathus à Eleusis. Ce jour s'appeloit ἀνόδος, le jour de la montée, parce que les femmes montoient à Eleusis; dans leur marche elles portoient sur leur tête les livres sacrés, où étoient écrites les lois de Cérès appelées θεσμοὶ; elles couchoient à Eleusis où elles restoient trois jours, suivant Meursius et cinq suivant M. Laporte Dutheil; elles employoient ce temps à se purifier, rite commun à toutes les fêtes et à mettre en usage tous les moyens physiques qui pouvoient éloigner les moindres désirs, même les plus involontaires, contraires à la chasteté.

(1) *Vos lanam trahitis, calathisque peracta refertis*
Vellera. (Juvenal. lib. I. *Satyr.* 11. v. 54.)

Vers le soir du seizième jour de pyanepsion, la pompe sacrée se mettoit en marche, et on voyoit descendre d'Eleusis le calathus sur un char tiré par quatre chevaux blancs, emblême des saisons sur lesquelles le calathus devoit influer. Il étoit entouré de vierges qui portoient des vans tissus d'or [1]; on le conduisoit au temple de Cérès Thesmophore à Athènes. Cette cérémonie se terminoit par cette prière : « Salut, ô déesse, conserve cette ville dans » la concorde et l'abondance; fais tout mûrir dans » nos champs, engraisse nos troupeaux, fertilise » nos vergers, grossis nos épis et féconde nos mois- » sons; fais surtout régner la paix, afin que la main » qui sème puisse recueillir. [2] »

Le symbole du calathus avoit aussi sa partie historique; le fait mythologique d'Hesperus cité par Callimaque rappelle que la déesse ne but qu'au coucher du soleil. Le calathus étoit encore la représentation du vase où Proserpine avoit déposé les fleurs qu'elle avoit cueillies, lorsqu'elle fut enlevée par Pluton. [3]

Les cistes étoient des corbeilles faites en osier ou en bronze.

Il paroît par la gravure antique et la médaille des Périnthiens, que Spon a fait graver [4], que ces

(1) Callim., v. 127. = (2) Callim., *Hymn. in Cer.*, v. 135, 138. = (3) Claud., *de Rapt. Proserp.*, lib. II, v. 138. — Ovid., *Metam.*, lib. V, v. 393. — Columel., lib. X, v. 300. — Auth. latin., lib. III, *Ep.* CXCIII, v. 15.—Propert., lib. III, *Eleg.* XI, v. 30.—Virg. *Georg.* I. = (4) Spon, *Recher. d'antiq.*, p. 475.

cistes étoient de jonc ou d'osier croisé : elles étoient plus ordinairement d'osier. Winckelmann parle de deux cistes antiques de bronze, que l'on voyoit à Rome ; l'une qui étoit au cabinet des jésuites, a été décrite par Winckelmann, l'autre a appartenu à M. Visconti. Toutes deux ont été trouvées aux environs de Palestrine : ce sont des vases cylindriques avec des couvercles. Sur le couvercle de la première, on voit Bacchus debout, appuyé sur deux faunes ; la draperie de Bacchus est parsemée d'étoiles. Ce dieu paroît aussi sur le couvercle de l'autre ciste, mais appuyé sur un seul faune : autour est gravée une bacchanale. Dans les monumens, on voit souvent la ciste entr'ouverte avec un serpent qui en sort. Quelquefois la statue de Bacchus est placée sur la ciste ; quelquefois aussi la ciste est aux pieds de Bacchus.

Les cistes étoient portées par de jeunes filles nobles, coutume qui, suivant Philochore (1), avoit été établie par Erichthonius, roi d'Athènes: les jeunes filles qui portoient les cistes étoient appelées canephores.

Dans la procession d'Iacchus, les cistes marchoient immédiatement après le calathus ; elles contenoient tous les objets mystérieux, *mysteria*, le sésame, les mûres, les pyramides (espèce de biscuit), la laine travaillée, les tartelettes, des grains de sel, un serpent, des grenades, du lierre, des férules, de la moelle d'arbres, des gâteaux faits de farine pétrie avec

(1) Harpocrat. V. Κανεφόροι.

du fromage, des pavots, le Phallus, des serpens. [1]

Ces objets étoient appelés *tacita secreta cistarum;* ils étoient en grande vénération dans la religion des payens : c'est eux qu'invoque Psyché, lorsque après avoir parcouru cent contrées différentes, occupée nuit et jour de chercher son époux, elle entre dans un temple de Cérès. Cette malheureuse victime de la fureur de Vénus, se prosterne aux pieds de la déesse, les baigne de ses larmes, et implore son assistance par les prières les plus touchantes : elle l'invoque en énumérant tous ses attributs et les fêtes mystérieuses qu'on célèbre en son honneur, *per tacita secreta cistarum.* [2]

Les cistes avoient un couvercle afin d'y conserver les objets mystérieux, et de les cacher à la vue des profanes. Suivant une tradition des Athéniens, Agraule et Pandrose avoient été accusés de sacrilège pour avoir ouvert les cistes des mystères d'Eleusis. [3]

Les cistes contenoient non-seulement les objets mystérieux, mais tout ce qui appartenait aux sacrifices. [4]

Ce symbole n'appartenoit pas seulement aux mystères de Cérès et d'Iacchus, il faisoit aussi partie des dyonisiaques et du culte du dieu du vin. Catulle dé-

(1) *Et levis conscia cista sacris.* (Tibul. *Eleg.* VIII. lib. I. v. 48.

(2) Apulée dit ailleurs (*Métam.* lib. VI. XI.) *Ferebatur ab alio, cista secretorum capax, penitus celans operta magnificæ religionis.*

(3) Athenagoras, *pro Christianis.* = (4) *Antiq. Herculan.*, T. IV. — Pitt., p. 214, note 5.

crivant, dans les noces de Thétis et de Pélée, le lit nuptial, parle des groupes divers et des faits immortels qui étoient gravés sur les riches draperies : l'histoire d'Ariane, les amours de Bacchus en faisoient partie. Il décrit les courses des bacchantes, leurs orgies et leurs cistes. [1]

Ces cistes étoient entourées de bandelettes sacrées de couleur de pourpre : Plutarque raconte que les jours où les Athéniens furent forcés de recevoir une garnison macédonienne dans Munychie, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus, ayant été mises dans l'eau pour les laver, rapportèrent une couleur pâle et jaunâtre semblable à celle d'un mort, au lieu de cette vive couleur de pourpre qu'elles avoient auparavant [2]. Les cistes avoient souvent la forme d'un berceau, comme le prouve ce passage de Pausanias dans les Phocides: *Cléobée avoit, sur ses genoux, un berceau semblable à ceux qu'on avoit coutume de faire pour Cerès.*

Il y avoit certaines monnoies qu'on appeloit cistophores, parce qu'on y avoit frappé la figure de la cistemystique qui en étoit le type.

Vers le soir du 3e jour des fêtes Eleusiniennes, on rompoit le jeûne, soit en buvant du cyceon, soit en mangeant des choses contenues dans la ciste mystique. [3] *Jejunavi, atque ebibi cyceonem, ex cistâ*

[1] *Cavis celebrabant orgia cistis.* = [2] Plut. *Vit. Phoc.* = [3] Athen., lib. XI, cap. 8.

sumpsi, et in calathum misi, etc. [1]. Le cyceon étoit une espèce de breuvage dans lequel il entroit de la farine d'orge [2], et qui fut offert à Cérès par Metamire ou par Baubo.

Ces cistes inspiroient une terreur secrète.

Et plenas tacita formidine cistas. [3]

L'usage des cistes, dans les fêtes de Cérès et de Bacchus, remontoit à la plus haute antiquité. Suivant quelques poètes, Bacchus fut renfermé à sa naissance dans une ciste, par les nymphes, pour le dérober à la colère de Junon. Elles déposèrent, dit Oppien [4], la ciste dans un antre, formèrent des danses mystérieuses autour du jeune dieu, et par le bruit des tambours et des cymbales qui résonnoient dans leurs mains, elles couvroient ses cris. Ce fut autour de cette ciste qu'elles célébrèrent les premières orgies.

Le 9e jour du mois où les Egyptiens célébroient les fêtes d'Isis, ils se rendoient à la mer avec la ciste sacrée dans laquelle étoit un petit coffre d'or où ils mettoient de l'eau potable; alors tous les assistans jetaient un cri, annonçant qu'Osiris étoit retrouvé; ensuite ils mêloient la terre végétale à

(1) Arnob., lib. V, p. 175.

(2) Didyme (in Odyss. η.) dit que cette potion étoit composée de vin, de miel, d'orge, d'eau, de fromage frais, c'est ainsi que Circé composoit ses breuvages, pour tempérer l'effet du poison ou éloigner les maléfices.

(3) Valer. Flac. *Argon.*, lib. II, v. 267. = (4) Oppian., *Cyneg.* IV, v. 241.

l'eau, dont ils faisoient une petite statue représentant la lune ; ils y ajoutoient des aromates et des parfums précieux ; ils lui donnoient de riches habits et de beaux ornemens, regardant ces deux divinités (la terre et l'eau) comme étant la nature productive. [1]

Les cistes appartenoient au culte de Minerve. Dans les panathénées, les Athéniens leur donnoient le nom de ισριανιδες [2] : elles appartenoient aussi au culte de Diane. [3]

CHAPITRE II.

Différence de Bacchus Éleusinien et de Bacchus Thébain.

Iacchus ou le Bacchus des mystères, fils de Jupiter et de Cérès, n'eut d'abord rien de commun avec Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, dieu du vin, dont le culte avoit été introduit dans la Grèce bien postérieurement. Euripide [4], Aristophane, Nonnus, Arrien, Cicéron, Diodore de Sicile, nous apprennent à le distinguer.

Bacchus, fils de Sémélé, est le principal personnage de la pièce d'Aristophane, ayant pour titre

[1] *Ægyptus de Bacchan*, p. 29. — Plut., *de Isid. Osir.* = [2] Hesychius. = [3] Panel. *de Cistophoris*, p. 14. = [4] Euripid., *Bacch.*, v. 219, 272.

les Grenouilles; il voit passer le chœur des initiés d'Eleusis, répétant le cri d'Iacchus; Xanthias avertit Bacchus que ce sont les jeux des initiés qui célèbrent Iacchus par leurs chants; Bacchus ordonne à Xanthias de se taire, parce qu'il veut connoître ces mystères, et il écoute les chants des initiés. Voici cet hymne dont les détails sont d'autant plus précieux qu'ils portent l'empreinte des fêtes du premier âge.

« Iacchus, vous qui habitez cette sainte retraite; Iacchus! ô Iacchus! venez au milieu de ceux qui vous honorent; venez conduire nos danses sur ce gazon; agitez la couronne de myrte couverte de fruits, qui brille sur votre tête; dansez d'un pied léger cette danse vive, joyeuse, pleine de grâce, décente, facile, si chère à vos sacrificateurs. Elevez les torches enflammées, en les agitant dans vos mains. O Iacchus! lumière éclatante des orgies nocturnes, la prairie brille de mille feux, les vieillards retrouvent leur vigueur, la douleur fuit loin d'eux, ils oublient leurs vieux ans pour prendre part à nos solennités. Vous qui portez le flambeau, placez-vous à la tête de la bondissante jeunesse, et conduisez-la dans cette fraîche prairie émaillée de fleurs.... : que le silence le plus rigoureux règne ici, que cette enceinte soit réservée à nos chœurs; loin de nous ceux qui sont étrangers à nos chants, qui n'ont pas le cœur pur, ceux qui n'ont pas appris les orgies des muses, et ne les ont jamais célébrées par leurs danses, ceux qui n'ont jamais été initiés aux mystères de la langue bachique; pour vous, faites entendre vos chants et

les hymnes qui conviennent à cette fête. Que chacun, en dansant, s'avance dans ces près fleuris, qu'il se livre aux jeux, aux ris, aux bons mots; nous avons assez montré notre zèle pour la célébration des mystères; vous, joyeuse jeunesse, faites le brillant éloge de notre déesse protectrice; célébrez par vos chants celle qui a hautement déclaré qu'elle veilleroit toujours à la conservation de notre ville... Honorez par une autre espèce d'hymnes, Cérès la grande déesse, la mère des fruits. O Cérès pudique! qui présidez aux orgies, soyez-nous propice, protégez votre chœur, daignez lui permettre de se livrer, en tout temps, à la danse, aux jeux et aux bons mots, et faites que lorsqu'il aura excité le rire d'une manière digne de votre fête, il soit ceint de la couronne victorieuse... Maintenant, invoquez par vos chants cette joyeuse divinité, compagnon illustre de vos danses... O vénérable Iacchus! ô joyeux inventeur des chants qui retentissent à cette fête, approchez, accompagnez-nous chez la déesse... Oh! Iacchus, amateur de la danse, suivez-moi, vous avez voulu qu'on déchirât ce vêtement de manière à nous faire rire et honnir, afin que nous puissions nous livrer à la danse et aux jeux sans crainte.... Vous qui êtes admis à cette sainte solennité, dansez dans ce riant bocage, et que cette danse religieuse soit en l'honneur de la déesse législatrice: pour moi, je me joindrai aux jeunes filles et aux femmes dans le lieu où elles se rassemblent pendant la nuit pour honorer la déesse, et j'y porterai le flambeau sacré...

Allons dans les prés fleuris, et livrons-nous à ces danses brillantes que les heures fortunées nous ramènent tous les ans; car le soleil ne luit que pour nous, et sa clarté n'est agréable qu'à nous seuls qui sommes initiés aux mystères sacrés, qui menons une vie pieuse, et qui sommes bons envers les étrangers et envers nos concitoyens. »

Aristophane, en rapportant ce qui se pratiquoit aux mystères d'Eleusis, se livre entièrement à son génie satyrique, surtout lorsqu'il écarte les profanes; mais quelque ait été l'objet du poète, les détails qu'il donne sur les mystères ne sont pas moins vrais, et ne prouvent pas moins la différence que les Grecs ont faite de Bacchus Thébain et de Bacchus Eleusinien.

Nonnus, poète médiocre, mais très savant mythologue, ne laisse aucun doute à cet égard [1]. Junon, l'éternelle ennemie de Bacchus et de Sémélé, alla trouver Proserpine dans les enfers, et lui tint ce discours artificieux : « Que vous êtes heureuse d'habiter loin du séjour des dieux! ne savez-vous pas que Sémélé, simple mortelle, habite le ciel? Je crains de voir bientôt son fils Bacchus gouverner la foudre avec Zagrée [2], et la manier de ses

(1) Nonnus, *Dionys.*, chap. 31, v. 30.

(2) Dans le XXIXe livre des *Dionysiaques*, Deriades nie que le Bacchus qu'il a à combattre soit le fils de Jupiter : *Audivi quod olim sedem suam et sceptrum cæli dederit munus Zagræo antiquiori Baccho, fulgur Zagræo, et vitam viti colori Baccho.* On pourroit citer vingt passages de Nonnus où il parle de Zagrée, premier né, et de Bacchus né plus tard.

mains mortelles... Jupiter a délivré des flammes le germe de Sémélé ; il lui a conservé la vie sans qu'il ait rien souffert, tandis qu'il a délaissé Zagrée, le Bacchus céleste... armez vos Euménides contre Bacchus, afin que je ne voie pas, un jour, un mortel méprisable fruit de l'adultère, devenir le roi du ciel. Si vous respectez l'épouse du maître des cieux, et sa juste colère, si vous respectez Cérès et la pure Thémis si gravement offensées, servez ma vengeance en frappant Bacchus, et ne souffrez pas qu'Athènes adore ce nouveau dieu, qu'elle lui rende des hommages comme à Bacchus Eleusinien, qu'il s'empare des initiations de l'ancien Bacchus. Ne vous couvrez pas du deshonneur de laisser priver Cérès, votre mère, de ses anciens droits. »

Dans le 7e chant des Dionysiaques, Nonnus [1], après avoir raconté l'incendie de la terre et son inondation, vengeance terrible que Jupiter tira de la catastrophe de Zagrée mis à mort par les Titans, fils de la terre, remarque que Jupiter n'avoit pas fait naître Bacchus de sa cuisse, lorsqu'il voulut réparer ces maux.

Athènes, dit Arrien [2], invoque un Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine, lequel différoit du Bacchus Thébain.

Cicéron rappelle, dans son Traité de la nature des dieux [3], que les hommes qui avoient rendu d'im-

(1) Nonnus. lib. VII, v. 6. = (2) Arrian., *Exp. Alx.*, lib. II, chap. 16. = (3) *De Nat. deor.*, lib. II, § 24.

portans services, étoient placés dans le ciel par la renommée et la reconnaissance : ainsi furent déifiés Hercule, Pollux, Esculape, Bacchus. « J'entends, » ajoute Cicéron, le Bacchus fils de Sémélé, et non » pas le fils de Cérès, auquel nos ancêtres ont dé- » féré les honneurs divins, en même temps qu'à » Cérès elle-même et à sa fille. »

Diodore de Sicile, après avoir parlé de Bacchus dieu du vin, fils de Sémélé, remarque [1] qu'il y a eu un Bacchus né de Jupiter et de Proserpine, beaucoup plus ancien que le fils de Jupiter et de Sémélé.

Après le malheur d'Ino, Mercure enlèva Bacchus pour le transporter sur le mont Cybèle ; il prit la forme de Bacchus Phanés, afin de tromper Junon : à la vue du premier des deux, Junon saisie de respect, le laissa passer.

[1] Diod. Sic., lib. IV, chap. 4.

SECTION DEUXIÈME.

BACCHUS ELEUSINIEN

CONSIDÉRÉ COMME POUVOIR GÉNÉRATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

BACCHUS ZAGRÉE.

§ 1. Histoire de Bacchus Zagrée, fils de Proserpine et du serpent.
§ 2. Diverses interprétations de l'histoire de Bacchus Zagrée.
§ 3. Bacchus Zagrée, force reproductive de la nature.
§ 4. Identité de Bacchus et d'Apollon. — Apollon soleil supérieur, Bacchus soleil inférieur.
§ 5. Bacchus Zagrée, divinité des enfers. — Culte des divinités chthoniennes.

§ I. *Histoire de Zagrée.*

Voici l'étrange récit des mythologues sur Zagrée. « Tous les dieux furent épris des charmes de Proserpine, tous voulurent la ravir dans son printemps; Jupiter lui-même que ses foudres et ses éclairs ne mettoient pas à l'abri des traits de l'amour, quitta la couche de Junon, abandonna Cérès et Latone, et se livra à sa passion. Cérès alarmée des dangers que couroit sa fille, vint consulter le vieillard Astrée qui

lui dévoila sa destinée et celle de Proserpine. Après ces prédictions, Cérès se rendit en Sicile, séjour qu'elle jugea être le plus agréable à sa fille. Il y avoit dans cette île une grotte charmante, séjour ordinaire des nymphes de la contrée; la nature avoit pris soin de la former et de l'embellir, elle l'avoit environnée de rochers. Cérès crut que sa fille seroit en sûreté dans ce lieu, elle en confia la garde à deux dragons ailés qu'elle plaça l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'entrée de la grotte; après avoir ainsi caché Proserpine à tous les yeux, et lui avoir laissé Calligéne (*a*) sa bonne nourrice, si habile dans les ouvrages d'aiguille, art de Pallas, Cérès abandonna son char aux nymphes de la Sicile et s'élança dans les airs. A peine eut-elle quitté l'île que Jupiter se métamorphosa en serpent, endormit les dragons, pénétra dans la demeure de la jeune déesse et obtint ses faveurs. Elle engendra Zagrée, la tête ornée de cornes, qui seul et sans aucune aide étrangère, s'éleva au trône de son père et mania la foudre de ses mains enfantines (*b*). Junon jalouse excita contre lui les Titans qui le mirent en pièces, mais ils ne purent détruire le principe de vie qui se reproduisit, avec mille formes différentes, sous lesquelles il combattit les Titans. Enfin Junon irritée de tant de résistance, saisit le moment où, sous la forme d'un taureau, Bacchus alloit frapper les Titans de ses cornes, en poussant un cri épouvantable. Junon y répondit par un cri plus horrible encore qui fit résonner les portes même de l'olympe, et

parvint à faire succomber l'audacieux taureau. Les Titans jettèrent çà et là ses membres dispersés; Jupiter irrité embrasa la terre, mère des Titans; toute la nature alloit périr, l'Océan apaisa la colère de Jupiter qui lâcha les cataractes du ciel [1]. Cérès ayant rassemblé les membres dispersés de Bacchus, les réunit et lui donna une nouvelle vie [2]. Suivant une autre tradition, Jupiter, après avoir foudroyé les Titans, recommanda les restes de son fils à Apollon qui les enterra sur le Parnasse.

Les Delphiens croyoient que le corps de Bacchus étoit déposé dans le temple même d'Apollon auprès du trépied de l'oracle où les Osius faisoient un sacrifice secret, pendant que les Hyades réveilloient le licnite. Suivant l'auteur de l'élymologicum magnum, les Titans, après avoir coupé par morceaux le corps de Bacchus, les portèrent dans un bassin au pied d'Apollon, qui les plaça lui-même au bas de son trépied et qui les ensevelit ensuite, sur le Mont Parnasse où il fut rappelé à la vie par Cérès. Ce fait mythologique étoit retracé dans les mystères qui représentoient toutes les actions de Bacchus et tout ce qu'il avoit souffert. Les initiés après avoir passé la nuit dans les cérémonies prescrites, poussoient, le matin, de grands cris qu'ils accordoient au son des instrumens, pour réveiller le licnite du sommeil de la mort, d'où Cérès le retiroit.

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. VI. = [2] Diod. Sic., lib. III, cap. 62.

§ II. *Diverses interprétations de l'histoire de Bacchus Zagrée.*

Ces variétés ne sont pas les seules que présente cette fable, il n'est aucun point de mythologie sur lequel les anciens nous en aient laissé un aussi grand nombre. Les interprétations que l'on en a faites ne sont pas moins nombreuses, mais toutes ces variétés et toutes ces interprétations ne sortent pas du symbole de la force reproductive de la nature, soit dans son universalité, soit dans ses applications particulières.

Voici un exemple des interprétations données sous ce dernier rapport; elle est appliquable au dieu du vin, et elle nous a été transmise par Diodore de Sicile [1] et par Phurnutus [2] : D'après cette interprétation, l'histoire de Bacchus mis à mort par les Titans, et devant la vie à Jupiter et à Cérès, ne signifieroit rien autre chose, si ce n'est que la vigne étant amenée à son point de maturité par la terre, qui est Cérès, et par la pluie qui est Jupiter, produit le raisin. Bacchus mis en pièces par les Titans, signifie que ce fruit a été vendangé par les cultivateurs ou enfans de la terre. Suivant une tradition rapportée par S. Clément d'Alexandrie, les Titans avoient mis les membres de Zagrée dans une chaudière pour les faire cuire [3]. Cette fable épouvantable des membres de Bacchus bouillis, indiqueroit seulement, d'a-

[1] Diod. Sic., lib. III, cap. 62. = [2] Phurnutus, *de Naturâ deorum*, cap. 30. = [3] S.-Clém. d'Alexandr., *Protrept.*, p. 15.

près la même interprétation, la coutume de faire bouillir le raisin dans une cuve pour augmenter sa force et sa saveur. Les membres de Bacchus dispersés, son retour à la vie et à son premier état par les soins de Cérès, indiquent qu'après qu'on a dépouillé la vigne de son fruit et qu'on l'a taillée, la terre la rend à son premier état de fertilité. Suivant Phurnutus, les Titans ne sont que les agriculteurs qui ont mêlé toutes les grappes de raisin, les ont rompues en les foulant aux pieds et ont ainsi mis en pièces les membres de Bacchus. La liqueur produit de cette opération ne forme bientôt plus qu'un seul corps; c'est ainsi que le corps de Bacchus est recomposé dans son entier.

Cette interprétation ne peut pas être admise, puisque Zagrée fils de Jupiter et de Proserpine est entièrement étranger à Bacchus dieu du vin, fils de Semelé. Hygin [1] ajoute même que Minerve ayant trouvé le moyen de soustraire le cœur de Bacchus aux Titans, le donna à Jupiter qui le réduisit en poudre, et le fit avaler à Semelé, ce qui la rendit mère du second Bacchus. Il est facile de voir que cette fable de Zagrée faisoit uniquement partie de l'histoire du Bacchus des mystères, et qu'elle est une interpolation qui a été faite postérieurement dans le culte de Bacchus Thébain, soit que cette interpolation ait eu lieu à l'époque où Onomacrite, après avoir emprunté d'Homère la fable des Titans, imagina, dans son poëme sur les Orgies de Bacchus, de l'in-

(1) Fab. 167.

troduire dans le culte de Bacchus Thébain [1], soit qu'elle n'ait été faite qu'à l'époque où on appliqua au Bacchus Thébain, le culte des autres Bacchus.

§ III. *Bacchus Zagrée, force reproductive de la nature.*

Plutarque nous a transmis une interprétation de la fable de Zagrée, considéré comme le Bacchus des mystères, ou comme la force reproductive de la nature. Cette interprétation confirme les idées que nous nous étions formées sur le mythe de Bacchus, et elle nous donne la clef de ce mythe qui se présentoit, au temps de Plutarque, sous le même aspect que nous le voyons de nos jours. Suivant cette doctrine, Dieu est éternel et incorruptible de sa nature. Le monde est constitué par lui de deux manières : 1°. Il a assimilé entre elles toutes les substances, et a ramené tous les êtres à la simplicité et à la pureté du premier principe, du principe universel, par un agent également universel, le feu ou le soleil. Ce premier principe et son agent ont été appelés Apollon pour exprimer leur unité ; dans cette hypothèse, il faut admettre qu'*Apollon* est un mot composé de A privatif, ou qui exprime une négation, et de πολλοί plusieurs, *non plusieurs*. Ils ont été appelés *Phœbus* pour exprimer leur clarté, leur pureté parfaite ; le mot grec φοῖβος signifie, pur, clair. 2°. Il a donné au principe universel toutes sortes de formes avec des affections contraires, et un assujettissement à

[1] Pausan., *Arcad.*, cap. 37.

des habitudes différentes. Les transformations de ce principe universel en air, en eau, en terre, ses changemens en astres, en plantes et en animaux, les affections, les vicissitudes, les modifications qu'il éprouve dans ses combinaisons avec ces formes différentes et qui le distribuent dans les différents êtres, en font comme autant de membres séparés; alors il est désigné sous les noms énigmatiques de Zagrée et d'Isodétès. Son altération, sa dissolution dans les corps, sa mort et son retour à la vie, sont présentés sous l'emblême de l'histoire de Zagrée, que nous venons de rapporter. Aussi les anciens théologiens chantoient en l'honneur de Bacchus des dithyrambes, pleins de mouvemens vifs, de changemens dans le nombre et dans la mesure, d'écarts et de digressions; ils chantoient pour Apollon le péan, genre de poésie modeste et réglée; ils peignoient ce dieu dans la fleur d'une jeunesse immortelle, et ils donnoient à Bacchus une multitude de formes et de figures différentes. En un mot, ils attribuoient à l'un l'égalité, l'ordre, et une activité paisible, à l'autre les jeux folâtres et pétulans, le désordre et la fureur : ils lui rendoient des honneurs insensés. Cette différence de culte pour ces deux divinités a un rapport naturel aux divers changemens du principe universel du monde.

§ IV. *Identité de Bacchus et d'Apollon.*

Bacchus et Apollon, d'après l'interprétation de

Plutarque, étoient donc la même divinité, avec des attributs et des caractères différents, selon les rapports divers sous lesquels on l'envisageoit. L'antiquité toute entière prouve cette identité de Bacchus et d'Apollon.

Sur le Mont Parnasse plus particulièrement consacré à Apollon, les Béotiens n'avoient consacré qu'à un seul dieu et les antres bachiques et l'oracle de Delphes; le culte de ces deux divinités y étoit également établi, et lorsque les rites appartenant aux différens cultes de Bacchus, furent tous réunis à celui de Bacchus Thébain, on y célébroit les bacchanales tous les deux ans: c'est là, disent les poètes, qu'il y avoit un grand nombre de satyres, et qu'on entendoit leurs voix; là un grand bruit de cymbales frappoit fortement les oreilles. Bacchus, dit Euripide, dans les deux vers de la tragédie d'Hypsypiles rappelés par Aristophane[1], Bacchus armé de thyrses, couvert de peaux de bouc et entouré de flambeaux, danse sur le Parnasse et y donne des fêtes. Le chœur, dans les Nuées, invoque Bacchus en ces termes: « Vous qui présidez sur le sacré Parnasse, » et qui, suivi d'une multitude de femmes de Del- » phes, célébrez de nuit vos fêtes, où toutes saisies » de fureur elles dansent autour de vous; enjoué » Bacchus, faites-nous sentir les effets de votre pro- » tection[2]. » Pausanias parle des Thyades qui

[1] Aristoph., *Ran.*, act. V, scen. 1. = [2] Aristoph., *Nubes*, v. 605.

venant au Parnasse tous les ans, célébroient les mystères sacrés en l'honneur de Bacchus. (1)

Au milieu du monde et à distance égale de l'orient et de l'occident, dit Lucain (2), s'élève le double sommet du Parnasse, mont consacré à Phœbus et à Bacchus, où, par un culte commun à ces deux divinités, les bacchantes de Thèbes célèbrent les triétériques de Delphes. (3)

Aristote, dans son traité de Théologie, disoit que Bacchus et le Soleil ne font qu'un même dieu, vérité qu'il établissoit par une foule de preuves.

Plutarque dit que Bacchus a autant de droits à Delphes qu'Apollon.

Si d'après ces autorités on pouvoit croire encore que le Parnasse fût dédié à deux divinités différentes, ce doute seroit bientôt levé par les traditions de toute espèce qui nous ont été transmises sur ce sujet.

Le Bacchus de Lysippe étoit placé sur l'Hélicon. (4)

(1) *Ad consecratum Baccho*
Parnasium cacumen. (Euripid. *Iphigen. in Taurid.* v. 1243.)

(2) Hesperio tantum, quantum semotus eoo
Cardine, Parnassus gemino petit æthera colle,
Mons Phœbo, Bromioque sacer; cui numine misto
Delphica thebanæ referunt trieterica Bacchæ. (Lucan., *Phars*. lib. V, v. 71.)

(3) *O domine lauriger, o Bacche pæan, Apollo portans lyram*, dit Euripide dans la tragédie de Lycimnius.

Ce vers d'Eschyle présente le même sens.

Ὁ κισσεὺς Ἀπόλλων, καβαῖος, ὁ Βάκχος.

(4) Pausanias.

Sur un grand nombre d'antiques, la tête de Bacchus et le cheval Pégase sont les attributs des grands poètes. (1)

Les Lacédémoniens, dans les fêtes qu'ils appeloient Hyacinthes et qui se célébroient en l'honneur d'Apollon, se couronnoient de lierres, suivant les rites bachiques. (2)

Dans les combats bachiques, le prix étoit un trépied. (3)

Les habitans d'Ægle sacrifioient à Apollon, comme on le faisoit à Bacchus, en se lançant des sarcasmes, et en faisant de mauvaises plaisanteries. (4)

Epaminondas et les Thébains unissoient Bacchus à Apollon Isménien dans leur culte. (5)

On trouvoit à Olympie l'autel d'Apollon Pythien avec celui de Bacchus. (6)

Diane et Bacchus se trouvent ensemble sur quelques monumens antiques. Les habitans de Phelloé et d'Egine leur rendoient un culte commun. (7)

A Phigalie, la statue d'Apollon étoit cachée en partie dans les feuilles de lierre et de laurier.

On voyoit dans un portique à Athènes le gymnase

(1) *Prœsidium Heliconis in Pegaso, et capite Bacchi agnoscis.* (Beger. *Thes. Brand.* f. 2. p. 589.)

(2) Athen., lib. II, cap. 2. — Xenoph., *Hist. Græc.*, lib. IV. —Macrob., *Saturn.*, lib. IV, cap. 17.= (3) Ath. *Ibid.*= (4) *Con. hist.*, apud Photium. 49. = (5) Pausan., *Messen.* = (6) Pausan., *Achaic.* = (7) Pausan., lib. VII, cap. 26. — Lib. II, cap. 30.

de Mercure et une petite habitation consacrée à Bacchus, qui y figuroit avec les attributs d'Apollon Musagète. [1]

Ino célébroit les bacchanales sur le mont Parnasse, tandis qu'Athamas, son époux, roi de la Thessalie, la croyant morte, épousoit Thémisto. [2]

Chez les Romains, Apollon et Bacchus présidoient au mariage, *dii conjugales*. [3]

Les médailles, dans Goltzius, désignent Apollon et Bacchus, comme la divinité tutélaire de Tomes et de Dionysopolis, villes de la Scythie, dont l'une prit de Bacchus le nom de Dionysius. [4]

(1) *Apollo fuit in comitatu fratris una cum musis* (Pausanias. *Attic.* cap. 2.)

(2) Hygin., Fab. IV.

(3) C'est dans ce sens qu'il faut lire ces vers de l'Eneïde :

Mactant lectas de more Bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique lyæo:
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ. (Virgil., *Æneid.* IV, 57.)

(4) Winckelmann remarque que, dans quelques statues d'Apollon, ce dieu a beaucoup de ressemblance avec Bacchus; tel est l'Apollon du Capitole qui paroît s'appuyer nonchalamment contre un arbre, avec un cygne à ses pieds; telles sont aussi les trois figures d'une grande beauté à la villa Médicis, et les deux autres de la galerie du grand duc de Florence. (Winckelmann, *Hist. de l'Art.*, lib. IV. cap. 2.)

Il y a, dit Winckelmann, dans le cabinet Clémentin, une belle statue que l'on pourroit prendre, pour l'une ou pour l'autre de ces divinités; mais on a cru que c'étoit un Bacchus, parce que le ventre tient beaucoup de celui de la femme. L'on sait que le jeune Bacchus étoit toujours représenté avec des membres délicats et arrondis, des hanches charnues et gonflées comme celles

Hérodote dit qu'Apollon est fils d'Osiris; il est comme Bacchus, le même dieu qu'Orus.

Apollon étoit aussi confondu avec le dieu Pan, qui est appelé Apollon dans les hymnes d'Orphée. Les rochers, les cavernes, les montagnes sont soumis à sa puissance, on l'appelle *montivagus*; toutes choses qui conviennent bien à Pan et à Bacchus. Proclus[1] le fait le même qu'Adonis: il aimoit la musique et la danse comme Bacchus, c'est ce que remarque Homère dans son hymne à Apollon; c'est pourquoi dans les hymnes d'Orphée il est appelé χορόποιος (*saltationibus gaudens*). Pindare l'appelle Orchestès (*a saltatione*). Il est encore appelé *gigantolétès*, *gigantum interfector*, comme Bacchus et Hercule. Enfin le plus grand nombre des surnoms de Bacchus étoient aussi ceux d'Apollon (*c*).

Il étoit, comme Bacchus, le dieu de la médecine, l'auteur de la bonne santé, que le soleil donne aux mortels, par sa chaleur tempérée et son heureuse influence.

Apollon, dieu soleil du printemps, n'empruntoit pas les formes du bouc comme Pan, ni celle du bœuf, comme Bacchus, Osiris ou Mithra; néanmoins on marquoit les rapports qu'il avoit avec ces animaux par l'offrande qu'on lui faisoit du bœuf et de deux chèvres aux jeux apollinaires. On doroit

des femmes. Pline fait mention de la statue d'un satyre tenant une figure de Bacchus vêtue en Vénus, que Sénèque a décrite comme une vierge déguisée. (Plin. XXXVI. cap. 41.)

[1] Proclus, *Hymn.* in-fol.

les cornes de ces différentes victimes [1]; quelquefois même, on représentoit Apollon le pied appuyé sur un bœuf.

Les habitans de Myrine et d'Apollonie dédièrent à Apollon des épis d'or; Plutarque les loue d'avoir fait cette offrande au dieu qui fait naître les fruits, qui est le père des hommes, l'auteur et le bienfaiteur de l'humanité. [2]

On voit sur d'anciens monumens, la lyre d'Apollon, une tête de bœuf et une pomme de pin couronnée de laurier. [3]

Orphée, dans ses chants sacrés sur Bacchus, peint ce dieu sous des traits et sous un costume, qui ne peuvent convenir qu'au soleil.

« Il s'environne de rayons, et s'enveloppe du » manteau moucheté, qui imite la voûte azurée. Il » est le premier dieu qui se montra avec la lumière, » s'avança sous le nom de Bacchus, dans la vaste » carrière de l'Olympe, changeant ses dénomina- » tions et ses formes avec le temps et les saisons. »

Bacchus, ainsi qu'Apollon, avoit le don de la divination.

Dans Euripide [4], Cassandre, prêtresse d'Apollon, devenue furieuse après la chute d'Ilion, saute à la manière des Ménades, elle prédit les malheurs d'Agamemnon, et sa mère Hécube s'écrie :

Oh filia, oh Bacchi socia Cassandra!

(1) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 17. = (2) Plut. *de Orac. Defectu.* = (3) Montfaucon. = (4) Euripid., *Iphig. in Taurid.*, v. 1243.

Hécube dit, dans Euripide [1]: Ah malheureuse! Est-ce la tête bachique de la prophétique Cassandre que tu apportes en ces lieux? Dans cette même tragédie, Polymestor dévoile à Hécube et à Agamemnon leurs malheureuses destinées; le devin des Thraces, Bacchus, l'a déclaré ainsi. [2]

Les uns plaçoient l'oracle de Bacchus dans la Thrace, vers le mont Paugée, les autres vers le mont Hœmus [3]. Chez les Ligyréens, peuple de la Thrace, il y avoit un lieu consacré à Bacchus, où il rendoit des oracles [4]. Les Satres, qui habitoient les plus hautes montagnes de la Thrace, avoient un oracle de Bacchus, sur le sommet le plus élevé de ces montagnes; une prêtresse rendoit ces oracles de même qu'à Delphes, et ses réponses n'étoient pas moins ambigues que celles de la Pythie. Les Besses étoient parmi ces peuples les interprètes des oracles du dieu, c'est-à-dire qu'ils avoient soin de rédiger et de publier ceux que la prêtresse avoit prononcés. [5]

[1] Euripid., *Hecub.*, v. 676.

[2] *Apud Thraces, vates dixit Dionysius hæc.* (Euripid. *Hecub.* v. 1267.)

[3] Euripid. Schol., *Hecub.*, v. 1267.—*Ibid.*, *Rhesus*, v. 970.

[4] Aristoph., *Theol.*—Macrob., lib. I, cap. 18.

[5] Le Chœur, dans la tragédie des Bacchantes, dit:

Vates vero deus hic est: etenim ipsa Bacchatio
Et ipsa insania magnam vaticinandi vim habent,
Quando enim hic deus in corpus venerit multus,
Dicere futura insanientes facit. (Euripid. *Bacch.* v. 298.)

Le trépied appartenoit à Bacchus, comme ayant le don de la divination. [1]

Les *fanatici* des Romains étoient attachés au culte de Bacchus; suivant Spon [2], ils étoient appelés *fanatici, quod circa fana baccharentur.* [3]

§ V. *Apollon soleil supérieur; Bacchus soleil inférieur.*

Apollon et Bacchus n'étoient donc que la même divinité chez les Grecs, mais considérée sous deux rapports. Dans Apollon on voyoit principalement l'action du soleil dans les cieux, et sous le nom de Bacchus on considéroit l'action du soleil dans les autres parties de la nature, et surtout sur la terre. Apollon est précisément l'astre lumineux qui brille dans l'Olympe, c'est le dieu du jour, le dispensateur de la lumière, tandis que le soleil considéré dans ses rapports avec la végétation est Bacchus ou Osiris, adoré comme astre bienfaisant. Le soleil est alors un des principaux agents du principe productif, pénétrant dans le monde sublunaire par sa chaleur active, fécondant la matière, développant tous les germes. Suivant cette doctrine, Bacchus est cette force qui,

(1) Mazoch., *in tab. Heracl.*, p. 147, 148.

(2) Spon, *Miscel. erud.*, p. 30.

(3) *At Phœbi nondum patiens immanis in antro*
Bacchatur vates. (Virg. *Æneid.* VI. v. 78.)

— *At bene Bacchatur*, porte la remarque de Servius sur ce vers: *Idem enim est Apollo, qui liber pater, qui sol.*

— Vossius s'exprime ainsi (*in Etym.*) : *Quod ad fanaticorum appelationem, propriè dicitur de sacerdotibus*, et on lit dans Philoxène (*de Glossis*) *fanaticus;* ἱερατίκος, ἱεροδοῦλος.

émanée d'un principe simple, se divise, se multiplie, en s'éloignant de sa source, et se distribue dans la matière organisée, tandis qu'Apollon est la lumière pure et vierge, dont le siége est dans la partie supérieure affranchie de tous les chocs tumultueux de la matière, et dans laquelle règne une constante et éternelle harmonie. [1]

C'est pourquoi dans les cérémonies sacrées, le soleil étoit adoré sous le nom d'Apollon, comme dieu du jour, étant dans l'hémisphère supérieur, et il étoit adoré sous le nom de Bacchus, lorsqu'on le considéroit dans ses rapports avec l'hémisphère inférieur. [2]

Sur les médailles de Délos, l'on a représenté un triangle formé par trois croissans, dans la concavité desquels on a disposé trois astériques. Ces astériques sont le symbole d'Apollon soleil supérieur, de Bacchus, soleil inférieur, et de Diane, ou la lune.

Le culte de Bacchus, soleil inférieur, ne se bornoit pas à la Grèce; les Thraces adoroient le soleil sous le nom de Bacchus, son culte étoit magnifique; ils lui avoient bâti dans la vallée de Silmisse un temple, dont la forme ronde étoit l'emblême du soleil.

(1) Julian., *Orat.* IV, p. 269, 280.

(2) Ἥλιος ὃν διόνυσον ἐπίκλησιν καλέουσιν.
Εἷς Ζεὺς, εἷς Ἅδης, εἷς Ἥλιος εἷς Διόνυσιος.
Apud Macr. *Saturn.* lib. 1, cap. 18.
Vos, oh clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber et alma Ceres. (Virg., *Geor.*, lib. I, v. 5.)

la lumière venoit d'en haut. Hermias, cité par Athénée [1], décrit les fêtes célébrées par les habitans de Naucrate, qui soupoient au Prytanée, à l'anniversaire de la naissance de Vesta Prytanis, lors des fêtes de Bacchus, le jour de l'assemblée d'Apollon *comaios*. Le nom de comaios est une des épithètes de Bacchus dans l'anthologie. Hérodote nous apprend que les Arabes ne connoissoient d'autres dieux que Bacchus et Uranie. Ils appeloient Bacchus *Urotal*, et Uranie *Alilat* [2], noms qui, d'après Scaliger et Selden, signifioient le soleil et la lune.

On trouve dans divers écrivains d'autres dénominations des dieux des Arabes, mais tous s'accordent à dire que ce peuple n'avoit que deux divinités; c'étoient les deux premiers agens de la nature, le principe actif et le principe passif, quelques fussent leurs noms, Jupiter, le Soleil, Urotal, Dusarès, Beelsamus, Kabar, Uranus, etc., pour le principe actif; Uranie, Vénus, Alilath, Kabar, la Lune, Beelsama pour le principe passif.

Les Arabes honoroient Bacchus, dit Strabon, comme le dieu qui procuroit aux hommes les choses les plus nécessaires à la vie. [3]

L'Urotal d'Hérodote étoit le même dieu que le Dusarès dont nous parlerons dans la suite : l'un et l'autre furent autrefois le nom de Bacchus chez les Arabes. L'épithète d'Urotal ne fut pas long-temps en usage. Elle présentoit, suivant Bochart [4], les

[1] Athen., lib. IV, cap. 13. = [2] Herod., lib. I, cap. 131. = [3] Strab., lib. XVI, p. 741. = [4] Bochart, *Phaleg.*, lib. II, cap. 19.

idées de jeunesse, de beauté, idées qui convenoient bien à la divinité de Bacchus [1], même chez les Arabes où il étoit le principe actif et le soleil son agent.

§ V. *Bacchus Zagrée, divinité des enfers.*

L'enfant de Proserpine et de Jupiter, Bacchus Zagrée, considéré dans les rapports de son action avec la terre, ou comme soleil inférieur, étoit mis au rang des divinités des enfers [2]. Il étoit désigné par l'épithète de Chthonien mot qui signifia d'abord, dans son acception propre, *terrestre*, et dans la suite, par métonymie, *infernale*.

Bacchus Chthonien est cette force qui pénètre les entrailles de la terre, laquelle, étant mise en mouvement par la chaleur vivifiante du soleil, donne les productions diverses, toutes utiles ou nécessaires à l'homme. [3]

(1) Tibi enim inconsumpta juventa est;
Tu puer æternus, tu formissimus alto
Conspiceris cœlo (Ovid. *Met.* 4.)

(2) *Bacchus inter vivos, inter mortuos*
Aidoneus, ignigena, bicornis, titanicida Dionysius. (Auson. *Epigr.* 29.) — Suidas. — Hesychius, v. *Zagræus.*

(3) C'est ce qui a fait dire à Cicéron (lib. II. *Nat. Deor.*) Terrena vis omnis atque natura Diti patri dedicata est. — A Claudien, parlant du dieu des enfers :
Qui vitam lethumque regis, nam quidquid ubique,
Gignit materies, hoc te donante creatur
Debeturque tibi certis ambagibus œvi.
Et à Lactance : — *Cum constet Plutoni terram esse consecratam, dicit omnia membra resolvi et de terra cuncta procreari.*

C'est d'après ces idées mystiques qu'on a expliqué l'enlèvement de Proserpine, une des divinités chthoniennes. Cette déesse est l'image de la substance matérielle et l'emblême des semences [1] qui restent cachées sous la terre [2] pendant les mois d'hiver, c'est-à-dire, pendant les mois que le soleil est dans l'hémisphère inférieur [3]. Lorsque la force du soleil favorise le développement de ces germes, Proserpine quitte l'intérieur de la terre et va retrouver sa mère (*d*), c'est-à-dire, que les germes des plantes se développent et qu'elles donnent les diverses productions (*e*) [4]. Le casque de Pluton étoit l'emblême des

(1) *Tellurem Proserpinam nominarunt quod ex ea proserpant fruges.* (*Varr. in. Civ. dei*, l. 7. c. 24.)

(2) *Quam frugum semen esse volunt, absconditamque quæri a matre fingunt.* (Cicer. *de Nat. Deor.* lib. II. §. 26.)

(3) Proserpine reste sur la terre pendant six mois, depuis le commencement du printemps jusqu'à la récolte, époque du développement des germes et de la fécondité dans nos climats, et elle est dans les enfers les six autres mois, époque où la végétation est arrêtée, et où tout paroît mort sur la terre; l'histoire de Proserpine ne pouvoit donc pas avoir pris naissance en Egypte. On dit que Bacchus avoit dormi trois ans auprès de Proserpine, allusion à la vigne qui ne produit pas avant ce temps, et à qui il faut trois ans pour que ses racines croissent et donnent des productions. (*Nat. Com. p.* 507.— *Neandri Bach. p.* 148.)

(4) Arnobe lui-même a reconnu la vérité de cette explication. *Ille qui raptam a Dite Proserpinam dicit, non, ut reris, in turpissimi appetitus voraginem dicit raptam, sed quia glebis occulimus semina, isse sub terras deum, et cum orco significat fœdera genitalis conciliare feturæ.*

principes de la génération cachés ou non développés dans le sein de la terre. [1]

Tout ce qui contribuoit au développement de cette force intérieure dont la terre est impregnée, étoit divinisé sous le nom de Bacchus Chthonien : ainsi l'air considéré comme étant attaché à la terre et réuni à elle, étoit adoré par les anciens, comme divinité infernale. [2]

Ce qui confirme cette théorie, c'est que Bacchus

[1] La matière étoit éternelle, selon les anciens; rien ne s'étoit fait de rien, et rien ne pouvoit être anéanti; la naissance, suivant ce système, n'étoit pas le passage du non être à l'être; mais le passage de l'Adès, c'est-à-dire, d'un état invisible et nullement soumis aux sens, à un état visible et sensible; ἅδης est une contraction d'αἴδης et vient de l'alpha privatif et de εἴδω, je vois. *Pluto Galeatus occulta principia generationis indicat.* (Varro. lib. IV. p. 19. *ad Ciceronem.*) du sens physique, on avoit transporté cette idée au sens moral, — *Veteres cum consilia et cogitationes occultas esse debere, significare volebant; Plutonem pingebant galeatum.* Minerve qui guide Diomède contre Mars, ombrage sa tête du casque de Pluton, pour n'être pas aperçue du dieu des combats. (Homer. *Iliad.* ch. 5. p. 309. *trad. de Bitaubé.*)

[2] Cela est prouvé par une foule d'autorités. L'*air*, dit Plutarque, (de la cause du froid, trad. de Ricard. t. 12. p. 432.) *est la première substance ténébreuse ;* et les poètes eux-mêmes ne l'ont pas ignoré, puisqu'ils donnent à l'air le nom d'Adès, d'Achéron et de ténèbres. On lit dans Varron : *Idem hic diespiter dicitur infimus aer, qui est conjunctus terræ, ubi omnia oriuntur ubi aboriuntur; quorum quod finis ortus, orcus dictus.* Et dans *Phurnutus : infimum aerem, qui morientium animas excipit, veteres aden nuncupant.* Cléanthe dit que Proserpine est l'air qui pénètre les fruits et qui s'y incorpore. (Plut. *de Is. et Osir.*)

Ilhyphalle étoit le même que Bacchus Chthonien. La pompe des Phalles, dans les mystères de Bacchus, se rapportoit à la descente de ce dieu aux enfers. Philammon établit les mystères de Lerne en mémoire de cet événement, et la fête se célébroit en l'honneur de *Dionysius*, *Ilhyphalle*, *Adès*. Il est probable que cette fable avoit déjà été répandue dans le siècle d'Héraclite, par les prêtres et les poètes des Grecs qui savoient que leur Bacchus avoit été fait sur le modèle d'Osiris, et qui le considéroient comme le souverain des enfers, ainsi que les Egyptiens considéroient Osiris.[1]

Fulgence appelle Pluton ou Bacchus Chthonien, *præsul terrarum*. Il avoit les clefs pour attributs.[2]

C'est parce que la terre contient toutes les richesses dans son sein, que les anciens adoroient le dieu des enfers comme dieu des richesses[3]. Dans Catulle, l'avare courtisanne adresse ses prières à Sérapis pour obtenir des richesses.

Artémidore[4] donne la nomenclature des dieux du ciel, de la terre et des enfers, et il comprend parmi

(1) Bellori donne une lampe antique sépulcrale où l'on voit Sérapis et Bacchus avec un phalle et une panthère.

(2) Pluto qui terræ claves et regna gubernas. (Orph.)

(3) Divitias humano generi largiens fructibus annuis. (Orph.) — Platon a dit dans le Cratyle : *Plutonis vero nomen ob divitiarum largitionem, qui divitiæ e terra in lucem emittantur, dictum fuit :* Et Cicéron dans le traité de la nature des dieux. (lib. II.) *Qui Dis ut apud Græcos Pluto dicitur, quia et recidant omnia in terra, et oriantur e terris.*

(4) Artémidore, *Oneiro critica*, T. II, cap. 35.

ces derniers Cérès Proserpine (*f*) et Bacchus Eleusinien; Proserpine étoit à Cérès ce que l'effet est à sa cause, aussi cette déesse portoit-elle souvent le nom de κόρη [1], jeune fille, ἄῤῥητος κόρη, fille ineffable. [2]

Proserpine étoit inconnue aux Egyptiens; son culte ne fut imaginé par les Grecs qu'après celui de Cérès [3], mais cette déesse représentant tous les germes que la terre reçoit dans son sein, on lui donna l'empire des ombres. Elle en étoit en possession dès le temps d'Homère [4]. Cérès et Proserpine qui n'étoient originairement qu'une seule divinité et qui avoient Isis pour unique prototype, ne cessèrent

[1] Plutarque, prenant Proserpine pour la lune, explique κόρη par œil. Phurnutus l'explique par satiété, cette déesse étant la matière qui nous nourrit et nous rassasie (Phurn. cap. 28. p. 207. *ed. Gale.*). Porphyre ne distingue point κόρη de κόρος, le rejeton des jeunes plantes et des arbustes; c'est pour cela que Proserpine étoit couronnée d'épis et de pavots, symboles de la fécondité. Les Latins ont employé le mot *cora* pour désigner Proserpine: plus ordinairement ils traduisoient le premier de ces noms par *libera* qui exprimoit un enfant du sexe féminin. (Cicer. *de Nat. Deor.* lib. II. §. 24.) Denys d'Halicarnasse dit que le dictateur Posthumius fit élever un temple à Demeter, à Dionysius et à Coré, noms que Tacite rend, en rapportant le même fait, par Liber, Libera et Cérès. (Dionys. Halic. l. VI. *antiq.* — Tacit. *annal.* lib. II. cap. 49.) Cicéron se sert très souvent du mot *libera*, pour rendre dans sa langue le nom grec de Proserpine. S. Augustin applique le nom de libera à Vénus.

[2] Hesychius, V. Ἄῤῥητος κόρη. = [3] Diod. Sic., lib. V, § 67. = [4] Homer., *Odyss.*, lib. X, v. 491.

pas, quoiqu'elles aient été séparées par la suite dans le culte public chez les Grecs, d'être la même divinité adorée sous des rapports divers (1); leurs fêtes ne présentent pas de différence marquée et sensible (2); ces deux déesses portent souvent le même nom; à Syracuse (*g*), Proserpine, ainsi que Cérès, avoit le nom de Thesmophore; elles étoient également adorées dans le temple que les Athéniens avoient fondé sur les bords de l'Illyssus où ils avoient placé le théâtre des petits mystères, on sacrifioit à ces déesses sur le même autel; aussi Timée le grammairien appelle-t-il ce temple Thesmophorion (3); toutefois les petits mystères

(1) Le scholiaste de Lycophron nous apprend que Proserpine portoit les noms d'Isis, de Rhœa, de Vesta, et d'une foule d'autres divinités (Tzetzès ad Lycophron. v. 707.). Elle étoit aussi appelée *Demeter* et *Maïa. Maïa autem est Proserpina quæ vere Maïa, sive nutrix. Terrestris enim dea est ac eadem quæ Ceres.* (Porphyr. *de Abstinentia ab esu anim.*, lib. 4.)—Lactance (*de falsâ relig.* § 21.) a très bien aperçu les rapports de l'histoire de Proserpine avec celle d'Osiris et d'Isis; les circonstances du voyage d'Isis en Phénicie diffèrent peu de celles de l'arrivée de Cérès dans l'Attique, et Plutarque assure que les fables grecques de Cérès et de Proserpine ne sont pas différentes de ce qu'on racontoit des aventures d'Osiris et d'Isis (Plut. *Is. et Osir.* § 25.).—Enfin tous les écrivains de l'antiquité se réunissent pour démontrer qu'Isis est absolument la même que Proserpine. (Plutarque. *Ibid.* §. 27.)

(2) Liebe est le seul antiquaire qui ait cherché à établir une différence entre les fêtes de Cérès et de Proserpine. (Liebe. *Goth. Num.*, p. 12, 13.) = (3) Tim., *Lexic.*

appartenoient plus essentiellement au culte de Proserpine, et c'étoit à cette divinité considérée sous les attributs d'Hécate, que les Athéniens venoient tous les ans rendre grâces de la mémorable victoire de Marathon le sixième jour du mois de boedromion, huit jours avant le commencement des grands mystères. (1)

Apollodore fait Proserpine fille de Jupiter et du Styx, ce qui est relatif à l'empire qu'elle exerçoit aux enfers (2). Proserpine étoit regardée, ainsi que Pluton, comme la déesse des richesses; Hésychius a tiré même de cet attribut, l'étymologie du nom de Proserpine (3). Dans la partie la plus reculée du temple de Junon à Olympie, il y avoit un tableau des jeux olympiques, dans lequel on remarquoit Pluton, Bacchus, Proserpine, et deux nymphes, dont l'une tenoit une boule et l'autre une clef, symbole du dieu des enfers (4). Bacchus servit de guide à Cérès, pour descendre aux enfers; les anciens appeloient les bacchants et les bacchantes *Ditis famuli*, *Ditis famulæ* (5). On a fait dériver le nom de Zagrée, du

(1) Plutarch., *de Malign. Herod.*

(2) Apollod. *Bib.* lib. I. cap. 3. sect. 1. — M. Clavier a eu tort de croire qu'il y avoit faute dans le texte d'Apollodore.

(3) *Persephonia, Cereris filia, divitias adferens, propter fructus, ex* φέρειν, *id est, ferre*, et ὄνησιν, *id est, utilitatem et fructum* (Hesychius v. περσεφόνεια.) = (4) Pausanias, lib. V.

(5) Horace dans le beau dithyrambe en l'honneur de Bacchus, dit à ce dieu : *Te vidit insons cerberus, aureo*
Cornu decorum, leniter adterens
Caudam et recedentis trilingui
Ore pedes tetigitque crura. (Horat. lib. I. *Od.* XI.)

mot grec, ἀγρεύειν, *venari*, *captare*, parce que le Bacchus des enfers, la même divinité que Pluton, s'empare de toutes les ames et les entraîne dans son royaume, *venatur et captat animas defunctorum*; c'est pourquoi Sénèque a dit de ce dieu *avari Ditis domum et avidi Ditis regna*. Enfin les auteurs même qui ont cru que tous les dieux avoient été des mortels, et particulièrement M. de Fourmont, qui présente Bacchus et Cérès comme les auteurs du dogme de la métempsycose, avouent néanmoins qu'ils étoient regardés comme les dieux qui régnoient dans les enfers. [1]

Athenée [2] rapporte plusieurs scholies attiques, genre de poésie dans lequel Anacréon et Alcée s'étoient surtout distingués, et dans lequel Praxilla de Sicyone fut aussi très admirée. Parmi ces scholies on remarque celle-ci : *Je chante Cérès (frugifère) mère de Pluton, dans la saison où l'on porte des couronnes. Proserpine, fille de Jupiter, salut! protégez, toutes deux, Athènes.*

Démosthènes, dans le discours pour Ctésiphon, appelle les initiés *coronatos marathro et populo albâ*. Les initiés aux mystères de Bacchus étoient couronnés de feuilles de peuplier blanc, parce que cet arbre étoit l'arbre de l'enfer. On disoit que le peuplier blanc étoit né d'abord sur les rives de l'Achéron, c'est pourquoi Homère l'appeloit *achéroïda*[3]. Suivant une tradition de l'ancienne mythologie,

(1) Acad. Inscr., T. III, p. 7. = (2) Athénée, lib. XV, cap. 31. = (3) Homer, *Iliad.* XI, v. 398. — Suidas, V. Λεύκη.

Hercule voulant descendre aux enfers, fit une couronne de feuilles de peuplier blanc; ce qui touchoit la tête, conserva la couleur blanche, tandis que la partie de la feuille qui étoit en-dehors, fut noircie par la fumée dont ce triste séjour étoit rempli.

Cette doctrine suivant laquelle Bacchus étoit identifié avec Pluton, paroissoit contradictoire à la plupart des initiés, à qui on avoit de la peine à persuader que ce Bacchus qu'ils regardoient comme un dieu si grand, si pur, si bienfaisant, fût en même temps une divinité infernale. Aussi Plutarque dit-il que les prêtres ne communiquoient cette partie de leur doctrine qu'avec une extrême discrétion, et n'en parloient qu'avec une sorte d'horreur. Cette double tradition à l'égard de Bacchus étoit fondée sur le double rapport sous lequel on l'envisageoit; on le considéroit tantôt comme le dieu du monde présent, faisant éprouver aux hommes ses bienfaits, tantôt comme la force intérieure de la terre, et comme le dieu de la vie future. L'allégorie prenoit toutes sortes de formes, et varioit autant que les fonctions qu'on vouloit faire remplir à la divinité, à qui on reconnoissoit devoir toutes les productions de la nature, tous les biens de cette vie, et de qui on attendoit sa destinée dans l'autre monde.

Le culte des divinités chthoniennes, ou plutôt des divinités d'Eleusis, adorées comme divinités des enfers, étoit en grand honneur, surtout dans l'Argolide. Sur l'emplacement de l'ancienne ville des Hermionéens, il existoit encore du temps de Pau-

sanias quelques temples, entr'autres un temple de Sérapis et d'Isis, et des enceintes entourées de pierres choisies, très grandes, où l'on célébroit les mystères d'Eleusis. A Trézène, dans le temple de Diane Soteira bâti, dit-on, par Thésée à son retour de l'isle de Crète, on voyoit les autels des divinités infernales. Ce fut par là, suivant les Trézéniens, que Bacchus fit sortir Sémélé des enfers [1]; mais Pausanias rejette cette tradition. Le culte de Cérès Chthonia étoit célèbre à Hermione, d'où il avoit passé dans la Laconie : le temple de cette divinité, sur le mont Prou, est ce qu'Hermione offroit de plus remarquable; il jouissoit du droit d'asile, d'où est venu le proverbe rapporté par Erasme : *Hermiones vice, id est, asili ad instar.* Les Hermionéens disoient qu'il avoit été bâti par Clyménus fils de Phoronée, et par Chthonia sa sœur. Cette tradition est une des nombreuses fables dues à l'orgueil des Grecs, qui vouloient diviniser toute leur histoire. Clymène n'est autre que Pluton, et Chthonia n'est autre que Cérès, noms communs à Hécate, à Proserpine et à Bacchus, divinités infernales. Pluton étoit adoré, sous le nom de Clymène, à Hermione même; vis-à-vis le temple de Chthonia, il y en avoit un autre entouré de statues, qui étoit consacré à Clymène : c'est là qu'on lui offroit des sacrifices. Lasus d'Hermione commence ainsi l'hymne qu'il a composé en l'honneur de Cérès : *Je chante un hymne à Cérès et à sa fille Mélibée,*

(1) Pausanias, lib. II, cap. I.

femme de Climène, en le récitant sur le ton grave et bruyant de l'Eolie; et il répète : *Je chante la jeune Deméter, femme de Clymène.* Phurnutus, dans le 35e. chapitre de son ouvrage *De naturâ deorum*, où il traite de l'enfer, rapporte les différens noms donnés à Pluton, et non-seulement il cite celui de Clymène, mais il en donne l'étymologie. (1)

Pausanias lui-même ne croyoit pas qu'un Clyménus argien fût jamais venu à Hermione, et il ajoute que ce nom est un de ceux qu'on donne au dieu qui passe pour régner dans les enfers. (2)

Les Argiens avoient sur ce sujet une tradition toute aussi fausse que celle des Hermionéens. Suivant eux, lorsque Cérès vint dans l'Argolide, Atheras et Mysius lui donnèrent l'hospitalité, tandis que Colontas ne voulut ni la recevoir dans sa maison, ni même lui rendre aucun honneur. Sa fille Chthonia n'approuva pas cette conduite : aussi Colontas ayant été brûlé avec toute sa maison à cause de son impiété, Chthonia fut transportée à Hermione par Cérès, et et y bâtit ce temple. Mais c'est assez s'arrêter à ces

(1) On trouve dans l'anthologie une épigramme d'Antipater sur Orphée, qui se termine par ces deux vers :

Qui immittit gravem Clymeni mentem,
Et inexorabilem animum demulsit lyrâ.

Voici l'étymologie que donne le commentateur, du nom de Clymène que portoit Pluton, *vel quod accersat ad se omnes, vel quem audiunt omnes a* κλύω, *audio.* (Anthol. lib. III. cap. 25 *in Petas.*)

(2) Pausan., lib. II, cap. 35.

légendes; il est certain que tout ce qui concernoit Clymène et Chthonia à Hermione et dans toute l'Argolide, n'avoit rapport qu'au culte de Cérès, Proserpine, Bacchus, divinités chthoniennes ou infernales. Derrière le temple de Chthonia, on remarquoit trois places que les Hermionéens nommoient l'une, la place de Clymène, l'autre la place de Pluton, et la troisième le lac Achéron. Il y avoit dans celle de Clymène une ouverture par laquelle Hercule, suivant les Hermionéens, amena le chien Cerbère des enfers: « Est-il vrai, mon fils, dit Amphytrion à » Hercule[1], que tu aies pénétré dans le sombre em» pire de Pluton?—*Herc.* Il est vrai, et j'ai traîné à la » clarté du jour le monstre aux trois têtes. *Amphit.* » Cerbère est-il dans le palais d'Eurysthée? *Herc.* » Le bois *de Chthonie* et la ville d'Hermione le pos» sèdent. » On célébroit tous les ans à Hermione, au printemps, une fête nommée *Chthonies* : à la tête de la procession marchoient les prêtres des dieux et tous ceux qui étoient revêtus des magistratures annuelles. Les hommes et les femmes venoient ensuite; les enfans eux-mêmes étoient admis à honorer la déesse chthonienne ou terrestre, c'est-à-dire, présidant aux régions inférieures du monde. Ils figuroient dans cette pompe, vêtus de blanc et portant sur la tête des couronnes, faites avec la fleur appelée dans le pays *comosandalum*, dont la couleur et la forme sembloient être celles de l'hyacinthe, et où l'on voyoit

[1] Euripid., *Herc. fur.*, v. 615.

aussi les lettres qui exprimoient la plainte. La procession étoit terminée par des gens conduisant une génisse choisie qui, sauvage encore, et n'ayant pas subi le joug, s'agitoit dans les liens qui la retenoient [1]. Lorsqu'on étoit arrivé au temple, ils détachoient cette génisse, et la poussoient dans l'intérieur; d'autres qui avoient tenu, jusque-là, les portes ouvertes, les refermoient aussitôt qu'ils voyoient la génisse dans le temple; elle étoit tuée par quatre vieilles femmes restées dans l'intérieur, dont la première venue lui coupoit la gorge avec une faux: alors les portes s'ouvroient de nouveau, on introduisoit de la même manière une seconde génisse, puis une troisième, et enfin une quatrième; toutes étoient immolées pareillement par ces vieilles femmes. Devant le temple étoient des statues en assez petit nombre; elles représentoient les femmes qui avoient été prêtresses de Cérès. On voyoit dans l'intérieur, les sièges sur lesquels les vieilles femmes attendoient qu'on introduisît les victimes, ainsi que les statues de Cérès et de Minerve. [2]

Elien [3] cite une tradition conservée dans des

(1) Dans les processions égyptiennes, la vache, suivant l'explication d'Apulée, étoit le symbole de la terre. (Apul. *Met.* lib. II.)

(2) Pausanias, lib. II, cap. 35.

(3) O fœcunda Ceres, siculas veneranda per oras,
Cecropiosque agros! hoc ego præcipue
Miror, in Hermione quod magno robore taurum,
Quemque viri possent vix domuisse decem,

vers du poète Aristocle, qui paroissent avoir fait partie d'un hymne composé à l'occasion de la fête des Chthonies. Il y a quelque différence entre cette tradition et le récit de Pausanias; néanmoins l'un et l'autre présentent, dans la déesse Chthonia, deux des principaux caractères de Cérès éleusinienne, la déesse de l'agriculture et la divinité des enfers.

Doni rapporte, dans son Traité des inscriptions anciennes [1], le fragment d'un traité d'alliance, conclu entre les habitans d'Hermione et ceux d'Asine, qui est mutilé, mais qui reçoit un grand jour des récits de Pausanias et d'Elien : on y voit que les Asiniens y stipulent l'avantage de prendre part au culte des divinités Chthoniennes. Leurs prêtres doivent faire le sacrifice simultanément avec ceux des Hermionéens. On doit élever dans le temple de la déesse Chthonia, une colonne sur laquelle sera inscrit ce traité, et qui deviendra un monument éternel de l'alliance des deux villes.

E grege deductum sola aure adducit ad aram
Sancta tibi mulier; qui puer ut sequitur.
Hæc tua vis, Ceres, est; tu nobis esto benigna,
Per teque Hermione læta beata fuat.— (Ælian., *Animal.*, lib. XI, cap. 4.)

(1) Doni., Cl. IV, n. 9.

CHAPITRE II.

Divers autres noms de Bacchus Éleusinien, considéré comme pouvoir générateur.

§ 1. Bacchus Eubule. § 2. Bacchus Isodétès. § 3. Bacchus OEsymnétès. § 4. Bacchus Hyès. § 5. Bacchus Sabazius.

§ I. *Bacchus Eubule.*

D'après la signification du mot eubule ou eubulée, Bacchus étoit, sous ce nom, la force reproductive de la nature, et, en même temps, le germe contenu dans son propre sein et mis au jour par lui. Ainsi Bacchus Eubule réunissoit les deux qualités de Zagrée ou du pouvoir générateur, considéré indépendamment de ses produits, et d'Iacchus qui n'étoit, comme nous l'avons dit, que cette force reproductive réalisée, ou, si l'on veut, l'effet résultant de l'opération du pouvoir générateur et du principe passif.

Cicéron [1] met Eubule au rang des dieux *Anactes, fils de Jupiter le plus ancien, et de Proserpine.* Les dieux anactes étoient les mêmes dieux que les Dioscures, les Cabires, les Pénates, etc.; c'étoient les grands dieux producteurs, les dieux bienfaisans, qui recevoient différentes dénominations suivant les rapports divers sous lesquels ils étoient envisagés. C'étoit ou Jupiter, ou Apollon, ou Bacchus, ou Neptune, ou Mercure, etc.; c'est-à-dire, le dieu

[1] Cicer., *de Naturâ deor.*, lib. III, § 21.

principe actif de la nature; c'étoit ou Cérès, ou Junon, ou Vénus, ou Vesta, etc.; c'est-à-dire, la déesse représentant la nature passive et génératrice des êtres; c'étoit enfin ou Iacchus, ou Cadmille, ou Atys, ou Adonis, ou Jasion, etc.; c'est-à-dire, le jeune dieu emblême du produit des deux autres principes. C'étoient les grands dieux de Samothrace, d'Eleusis et de tous les grands mystères de la Grèce. Cette croyance étoit le fonds de la religion des anciens, et la base sur laquelle elle reposoit toute entière. Le mot anacte signifie proprement bienfaisant [1], et sous ce titre les anciens adoroient la divinité, dans tous les rapports de bienfaisance qu'elle avoit avec les mortels; aussi étoient-ils appelés Σωτῆρες, sauveurs.

Et magni, servatores, Jovis optima proles. [2]

Ces dieux, quelque fût leur dénomination, Anactes, Dioscures, Cabires, Pénates, étoient les dieux grands, bons, puissans, parce qu'ils étoient les modérateurs universels de la vie. Non-seulement ils

[1] L'épithète Anacte étoit donnée comme une marque de supériorité et d'excellence aux rois et aux pères de famille. Les rois ont été appelés Anactes par les anciens *quod curam habeant subditorum*. Eustathe cite un commentaire sur les mots des payens ou le mot *anax* est traduit par *Filius terræ et cœli*. Le mot *anax*, ajoute Eustathe, signifie également *rex* et δῖος, *divus*, et il a été appliqué aux hommes supérieurs qui sont au-dessus des autres à l'instar de διὸς, *Jupiter;* de là ils ont été appelés *divi*, *divins*. Euripide dit qu'il y a dans le mot *anax*, *une force divine*.

[2] Artémid., lib. II. *Oneirocrit.*

présidoient à la génération [1]; mais dans la croyance des anciens, c'est par eux que les hommes respiroient, qu'ils vivoient, par eux ils possédoient une ame, ils tenoient d'eux la raison et l'intelligence [2]. Ces dieux maîtres de l'univers étoient aussi les dieux de la patrie, de la famille: ils présidoient aux cités, ils étoient les gardiens des maisons particulières ; ce sont ces dieux que Rachel enleva à son père Laban [3], ce sont les mêmes dieux qu'Enée apporta avec lui en Italie [4]. Sous le nom de Dioscures ou de Cabires, ils étoient les grands dieux de Samothrace et les divinités tutélaires de la navigation; ils étoient les *dii consentes*, chez les Etrusques, les *dii patrii* et les *dii penetrales* chez les Romains. Chez les Grecs ils présidoient à la naissance des enfans sous le nom de *Tritopotares* [5], nom donné par Cicéron aux anciens Dioscures. Ils présidoient aussi au mariage [6], *dii conjugales*.

Le nom d'Eubule, donné à Bacchus dieu de la végétation et l'un des noms des anciens Dioscures, a été donné, par Hésychius, à Plutus dieu des richesses. La fortune elle-même étoit aussi au nombre des dieux Anactes : Orphée dit qu'elle étoit née du sang d'Eubule [7]. Cet Eubule que quelques mythologues ont dit être un des bergers qui habitoient Eleusis, lorsque Cérès y arriva, étoit généralement regardé dans

[1] Dionys. Halicarn., *Antiq. rom.*, lib. I. = [2] Macrob., *Nat. Com.* = [3] Moyse, *Gen.*, cap. 31, v. 34. = [4] Servius, *ad Æneid.*, lib. II, v. 325. = [5] Hesychius, *hac voce.* = [6] *Etymol. magn.* = [7] Orph., *Hymn.*, LXXI.

l'Attique, comme l'enfant de la terre [1], ou de Cérès ; c'étoit le Bacchus Eubule des mystères auquel Orphée donne le titre de thesmophore. [2]

Bacchus Eubule étoit aussi le dieu des enfers ; Phurnutus, les commentateurs de Nicander (in alexipharmaco) et Macrobe font dériver cette dénomination de εὐϐουλέα, *id est, bonum consiliarium* ou *bonii consilii præstitem*, c'est-à-dire, celui qui veille le mieux au bonheur des hommes en les délivrant des peines, des soins et des misères de cette vie. [3]

§ II. *Bacchus Isodétès.*

Le nom d'Isodétès est composé de deux mots grecs, ἴσος égal, et δαίω, *je divise, je distribue*, c'est-à-dire, que le principe universel se distribue également dans tous les êtres. Cette interprétation a été donnée par Plutarque, comme nous l'avons dit, et cette étymologie du mot Isodétès est confirmée par le détail des repas d'Homère. Les tables dans ces repas étoient entièrement couvertes de toutes sortes de mêts, comme cela s'est pratiqué, de tous les temps, chez les peuples peu civilisés ; on n'y servoit que des viandes rôties, et on faisoit de ces viandes autant de

(1) S. Clém. Alex., *adhortat. ad Gent.* — Tristan., *Com. hist.*, T. II, p. 227. = (2) Orph., *Hymn.* XLI

(3) Orphée dans son hymne à Proserpine l'appelle :

Μητὲρ ἐριϐρεμέτου πολυμόρφου εὐϐουλῆος

Mater intonantis, multiformis Eubuli.

portions égales, qu'il y avoit de convives. Homère donne aux convives le nom de ἴσοι égaux et au repas le nom de δαίται du mot δατεῖσθαι, diviser, partager. Le cuisinier qui faisoit ces repas étoit nommé δαιτρὸς, parce qu'après avoir fait rôtir les viandes, il les servoit par égales portions à chacun [1]. Les mythologues disoient que les premiers hommes manquant du nécessaire, couroient par bandes dans les lieux où il y avoit des vivres, qu'ils les ravissoient avec violence à ceux qui les avoient, en blessant tous les rapports d'égalité; ce qui avoit fait donner à ces actions, qui souvent devenoient meurtrières, le nom de Ἀτασθαλίαν *Atasthalies* ou proprement *injures faites dans les repas*, des mots grecs ἄτεει, injure, et θαλία, festin; mais Cérès leur ayant procuré une nourriture abondante, ils se la partagèrent également et le bon ordre régna dans leur repas. Ces repas s'appeloient donc δαίται, parce que tout s'y distribuoit par égale portion, même le vin; les vases où il étoit versé s'appeloient ἄλεισα, parce qu'ils étoient de même mesure [2]; dans les noces de Psyché décrites par Apulée [3], le nectar est versé à Jupiter par son propre échanson, mais c'est Bacchus qui le verse aux autres dieux par égale portion, parce que c'est le dieu qui présidoit aux festins; Lucien fait dire à Saturne qui adresse des reproches aux riches sur les repas qu'ils donnent aux pauvres : *Ce qui peut*

(1) Athen., *Deipnos*, lib. I, cap. 10. = (2) Athen., *ibid.* = (3) Apul., *Metam.*, lib. VI.

rendre un festin agréable, c'est l'égalité. Le dieu qui y préside est appelé Isodétès, parce qu'il faut que tous les convives soient servis également. Dans la suite l'usage s'introduisit de faire servir le vin, par de jeunes échansons, qui prenoient le costume et les attributs de Bacchus, comme on le voit dans le repas de Trimalcion. (1)

Les explications du mot Isodétès par Plutarque et par Lucien, ne sont pas les seules qui aient été données à ce surnom de Bacchus : on l'a encore attribué au dieu des enfers. Les uns donnoient cette dénomination à Pluton lui-même, d'autres disoient que c'étoit le nom de son fils (2) ; quelques-uns prétendoient que c'étoit un génie ou un démon, et entr'autres l'orateur Hypérides. (3)

§ III. *Bacchus Œsymnétès.*

M. de Sainte-Croix a conclu l'identité de Bacchus Zagrée avec Bacchus Œsymnétès, de la signification de ce dernier surnom donné à Bacchus. Le mot œsymnétès signifie vigoureux (4) ; et M. de Sainte-Croix donne la même signification, par métaphore, au mot zagrée. Il dit que ces surnoms ont été donnés à Bacchus, à cause de toutes les métamorphoses, auxquelles il eut recours

(1) Pétron, cap. 41.— *Dum loquimur, puer speciosus, vitibus hederisque redimitus, modo Bromium, interdum lyæum, Evhiumque confessus, cathalisco uvas circumtulit.*

(2) Hesychius, *hac voce.*=(3) Hyperid., *in oratione pro Phryne.* — Harpocration, V. *Isodétès.* — (4) *Ethymolog. magn.*

dans son combat contre les Titans. Quoiqu'il en soit, le culte de Bacchus Œsymnétès étoit en grand honneur dans l'Achaïe [1]. Voici la tradition qui nous a été transmise sur la fondation de ce culte : Les Ioniens étoient encore les maîtres, dans cette partie de la Grèce, d'Aroé, d'Anthée et de Messates ; ces trois villes possédoient en commun un temple consacré à Diane, surnommée par cette raison *triclaria*. Les barbares, habitans de ces contrées, faisoient à cette divinité des sacrifices humains : tous les ans un jeune homme et une jeune fille étoient immolés sur ses autels ; on donnoit pour origine à cet affreux sacrifice, l'aventure de Comètho jeune prêtresse de Diane, et de Ménalippe, son amant, qui avoient satisfait leur passion dans le temple même de la déesse. La prêtresse de Diane étoit toujours une vierge ; elle devoit garder sa virginité jusqu'à ce qu'elle se mariât ; alors le sacerdoce passoit à une autre. Ménalippe n'avoit pu obtenir des parents de Comètho l'objet de ses vœux ; Diane indignée de la profanation de son temple, donna des marques terribles de sa colère : la terre fut frappée de stérilité, les maladies contagieuses dévoroient les habitans de ces contrées. L'oracle de Delphes déclara qu'on ne pouvoit apaiser la déesse, qu'en lui sacrifiant, tous les ans, un jeune garçon et une jeune fille, remarquables par leur beauté. Le fleuve qui passe auprès du temple de Diane, fut nommé *Amilichus*, c'est-à-dire

[1] Pausan., lib. VII, cap. 19.

odieux, de ce sacrifice barbare. Après la prise de Troie, dans le partage qui fut fait du butin, il échut à Eurypyle, fils d'Evemon, un coffre où l'on avoit renfermé la statue de Bacchus; les vents ayant porté la flotte jusque dans la rade d'Aroé, Eurypyle y débarqua : en mettant pied à terre, il vit un jeune homme et une jeune fille que l'on conduisoit à l'autel de Diane. L'appareil lui fit juger que c'étoit deux victimes que l'on alloit immoler; à la vue d'Eurypyle, les habitans se souvinrent de l'oracle, qui leur avoit prédit qu'un prince étranger leur apporteroit un jour une divinité étrangère, et qu'aussitôt on cesseroit de répandre le sang sur l'autel de Diane : c'étoit en effet l'accomplissement de l'oracle. On cessa de faire ces barbares sacrifices, et le fleuve fut appelé Milichus, agréable, au lieu d'Amilichus, odieux. Une autre tradition attribuoit ce fait à Eurypyle, fils de Dexamène, qui fut roi d'Olène, et qui ayant accompagné Hercule dans son expédition contre Troie, reçut de lui ce coffre pour présent.

En écartant le merveilleux de cette tradition, elle prouve : 1° que des sacrifices humains eurent lieu dans l'Achaïe, jusqu'à l'expédition d'Hercule contre Troie, ou jusqu'au siège de cette ville par les Grecs; 2° qu'Eurypyle les fit cesser; 3° qu'il apporta dans cette contrée le culte de Bacchus Œsymnétès, le même qu'Iacchus et Zagrée.

Le peuple de Patres choisissoit, parmi les personnes les plus recommandables, neuf hommes et neuf femmes pour être les ministres du culte de Bacchus. Sa fête

se célébroit tous les ans : la nuit qui la précédoit, le prêtre du dieu apportoit le coffre d'Eurypyle, et en tiroit la statue. Voici la cérémonie qui se pratiqua d'abord : Tous les enfans se rendoient sur le bord du fleuve Milichus, couronnés d'épis de bled, et dans l'appareil des victimes que l'on immoloit à Diane ; cette couronne d'épis de bled, portée par les enfans, lors de la fête de Bacchus, est l'emblême de l'agriculture et de la civilisation qui, dans l'Achaïe, firent cesser les sacrifices humains, et tous les actes de barbarie d'un peuple grossier et ignorant ; cet emblême me semble établir l'identité d'Œsymnétès avec Iacchus et Zagrée, aussi bien que l'explication métaphorique du mot zagrée, et la conformité du sens de ce mot avec celui d'œsymnétès[1]. Dans les temps postérieurs, ces enfans déposoient seulement leurs couronnes aux pieds de la déesse, ils se lavoient dans l'eau du fleuve, reprenoient des couronnes de lierre, et alloient au temple de Bacchus Œsymnétès. Il est probable que cette coutume qui, comme on le voit, n'étoit pas très ancienne, appartient au temps où les Grecs confondoient Bacchus Œsymnétès ou Eleusinien, dont le symbole particulier étoit le myrthe, avec Bacchus fils de Sémélé, qui avoit pour symbole le lierre. Chacune des trois villes que nous avons nommées, rendoient un culte particulier à Bacchus, sous le nom de Bacchus Messateus, de Bacchus Anthœus, de Bacchus Aroéus ; les trois

[1] Ce nom a aussi été donné aux puissans, aux rois, aux chefs dans les combats et même dans les jeux publics.

différentes statues de Bacchus étoient conservées à Patres, dans un lieu sacré près du théâtre [1]. Le jour de la fête du dieu, on portoit ces statues dans le temple de Bacchus Œsymnétès, qui étoit à l'extrémité de la partie de Patres, qu'on appeloit la ville basse, sur le bord de la mer. Après la fête de Bacchus Œsymnétès, les habitans de Patres honoroient la mémoire d'Eurypile, fils d'Evemon.

§ IV. *Bacchus Hyès.*

L'hymne célèbre adressé au soleil, sous le nom de Bacchus, qui nous a été conservé par Martianus Capella, dans les noces de la Philologie et de Mercure, présente différens caractères de Bacchus.

« On vous appelle Hyès; le Nil vous adore sous le
» nom de Sérapis, Memphis sous celui d'Osiris;
» dans les fêtes d'hiver, vous êtes appelé Mithras,
» Pluton, le barbare Typhon. Je vous salue, vé-
» ritable face des dieux, image de votre père,
» vous dont trois lettres forment le nom, le surnom
» et le présage. Ce nom est ὑης. »

Bacchus est encore appelé, dans cet hymne, le fils chéri de la charrue; ce fils chéri est le Bacchus des mystères : ainsi dans cet hymne, comme dans tout ce qui tenoit aux mystères d'Eleusis, Bacchus est considéré d'abord, comme inventeur de l'agriculture, ensuite comme maître et modérateur de la substance humide, ou plutôt, comme la source de

(1) Pausanias, lib. VII, cap. 21.

toute production, la substance de tous les germes; car les anciens pensoient que l'eau est le principe de tous les êtres.

Les noms que les Grecs donnoient à l'émission des germes productifs, et à l'union des corps, supposoient le même principe. Le nom de *fils* en grec vient d'eau ou de pleuvoir : les fleuves étoient appelés κουροτρόφοι, *nourriciers des jeunes gens*. Achille avoit laissé croître ses cheveux, pour les offrir un jour au fleuve Sperchius, comme à son père nourricier [1]; dans un grand nombre d'inscriptions et de monumens de l'antiquité, les nymphes nourricières, *nymphæ nutrices*, ὀμπνίαι, sont rapprochées de Bacchus; on trouve dans Suidas et dans Hésychius ὄμπνιον, ὄμπικον, ὄμπνηρον ὕδωρ, *l'eau qui nourrit.* Aussi les stoïciens, qui croyoient que tout étoit allégorique dans la fable de Bacchus, disoient que Bacchus étoit l'esprit générateur qui nourrissoit toutes les substances [2]. Hyès est une épithète de Bacchus, dit Clidême, car nous lui faisons nous-mêmes des sacrifices lorsqu'il pleut; Phérécyde rapporte que Sémélé étoit appelée Hyès [3]. Suivant Hésychius le mot ὑής est le même que celui de Ζεὺς ou ὄμβριος, *Jupiter pluvieux*, il appelle la mère de ce dieu Hyès, et ses nourrices *hyades.* [4]

(1) Homer., *Iliad.*; XXIII, v. 142. = (2) Plut. *de Isid. et Osir.* = (3) Suidas, v. ὑής.

(4) Jupiter Ombrios avoit plusieurs temples et plusieurs autels dans la Grèce. Il avoit à Argos un de ces autels, sur lequel les chefs qui voulurent remettre Polynice sur le trône des Thébains

Le nom d'Hyès offroit, suivant l'hymne au soleil, l'idée de présage, parce qu'on tiroit les présages de la pluie et d'une année pluvieuse; on en a donné le nom aux hyades nourrices de Bacchus, dont on a fait une constellation pluvieuse. (*h*)

Les Dendrophores portoient des rameaux de l'arbre de pin en l'honneur de Bacchus Zagrée [1]. Le pin étoit aussi consacré à Neptune qui étoit le souverain du principe humide et générateur; aussi Plutarque dit-il [2] que Bacchus et Neptune présidoient

firent serment de périr tous ou de prendre la ville de Thébes. (Pausan., lib. II, cap. 19.)

On donnoit aussi à Jupiter le nom de καταβάτης, *propter demissam pluviam.*

Sur la colonne Trajanne Jupiter pluvieux vient au secours des Romains contre les Daces, et sur la colonne d'Antonin le pieux, qui fut élevée après sa mort, on voit Jupiter pluvieux qui s'étend sur l'armée romaine. (Nardin., *Rom. vet.*, VI, 9.—*Thes. gronvii*, T. IV.)

On trouve, sur quelques monumens anciens, Jupiter Critagènes qui est représenté lançant la foudre, et qui est placé entre les Hyades. Il avoit un superbe temple à Gaza qui a été détruit par S. Porphyre, sous l'empire d'Honorius et d'Arcadius. Les payens de Gaza attribuèrent à saint Porphyre et aux chrétiens la sécheresse qu'ils éprouvèrent pendant deux mois; ils firent un grand nombre de sacrifices pour obtenir de la pluie de Jupiter Critagènes ou Marnas, qui étoit le même que Jupiter ὑέτιος ou ὄμβριος. Cette divinité étoit particulièrement invoquée par les Crétois, les Corinthiens, les Béotiens et les Athéniens; ces derniers lui avoient élevé un autel et un colosse sur le mont Hymette. (Pausan., lib. I.)

(1) Nonnus, *Dionys.*, lib. XLVII, p. 1204. = (2) *De Sympos.*, lib. V, Quest. III.

au principe humide et génital : de là l'épithète de *phytalimus* donnée à Neptune, et de *dendridos* donnée à Bacchus. En Béotie on lui donnoit le nom d'*Endrendos*, qui exprime ses rapports avec la végétation des plantes et des arbres [1] ; c'étoit aussi celui que les Rhodiens donnoient à Jupiter.

Chez les Grecs, l'élément de l'eau fournit un grand nombre de dieux. L'océan, dit Orphée, étoit une source de génération pour tous les êtres [2]. Les anciens appeloient océan, non-seulement le vaste réservoir dans lequel vont se précipiter tous les fleuves, mais en général le principe humide de la nature, qui alimente et nourrit tout ce qui existe [3]. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les vers d'Homère et d'Hésiode [4], qui font l'océan père des dieux, et qui leur donnent pour mère Thétis, prise pour la terre. Virgile a la même doctrine [5] : le berger Aristée, avec Cyrène sa mère, fait des libations à l'océan, à qui ils donnent le titre de père de toutes choses. [6]

Les descendans de l'ancien Hellen, dit Nestor dans Plutarque, sacrifient à Neptune progéniteur,

[1] Hesychius. v. *Endendros*. — Plut., *Traité de l'amour.*, œuvr. mor., T. X, *p.* 61, trad. de Ricard. = [2] Orph., *Hymn.* XXI, XXII, XXIII. = [3] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 9. = [4] Hesiod., lib. I, v. 196, 197. = [5] Virg., *Georg.*, lib. IV, v. 23. *Oceanumque patrem rerum, etc.* = [6] *Georg.*, lib. IV, v. 382.

parce qu'ils croient, comme les Syriens, que l'homme est né de la substance humide. [1]

Ces idées religieuses avoient été apportées dans la Grèce par les orientaux. L'auteur du livre de la sagesse, présente le culte rendu à l'eau, comme un de ceux qui ont été le plus accrédités chez les payens. Les Phéniciens le révérèrent dans leur Dagon, les Syriens dans Derceto, les Babyloniens dans leur Oannès, les Scythes dans leur Thamysades. L'eau en général, et le Nil en particulier, étoient les grandes divinités auxquelles les Egyptiens attribuoient l'organisation de toutes choses [2]. Osiris, le prototype du Bacchus Eleusinien, étoit le dieu tutélaire de la végétation universelle, il étoit le père du Nil. Après sa mort, Isis rassembla les débris épars de son corps, à l'exception des sources de la fécondité, qui restèrent ensevelies dans les eaux du fleuve. Cette fiction passa dans la théologie des Grecs, qui supposent également que, lorsque Chronos ou Saturne eût mutilé Uranus, les parties sexuelles du dieu, sa semence et son sang mêlés ensemble, tombèrent dans les eaux de l'océan, et donnèrent naissance à Vénus, déesse de la génération (*j*). C'est l'opinion des anciens sur la force productive de l'eau, élément générateur de toutes choses, qui a donné lieu à cette fiction; et

[1] Plutar., *Sympos.*, lib. VIII, Quest. VIII.

[2] Ægyptii sacrificant aquæ; et aqua quidem
Communis omnibus est Deus. (Lucian., *in Jove*, trag.)
— Euripid., *Orest.*, v. 1005.

c'est par cette opinion que Plutarque [1] explique une pratique usitée dans le culte d'Osiris, où on portoit en pompe un vase destiné à contenir l'eau. Ce symbole rappeloit le dogme des prêtres Egyptiens suivant lequel, non-seulement l'eau du Nil, mais toute portion du principe humide en général, étoit une émanation d'Osiris.

Les anciens regardoient comme dieux les causes éternelles de ce qui se reproduit, quoiqu'elles fussent disséminées dans la nature, et à quelque partie du grand tout, qu'elles appartinssent, soit à la partie active, soit à la partie passive. Or, l'eau avoit ce caractère de cause perpétuelle et d'agent éternel des générations : l'eau génératrice, le principe humide, détruisoit les efforts du mauvais principe qui employoit la sécheresse comme agent de destruction, pour combattre les opérations du bon principe, de la nature bienfaisante et productive. Osiris, maître souverain de l'humidité fécondante, qui est répandue dans toute la nature, étoit le bon principe, bienfaiteur des hommes qu'il enrichit de ses dons, et source de tous les biens dont ils jouissent ici-bas. Typhon, son ennemi, étoit le mauvais principe ; c'étoit le principe aride, qui desséchoit les productions de la nature. Suivant la théologie des Perses, Ariman, dans la guerre qu'il fait à Orsmud, répand sur les arbres et sur les plantes une eau brûlante qui les dessèche [2]. Typhon est de même, dans la théologie

[1] Plutar., *de Isid. et Osir.* = [2] *Zend. avesta*, p. 236.

égyptienne, le principe d'aridité et de stérilité qui dessèche l'humidité féconde que verse Osiris ; c'est pourquoi Plutarque dit, que par la tyrannie de Typhon, et par les embûches qu'il dresse à Osiris, on doit entendre cette force dessicative, qui consume l'humidité : aussi Typhon étoit généralement regardé par les Egyptiens comme l'emblême des vents du midi, qui dessèchent les campagnes de l'Egypte, et s'opposent à la végétation.

Le Nil a été pour les Egyptiens une des parties les plus actives de la cause universelle, et une des sources les plus abondantes de la bienfaisance de la nature et de la divinité. Le fleuve auquel ils devoient la fécondité et la richesse de leur pays, étoit leur divinité principale : « Il n'y avoit rien en Egypte, » dit le rhéteur Aristide, qui fut plus révéré et qui » fut honoré d'un culte plus religieux que le Nil; » il étoit presque l'unique objet de toutes les fêtes, » et de toutes les solennités que l'on y trouve éta- » blies. [1]

On lui donnoit le nom de père, de conservateur de l'Egypte, d'émanation sacrée du grand dieu Osiris [2]; dans les hymnes que les Egyptiens lui adressoient, ils célébroient l'auteur de leurs moissons, le dieu couronné d'épis qui portoit avec lui l'abondance [3] : les poètes lui donnoient le titre de Jupiter Egyptien (*k*) [4] et les théologiens le fai-

[1] Arist., *Rhet. in Ægypt.* = [2] Plut., *Sympos.*, lib. VIII. = [3] Greg. Naz., *Orat.* XXXIX, T. I, p. 626. = [4] Athen., lib. V, cap. 8, p. 203.

soient père de plusieurs de leurs dieux [1]. Près des cataractes, au-dessus d'Éléphantine, un collège de prêtres étoit attaché à son culte [2]. On célébroit les fêtes les plus pompeuses en son honneur, au moment surtout où il alloit épancher dans les plaines les eaux qui, tous les ans, venoient les féconder. On y promenoit, dans les campagnes, sa statue en grande cérémonie, on se rendoit ensuite au théâtre où l'on donnoit des repas; on célébroit des danses, on chantoit des hymnes semblables à ceux qu'on adressoit à Jupiter, dont le Nil faisoit les fonctions sur la terre [3]. On invitoit le dieu lui-même à prendre part au festin et à descendre dans les champs, sans quoi on imaginoit qu'il ne seroit pas sorti de son lit [4]. Ce n'étoit pas seulement une fête de joie instituée tous les ans à l'époque du débordement du Nil, c'étoit un hommage religieux rendu à sa divinité.

» Les Egyptiens, dit S. Jean Chrysostôme, sa-
» crifient au Nil, ce n'est point un hommage qu'il
» rendent à la divinité par admiration pour son
» ouvrage; cet honneur se rapporte au Nil lui-
» même qu'ils regardent comme un dieu.

Héliodore nous à donné la description de cette fête, qu'il appelle la plus grande de l'Egypte, et dont il fixe l'époque aux approches du solstice d'été :
» Alors, dit-il, le Nil reçoit un plus grand accrois-
» sement, et ce fleuve est regardé comme un dieu et

[1] Cicer. *de Nat. deor.*, lib. III. — Diod. Sic. = [2] Heliod., lib. II. = [3] Nicet., *Ser. com. in Greg. Naz. Orat.* XXXIX. = [4] Libanius, *Orat. pro templis. Vit. Const.*

» même comme le plus grand des dieux des Egyp-
» tiens, il rivalise avec le ciel, dont il remplit pour
» eux les fonctions.[1]

Les Grecs, fidèles imitateurs des Egyptiens, divinisèrent non-seulement le principe humide en général sous le nom de Bacchus Hyès, mais d'après cette opinion sur la divinité de l'eau, ils firent une divinité particulière de la mer, et même de chaque fleuve et de chaque fontaine. Alcibiade, Nicias et Lamachus, partant du Pirée pour la Sicile, firent des libations de vin à la mer dans des coupes d'or et d'argent, et chantèrent des hymnes[2] (*l*). Alexandre-le-Grand sacrifie au Danube, pour obtenir de lui un heureux présage[3]; arrivé en Asie, ce conquérant sacrifie à l'Océan, à l'Hydaspe, à l'Acesine, et enfin à l'Indus sur les bords duquel il donne des fêtes gymniques et fait immoler des victimes[4]. Le Ladon en Arcadie, célèbre par la beauté et la clarté de ses eaux, fut un des fleuves les plus révérés des Grecs, ainsi que le Pénée, qui fit de la vallée de Tempé un lieu de délices. Sybotas, roi de la Messénie, ordonna que les rois ses successeurs offriroient des sacrifices tous les ans au fleuve Pamisus; l'Achéloüs, le Céphise et l'Alphée avoient leurs autels. L'oracle de Dodone ordonnoit souvent d'aller offrir des sacrifices au fleuve Achéloüs pour se le rendre favorable; l'Al-

[1] Héliodor, lib. IX. = [2] Thucyd., lib. VI. = [3] Arrian., lib. IV, cap. 1. = [4] Arrian., *de Rebus indicis*.

phée étoit le plus chéri de Jupiter, il n'étoit pas permis de se servir d'une autre eau que de celle de ce fleuve pour délayer les cendres des victimes qu'on immoloit à Jupiter Olympien. Les Aruspices faisoient de ces cendres un mortier qu'ils employoient à enduire tous les ans, le 19 mars, l'autel de ce dieu et à réparer les degrés par lesquels on y montoit; la jeunesse de Phigalie dans l'Arcadie, alloit certains jours se couper les cheveux sur les bords du Néda, pour les lui consacrer [1]. Les Athéniens reconnoissoient l'Illyssus comme un de leurs dieux tutélaires, ils disoient qu'il étoit consacré aux Muses, elles avoient sur ses bords un autel appelé les Muses Illyssiades; les anciens ont donné souvent le nom de Muses aux Nymphes et Varron les confond presque toujours. Combien de fleuves ne voit-on pas au revers des médailles des villes grecques avec leurs autres dieux. Dans Homère, les Troyens immolent des taureaux au Scamandre, dieu tutélaire de Troie, et ils précipitent des chevaux tout vivans dans ses flots. Dans l'Enéide, Enée adresse sa prière au Tibre (*m*) comme à la divinité tutélaire du pays : le fleuve qui, comme Jupiter, étoit versé dans la connoissance de l'avenir, lui annonce la grandeur de ses destinées et l'instruit de ce qu'il doit faire pour s'en rendre digne [2]. Les Phrygiens sacrifioient aux fleuves Marsyas et Méandre (*n*), [3] : Hésiode dit qu'on ne doit

[1] Pausan., *Arcad.*= [2] Virg., lib. VIII, v. 64. = [3] Gyraldus, T. I, p. 732, *Max. tyr.*, XXXVIII *Ser.*

point passer les fleuves, sans les invoquer auparavant, en se lavant les mains dans leurs eaux. [1]

Les fleuves, qui servoient de limites aux nations, n'étoient pas seulement regardés comme autant de défenses naturelles contre des invasions, mais encore comme des bornes sacrées et inviolables qu'on ne pouvoit franchir sans commettre un sacrilège. On déféroit encore de grands honneurs aux fleuves qui traversoient les grandes villes, et surtout les capitales des états, ou qui baignoient leurs murs.

Quelle vénération les Grecs n'avoient-ils pas pour les fontaines et les nymphes ou génies qui y présidoient? quelles vertus ne leur attribuoient-ils pas? de quels effets miraculeux ne les croyoient-ils pas capables? quoi de plus célèbre que le temple élevé aux nymphes Ionides sur le bord de leur fontaine, à cinquante pas d'Olympie, que celle d'Hagno au pied du Mont Lycéen en Arcadie, que la fontaine de Castalie, que l'Hippocrène, l'Aréthuse, la fontaine de Cérès près de Patras dans le Péloponnèse, où la divination se pratiquoit par le moyen des miroirs, celle d'Apollon Thyrxéen à Cyanée en Lycie, celle du même dieu à Colophon, le lac Limera dans la Laconie! Quoi de plus accrédité dans la Grèce que la fontaine de Clepsydra, près Ithome, qui étoit consacrée à Jupiter. (*o*)

Enfin c'étoit un dogme admis parmi les Grecs et

(1) Hesiod., *Oper. et dies*, lib. II.

surtout parmi les sectateurs de Zénon, que Dieu existant avec lui-même dans le commencement, avoit converti en eau toute la substance matérielle et que de même que les germes sont contenus dans le fluide spermatique, de même la raison seminale et organisatrice du monde fut déposée dans la matière humide : aussi accordoient-ils à l'eau une action plus universelle et lui donnoient-ils la préférence sur tous les autres élémens. Cet élément, disoient-ils, commande à tous les autres, et l'air lui-même imprégné d'eau, fut invoqué sous le nom de Jupiter pluvieux. [1]

§ V. *Bacchus Sabazius.*

L'histoire mythologique de la naissance de Bacchus Sabazius est la même que celle de Bacchus Zagrée, et cela doit être puisque c'est le même personnage : « Il y avoit un autre Bacchus beaucoup » plus ancien que le fils de Sémélé, dit Diodore de » Sicile [2]. Il étoit fils de Jupiter et de Proserpine, » quelques uns l'appeloient Sabazius. » Diodore et les autres écrivains de l'antiquité lui donnent les mêmes attributs que ceux du Bacchus des mystères d'Eleusis : c'étoit le principe fécondant, le principe actif de la nature. C'est sous ce rapport et dans le même sens qu'on a donné le nom de Sabazius à Ju-

[1] Diogen. Laerc., *Vit. Zenon*, lib. VII. = [2] Diod. Sic., lib. IV, § 4.

piter lui-même : « Ecoute-moi, ô Sabazius, fils de » Saturne, illustre dieu, toi qui as enfermé dans ta » cuisse, Bacchus, Dionysius, Eribromius, Era- » phiotès, ce dieu qui bientôt fut transporté sur les « sommets du Tmolus qu'habitoit la belle Hippa. » O dieu protecteur de la Phrygie, souverain tout- » puissant, viens et sois favorable aux initiés. [1]

Cette dénomination donnée à Jupiter est confirmée par tous les écrivains de l'antiquité.

Il nous reste un grand nombre d'inscriptions en l'honneur de ce dieu [2] : les Crétois adoroient Jupiter Sabazius [3] ; c'est le culte de Jupiter Sabazius, qui fut proscrit par le préteur C. Cornelius Hispallus. [4]

Artémidore [5] met Jupiter Sabazius, aussi bien que Bacchus, au nombre des divinités auxquelles le serpent est consacré et dont il est le symbole, parce que l'un et l'autre étoient considérés comme le pouvoir générateur.

(1) Orph., *Hymn.* XLVII. = (2) Spon, *Miscel. erudit. antiq.* — Reincsius, *Inscrip.*, p. 231, cl. I, ins. CCLVI. = (3) Marsham, p. 244. = (4) Val. Max., lib. I, cap. 3, § 2, p. 141. = (5) Oneirocr.

CHAPITRE III.

Bacchus, pouvoir générateur, adoré sous le symbole du serpent.

§ 1. Rôle important que joue le serpent, dans l'histoire et les mystères de Bacchus. Les Grecs tenoient cette croyance des Orientaux. Le premier Être adoré dans la Thébaïde et la Phénicie sous le symbole du serpent.—Cette doctrine a passé de l'Égypte chez tous les peuples de l'antiquité.

§ 2. Le grand nombre de dieux qu'admettoit le polythéisme, n'étant que des attributs de la divinité suprême, ils avoient tous le serpent pour symbole.

§ 3. Le serpent étant le symbole de la divinité, il étoit aussi le symbole de toutes les éminentes qualités qui appartiennent à l'Être-Suprême; tous les genres de biens lui étoient attribués. — Il avoit le don de la divination. — Il réunissoit tous les caractères et remplissoit toutes fonctions de la divinité.

§ 4. Il présidoit à la mort. Il avoit tous les caractères qui appartiennent aux divinités infernales.

§ 5. Le serpent étoit le symbole des élémens, du soleil, et de Bacchus comme soleil inférieur.—Culte de Bacchus serpent.

§ 6. Il étoit le symbole de Bacchus dieu du vin.

§ I. *Rôle important que joue le serpent dans l'histoire et les mystères de Bacchus. Les Grecs tenoient cette croyance des Orientaux. Le premier Être adoré dans la Thébaïde et la Phénicie sous le symbole du serpent.*

Le serpent symbole du pouvoir générateur, jouoit un très grand rôle, non-seulement dans l'histoire de Bacchus, mais dans ses mystères. Pour représenter la

naissance de Bacchus Zagrée ou Sabazius, on plaçoit dans le sein des initiés un serpent d'or, et on le retiroit par les parties inférieures du corps : les Grecs tenoient encore cette croyance religieuse des Orientaux. Les habitans de la Thébaïde, ainsi que les Phéniciens, représentoient le premier être sous le symbole du serpent, auquel les Phéniciens donnoient en leur langue un nom correspondant au mot grec *Agathodemon*, qui signifie le *bon esprit*, le *bon génie* : les Egyptiens l'appelèrent Cneph qui, dans la langue égyptienne, signifie *bon par excellence*[1]. Quand ils vouloient peindre le monde, l'hiéroglyphe dont ils se servoient étoit un cercle de couleur aérienne, environné de flammes, au milieu duquel ils mettoient un serpent, pour désigner l'être qui lui avoit donné la vie, et qui l'entretenoit : très souvent encore ils représentoient le monde par une figure, autour de laquelle un serpent en cercle étoit l'emblême de l'ame universelle.[2]

Les Phéniciens donnoient une tête d'épervier au serpent qu'ils regardoient comme symbole de la divinité : Epeis, un de leurs hiérophantes[3], disoit de

(1) Plutarq., *de Isid. et Osir.* — Euseb., *Præp. Ev.* I, X. =
(2) Euseb. *Ibid.* — Kircker, *OEdip. Ægypt.* part. II, p. 117. — *Hor. Apoll.*, lib. I, cap. 61.

(3) Epeis a été regardé, par les Egyptiens, comme le plus grand des Hiérophantes et le premier des écrivains sacrés : son livre avoit été traduit par Arius d'Héracléopolis. Ce fait est rapporté par Philon de Byblos : Fourmont dit que le nom Epeis ne paroît pas égyptien, il le nomme *Ephei serpentarius*, et il ajoute qu'on a pris le livre pour l'auteur.

cet épervier que, lorsqu'il ouvroit les yeux, il remplissoit l'univers de sa lumière, et que lorsqu'il les fermoit, tout étoit aussitôt couvert d'épaisses ténèbres [1]. Phérécydes avoit composé, d'après ces idées, une dissertation théologique dans laquelle il avoit donné à la divinité le nom *d'ophionée*, c'est-à-dire, de serpent; il avoit aussi traité, dans cette même dissertation, des ophionides, c'est-à-dire, des adorateurs de la divinité sous ce symbole. Cette doctrine des Egyptiens (*p*) et des Phéniciens a passé non-seulement chez les Grecs, mais chez tous les peuples de l'antiquité; tous ont regardé les serpens comme sacrés, tous les ont employés dans leurs mystères, tous en ont fait des symboles de la divinité.

§ II. *Tous les dieux, étant des attributs de la divinité suprême, eurent le serpent pour symbole.*

D'après le génie des peuples anciens, le grand nombre de dieux qu'admettoit le polythéisme, n'étoient que des attributs de la divinité suprême, et ils avoient tous le serpent pour symbole. Il n'est point de divinités, soit qu'elles appartiennent au principe actif ou au principe passif, avec lesquelles on ne voie le serpent. [2]

Dans des temps plus modernes, les Egyptiens donnèrent à Sérapis, la souveraine puissance de toutes choses. On trouve ce dieu sur plusieurs

(1) Proclus, lib. III, *in Tim.*, p. 216. = (2) Montfaucon, *Ant. Expl.*, T. I, p. 153.

médailles anciennes, avec les mots ΖΕΥΣ, *deus*, et Ἡλίος, *sol*: sous ce dernier rapport, il étoit représenté avec la forme d'un serpent dressé sur un cheval [1]. Montfaucon [2] donne une belle statue antique du grand Sérapis : sa tête est surmontée du calathus, elle jette des rayons; sa barbe et ses cheveux sont ceux de Jupiter; le corps revêtu depuis la tête jusqu'aux pieds, est entortillé d'un serpent dont la tête est au-dessus des pieds du dieu; le corps du serpent serre la statue du dieu, en remontant par plusieurs contours qui se terminent aux épaules; ces contours laissent quatre espaces vuides, dans lesquels sont marqués les douze signes du zodiaque, trois dans chaque espace.

Chez les Egyptiens, il étoit le symbole d'Osiris: le caractère principal d'Osiris, comme celui de Cneph dont les attributs lui furent transférés, étoit la bienfaisance envers les mortels, puisqu'il étoit surtout le dieu de la fécondité. Sous ce rapport, le serpent lui appartenoit aussi bien qu'à Bacchus, l'Osiris des Grecs: aussitôt après sa naissance, Bacchus eut une couronne de serpent sur la tête. [3]

« Sérapis, dit Montfaucon, qui se prenoit pour » Jupiter, se prenoit aussi pour Pluton et pour Escu- » lape, et en tous ces sens le serpent lui convenoit. » La grande image de Mithra étoit de même entortillée du serpent depuis les pieds jusqu'à la tête,

(1) Eckel.. *Doctr. Numor. veterum*, T. IV, p. 30. = (2) Montfaucon, lib. II, *supl.*, p. 148. = (3) Euripid., *in Baccho*, v. 100.

et les tours que fait ce serpent sur le corps de Mithra, laissent de même quatre espaces pour marquer les quatre saisons et les douze signes du zodiaque, trois sur chacune. Mithra étoit la même divinité pour les Perses, que Sérapis pour les Egyptiens; le dieu suprême qui règle les saisons, et dont le soleil est un des principaux agens: « Plusieurs croient, dit Tacite, « que Sérapis est Esculape, parce qu'il guérit des « maladies; quelques-uns le prennent pour Osiris; « un grand nombre le disent Jupiter, comme ayant « la puissance sur toutes choses; d'autres le prennent « pour Pluton, se fondant non-seulement sur des « conjectures, mais sur des preuves certaines. » On voit sur plusieurs monumens une aigle étendant ses ailes, qui est placée sur le serpent, et au-dessus est la tête de Sérapis.[1]

Les Egyptiens ne se contentoient pas de représenter le serpent accompagnant leurs divinités, comme étant leur attribut; ils représentoient souvent ces dieux n'ayant que la tête qui leur étoit propre, avec la tête et la queue du serpent: tel est le Sérapis donné par Montfaucon, dans le second volume de l'Antiquité expliquée [p. 326). Isis ayant le corps d'une femme l'accompagne; elle tient la corne d'abondance, elle a un grand vase sous la main gauche, elle présente de la droite des feuilles de pêcher à Sérapis qu'on reconnoît à sa tête couronnée du calathus; son corps de serpent fait plusieurs

[1] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 326.

tours. Apis lui-même est quelquefois représenté avec la tête de taureau, le corps et la queue du serpent retroussés à l'extrémité. (1)

On trouve dans les monumens anciens des Grecs et des Romains, Saturne le père des dieux et l'emblême du temps, tenant à la main une grande torche allumée, entortillée d'un serpent qui est marqué dans ses contours de plusieurs étoiles; ces étoiles indiquent sans doute le zodiaque qui est la mesure du temps. (2)

Nous avons déjà remarqué, d'après Artémidore, que le serpent étoit consacré à Jupiter, et qu'il en étoit le symbole : on le voit quelquefois devant Jupiter, ou le suivant, ou bien il est sous lui, lorsque le dieu est assis. Le buste de Jupiter accompagné du foudre et de la corne d'abondance, est souvent placé dans un cercle décrit par un serpent qui se mord la queue, symbole de l'éternité. (3)

Il entoure quelquefois le trident de Neptune, le dieu qui préside à la substance humide, et il est à la proue des vaisseaux. (4)

Il est sur le char de Pluton enlevant Proserpine. (5)

Dans la théologie des Egyptiens adoptée par les Grecs, Hercule représentoit la divinité sous le rapport de la force; le serpent ayant à la bouche l'œuf symbolique, étoit un de ses attributs. Ses deux images dans la sphère, le serpentaire et l'ingéni-

(1) Montfaucon, *idem.*= (2) Montfaucon, T. I, *Suplem.*, p. 13. = (3) Caylus, *Recueil d'antiq.*, T. I, p. 117. = (4) Harduin, *Num.*, p. 365.= (5) D'Ennery, *Cat.*, p. 429.

culus, ont tous deux un serpent, l'un dans ses mains, l'autre sous ses pieds. [1]

Le serpent accompagnoit Apollon: sur plusieurs monumens il est placé derrière sa tête; des serpens étoient attachés à son trépied sous lequel, suivant Lucien [2], le serpent rendoit des oracles à Delphes. Le trépied consacré à Apollon, par les Grecs victorieux des Perses à Platée, étoit placé sur un serpent d'airain à trois têtes [3]. Celui placé par Constantin dans l'Hippodrome, avoit été fait sur le modèle du trépied donné par les Platéens, à Delphes [4]. Le serpent est représenté vivant, sur une grande quantité de trépieds qui sont empreints au revers des médailles grecques.

Le serpent étoit sous la tutelle d'Esculape, non-seulement comme dieu de la santé, mais comme étant le même dieu que le Sérapis des Egyptiens, et il étoit lié à la cérémonie des mystères d'Eleusis, sous le nom du dieu d'Epidaure; le cinquième jour lui étoit consacré, sous la dénomination d'Epidaurie. Esculape ayant le calathus sur la tête, tient le bâton entortillé par le serpent qui laisse quatre espaces, comme dans les figures de Sérapis et de Mithra; quelques-uns ont cru qu'Esculape étoit né d'un œuf de corneille, et qu'il en étoit sorti sous la figure d'un serpent: c'est sur cette croyance qu'Alexandre

[1] Dupuis, *Origine des cultes*, T. I, p. 310. = [2] Lucian., *de Astrol.*, p. 993. = [3] Herod. = [4] Zozim., lib. II, p. 107.= [5] Kircker, *OEd. Ægypt.*, T. II, Part. II, p. 113.

l'imposteur fonda la fourberie qui est rapportée par Lucien. [1]

Il étoit un des attributs de Mercure qui le portoit sur son caducée.

Il étoit le compagnon d'Isis, dont la tête étoit couronnée d'un aspic [2]. On portoit un serpent dans ses pompes : le marbre déterré par les dominicains de la Minerve, à Rome, en 1719, a une première partie qui porte pour inscription *Isidi sacrum*, et qui est entortillée d'un serpent, au-dessus duquel on voit le croissant de la lune, contenant quelques épis. Isis est quelquefois entortillée du serpent qui l'enveloppe, la serre du côté des jambes où il ne fait qu'un tour, et qui remonte par plusieurs plis et replis jusqu'à la poitrine. [3]

Cybèle représentant la terre ou la nature productive, accompagnée d'Atys, ayant des fruits de toute espèce, et tous les symboles de la fécondité, tient un tympanum au-dessus duquel est un serpent qui entoure un tronc d'arbre [4] : Ops étoit aussi accompagnée de serpens.

Chez les Babyloniens, la statue de Junon tenoit

(1) Lucian., *Alex. sen. Pseud.*, § 13. = (2) Cuperi, *Harpocrates*, p. 59.

Et procul Io.
Spectat ab arce poli, jam divis addita, jamque
Aspide cincta comas, et ovanti persona listro. (Valerius Flaccus, lib. IV. Arg., v. 417.)

(3) Montfaucon, T. II, *Supl.*, p. 144. = (4) Montfaucon, T. I, p. 8.

un serpent dans sa main droite, et Rhéa assise avoit deux serpens à ses pieds [1]. Le bois sacré du serpent, près le temple de Junon l'argienne à Lanuvium, étoit célèbre ; le serpent précède souvent le char de Junon. [2]

La statue de Minerve avoit un dragon à ses pieds [3] ; un grand serpent étoit le gardien de la citadelle d'Athènes, il demeuroit dans le temple [4] : c'étoit celui de Minerve Poliade. Thémistocle voulant forcer les habitans d'Athènes à quitter leur ville, lors de l'invasion de Xerxès, et à monter sur leurs vaisseaux, ménagea un incident qui fixa l'irrésolution des Athéniens ; des prêtres annoncèrent que le serpent sacré que l'on nourrissoit dans le temple de Minerve, venoit de disparoître : la déesse abandonne ce séjour, s'écrièrent les Athéniens, que tardons-nous à la suivre?

Les Romains nourrissoient des serpens dans le temple de la bonne déesse : aux pieds même de cette divinité on voyoit, comme aux pieds de plusieurs images de la mère des dieux, un serpent couché [5] ; comme Proserpine, elle fut aimée par son père, qui se métamorphosa en serpent pour la séduire. [6]

Les serpens de Cérès étoient célèbres dans la religion des anciens. Cet animal, comme enfant de la

(1) Cuperi, *Harpocrates*, p. 59. = (2) Vaillant, Fam., T. II, p. 317. = (3) Plutar., *de Isid. et Osir.* = (4) Herod., lib. VIII, § 41. = (5) Plutar., *Vit. Cæsar.* = (6) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 12.

terre, devoit être agréable à Cérès, quand on ne le considéreroit pas sous ses rapports mystérieux avec cette divinité; aussi en est-elle environnée, son char en est quelquefois attelé, et, pour l'ordinaire, ils ont des ailes; sa chevelure en est quelquefois tressée: telle est la Cérès des Phigaliens [1]. Psyché conjure la déesse par ses serpens [2]: enfin un grand nombre de monumens placent Jupiter, Bacchus, Hercule, Apollon, l'Amour, Minerve, Pallas, Cérès, Diane, Proserpine et toutes les divinités entre deux serpens. [3]

§ III. *Le serpent étant le symbole de la divinité, il étoit le symbole de toutes les éminentes qualités qui appartiennent à l'Être-Suprême.*

Cet animal étant l'emblême de la divinité, étoit conséquemment le symbole de toutes les qualités qui lui appartiennent, de la bienfaisance, de la fécondité, de la puissance, de la sagesse, de la prudence, de la vigilance, de la concorde, de la félicité, de la victoire, de l'immortalité.

Les Egyptiens donnoient les noms d'Agathodemon

[1] Minutius Felix, p. 17. — Nonnus, *Diony.*, lib. VI. — *Cabinet de Stosch.*, n° 238.—Horat., lib. III, car. XI.=[2] Apul., *Met.*, lib. VI, p. 106.= [3] Gessner impp., Tabl. 153, fig. 33; Tabl. 163, fig. 8; Tab. 168. — Haym, *Th. Br.* I, Tab. 17, fig. 2.

et de Cneph, à tous les symboles qui représentoient la fertilité, et surtout au Nil. [1]

Ils donnoient encore le nom d'Agathodemon, Cneph ou Onnuphis, aux taureaux sacrés qu'ils adoroient comme les symboles du Nil ascendant, et de la fertilité de la terre [2]. Ils représentoient la nature féconde par un serpent s'élançant d'un globe.

Dans l'histoire de Cérès, le serpent appartenoit non-seulement à la déesse qui inventa l'agriculture, mais encore à Triptolème qui apprit aux mortels à cultiver le bled.

Une médaille du cabinet de Ste-Geneviève, présente, dans un ovale formé par un serpent qui mord sa queue, une table au-dessus de laquelle est un autre serpent à tête de lion, qui s'élève sur les replis de son corps ; l'inscription grecque a ce sens : *Remettez la matrice de cette femme dans son lieu, vous qui réglez le cours du soleil.* Cette médaille est un emblême de la fécondité. [3]

La déesse Tutélina, chez les Romains, veilloit à la conservation des moissons et des fruits de la terre déjà recueillis; elle avoit le serpent pour attribut, et dans la plupart de ses statues, un serpent entortillé à un tronc d'arbre, tourne sa tête vers elle; dans

[1] *Magnum Delta vocatur id, juxtà quod divertitur magnus fluvius, dictus Agathodæmon.*—Ptolem., *Geogr.*, lib. IV. cap. 5. = [2] *Per serpentes, et fœcunditatem, et in formarum productione varietatem, designabant Ægyptii.*—Ælian., lib. XII. cap. XI.— Kircker. lib. V. *Obel.* fol. 420. — La Chauss. *Mus. Rom.* sect. II. p. 57. = [3] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 372.

plusieurs monumens anciens deux serpens traînent une charrue [1]. Dans plusieurs autres, le serpent qui représente Isis, a un sein comme une nourrice [2]; car on employa les figures des deux sexes du serpent, pour représenter l'emblême de l'être générateur, comme on employa le bœuf et la vache; on le représenta aussi sous les formes humaines des deux sexes. L'objet de cet emblême étant l'être qui donne la vie, et qui préside à sa propagation, les anciens y employèrent les deux sexes, sans lesquels elle ne peut avoir lieu.

Lorsque Junon tient de la main droite un serpent replié en spirale, c'est l'emblême de la divinité conservatrice, *Juno conservatrix*. Lorsqu'elle le tient sans être replié, c'est l'emblême de la souveraineté de cette déesse: en général le serpent étoit l'emblême de la souveraineté, on représentoit sous ce symbole la puissance royale. Les Egyptiens ornoient les diadêmes de leurs rois, de figures de serpens, ils marquoient par là, suivant Elien, la force invincible de l'empire [3] : une aigle porte une couronne dans son bec, devant le serpent.

Le serpent étoit le symbole de la santé; sous ce rapport, il étoit le dieu Esculape lui-même : c'est encore comme dieu de la santé et de la médecine qu'il étoit un des attributs d'Apollon et de Bacchus.

(1) Hunter, *Num.* Tab. 25, fig. 23.= (2) Tristan, *Com. hist.*, T. I, p. 744.—Spanheim., *de usu Num.*, T. I, p. 306.= (3) *De Nat. animal.*, lib. VI, cap. 38.

Hygiea déesse de la santé, étoit représentée avec un serpent : elle lui donne souvent elle-même des alimens dans une patère, ainsi que Pallas, dont il étoit aussi le symbole [1]; quelquefois il combat pour les peuples qu'il protège, tel est le Sosipolis des Eléens [2]. Il étoit l'emblême de la victoire; aussi étoit-il particulièrement consacré à Bacchus, vainqueur des Indes. On le voit sur les chevaux qui conduisent le char de la victoire [3]; on le trouve comme insigne de la victoire, dans les médailles de César ; on le retrouve aussi comme insigne des phalanges, des cohortes, et même de certains peuples guerriers. [4]

Il étoit consacré aux héros, et il étoit l'emblême de l'héroïsme : on connoît le serpent d'Epaminondas, d'Ajax fils d'Oïlée [5], de Téléphes [6], celui du Cychrée, qui parut lorsqu'on se préparoit à livrer le combat de Salamine. Les serpents étoient regardés comme les génies tutélaires et conservateurs des héros et des monarques. Dans la grande agathe onyx de la sainte chapelle de Paris, ceux qui sont sur les cuisses de Tibère, représentent la profonde prudence et le grand bonheur de cet empereur, ainsi que les nombreuses victoires obtenues tant par lui que par

[1] Cimelius Vindob., II, tab. 13, fig. 2, p. 4.—Havercamp., *Num. Contorn.*, fig. 7, p. 65. = [2] Pausanias, lib. V, cap. 20. = [3] Gessner, *Num. Reg. Maced.*, Tab. 4, fig. 39. = [4] Arrian., *in Præf.* = [5] Philost., *Heroic.*, cap. 8, § 1. = [6] Hygin., Fab. 100.

ses lieutenans Drusus, Germanicus, etc.[1]. On le voit sur les monumens comme symbole de la prudence de ce personnage.[2]

Tous les genres de bien étoient attribués au serpent: il étoit aussi le pronostic d'une grande renommée ou d'une grande fortune. Olympias, mère d'Alexandre-le-Grand, Pomponia, mère de Scipion l'Africain, la mère de Spartacus, Aétia, mère d'Auguste, Mammæa, mère d'Alexandre Sévère, eurent en songe, par des serpens, l'annonce de la grandeur future des enfans qu'elles portoient dans leur sein. Plusieurs autres empereurs, tels qu'Aurélien, Maximien, etc., reçurent le même présage dans leur enfance. Cicéron raconte l'histoire de l'acteur Roscius, qui acquit une si grande gloire dans son art, Lorsqu'il étoit encore au berceau, un serpent lui enveloppa le corps pendant son sommeil: son père consulta les devins, qui répondirent qu'il étoit destiné à une grande renommée [3]. Beaucoup de personnages de l'antiquité tinrent à honneur d'être nés du serpent, c'est-à-dire de la divinité, et on le leur attribua par flatterie. Les Messéniens débitèrent qu'Aristomène naquit d'un serpent : les Sicyoniens en dirent autant d'Aristodamas, les Macédoniens d'Alexandre [4]. Les Romains furent bien aises que Scipion participât au même avantage qu'Alexandre : dans l'état où Annibal avoit réduit Rome, les po-

[1] Tristan, T. I, p. 100, 113.= [2] *Antiq. Herc. Pitt.*, T. III, p. 104, n. 4. = [3] Cicer., *de Divinat.*, lib. I.= [4] Quint. Curt. lib. I, cap 1, *Num.* 17.

litiques habiles souhaitoient que les erreurs populaires relevassent les espérances des Romains, et fissent regarder Scipion comme un homme destiné par les dieux à de grandes choses [1]. Une telle naissance sembloit si glorieuse, que l'empereur Galérius, fils d'un paysan, se l'attribua pour couvrir par le merveilleux l'origine de son extraction. [2]

Le serpent, comme symbole de la divinité, en avoit non-seulement toutes les qualités, mais il réunissoit tous ses caractères et il en remplissoit toutes les fonctions; aussi voyons-nous sur les monumens anciens un serpent entortillé autour d'un autel, recevant de la piété sa nourriture, dans une patère [3]. Les serpens avoient le don de la divination, qui se faisoit en considérant les différens mouvemens de cet animal: cette divination, qui s'appeloit ophiomantie, est très ancienne; elle étoit en usage chez les Égyptiens et les Phéniciens. Dans la Grèce les serpens étoient consacrés à Trophonius, à la grotte duquel on voyoit le temple du bon génie [4]. Les Grecs étant encore en Aulide, tirèrent le présage que la guerre de Troie dureroit dix ans, de l'apparition du serpent qui dévora une couvée de neuf petits oiseaux et leur mère. Le serpent sortant du tombeau d'Anchise et traînant sept plis tortueux, annonça à Enée que ses courses se termineroient

[1] Tit. Liv. lib. XXVI.—Aul.-Gel, lib. VII, cap. I.= [2] Aurel. Victor., *in Epitom.* = [3] Pedrus, *Mus. Farnes.* III, Tab. 4, fig. 8, p. 56, 57. = [4] Pausan. *in Bœotic.*

après sept années [1]. L'oracle de Jupiter Ammon est représenté par des figures dans lesquelles on a réuni les rayons du soleil, le calathus et le serpent. Le pronostic augural d'un bonheur futur, se faisoit par les serpens venant manger ce qu'on leur préparoit sur les autels; cette divination fut pratiquée par les Argonautes. [2]

Ainsi les serpens étoient adorés, non-seulement comme dieux conservateurs et sauveurs, mais encore comme dieux de bonheur et de félicité; c'est pourquoi ils étoient l'emblême de la fortune: alors ils avoient des ailes, comme lorsqu'ils représentoient la victoire [3] ou Pallas. Ils étoient aussi les dieux domestiques: Montfaucon rapporte un monument [4] sur lequel on voit un palmier d'où pendent deux couronnes de laurier, et au bas un grand serpent avec l'inscription: *au génie, lare salutaire.* [5]

Ils étoient les génies tutélaires et bienfaisans des lieux où on les rencontroit, aussi dès qu'ils parois-

(1) Servius, *Æneid.*, lib. V, v. 85.

(2) Après les vœux faits par Idmon, le poète ajoute:

Dixerat, et summis frondentibus intulit aris
Libavitque dapes, placidi quas protinus angues
Umbrarum famuli, linguis rapuere coruscis. (Valerius Flaccus. *Argon.*)

(3) Beger, T. III, p. 298. = (4) Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. I, p 322.

(5) Apud Samogitios, Sarmatiæ populos, serpentes pro laribus tutelaribus in ædibus aliferuntur (Stuckius. Sacr. p. 38.)

soient, ils étoient universellement adorés, et la joie se répandoit partout. Cette idée des génies fut prise des actes particuliers de la puissance qui régit la nature, et l'emblême du serpent, qui étoit celui de Dieu, fut conservé pour les représenter. Virgile dit du serpent qui étoit sorti du tombeau d'Anchise, qu'Enée encouragé par cette apparition redouble ses sacrifices, sans savoir si c'est le génie tutélaire du lieu ou celui de son père [1] : il n'y a pas de lieu sans génie, dit à cette occasion Servius. [2]

La superstition se plaît à étendre les objets du culte; c'est ainsi que les serpens étoient aussi les gardiens des vierges [3]. Plutarque dit que le serpent avoit été placé au bas de la statue de Minerve au Parthénium à Athènes, pour marquer que la virginité avoit besoin d'un gardien. Ils gardoient aussi les trésors : tel est le serpent du jardin des Hespérides, celui de la toison d'or, et celui qui dans les mystères de Bacchus, sembloit garder une grappe d'or.

§ IV. *Le serpent, divinité des Enfers.*

Le serpent, étant l'emblême de la divinité, présidoit à la mort; aussi voit-on beaucoup d'inscriptions sépulcrales, gravées sur le corps d'un serpent. Il étoit alors le dieu des enfers, et il a chez les diverses nations tous les caractères qui appartiennent à cette divinité : il est, sous cet aspect, un dieu impi-

[1] Virg., *Æneid.*, lib. VI, v. 95. = [2] Servius, *in Æneid.*, lib. V, v. 85. = [3] Nonnus, *Dionys.*, cap. 13, p. 409.

toyable, il est l'attribut des Euménides, il est placé sur la tête d'Hécate. Le serpent étant révéré comme l'emblême de la divinité qui donne la vie et qui préside à la mort, on crut par son moyen pouvoir évoquer les ombres sur lesquelles il dominoit; de là vinrent tant d'oracles rendus au nom du serpent, les enchantemens dans lesquels on l'employa, et l'idée singulière qu'il avoit quelquefois communiqué le don de prophétiser. L'écriture sainte défend aux Hébreux de consulter les Pythons ou serpens, et par leurs moyens d'interroger les morts [1] : la Pythonisse d'Endor possédoit un de ces serpens, par le moyen duquel elle évoqua l'ombre de Samuel, qu'elle fit voir à Saül [2] (*q*). Les Grecs appeloient Nécromancie cette sorte de divination; elle fut toujours inconnue aux Egyptiens, qui avoient un trop grand respect pour les morts, pour admettre cette superstition. Les Hébreux furent très attachés à cette sorte de divination; car quoique Dieu [3] condamnât à la mort ceux qui l'exerçoient, elle subsista chez eux près de neuf siècles après Moïse. Josias, qui vécut plus de neuf cents ans après la mort de Moïse, abolit les Pythons dans la tribu de Juda, et le territoire de Jérusalem [4]. Le serpent d'airain, auquel on offrit de l'encens jusqu'au temps d'Ezéchias, fut brisé par ordre de ce prince, environ 724 ans avant J. C. [5]

(1) *Exod.*, cap. XXXII, v. 4.—*Deuteron.*, cap. XVIII, v. 11. = (2) *Reg.* I, cap. XXVIII; v. 7, 14. = (3) *Levit.*, cap. XX v. 27. = (4) *Reg.*, IV, cap. II. = (5) *Reg.* IV, cap. XVIII.

Un hymne d'Orphée, adressé au génie, qui est le même que l'Ophionée ou le serpent, présente d'une manière claire, les idées que les anciens attachoient au dieu qui préside à toute la nature, lorsqu'ils le considéroient sous les deux rapports de la divinité bienfaisante, qui donne la vie à tout, et qui répand des biens sur les mortels, et de la divinité qui préside à la mort, et qui charge leur vie de douleurs et de maux. Sous le dernier rapport, il le qualifie de *horrendus*, *multivagus*, *alastor*, ou *infestus*; tandis que, sous le premier rapport, il lui donne les épithètes de dieu bienfaisant, de grand Jupiter, de créateur du monde, de générateur des hommes, de dispensateur de la vie, de maître de tout. Voici cet hymne [1] :

« J'implore le génie, grand conducteur, effroya-
« ble, le dieu bienfaisant, qui a tout créé, qui a
« dispensé la vie aux mortels, le dieu redoutable
« et dangereux, qui erre partout, le souverain
« universel, qui fait pénétrer les richesses et la
« joie dans la demeure des mortels, ou qui charge
« leur vie de douleurs et de maux. C'est dans tes
« mains que résident leur bonheur ou leur mal-
« heur; chasse donc loin de nous le deuil et
« l'affliction qui empoisonnent le cours de la vie, et
« laisse-nous, sur la terre fertile, achever nos jours
« dans la paix et la tranquillité. »

Le titre de grand conducteur donné par Orphée

(1) Orph., *Hymn.* 72.

au serpent, rappelle qu'il servit aussi de symbole aux colonies dont il étoit le dieu protecteur, et qu'on représenta sous la figure emblématique du serpent quelques fondateurs des anciens peuples, tels que Cécrops, Cadmus, etc.

Lorsque les anciens représentoient le serpent comme le génie du bien, ils le plaçoient élevé, et ils lui donnoient certains signes, auxquels il étoit facile de le reconnoître; lorsqu'il paroissoit comme génie du mal, il étoit rampant, et il avoit les signes contraires: on peut voir ces détails dans Artémidore [1], et dans divers recueils de médailles. Chez les Egyptiens, qui regardoient la chouette comme le symbole des mauvais génies, elle accompagnoit le serpent qui étoit alors le principe du mal; chez les Grecs, lorsqu'on voit la chouette à côté du serpent, elle n'est le plus souvent que la compagne de Minerve. [2]

§ V. *Le serpent, symbole des élémens, du soleil, et de Bacchus soleil inférieur. Culte de Bacchus serpent.*

Le serpent étoit encore le symbole des élémens, mais on ne le représentoit pas de la même manière pour tous les élémens: la terre, et le mouvement productif dont elle est animée, étoient représentés par un serpent couché et à deux cornes; l'eau étoit

(1) Artémidor., *Oneirocr.*, lib. II, cap. 13.—Jobert, *Science des médailles*, T, I, p. 414. = (2) Caylus, *Recueil d'antiq.*, T. I, 97.— Haym., *Th. Br.*, II, Tab. 9, fig. 10, p. 97.

représentée par le corps tortueux du serpent, image de l'ondulation des ondes ; l'air, par le sifflement d'un serpent debout, ou par la langue à trois pointes d'un serpent qui siffle ; le feu étoit représenté par un serpent debout, qui étoit placé sur un autel, ou sur la tête des dieux, ayant un globe sur la tête. [1]

Il étoit l'emblême du soleil proprement dit, dont le culte n'étoit pas séparé de celui du serpent. C'est sous ce rapport que les Sabéens qui regardoient les pyramides d'Egypte, comme le symbole du soleil, disoient que les cendres d'Agathodemon, reposoient sous une de ces pyramides. On voit dans les Abraxas le soleil représenté par des hommes à tête de lion rayonnante, qui tiennent un serpent dont la tête a aussi des rayons [2]. On voit aussi dans plusieurs antiques une tête de lion rayonnante sur le corps du serpent : c'est comme représentant le soleil inférieur, c'est-à-dire la force pénétrant et fécondant l'univers, que le serpent étoit le symbole de Bacchus. On l'adoroit à Cyzique sous la forme du serpent, comme on l'y adoroit sous celle du taureau : il est représenté dans les médailles de cette ville, sous la figure de ce reptile qui s'entortille autour d'un flambeau [3]. Phanès, le Bacchus des Orphiques, avoit aussi la figure du

[1] Kircker, *Obel. Pamph.*, p. 350. = [2] Montfaucon, *Ant. Expl.*, T. II, p. 359.= [3] D'Hancarville, *Recher. sur les arts de la Grèce*, T. I, p. 463.

serpent [1]. L'asphodèle, plante dont Homère dit qu'étoit semé le séjour des morts, étoit consacré à Bacchus, ou au dieu qui présidoit à la vie et à la mort, représenté par l'emblême du serpent. Dans l'île de Ténos on le révéroit sous ce même emblême.

§ VI. *Il étoit le symbole de Bacchus, dieu du vin.*

Le serpent étoit consacré à Bacchus, même comme dieu du vin [2]; de là est née la fable que les serpens sont les amis des bacchantes, dont ils lèchent les joues. Dans les bacchantes d'Euripide, les nœuds de la peau de cerf tachetée, vêtement des bacchantes, étoient formés par des couleuvres qui se jouoient autour de leur cou, et les serpens enlevoient avec leur langue, le sang qui souilloit leur visage [3]. On voit dans Plutarque, jusqu'à quel point ces superstitions étoient répandues dans la Thrace et dans la Macédoine [4]. Quoiqu'Olympias eût horreur de la fable du serpent père d'Alexandre, et qu'elle écrivît à son fils, lorsqu'il se disoit fils de Jupiter : *Cesse de me calomnier auprès de Junon;* cependant elle fut plus livrée qu'aucun autre à ce fanatisme. Elle ajouta à ces superstitions, des rites plus barbares et un specta-

(1) Athenagor., *Leg. pro Christ.*

(2) *In nodo coerces Viperino*
Bistonidum sine fraude crines. (Horat. *Carm.* XI, lib. III.)

(3) Euripid., *Bacch.*, v. 695., 767. = (4) Plut. *Vit. Alex.*, § 3, 4.

cle plus affreux ; elle traînoit après elle dans des chœurs de danse, des serpens privés qui, s'élançant hors des corbeilles et des vans mystiques, s'entortilloient autour des thyrses des bacchantes, et jetoient l'effroi parmi les assistans. De toute ancienneté, les femmes de ces contrées ont été possédées de la fureur divine qu'inspire Bacchus, d'où leur est venu le nom de Clodones et de Mimallones [1]. La Macédoine, et surtout le canton où étoit Pella, pro-

(1) L'auteur de l'Etymologicum magnum fait dériver le mot de clodones de l'espèce de sifflement que ces femmes avoient coutume de faire en parlant. Quant au mot de mimallones, voici l'étymologie qu'en donne Polyen (lib. IV. c. I.) : « Argée roi » de Macédoine, attaqué par Galaurus, roi des Taulantiens » peuple d'Illyrie, ordonna aux filles de Macédoine de se » porter au sommet du Mont Eribée, lorsqu'elles verroient l'en- » nemi. A son approche elles descendirent en grand nombre » des montagnes, portant dans leurs mains des thyrses, en » forme de piques, et le visage couvert avec des branches » d'arbres : elles inspirèrent la terreur aux Taulantiens qui, ne » les connoissant pas, jetèrent leurs armes, s'enfuirent préci- » pitamment et laissèrent leur bagage. Argée fit bâtir un temple » à Bacchus Pseudanor, et ces filles prirent le nom de Mimal- » lones. »

Hésychius et Suidas disent que les Mimallones étoient les Ménades, les Bacchantes, les prêtresses de Bacchus chez les Thraces : Suidas ajoute que ces prêtresses de Bacchus furent d'abord appelées Clodones et ensuite Mimallones. Il prétend que le nom de Mimallones vient de μίμησιν, *imitation*, en ce que les femmes animées de la fureur de Bacchus imitoient les actions des hommes ; d'autres l'ont fait dériver du Mimas montagne de Thrace où l'on célébroit les cérémonies mystérieuses de Bacchus. Nonnus met les Mimallones au nombre des compagnons

duisoit, ainsi que beaucoup d'autres contrées de l'orient, des serpens d'une grandeur considérable, mais en même temps si doux et si privés, que les femmes les nourrissoient dans leur sein; ils dormoient avec les enfans, se laissoient presser dans les mains, et fouler aux pieds, sans témoigner la moindre colère. Telle est sans doute l'origine de la fable d'O-

de Bacchus dans son expédition de l'Inde. Perse (Satyr. I. v. 99.) cite ces quatre vers tirés d'une pièce sur la mort de Penthée, qui paroît être de Néron, d'après l'autorité de Dion et des anciennes Scholies :

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis,
Et raptum vitulo caput ablatura superbo
Bassaris, et lyncem mœnas flexura corymbis,
Evion ingeminat; reparabilis assonat echo.

Stace prétendoit que les Mimallones suivoient le char de Bacchus; Ovide le leur fait précéder :

Ecce Mimallonides, sparsis in terga capillis.......
Dum sequitur Bacchus.

(Ovid. *Art. Amat.* lib. I. v. 541.)

On lit dans Sidonius (*Præf. Paneg.* Authemii.)
Tunc Faunis Dryades, Satyrisque Mimallones aptœ,
Tuderunt lepidum, rustica turba, melos.

Bochart fait dériver le nom de Mimallones, du mot hébreu *Memallelan*, *id est*, *Garrulœ* et *loquaculœ*; ou de *Mamal*, *Pressoir* (Geog. *Sacr.* lib. I. cap. XVIII.)

Elles avoient à peu près les mêmes pratiques que les femmes de l'Edonie et de la Thrace, qui habitoient les environs du mont Hœmus. C'est même delà qu'est dérivé le mot grec θρησκεύειν imiter les Thraces, ce qui signifie se livrer à un culte superstitieux.

lympias [1], et il est vraisemblable que les serpens de la Thrace ont donné naissance à la fable du serpent père de Bacchus Zagrée, ou Sabazius (*r*) ; car les phénomènes les plus simples ont enfanté les faits mythologiques les plus extraordinaires, et la plus grande partie des superstitions les plus absurdes doit son origine à des choses naturelles.

CHAPITRE IV.

Bacchus, pouvoir générateur, adoré sous le symbole du taureau.

§ 1. Le taureau, symbole de Bacchus, dieu de l'agriculture, dieu des enfers et principe de la substance humide.

§ 2. Dans les mystères, le taureau est le symbole du *protogonos* (de l'Être premier-né), titre donné à Bacchus.

§ 3. Le taureau, animal symbolique du Demiourgos dans toutes les religions anciennes, génie générateur des anciennes cosmogonies de la Perse et de tout l'Orient.

§ 4. Le bœuf Apis.—Symbole d'Osiris.—Principe de la fécondité.—Ses rapports avec le Nil.—Avoit le don de la divination.—Le taureau Dionysiaque chez les Grecs le même que le bœuf Apis. — Divers emblêmes du taureau sur les monumens anciens.

§ 5. L'idée du taureau, emblême du principe fécondant, ne doit pas être séparé de l'idée du taureau emblême de l'agriculture.

[1] Lucian, *Alex.*, § 7, 12.—Casaub., *ad Sueton.*, lib. III,

§ 6. La doctrine du principe actif; du principe passif et du résultat des deux, se retrouve, avec d'autres formes, sous les noms d'Apis et de la vache Athyr.—Le principe passif prenoit le nom de toutes les déesses qui, ainsi que la vache Athyr, étoient honorées comme un des principes universels, et qui en remplissoient les fonctions : c'étoit la nature mère de tout ce qui existe, quelque fût son nom. Toutes ces déesses portoient des cornes et avoient quelques autres attributs de la vache, ou elles étoient représentées par la vache elle-même.

§ 7. La lune principe passif.—Les Anciens lui attribuoient une action féconde, propre au développement des germes.—Elle engendre Apis, par la lumière féconde qui va frapper la vache Athyr.

§ 8. Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io.—Io étoit encore l'Isis égyptienne.—Ses aventures allégoriques établissent ses rapports avec la lune et avec Isis.

§ 9. La nuit ou les ténèbres, berceau de la nature universelle, qui en contenoit les élémens, adorée comme divinité mère de tous les astres sous le nom de vache Athyr ou de Vénus *Scotia*, c'est-à-dire ténébreuse.

§ 10. Apis, chez les Égyptiens, ou Épaphus, fils d'Io, chez les Grecs, considéré comme le symbole des productions.

§ 11. Le taureau emblême du dieu du vin.

§ I. *Le taureau symbole de Bacchus, dieu de l'agriculture, dieu des enfers, et principe de la substance humide.*

Le serpent étoit, avec le taureau, le principal symbole de Bacchus; de là, cette formule des initiés : *le serpent engendra le taureau.* Aussi Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine avoit-il les surnoms de *Tauromorphos*, *Taurocephalos* ou *Taurinoca-*

pite, *Tauroceros* [1] ou *Taurinis cornibus*: Orphée l'appelle *Taurometopos* [2], ou *Taurina fronte*. Lorsqu'il étoit représenté sous la forme d'un taureau, les Grecs lui donnoient le nom de *Bougènes*. Plutarque [3] nous a transmis l'hymne chanté par les femmes des Eléens en l'honneur de Bacchus: « Viens, » Bacchus, viens, illustre héros, dans ton temple » auguste, accompagné des grâces; viens dans ton » temple maritime, avec ton pied de bœuf. » Ensuite elles répètent deux fois, *ô digne taureau*! Plutarque et Diodore de Sicile [4] expliquent l'attribut du pied de bœuf donné à Bacchus par l'invention de l'agriculture, dont le bœuf est le symbole le plus naturel. Les Egyptiens qui dans la suite abrégèrent ces symboles, peignirent seulement la corne: une corne de bœuf peinte, dit Horus Apollo [5], désigne les travaux. Le bœuf est le compagnon de l'homme dans les travaux rustiques et le ministre de Cérès, dit Varron [6]. On immoloit des taureaux et des bœufs à cette déesse, et nous avons vu qu'à Hermione on lui fit des sacrifices avec des génisses [7];

(1) Euripid., *Bacch.*, v. 100.

(2) Ovide a dit :

Accedant capiti cornua, Bacchus eris (Ovid. *Epist.* XV. 24.)

Et Lycophron : Arcana tauro offeret libamina. *Tauro*, id est *Baccho*, dit le Scholiaste (p. 42. et 43. — Orph., *Hymn.* 44.)

(3) Plut. *Quæst. græc.*, cap. 36. = (4) Plut. *Ibid.* — Diod. Sic., lib. III, § 64. = (5) Hor. Apollo, lib. II, cap. 17. = (6) Varr., *De re rustic.*, lib. II, cap. 5. = (7) Plut., *de Genio Socr.*

quelquefois elle étoit représentée avec des cornes de taureau, et debout sur la tête d'un bœuf [1]. Ce qui rattache plus particulièrement cet attribut de Bacchus aux mystères d'Eleusis, c'est que, devant l'Eleusinium à Athènes, dans l'endroit même où étoit la statue de Triptolème, on voyoit un bœuf de bronze que l'on conduisoit au sacrifice. [2]

Chez les Argiens, Bacchus avoit le surnom de fils du Taureau; on l'évoquoit du sein des eaux au son des trompettes [3]. On jetoit un agneau dans la mer pour le portier des enfers, et l'on cachoit des trompettes entre les thyrses, ainsi que Socrate, historien d'Argos, le rapporte dans son ouvrage sur les Osius ministres de Delphes; l'on reconnoît ici le double caractère de Bacchus dieu des enfers, et principe de toute substance humide, c'est dans ce dernier sens qu'Horace dit :

Tu flectis amnes, tu mare barbarum. [4]

C'est ainsi que les anciens peignoient tous les fleuves avec des cornes de taureau, et que dans l'hymne des Eléennes, le temple de Bacchus étoit placé près de la mer.

§ II. *Le taureau symbole de Bacchus Protogonos.*

Dans les mystères, le taureau est le symbole de

[1] Winck., *Cabinet de Stosch.*, nº 224. = [2] Plut., *de Isid. et Osir.* = [3] Pausanias, lib. I, cap. 14. = [4] Horat., lib. I, *Ode* 11.

l'être premier-né, le *Protogonos* des Grecs, titre donné à Bacchus. [1]

Par un effet de son action, le monde matériel sortoit de l'enveloppe du cahos : le cahos étoit figuré par l'œuf qui étoit consacré dans les mystères de Bacchus, comme le type ou l'image de ce qui produit et contient tout [2]. L'œuf du cahos partagé en deux est représenté sur une médaille de Syracuse [3], dont le revers porte l'empreinte d'un bœuf venant de heurter si violemment l'œuf, qu'il en a rompu l'enveloppe de laquelle le monde est sorti. Aussi les Grecs donnoient-ils à Bacchus la qualité de Pantodynaste, *Omnium prœfectus*. [4]

Dans l'écriture sainte, Dieu est souvent appelé *Abbir*, mot qui, d'après Bochart, signifie également puissant et taureau : c'est ainsi que le mot égyptien qui a été celui du premier être, signifioit dieu, taureau, serpent. Le bœuf de la médaille Syracusaine est posé entre deux dauphins, qu'on sait être le symbole des eaux. Bacchus y est bien reconnoissable, par la couronne qu'il porte: c'est la même que l'on donne à Cérès, elle est faite de l'herbe du bled, et elle appartenoit à Bacchus comme dieu producteur et comme inventeur de l'agriculture.

[1] . . . . Διονύσιον.....
Πρωτογόνον.
. . . . Dionysium.....
Primigenitum. (Orph. *Hymn.*)

[2] Plut., *Sympos.* = [3] Goltzius, *Sicilia*, Tab. V, n° 3. = [4] Orph. *Hymn.* 44, v. 2.

§ III. *Le taureau, symbole du Demiourgos dans toutes les religions anciennes, génie générateur de toutes les cosmogonies.*

Le taureau fut, dans toutes les religions anciennes, l'animal symbolique du Demiourgos (1). Il fut le génie générateur des anciennes cosmogonies de la Perse et de tout l'Orient; c'est le taureau que monte Mithra et qui donne la fécondité à la lune dans la théologie Persanne (2), c'est le dieu Urotal ou le Bacchus des Arabes qu'ils représentoient sous l'emblême du bœuf, c'est l'Apis des Egyptiens, le dieu de Memphis qui y étoit adoré avec toute la vénération due à la divinité (3). C'est le bœuf Mnevis que les habitans d'Héliopolis adoroient sous le nom de Neton ou de dieu, c'est le taureau Baccis ou Onuphis adoré à Hermuntis dans le temple d'Apollon (4). C'est le même dieu qu'Osiris ou Bacchus, le dieu générateur, le dieu de la fécondité; Apis et Osiris retracent la même idée théologique: l'ame d'Osiris, disoient les prêtres égyptiens, a passé dans Apis (5) (*s*). Le bœuf Apis étoit un des objets les plus sacrés du

(1) Apis, populorum omnium numen est. (Pomp. Mela. *de situ orbis*, lib. I. c. IX.)

(2) Porphyr., *de Antr. nymph.*—Hyd., *de Veter. Pers. relig.*, p. 113.—Zend Avesta, T. II, p. 117. = (3) Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 21.

(4) Jablonski croit le nom de Baccis altéré, et il lui substitue Onuphis qui signifie *esprit bon* ou dieu bon.

(5) Plut. *de Is. et Osir.*

culte des Egyptiens [1]; comme dieu générateur, il devoit avoir des marques caractéristiques qui se rapportoient au soleil et à la lune, les deux grands astres qui influent si puissamment sur la fécondité de la nature. [2] Ainsi que Jupiter, Bacchus, Osiris et les autres dieux générateurs, le taureau étoit le symbole du soleil [3]; il est représenté regardant le soleil levant [4]. D'après un ancien ordre de Mercure, les Egyptiens logeoient Apis, à Nicopolis, dans une maison qui devoit avoir son aspect à l'Orient [5]: dans le Zend Avesta on lui donne l'épithète de taureau pur et lumineux; suivant Macrobe, les cornes de Bacchus étoient l'emblême des rayons solaires [6] d'où elles ont été appelées *Aurea* par Sidonius Apollinaris [7]. Une ancienne épigramme appelle Bacchus χρυσοκερῶν [8]: Bacchus, dans cette mythologie, étoit fils de Jupiter Ammon, et Ammon qui étoit le soleil, étoit représenté avec des cornes de bélier; c'est pourquoi quelques écrivains ont dit que Bacchus avoit des cornes, parce qu'il étoit fils d'Ammon. Les cornes de toutes les figures de bœuf qui représente dans Bacchus le soleil inférieur, sont en forme de croissant; on a donné

(1) Ægyptiis, Apis deorum maximus. (Lucian., *de Sacrificiis.*)

(2) *Zend avesta*, T. I, Part. II, p. 171.

(3) Ille suis Phœbi portat cum cornibus orbem (Man. lib. IV.). Manilius applique ce vers au bœuf comme emblême du soleil. = (4) Hygin, lib. I, cap. 22. = (5) Ælian, lib. XI, cap. X. = (6) Macrob. lib. I. cap. 21. = (7) Sidonius Apollinaris, *Carm.*, 22, v. 26.

(8) Aureo
Cornu decorum. (Horat. lib. II, od. XIX, v. 30.)

aussi au bœuf, symbole du soleil inférieur, les ailes recourbées. Chez les Grecs, dit Vinckelmann, les bœufs étoient consacrés au soleil, et ils traînoient le char de Diane [1] : dans toutes les théologies anciennes, le taureau remplit les fonctions relatives à la génération des êtres, et il figure comme un des premiers agens de la nature. Aussi avoit-il les caractères les mieux prononcés de la faculté génératrice.

« J'invoque, dit le Zend Avesta, le taureau qui » fait croître l'herbe en abondance, ce taureau pur » et qui a donné l'être à l'homme pur. [2]

» Adressez vos prières au taureau pur, excel» lent, céleste, saint, à ce principe de tout bien, » qui n'a pas été engendré, au taureau qui a donné » la pluie. [3]

» Le taureau unique étant mort, dit le même livre » sacré, les grains vinrent de la moelle de son » corps; des cornes sortirent les fruits, et tout le » reste sortit du taureau. [4]

» J'adresse ma prière au taureau d'où sont sortis » les êtres qui peuplent la terre, de qui viennent » les troupeaux et les arbres en abondance, le » taureau principe des biens nombreux qui sont » dans ce monde. [5] »

On lit dans le Zend Avesta une foule d'autres prières qui contiennent les mêmes idées théologiques.

[1] Winckel., *Hist. de l'art.*, T. II, p. 7. = [2] Zend Avesta, T I, Part. II, p. 86, 87. = [3] *Ibid.*, p. 424. = [4] *Ibid.*, p. 371. = [5] *Ibid.*, p. 201, 233.

Ces idées théologiques se retrouvent dans les contrées les plus reculées de l'orient, chez les Japonais, chez les Indiens : elles ont même pénétré dans les contrées glacées du nord de l'Europe.

§ IV. *Le bœuf Apis. — Ses rapports avec le Nil, cause principale de la fertilité de l'Égypte. — Symbole d'Osiris principe de la fécondité. — Avoit le don de la divination. — Le taureau dionysiaque chez les Grecs, étoit le même que le bœuf Apis. — Divers emblêmes du taureau.*

Les rapports du bœuf Apis avec le Nil, principale cause de la fertilité de l'Egypte, étoient consacrés par l'inauguration de ce dieu dans le temple de Nilopolis, ville dédiée à la divinité du fleuve. C'étoit là qu'il étoit d'abord nourri par les prêtres, durant quarante jours, jusqu'à la cérémonie de sa consécration, après quoi on le ramenoit à Memphis : c'étoit aussi dans les eaux du Nil ou dans des puits remplis de cette eau qu'il terminoit sa vie. De là l'origine des pronostics que l'on tiroit du bœuf sacré pour l'abondance de l'Egypte et pour la crue des eaux, qui commençoient tous les ans sous le signe du taureau. Le bœuf Apis étoit même le symbole du Nil (1) : on célébroit l'anniversaire de la naissance d'Apis, en même temps que l'accroissement du Nil commençoit à devenir sensible (2). Cette théophanie du bœuf Apis coïncidoit

(1) Jablonski, lib. I, p. 214. = (2) Ælian., lib. XI, cap. 10, *de Natur. animal.*

toujours avec l'époque où la crue du Nil donnoit l'espérance des premiers fruits, et avec la fête de ce fleuve.

Cette représentation des fleuves par le taureau, passa de l'Egypte dans la Grèce, qui le regarda aussi comme le dieu de la substance humide : Euripide appelle l'Océan ταυρόκρανος [1]; Hésiode appelle Neptune *Taurinus Neptunus* [2], et Hésychius, qui lui donne la même dénomination, dit qu'on célébroit en l'honneur de Neptune une fête appelée *Tauria*.

Suivant une des traditions sacerdotales sur Apis, si on le trouvoit avec tous les signes exigés, c'étoit un indice de l'abondance des fruits et des autres productions [3], il étoit alors regardé comme l'auteur de la fertilité de toute l'année; mais lorsque le Nil ne s'élevoit pas à la hauteur nécessaire pour donner l'abondance, les Egyptiens disoient qu'il avoit été arrêté, scellé par Apis.

Dans la table Bembina, on voit un bœuf ayant sur la tête deux aspics enfermés dans un cercle, pour indiquer la présence de la divinité, qui procéde d'une manière occulte à la production de tous les êtres; ce symbole appartenoit aussi au soleil, principal agent de la divinité dans ces opérations. Le hiéroglyphe de cette fécondité de la terre, est dans la table Bembina, un bœuf gras; ce qui rappelle le songe de Pharaon. [4]

[1] Euripid., *Orest.*, v. 1380. = [2] Hesiod. *Scut. herc.*, v. 104. = [3] Amm. Marcel., p. 245. = [4] *Genes.*

Les Egyptiens avoient fait, des divers membres du corps du taureau, des hiéroglyphes qui indiquoient les actes particuliers de la divinité ou de ses agens. Ainsi ils représentoient, par la tête du taureau, l'écoulement du fluide solaire sur la terre, par les pieds, le mouvement et l'agitation qui se répandent dans les diverses parties de la terre, pour le développement des germes. (1)

Le bœuf, qui étoit le symbole de tous les fruits provenant de l'agriculture, étoit représenté sous la figure du bœuf Opime, dont la queue n'étoit pas composée de crins, mais d'épis.

Pendant les quarante premiers jours après l'installation du bœuf Apis, les femmes seules pouvoient en approcher : « Elles relevoient leur robe en sa » présence, dit Diodore de Sicile (2), et se présen- » toient à lui dans toute leur nudité, après avoir » enlevé le duvet qui la recouvre. » On prétend que par une superstition semblable, les femmes Juives se deshabillèrent et dansèrent nues devant le veau d'or : c'est par de semblables motifs, suivant Pline, que les femmes des anciens habitans des îles Britanniques se présentoient toutes nues à certaines fêtes (3). Ces fêtes étoient consacrées à l'être générateur, qui étoit représenté partout sous l'emblême du bœuf et honoré par de pareilles cérémonies.

Les Egyptiens qui voyoient dans le bœuf Apis

(1) Abeneph. = (2) Diod. Sic., lib. I, p. 96. = (3) Plin., lib. XXII, cap. 1.

l'emblême vivant de la divinité suprême [1], du grand Osiris, du principe de la fécondité, étoient pénétrés de la plus vive douleur lorsqu'ils avoient perdu leur bœuf sacré, comme rien n'égaloit leur joie lorsqu'ils en avoient trouvé un qui fût digne de lui succéder. Leurs ennemis même ne croyoient pas pouvoir se venger d'eux d'une manière plus cruelle après la victoire, que de faire tuer le bœuf sacré, et les noms de Cambyse, d'Ochus sont devenus à jamais odieux à ces peuples, pour avoir mêlé le sang d'Apis à celui des milliers d'hommes qu'ils avoient massacrés. Mais on ne mettoit que peu de temps à retrouver le bœuf Apis; si nous en croyons Lucien, pour désigner le successeur d'Apis, il suffisoit aux prêtres de remarquer dans le troupeau, le bœuf le plus fort et le plus beau; dont l'aspect et le port le fissent distinguer des autres, et cela est vraisemblable, car ces marques distinctives dont les anciens ont tant parlé, lors même qu'elles n'existoient pas, les prêtres avoient bien l'adresse de les faire voir à une multitude prévenue, et avide de les rencontrer.

Apis, comme tous les autres symboles de la divinité, avoit le don de la divination. Pline parle de deux chambres contigues dans lesquelles il rendoit ses oracles; l'une étoit affectée aux pro-

[1] Toutes les fois, dit Horus Apollo (lib. I. cap. 6.) que les Egyptiens veulent désigner dieu ou l'élévation, ils peignent l'Accipiter ou l'Epervier. L'image de l'Accipiter devoit être empreint sur le dos d'Apis (Hérod. lib. III. cap. 28.); l'Accipiter et le Scarabée étoient les deux caractères de l'écriture sacrée que l'Egypte donnoit au taureau.

nostics heureux, l'autre aux pronostics sinistres [1]. Ceux qui le consultoient jugeoient encore de ses réponses, par la manière dont il prenoit de leur main, la nourriture qu'ils lui présentoient [2]. Il n'avoit voulu rien prendre de la main de Germanicus, et ce prince malheureux mourut quelque temps après [3]; mais cette indication n'étoit pas la seule : il lécha le manteau de l'astronome Eudoxe, et les prêtres en tirèrent l'augure de la célébrité que ce savant devoit acquérir un jour [4]. Il annonçoit aussi l'avenir par certains mouvemens du corps [5]. (*t*) Le bœuf Apis avoit le pouvoir, comme nous l'avons vu du serpent, de communiquer aux autres sa faculté prophétique, par exemple, aux enfans qui formoient son cortège lorsqu'il se mettoit en marche [6]. La jeune troupe chantoit des hymnes en son honneur, et aussitôt saisie de l'enthousiasme prophétique elle prédisoit l'avenir [7]. Elien décrit une autre manière d'exécuter cette divination : celui qui vouloit connoître l'avenir invoquoit Apis, des enfans qui jouoient et dansoient entre eux hors de l'enceinte du temple, étoient aussitôt saisis de l'esprit divin et faisoient des prédictions dont la certitude, dit-on, étoit reconnue [8]. Plutarque, parlant de cette faculté prophétique accordée

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. VIII, cap. 46. = [2] Solin., cap. 32. = [3] Amm. Marcel., lib. XXII p. 245. = [4] Diogen. Laert., lib. VIII. = [5] Lutatius *ad Statii. Thebaïd.*, lib. III. v. 478. = [6] Plin., lib. VIII, cap. 46. = [7] Solin., lib. II, cap. 32. = [8] Ælian., *Natur. animal.*, lib. IX, cap. 10.

aux enfans, dit qu'on tiroit surtout des augures des mots qui leur échappoient en jouant. Cette manière de prophétiser se retrouve dans la Grèce, à Phares ville d'Achaïe; Pausanias la compare à celle qui avoit lieu en Egypte au temple d'Apis [1]. La célébrité de l'oracle d'Apis attira dans son temple les princes et les héros les plus fameux, Alexandre-le-Grand, Germanicus, Auguste, Vespasien (*u*), Adrien, Septime Sévère. [2]

Sur les monumens anciens de la Grèce, on voit le taureau, avec divers emblêmes qui tous se rapportent à la divinité, à la fécondité, ou à l'agriculture: il étoit consacré à Jupiter, à Neptune, à Bacchus, à Apollon, il est un signe du Zodiaque, un signe monétaire (*v*), le conducteur des colonies, [3] l'emblême de leur établissement, surtout lorsqu'il est attaché au joug avec une vache, le symbole de la fertilité, de l'agriculture, des productions terrestres, de la terre même.

On le voit ayant au-dessous de lui, un ancre, ou une aigle avec ses ailes étendues, appuyée sur une

(1) Pausan., *Achaïe.* = (2) Arrian., *Exp. Alex.*, lib. III. — Tacit. *Ann.*, lib. II, cap. 49.—Sueton., *Vit. Augusti.*—Spart., *in adr.*, cap. 12.—*Id.*, *in* Sever.

(3) Le bœuf baissant la tête et fléchissant le genou, désigne l'établissement et la fondation d'une ville (Tristan. *Com. Hist.* lib. I. p. 27.) Nonnus (Dyonis. lib. IV.) dit en parlant du bœuf de Cadmus,

Et bovis vocalis in terram recumbentis flectebatur ungula,
Civitatis futuræ prænuntia.

couronne où la portant dans son bec; sur d'autres monumens il est avec l'étoile de Vénus, avec une torche allumée, avec des guirlandes de feuillage, avec des grains de froment, avec un ou deux petits poissons entre lesquels est un trépied. Ailleurs une victoire lui offre une couronne, il est avec des feuilles de lierre, une corne d'abondance, une lyre, une couronne de laurier, une couronne de fleurs ou de chêne, souvent il est entre deux dauphins, il a au-dessous de lui un serpent, trois petits globes avec un épi au-dessus, il est couché avec une clef sous lui, il est gissant aux pieds d'Hercule ou sur un trépied, il est entre les cornes de la charrue, il a la lune sur la tête, ou sur le ventre, ou sur le flanc avec deux cornes, il nage dans un fleuve, sa tête est ornée du lotos, il a sous lui le bouclier, une cigale est placée sur son dos, il a une cuve à ses pieds, il est orné de vignes, il a au-dessus de lui ou avec lui le soleil et la lune, souvent le caducée, une massue, la foudre, un javelot, le joug placé à son col, le lion, le chien, la chouette, le cheval. Il est quelquefois monté par un soldat, il est aux pieds de Cybèle, il est sous un navire dans le port, il sert d'enseigne à certains peuples à la guerre [1]. Comme le serpent, il a une face humaine (x).

Chez les Grecs le taureau Dionysiaque étoit le même que le taureau des Egyptiens, Apis, Mnevis ou Baccis, que le taureau Mithriaque des Perses. Le taureau ravisseur d'Europe, qui avoit son culte en

[1] Rasche, *Lexic. univ. Rei num. veter.*, T. V, Part. I, p. 636.

Béotie où on l'appeloit le bœuf de Cadmus, avoit pour type le bœuf Apis; comme lui il avoit sur son corps l'effigie de la lune [1]. Le taureau de Marathon, celui de Pasiphaé avoient la même origine.

Lutatius interprète de Stace voit dans Mithra empoignant les cornes du taureau, l'emblême du pouvoir du soleil sur la lune et les astres; mais c'est bien plutôt l'emblême du pouvoir du premier être sur les astres et sur toute la nature, ce qui est confirmé par ce vers de Claudien :

Et vaga testatur volventem sidera mithram. [2]

§ V. *L'idée du taureau embléme du principe fécondant, ne doit pas être séparée de l'idée du taureau embléme de l'agriculture.*

Bacchus qui développe les germes de la terre par sa chaleur fécondante, n'est pas différent de Bacchus qui mit le premier deux bœufs sous le joug : ces deux rapports sont nécessairement liés l'un à l'autre, ils ont la même origine et le même but, la production. [3]

Chez toutes les nations, le bœuf du labourage a été regardé comme sacré et inviolable, et si les Egyptiens n'eussent adoré que le bœuf, on pourroit croire que ça été le motif et l'origine de ce culte; mais ils adoroient tous les autres animaux utiles ou nuisibles : ce culte étoit donc symbolique, comme

[1] Pausan., *Bœotic.* = [2] Claudian., lib. I, *de Laud.*, stil. = [3] Diod. Sic., p. 77, 79.— Palladius, *in hist. Lausiaca*, cap. 51. *Bovem in deos referebant Ægyptii, quoniam per ipsum exercentes agriculturam, victum sibi parabant.*

celui de toutes le sdivinités égyptiennes, qui se rapportoit aux causes des choses naturelles ou à leurs effets; les Egyptiens ont regardé ces animaux comme des images vivantes de la divinité, parce qu'ils voyoient en eux quelques unes de ses propriétés.

Ils immoloient des bœufs et des veaux mondes, mais il ne leur étoit pas permis de sacrifier des génisses [1]; la loi de Solon défendit de sacrifier un bœuf, mais cette loi n'étoit appliquable qu'au bœuf servant à l'agriculture [2] (*y*). Les Romains ne souffroient pas qu'on immolât un bœuf à Cérès [3]: Columelle nous apprend qu'on avoit une telle vénération pour cet animal, qu'anciennement c'étoit un crime aussi grave d'attenter à la vie d'un bœuf, que d'attenter à celle d'un homme [4]. Chez les anciens Grecs, on attendoit que les bœufs eussent cinq ans pour en faire des sacrifices [5]; Diomus fut le premier qui osa violer cet usage à Athènes. [6]

Ammonius, dans Plutarque [7], « dit que Cadmus » donna à l'alpha le premier rang parmi les lettres, » parce que alpha, en Phénicien, signifioit bœuf, » animal qu'il comptoit non le second ou le troi- » sième, comme fait Hésiode, mais le premier des » ustensiles nécessaires à l'homme. » C'est ce qui a fait dire à Eusèbe que les Egyptiens adoroient avec

[1] Herod., lib. II, cap. 41.= [2] Alex., *ab Alex.*, T. I, p. 692. — Plut., *Vit. Sol.* = [3] Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 413. = [4] Columel, *in præm.* lib. VI, T. II, p. 290. = [5] Homer., *Iliad.*, lib. II, v. 403, lib. VII, v. 315. = [6] Porphyr., *de abstinentiâ*, lib. XI, § 10.= [7] Plut., *Sympos.*, lib. IX, *quæst.* 3.

la plus grande vénération, toutes les choses dont ils tiroient de grands avantages, et qu'ils plaçoient au premier rang, tout ce qui pouvoit leur procurer une heureuse vie par l'abondance. Or, la première et la principale source de l'abondance est l'agriculture, qui ne peut se faire sans le bœuf; c'est pourquoi l'antiquité primitive l'a choisi pour symbole de la divinité bienfaisante qui est le premier des êtres, comme dans l'agriculture le bœuf étoit le premier des animaux, aussi lui donna-t-on le nom de la première lettre de l'alphabet, qui lui étoit également appliquable sous l'un et l'autre rapport. Le dictionnaire Chaldaïque de Mœsius nous apprend que le mot Aluph, dont les Grecs ont fait leur alpha, ne signifioit pas seulement le commencement, le principe, mais qu'il signifioit encore le bœuf. [1]

§ VI. *La doctrine du principe actif et du principe passif se retrouve dans Apis et la vache Athyr.*

Suivant Vossius, le mot *ap* signifie père, dans la langue des Egyptiens; c'étoit leur manière de prononcer le mot *papœus*, qui a la même signification:

[1] Si on fait attention à l'Aleph samaritain, on y trouvera quelque image grossière d'une tête de bœuf avec ses deux cornes. On voit ici une trace du passage des Hiéroglyphes aux lettres courantes, et il n'est pas étonnant que les Chananéens, ou les Egyptiens leurs voisins, ayent donné à leur première lettre le nom et la figure de l'animal le plus utile, si révéré parmi eux, et si commun dans leur ancienne écriture Hiéroglyphique. (Debrosses, *Mechan.* du langage, t. I. p. 430.)

« Jupiter, dit Hérodote [1], étoit appelé par les » Scythes royaux, *papœus*, nom qui, à mon avis, » lui convient parfaitement, et la terre, *apia.*» Les mots papæus et apia exprimoient donc le père et la la mère, le mâle et la femelle : ce culte fut porté dans le Péloponnèse. Le premier nom de ce pays fut Apia, c'est-à-dire, la terre adorée sous la forme d'une vache : cette forme s'est conservée dans les médailles d'Apollonie et de Corcyre, colonies de Corinthe, qui faisoient partie du Péloponnèse.

Ici se retrouve, sous d'autres formes, la doctrine orientale du principe actif, du principe passif, et du résultat des deux [2]; c'est l'union d'Osiris avec la lune principe actif, représentée par la vache Athyr qui donne naissance à Apis, le même qu'Epaphus ou Iacchus, symbole des productions des deux premiers principes. Le bœuf Apis, ainsi que Bacchus Zagrée, Osiris, Mithra, Jupiter, étoit considéré d'abord comme l'auteur et le producteur de toutes choses, comme le maître souverain de la génération des corps, et il étoit en même temps considéré comme produit, sous le même nom d'Apis qu'il avoit conservé chez les Egyptiens, et sous celui d'Epaphus

[1] Herod., lib. IV, § 69.

[2] *Plutarchus, Osiridem et Isidem, quos æternos deos Ægyptio aiunt esse, eosdemque cum sole et lunâ faciunt, ob beneficium agriculturæ; alterum sub tauri, alterum sub vaccæ specie, sub quibus, primi hominibus comparuisse credebant, fuisse cultos copiose describit in libro de Iside et Osiride.* (Kircker, *Obelisc. Pamphyl.*, 258.)

que lui avoient donné les Grecs, lorsque ces peuples voyoient en lui l'emblême des productions. Apis étoit donc le père et le fils, comme l'étoit Bacchus Eubule ; quant à la vache Athyr, elle étoit comme Isis, Cérès, Vénus, etc., la mère des générations.

Cet animal mystique, au large ventre, ayant dans ses mamelles un lait abondant, nourriture toujours prête à être donnée aux mortels, présentant sur sa tête le croissant de la néoménie, figuroit bien la déesse mère de tous les êtres. La déesse Athyr étoit anciennement consacrée dans la religion des orientaux; elle fut une des plus anciennes divinités des Egyptiens ; elle avoit dans toute l'Egypte des temples célèbres, nombreux et très fréquentés ; son culte étoit en grand honneur, surtout à Chuses, village placé dans un beau site au nome Hermopolitain [1]. La vache Athyr étoit nourrie à Momemphis, comme le bœuf Apis l'étoit à Memphis, et le bœuf Mnévis à Héliopolis [2]. Le principe passif ainsi caractérisé sous l'emblême d'une vache, étoit honoré sous ce symbole, comme un des principes universels. On le chantoit dans les cantiques sacrés, on en répétoit trois fois le nom par acclamation religieuse. [3]

Chez les autres peuples, et particulièrement chez les Grecs, le principe passif prenoit le nom de toutes les déesses qui remplissoient ses fonctions. Ils le désignèrent, tantôt sous le nom de Junon, tantôt

[1] Ælian., lib. XI, cap. 27, *de animal.* = [2] Strab., lib. IX, p. 552. = [3] Damascius, apud Wolff, *Anecdot.*, T. III, p. 260. —Cudworth., *Syst. intel.*, p. 549.

sous celui de Cérès, de Proserpine, de Minerve, de Diane, ce fut aussi Vénus, mais la Vénus céleste [1] : ce fut la lune, divinité adorée par toutes les nations. Sous quelque dénomination qu'on la présente, c'étoit la nature ; c'étoit la mère de tout ce qui existe : *Ea quæ incunabula et semina omnibus præbuit* [2]. C'étoit Isis, c'étoit le principe de tous les biens dont jouissent les mortels. [3]

« Déesse souveraine [4], Reine du ciel, soit que » vous soyez la bienfaisante Cérès mère des bleds, qui » avez ôté aux hommes l'ancien usage du gland dont

(1) Plut., *Vit. Crassi.*

(2) *Illa quidem totum dignissima temperat orbem*
Illa tenet nullo regna minora deo ;
Juraque dat cœlo, terræ, natalibus undis.
Perque suos initus continet omne genus:
Illa deos omnes, (longum numerare,) creavit ;
Illa satis causas arboribusque dedit. (Ovid. *Fast.* lib. IV. v. 91 et seq.)

(3) Il y avoit en Egypte le nome *Athyrbites*, et dans ce nome la ville d'Atarbechis dont Strabon a rendu le nom par celui de la ville de Vénus, la déesse y avoit un temple consacré, et les anciens nous disent que la vache Athyr étoit le symbole vivant de Vénus.—Hérodote (lib. II, cap. 41.) dit que cette ville étoit dans la préfecture Prosopitès, et Strabon dit que le nom *atarbechis* signifie Aphroditopolis.

(4) *Summates dea* (Apul.) Le commentateur d'Apulée dit sur cette expression : *omnia feminina numina continet, quemadmodum Osiris omnia masculina, unde eam summatem deam vocat.*

» ils vivoient à la manière des brutes [1], et qui avez » adouci leurs mœurs en leur donnant une autre » nourriture... Ou, Vénus céleste qui, dans la nais- » sance du monde, avez uni les deux sexes et éter- » nisé le genre humain, soit que vous soyez la sœur » d'Apollon, qui avez mis au monde tant de » peuples, et qui êtes révérée dans le temple ma- » gnifique d'Ephèse; ... ou la redoutable Proser- » pine, ... vous qui êtes le second flambeau de l'u- » nivers, et qui, par vos humides rayons, nourrissez » les plantes et développez les germes, vous qui ré- » pandez diversement votre lumière, à proportion » que vous vous approchez ou vous éloignez du so- » leil. Grande déesse, sous quelque forme et par » quelques cérémonies qu'on vous révère, secou- » rez-moi dans mes extrêmes disgraces. [2] »

La déesse répond à cette invocation: « Je suis la » nature mère de toutes choses, la maîtresse de » tous les élémens, la production initiale des siécles » (*sæculorum progenies initialis*), la souveraine » des divinités, la reine des mânes, la face uniforme » des dieux et des déesses (*deorum dearumque fa- » cies uniformis*). Je gouverne à mon gré les bril- » lantes voûtes célestes, les vents salutaires de la » mer, et le triste silence des enfers. Je suis la di-

[1] Vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit Arista. (Virg. *Georg.*, lib I.)

[2] Apul., *Metam.*, lib. XI.

» vinité que toute la terre révère sous plusieurs » formes, avec des cérémonies diverses, et sous des » noms différens. Les Phrygiens m'appellent la mère » des dieux, déesse de Pessinunte; les Athéniens, » qui sont autochthones, me nomment Minerve Cé- » cropienne; chez les habitans de l'île de Chypre, » mon nom est Vénus de Paphos; chez les Crétois » habiles à tirer de l'arc, Diane Dictynne; chez les » Siciliens, Proserpine Stygienne. A Eleusis, on » m'appelle l'ancienne Cérès, d'autres me nomment » Junon, d'autres Bellone, d'autres Hécate, d'autres » Némésis. Les Ethiopiens que le soleil, à son lever, » éclaire de ses premiers rayons; les peuples de » l'Ariane aussi bien que les Egyptiens qui sont les » premiers savans du monde, m'appellent par mon » véritable nom, la *reine Isis*, et ils m'honorent par » les cérémonies qui me sont le plus convenables...»

Apulée donne ensuite la description de la procession d'Isis : après les dieux, dont il montre divers attributs, paroissoit une vache élevée sur ses pieds de derrière, figure de la déesse mère de toutes choses; un des prêtres la portoit sur ses épaules, avec une démarche majestueuse, un autre tenoit une corbeille où étoient enfermés les mystères de la religion. Toutes les déesses mères avoient souvent des cornes pour ornement, et elles portoient le surnom de *tauropolia*. Isis, leur prototype, avoit non-seulement des cornes, mais on la voit, sur des monumens anciens, avec toute la tête de vache sur un corps de femme; entre ses deux grandes cornes on voit

souvent l'œuf symbolique du monde [1]. Mercure donne à Isis un casque de tête de taureau ; Astarté, chez les Phéniciens, avoit la tête du taureau : Hécate étoit invoquée sous le nom du taureau. [2]

§ VII. *La Lune principe passif. — Les Anciens lui attribuoient une action féconde propre au développement des germes.*

Suivant Hérodote [3], Apis naissoit d'une vache qui l'avoit conçu par l'action du feu céleste dont elle avoit été frappée : Pomponius Méla raconte aussi cette naissance miraculeuse du bœuf Apis [4]. Suivant Plutarque, Apis naissoit d'une vache qui, au moment du coït, éprouvoit l'action de l'influence de la lune, lorsque cette planète répand une lumière féconde sur la terre [5]. Cette opinion étoit surtout accréditée chez les Egyptiens : c'étoit principalement à l'époque où ils célébroient leur fête des Pamylies, ou de la fécondité universelle, qu'ils célébroient aussi l'entrée d'Osiris dans la lune, suivant l'expression de Plutarque, c'est-à-dire, l'action d'Osiris sur la lune, à l'occasion d'Apis, image vivante d'Osiris.

Les anciens attribuoient à la lune une action féconde dans le développement des germes ; selon leur croyance, elle étoit l'agent immédiat du principe

(1) Montfaucon, *Ant. Exp.*, T. II, p. 143. = (2) Porphyr., lib. III, § 17. = (3) Herod., lib. III, cap. 38. — Ælian., *de anim.* lib. XI, cap. 10. — Suidas, v. Ἀπίδες et Ἆπις. = (4) Pompon. *Mela*, lib. I, cap. 9. = (5) Plut. *de Isid. et Osir.*

générateur, la dépositaire de la substance humide fécondante dont Osiris étoit le maître et le dispensateur. Sous ce rapport, elle étoit la même divinité qu'Isis; aussi Plutarque appelle-t-il la lune l'épouse féconde d'Osiris : les anciens l'appeloient la mère des générations, et c'est comme agent immédiat du principe producteur, qu'elle fut regardée comme l'agent de la génération d'Apis, le même qu'Epaphus ou Iacchus, symbole des productions.

Ces idées sur la puissance de la lune, regardée comme agent immédiat des générations, se retrouvent dans tous les naturalistes, les philosophes, les théologiens et les métaphysiciens de l'antiquité. [1]

L'auteur du Pœmander, ouvrage qui contient les principes de la théologie des Egyptiens, l'appelle le grand instrument dont se sert la nature pour métamorphoser la matière élémentaire sous toutes les formes. [2]

La saine physique a, de nos jours, réduit toutes les fonctions de la lune à la mesure des douze principales portions du temps, et aux marées dont on la croit la cause; mais les anciens lui firent honneur d'une foule d'opérations auxquelles elle est étrangère, et lui assignèrent des qualités qu'elle n'a pas : on attribua à la lune la fraîcheur et l'humidité de la nuit, on la regarda comme le principe humide qui, mêlé au principe ignée, développoit tous les corps dont la terre fournissoit la matière.

[1] Euseb., lib. III, cap. XI, p. 113. — Origen., *Com. in Math.*, p. 113.—Proclus, *in Tim.*, lib. IV. = [2] Pœmand., T. II.

Pline, après avoir fait l'énumération de tous les phénomènes produits par la lune, de ses apparences, de ses mouvemens, lui confie l'administration du principe humide végétal, qu'elle dispense par une action douce [1]. Cette idée s'accorde avec celle qu'en donne Plutarque [2]; Macrobe croit aussi à cette propriété de la lune et à son action sur les corps même inanimés [3] : il pense, comme Pline et Plutarque, que sa chaleur douce et tiède entretient l'humidité, la nourrit, la répand comme une douce rosée sur les corps qu'elle pénètre, et il cite le témoignage d'Alcman, poète lyrique qui appelle la rosée, la fille de l'air et de la lune. Macrobe lui donne aussi la propriété d'ouvrir et de détendre les pores du corps, et il prétend que c'est à ce titre que Diane préside aux accouchemens : on voit aussi, dans le même auteur, l'origine du préjugé sur le changement des temps qu'amènent les phases de la lune.[4]

Cicéron n'a pu se défendre de ces erreurs, et il reconnoît, dans son Traité de la nature des dieux, qu'il sort du corps de la lune des émanations qui servent à l'accroissement et à la nourriture, tant des animaux que des plantes, ainsi qu'à l'entretien de leur fraîcheur. [5]

La théologie a adopté les erreurs de la physique; elle a surtout fait de la lune le grand réservoir du principe humide favorable à la végétation. C'est dans la

[1] Plin., *Hist. Nat.*, lib. II, cap. 9. = [2] Plut., *de Is. et Osir.* = [3] Macrob., *Saturn.*, lib. VII, cap. 16. = [4] Macrob., *Somm. Scip.*, lib. I, cap. 6. = [5] Cicer., *de Nat. deor.*, lib. II, cap. 19.

lune que les Egyptiens plaçoient la force demiourgique d'Osiris, qui la remplit des principes de génération qu'elle répand ensuite et qu'elle dissémine dans l'air [1]; cette idée des Egyptiens se retrouve dans les livres des Perses [2], où la lune est fécondée par le taureau qui, dans la cosmogonie persanne, figure comme un des premiers agens de la nature, et dont l'action est toujours combinée avec celle de la lune dépositaire de l'activité féconde du taureau: cette expression se retrouve dans un grand nombre de passages du Zend Avesta. On y lit une foule de prières qui contiennent les mêmes idées théologiques sur le taureau et sur la lune, toujours unis dans leur action féconde. Nous nous contenterons de citer une de ces prières.

« Je prie la lune qu'elle me soit favorable, elle » qui garde la semence du taureau, qui a été créée » unique, et de laquelle sont venus les animaux de « toute espèce.... La lune est un esprit céleste qui » possède la lumière, qui accorde la lumière et l'éclat » à la terre. Lorsque la lumière de la lune répand » la chaleur, elle fait croître les arbres, elle mul- » tiplie la verdure sur la terre; avec la nouvelle » lune, avec la pleine lune viennent toutes les pro- » ductions. J'invoque la lune qui est brillante, » éclatante de lumière et de gloire, qui paroît en » haut et échauffe, qui donne l'esprit élevé et la » paix, qui rend agissant, la lune bienfaisante qui » produit la verdure et l'abondance, brillante,

(1) Plut., *de Isid. et Osir.* — (2) *Zend Avesta*, T. I, Part. II, p. 86.

» principe de santé, Ized plein de lumière, germe » d'une génération abondante, germe grand. [1] »

Le bœuf Apis, image vivante d'Osiris, étant engendré par la lumière féconde, qui part de la lune et va frapper la génisse dont elle excite les désirs, devoit avoir plusieurs traits de ressemblance avec les formes de cet astre : ces rapports étoient si nombreux et si marqués, que quelques auteurs ont cru qu'il étoit exclusivement le symbole de la lune. Elien compte jusqu'à vingt-neuf marques distinctives, ou attributs caractéristiques d'Apis [2] ; l'une des principales étoit une tache blanche qu'il devoit avoir sur l'épaule, semblable pour la forme à celle de la lune dans son croissant [3]. On voit dans la table Bembina ou Isiaque la figure d'un bœuf moitié noir et moitié blanc, qu'on attribuoit à la lune, parce qu'elle représentoit les ténèbres et la lumière, que donne alternativement cet astre ; ses cornes forment un cercle, avec une petite flamme au milieu, emblême de la force ignée que les anciens supposoient dans la lune, et qu'ils disoient féconder les parties inférieures du globe, ce qu'indiquoient les testicules que cette figure avoit appendus au col, et qui, suivant Plutarque, étoient ceux d'Osiris, c'est-à-dire, du principe qui fécondoit Isis, soit qu'on la considérât comme la lune ou comme la terre.

[1] *Zend Avesta*, T. II, p. 16, 17. = [2] Ælian., *de Nat. anim.*, lib. XI, cap. 10. = [3] Plin., *Hist. Nat.*, lib. VIII, cap. 46. — Tobie, cap. XXXIII. — *Am.* Marc., lib. XXII, cap. 45.

L'on voit que, dans cette théologie, l'eau, le soleil, la terre ne sont pas exclusivement Osiris et Isis, et que le feu, la sécheresse, la mer, ne sont pas exclusivement Typhon. Ce qu'il y a de vrai dans ce système, c'est d'attribuer à Typhon, ce qui dans les différentes substances, pêche soit par excès, soit par défaut contre l'ordre, le bien, la reproduction, et de regarder au contraire tout ce qui est bien ordonné, tout ce qui est bon, utile, productif, comme l'ouvrage d'Isis, comme le symbole, l'image d'Osiris. Ainsi Osiris et Isis, dirigés par une seule et même raison, gouvernent l'empire du bien, et sont les auteurs de tout ce qu'il y a de beau, de parfait, d'utile dans la nature: Osiris en donne les principes actifs, Isis les reçoit de lui, et les distribue à tous les êtres [1]. Ils domptent, ils enchaînent Typhon, principe destructeur, génie du mal, qui souvent brise de nouveau ses fers et fait la guerre à Horus, dieu symbole des choses produites, qui n'est jamais sans principe de destruction.

Les Egyptiens donnoient à la lune les deux sexes, comme ils les attribuoient à plusieurs de leurs divinités [2]; mais elle n'avoit pas cette propriété aussi éminemment que les divinités dans lesquelles les Egyptiens voyoient les principes actifs de la nature, les causes efficientes de tous les êtres : la lune n'avoit cette duplicité de sexe que par rapport à la

[1] Plut., *Traité d'Isis et d'Osiris*, T. XVI, p. 150. = [2] Jablonski, lib. I, cap. 3, p. 64.

terre, sur laquelle elle versoit les principes de fécondité qu'elle avoit reçus d'Osiris. Elle avoit donc le sexe féminin dans ses rapports avec Osiris ou le soleil, et le sexe masculin dans ses rapports à la terre.

§ VIII. *Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io. — Elle étoit encore l'Isis égyptienne. — Ses aventures allégoriques établissent ses rapports avec la lune et avec Isis.*

Les Argiens donnoient à la lune le nom mystique d'Io : Hérodote dit positivement qu'Io étoit l'Isis égyptienne [1] ; les Egyptiens représentoient leur Isis, comme les Grecs leur Io. Les mythologues grecs ont prêté à Io des aventures allégoriques qui établissent ses rapports avec la lune et avec l'Isis égyptienne ; elles avoient toutes les trois des propriétés communes, considérées surtout comme principe de l'humidité. C'est à Isis et à la lune que les Egyptiens attribuèrent la crue des eaux du Nil : ils pensoient que leur fleuve croissoit tous les ans des larmes d'Isis, et qu'on lui devoit ce débordement qui fécondoit les champs [2] ; on attribuoit la même vertu à Io. Dans la mythologie grecque, Jupiter ordonna à Mercure de tuer Argus, de conduire Io à travers la mer en Egypte, et d'en faire la déesse Isis : qu'elle soit chargée, lui dit-il, de faire monter les eaux du Nil, d'amener les vents et de sauver les

(1) Herod., lib. II, cap. 41. = (2) Pausanias, *Phocid.*, p. 250.

vaisseaux [1]. Lutatius, commentateur de Stace, nous dit qu'à Coptos, ville d'Egypte, on adoroit Io sous le nom d'Isis, et que les cérémonies religieuses qui se faisoient au son du sistre, en l'honneur de cette déesse, avoient pour objet le débordement du Nil, qu'elle provoque [2]. Isis, dit Servius, commentateur de Virgile [3], est un génie bienfaisant qui, par le sistre qu'elle tient à la main, nous figure l'action imprimée aux eaux du Nil, dans ses divers mouvemens de crue ou de diminution. La statue symbolique d'Eléphantine étoit destinée à représenter la nouvelle lune du printemps, qui imprimoit le premier mouvement de crue aux eaux du Nil [4]. A la nouvelle lune du solstice d'été commençoit l'année avec le débordement, qui s'opéroit d'abord lentement, et ensuite avec la plus grande impétuosité [5]. Plutarque a cru même apercevoir entre la graduation des diverses coudées de hauteur du Nil, une correspondance avec la progression graduée de la lumière de la lune, depuis le croissant jusqu'à la nouvelle lune [6]. Cette opinion, qui n'a aucune réalité, prouve l'influence que les Egyptiens donnoient à la lune ou à Isis sur le Nil.

[1] Lucian., T. I, p. 124.=[2] *Schol. Statii Theb.*, lib. I, cap. 65. Aucun monument ancien d'Egypte ne prouve que la lune y ait été adorée sous le nom d'Io. Ce nom a été porté en Egypte par les Grecs.

[3] Servius, *ad Æneid.* lib. VIII, v. 696. [4] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 12.=[5] Plin., *Hist. Nat.*, lib. XVIII, cap. 18.= [6] Plut., *de Isid. et Osirid.*

Ovide, décrivant une fête isiaque [1], dit qu'il y vit porter Io, dont le front étoit surmonté des cornes de la lune, et étoit couronnée d'épis : elle étoit accompagnée d'Apis.

Suivant une autre tradition, Io mourut en Syrie, près du mont Silphius, où Séleucus, dans la suite, bâtit la ville d'Antioche, et dans laquelle Vespasien fit élever, en l'honneur de la lune, une colonne de bronze, à la base de laquelle il plaça quatre taureaux. Là étoit l'ancienne ville d'Iopolis, bâtie dans l'endroit même où les fils d'Inachus se fixèrent, leur père les ayant envoyés à la suite de leur sœur, comme Agénor envoya Cadmus à la poursuite d'Europe; ils s'étoient arrêtés dans ce lieu, après une vision dans laquelle Io leur apparut sous la forme d'une vache qui articuloit des sons et qui leur disoit : *Je suis Io, qui habite ces lieux.* A leur réveil ils s'empressèrent de lui élever un temple; et ils jetèrent les fondemens d'Iopolis, qui devint leur séjour. Cadmus bâtit aussi la ville de Thèbes, dans le lieu où il vit s'arrêter un bœuf : aussi, dans les Dionysiaques de Nonnus, Cadmus raconte-t-il cette histoire d'Io, comme étant arrivée dans sa famille [2]. Eustathe dit que la figure de la vache qui servoit à peindre Io, n'étoit qu'une image de la lune. [3]

[1] Ovid., *Metam.*, lib. IV, Fab. 13. = [2] Nonnus, *Dionys.*, lib. III, v. 150. = [3] Eustath., *Com. in Dionys. Perieg.*, 94.

§ IX. *La nuit, adorée comme divinité mère de tous les êtres, sous les noms d'Athyr ou de Vénus ténébreuse.*

Le mot athyr signifie encore à présent la nuit chez les Coptes, et Vénus étoit adorée en Egypte sous le nom de *Scotia*, ténébreuse: Hésychius nous apprend qu'elle avoit un temple sous ce nom [1]. Le nom de Vénus ne fut connu des Egyptiens que lorsque les Grecs s'établirent parmi eux : cette divinité s'appeloit Athyr dans la langue de ce pays. Or, dans le système théologique des Egyptiens, la nuit ou les ténèbres étoient le principe de tout [2]; mais ce sont ces ténèbres qui avoient été le berceau de la nature universelle, qui en contenoient les principes et les élémens, et que toutes les cosmogonies ont connues sous les noms de cahos, d'érèbe, de matière confuse, d'espace informe, selon les différens langages des temps et des lieux. Les Egyptiens firent de cette notion un personnage symbolique, et même une divinité mère de tous les êtres, qui répondoit à-peu-près à la Vénus céleste, ou Uranie des Grecs, à leur Lucine ou Illythie, même à leur Junon, et à toutes les divinités femelles qui renfermoient dans leur vaste sein tous les corps dont l'assemblage et les rapports forment ce qu'on appelle la nature.

Ainsi les ténèbres divinisées sous le nom de Vénus ou d'Athyr, et caractérisées sous l'emblême d'une

(1) Hesychius, v. Σκοτία. = (2) Damascius, *de principiis in Anecdot. Wolf*, T. III, p. 260.

vache, étoient honorées en Egypte, comme un des principes originaires et universels, comme la matière et la mère des êtres. Dans les cantiques sacrés, on en répétoit trois fois le nom : O nuit! nuit sacrée ! nuit mère de tout !

La nuit, comme divinité mère, eut des temples et des oracles [1]. On composa l'histoire de sa fécondité : « Au commencement, dit Aristophane [2], » étoient le cahos, la nuit, le noir érèbe et le » vaste tartare. Il n'y avoit ni terre, ni air, ni ciel » dans les profondeurs sans fin de l'érèbe ; la nuit » aux ailes noires enfanta un œuf sans germe, du- » quel, après une certaine révolution de temps, » sortit l'amour, s'élevant avec des ailes d'or, » comme un tourbillon violent. S'étant mêlé ensuite » avec le noir cahos ailé dans le vaste tartare, il » produisit notre espèce et nous amena à la lumière. » Les immortels n'étoient point, avant que l'amour » eût mêlé toutes choses ; de ce mélange furent faits » le ciel, l'océan, la terre..... Levez les yeux, con- » templez cette voûte immense et azurée, sur la- » quelle se promènent les astres ; croyez-vous que » ce soit un désert où régnent le vuide et le néant ? » c'est le berceau primordial de la nature ; c'est la » déesse même qui a produit le monde, qui le nour- » rit par ses bénignes influences ; c'est la nuit mère » de tout, qui s'est retirée à la circonférence pour » faire place à son premier-né, enfant unique

[1] Pausan., *Attic.*, p. 97.= [2] Aristoph., *Aves*, v. 694.

» qu'elle tient toujours entre ses bras humides, et » sur lequel à la fin de chaque jour, elle abaisse son » voile ténébreux, pour assurer son repos dans le » silence de la nature. »

L'œuf enfanté par la nuit étoit sans germe, pour faire entendre que la nuit l'avoit conçu d'elle-même, sans autre agent qui eût concouru avec elle.

Suivant Orphée, l'amour, sorti de cet œuf divin, étoit le premier-né de l'univers, dieu de double nature, céleste et terrestre. Il s'éleva dans l'espace obscur, avec des ailes de feu, pour répandre partout la lumière ; il tenoit en sa main les clefs du ciel, de la terre et des eaux, pour ouvrir à tous les animaux les portes de la vie. Sa voix mugissante qui les appelle, retentit d'un bout à l'autre de l'univers, dont il tient en main le gouvernail et le sceptre, régnant également sur les dieux et sur les hommes qu'il a tous également formés.

On reconnoît dans cette cosmogonie, la fable de Cneph et d'Athyr chez les Egyptiens, et toutes les autres cosmogonies dont le fonds des idées est partout le même, un principe universel d'activité donnant la vie à tout ce qui existe. Selon la théogonie d'Hésiode; le premier de tous les dieux est le cahos, le second la terre, le troisième l'amour : « ce dieu » le plus beau de tous, qui soumet à ses lois les » cœurs et les pensées des hommes et des immortels [1]. » L'amour, ce dieu, le maître et le sou-

[1] Hésiod., *Theogon.* v. 116.

verain des autres dieux, est le principe actif qui meut, qui règle tout dans le ciel, dans le tartare, et sur la terre; c'est le Jupiter universel, exprimé d'une manière plus gracieuse et plus poétique par Hésiode. Un fragment de Sanchoniaton, rapporté par Eusèbe, offre les mêmes traits: on y voit une substance ténébreuse, un amas informe, dans lequel agit sourdement une sorte d'ame ou d'esprit aveugle, qui se nomme *désir ou amour*; de l'action de cet esprit sort une lumière éclatante qui produit le soleil et la lune. La terre et la mer s'échauffent par l'air enflammé, l'éclair brille, le tonnerre éclate; à ce bruit terrible les animaux s'éveillent, comme d'un sommeil profond, et commencent à se mouvoir sur la terre et dans les eaux. L'idée d'amour appliquée au principe universel d'activité, se développa bientôt par celle de la cosmogonie. L'amour fut le dieu qui organise, qui anime, qui donne l'être, la forme, le mouvement, la vie, le sentiment à tout ce qui respire, à tout ce qui est: il fut l'ame, le nœud, le soutien du monde [1]. Ainsi le même amour qui fut fils de Vénus Cythérée, fut aussi fils de Vénus céleste, l'enfant de la nuit, le père du jour, le dieu du feu [2], l'auteur, le lien, l'ame de l'uni-

[1] Boet. de Cousol., lib. II, *Metr.* VIII.

[2] L'amour, dieu du feu, étoit le même que Phta, dieu des Egyptiens, dont les Grecs ont fait leur Vulcain (Euseb., *Præp. Ev.* III. XI. — Cicéron, *de nat.* 3. 22. — Jamblic., *de myster. Egypt.* l. 8. 8.) et qui étoit sorti de l'œuf symbolique. Il étoit aussi

vers. Vénus fut à son tour la nuit, elle fut la mère première des êtres : *Je te chanterai*, dit Orphée, *ô nuit, mère des dieux et des hommes, nuit sacrée, principe de tout, qu'on nomme encore Vénus* [1]. Chez les Egyptiens Athyr étoit Vénus, Isis présidoit aux amours, Olen de Lycie dit que Lucine ou Illithye étoit mère de l'amour [2]. Enfin, ce fut la nature productrice, décorée de cent titres que l'antiquité fabuleuse lui donne; mais ces idées, toujours à la disposition des poëtes, ont pris chez les Grecs des couleurs et des nuances si différentes, que l'amour et sa mère ont perdu leur empire sur le monde universel, et ont été réduits aux emplois très

nommé Ephaiste, mot qui, dans la langue copte, signifie, *celui qui fait, qui dirige, qui ordonne* : il étoit nommé sur un obélisque d'Hiérapolis, *le père* des dieux ; c'est à ce même Phta que s'adressoit, sous un autre nom, la fameuse inscription du temple de Saïs qui se terminoit par ces mots *le fruit que j'ai produit est le soleil* (Am. Marcel. 17. — Jablonski. 1. 3. p. 69.). Minerve a été quelquefois confondue avec Vulcain, comme étant l'une et l'autre divinités artistes (Jablonski, *ibid.* p. 78.) : l'amour comme Phta, portoit la lumière aux dieux et aux hommes; il étoit l'Ether, le soleil et tous les astres. Il forgeoit comme lui la foudre de Jupiter, et les traits qui blessent les amans. Ces idées sorties originairement d'une même tige, se multiplioient, selon qu'il plaisoit aux poëtes et aux prêtres.

(1) Le nom de Maïa, donné à Cybèle, à Rhœa, etc., étoit aussi donné à la nuit.

Maïa suprema deum, dea nox, qui talia faris. (Proclus, *in Tim.*)

(2) Pausan., lib. IX, cap. 27.

subalternes, d'enflammer et de tourmenter les amans. [1]

Le mois Athyr étoit le nom du troisième mois de l'année des Egyptiens : il répondoit à notre mois de novembre, lorsque le soleil s'approchant du capricorne, rend les jours plus courts et les nuits plus longues; alors en Egypte, l'inondation du Nil finissoit, la terre sortoit de dessous les eaux, la verdure, les fleurs et la fécondité naissoient de toutes parts. Ce mois étoit consacré aux fêtes de la nuit; c'étoit celui dans lequel les Egyptiens célébroient la grande fête d'Isis, depuis le dix-septième jour jusqu'au vingtième. Dans les processions de cette fête, on portoit des vases remplis d'orge et de bled; on y promenoit et on montroit au peuple la statue dorée d'un Apis, symbole du jour ou du soleil, couvert d'un drap noir, symbole de la nuit. [2]

Dans la théologie des Phéniciens(*aa*), la nuit étoit également le principe des choses créées [3]. Eudême, ancien philosophe péripatéticien, disciple et auditeur d'Aristote, confirme à cet égard le témoignage de Sanchoniaton. [4]

(1) Batteux, *Hist. des Causes premières.* = (2) Plut., *de Isid. et Osir.*

(3) Sanchoniat., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 10. — Jablonski a rassemblé dans les Mélanges de Leipsic (vol. 6, p. 60, 61.), tous les passages des Anciens qui prouvent que les Grecs attribuèrent la divinité d'Athyr à Junon aussi bien qu'à Vénus, l'une et l'autre étant considérées comme mères génératrices des êtres. = (4) Damascius, *in Anecdotis græcis. Wolf.*

Les Grecs élevèrent un grand temple à la nuit, dans les temps les plus reculés. L'auteur de l'argument des Pythiques de Pindare, rappelle l'oracle de la nuit à Delphes, comme étant le plus ancien. Suivant Pausanias, on voyoit, dans le temple de Diane d'Ephèse, la chapelle de la nuit. Dans le dialogue de la nuit et de Jupiter [1], le maître des dieux s'adresse ainsi à la nuit :

Nutrix deorum summa, nox immortalis, etc.

Aussi les Grecs l'appeloient-ils la déesse antique. Tous les poètes Grecs [2], et tous les anciens théologiens regardoient la nuit comme la créatrice des choses. Aristote a dit *ut dicunt theologi, qui omnia ex nocte producunt.* [3]

§ X. *Apis, ou Epaphus, chez les Grecs, considéré comme le symbole des productions, le même que Horus en Egypte et Iacchus dans la Grèce.*

Apis, le symbole de ces productions, le même qu'Epaphus, fils d'Io [4], étoit un jeune bœuf dont la mère ne pouvoit plus en porter d'autres. Prométhée s'adressant à Io dans Eschyle [5], lui dit : « Arrivée à la bouche Canopique, Jupiter te rendra » la raison en te touchant la main, ἐπάφων χειρὶ : tu

[1] Orph., *Poemat.* = [2] Hésiod., *Theogon.* v. 127.— *Oper. et dies*, v. 17. — Aristoph., *in Av.* — Antiph., *ap.* S. Iren., *Contra hœres.*, lib. II, cap. 14. = [3] Arist., *Metaphys.*, lib. XII, cap. 6. = [4] Herod., lib. III, cap. 27, 28. = [5] Prometh., *Vinct.* v. 833.

» engendreras le noir Epaphus, qui tirera son nom » de l'attouchement du dieu. » Elien dit qu'on prenoit Apis pour Horus [1]. Dans une figure publiée par Fabretti et Montfaucon [2], Isis assise donne à teter au bœuf Apis; sur les médailles de Dyrrachium, de Corcyre et d'Apollonie, on voit sur la vache dans l'action d'allaiter son veau, la couronne ou la feuille de lierre qui appartient au dieu générateur.

Le taureau, soit qu'on le considérât comme principe producteur, ou comme symbole du produit, n'étoit donc autre que le Bacchus des mystères. Aussi Plutarque dit-il que les cérémonies observées par les prêtres aux funérailles d'Apis, dont le corps étoit apporté dans un bateau au lieu de sa sépulture, ne différoient point de celles qui étoient usitées aux fêtes de Bacchus [3]: il donne même cette identité de cérémonies, comme une preuve de l'identité de Bacchus et d'Osiris.

§ XI. *Le taureau embléme du dieu du vin.*

Lorsqu'on eut confondu l'ancien Bacchus avec le dieu du vin, l'emblême du taureau fut très bien appliqué à ce dernier. Sous ce rapport même, on a donné à cet emblême différentes origines.

Platon assure, au second livre des lois, qu'on a comparé Bacchus au taureau et à la panthère, à cause

[1] Ælian., *Hist. anim.*, lib. XI, cap. 10. = [2] Montfaucon, *Antiq. expl.*, T. II, p. 308. = [3] Plut., *Traité d'Isis et Osiris*, T. XVI, p. 90.

de l'état de fureur où jette l'ivresse; Euripide présente la même pensée en parlant des ivrognes : ce sont, dit-il, des taureaux qui s'élancent en menaçant des cornes. (1)

L'on donnoit un taureau pour prix aux poètes qui avoient composé des hymnes en l'honneur de Bacchus, et alors Bacchus étoit appelé Taurophage, Taurivore, Moscophage ou Vitulivore. (2)

D'autres ont attribué cette dénomination à l'usage où étoient les anciens de boire dans des cornes de bœuf (3) (*bb*).

Le grand nombre de médailles des différentes villes de la Grèce qui portent l'emblême du taureau, représentent le plus ordinairement Bacchus; aussi Plutarque dit-il : *Plerique Grœcorum Bacchi simulacra faciunt tauri forma* (4). On remarque quelques-unes de ces médailles avec un bœuf sur une lance ou sur le thyrse de Bacchus : dans les bacchantes d'Euripide, un taureau s'offre à la vue de Penthée, près du lieu où il avoit fait enfermer Bac-

(1) Cornu insignis Bacchus (Ovid., III. *de art. Am.* 348.) siquidem vinum petulantes facit et violentes atque truces : vel quia primus boves ad jugum junxit, ideo illum cum cornibus finxerunt. (Festus in cornua.)

Horace a dit (lib. III. Od. 21. v. 18.) :

Bacchus erat cornutus, quia vinum addit cornua pauperi; et (dans l'ode ad amph.) Et addis cornua pauperi. *Tu donnes des cornes au pauvre, c'est-à-dire, de l'audace.* Ut quas pampinea tetigisse bicorniger hasta creditur, huc illuc, quo furor egit..... (Ovid., *epith.* Laodam. *ad protes.*) = (2) Suidas, V. Ταυροφάγος.

(3) Athen., lib. XI, cap. 6. = (4) Plut., *de Isid. et Osir.*

chus [1], et lorsque Bacchus conduit Penthée pour être le témoin des orgies des bacchantes, ce prince voit un taureau qui marche devant lui. [2]

Au temps marqué par la destinée, dit Euripide, Jupiter mit au jour un dieu portant des cornes menaçantes, et le couronna de serpens. Dès lors on vit les Ménades, le thyrse en main, saisir leur proie venimeuse, et l'entrelacer à leurs cheveux. Dans les médailles de Mégare, en Sicile, et dans celle d'Agyre, on voit Bacchus avec une seule corne. [3]

Cependant les statues de Bacchus ont rarement des cornes. Lessing [4] a très judicieusement observé que les cornes de Bacchus n'étoient pas naturelles comme celles des Faunes et des Satyres, c'étoit un ornement qu'il pouvoit prendre ou déposer, comme le prouve l'invocation solennelle à ce dieu, qu'on trouve dans Ovide: [5]

Tu puer æternus, tu formosissimus alto
Conspiceris cœlo; tibi, cùm sine cornibus adstas,
Virgineum caput est.

Bacchus pouvoit donc se montrer sans cornes, et c'est ainsi qu'il paroissoit, lorsqu'il vouloit être vu dans sa beauté virginale. Il étoit naturel que les artistes choisissent cette forme qui s'accordoit le mieux avec le but de leur art, et qu'ils écartassent ce qui

[1] Euripid., *Bacch.* v. 618.= [2] Euripid., v. 918.= [3] Spanheim, *de Præst. et usu numismat. dissert.* V, v. 356.= [4] Lessing, *Laocoon*, lib. VIII.= [5] Ovid., *Met*, lib. IV, v. 18, 19.

pouvoit les empêcher de déployer les plus grandes beautés : de ce nombre sont les cornes, si souvent citées par les poëtes, parce qu'elles leur fournissoient d'ingénieuses allusions aux actions et au caractère du dieu. Ces cornes étoient souvent fixées à un diadême [1], parce que, chez les Orientaux surtout, la corne étoit l'emblême de la royauté, de la puissance et de la splendeur (*cc*). Le diadême étoit donné à Bacchus tout aussi souvent que les cornes; cependant on le trouve rarement aux diverses statues de Bacchus, parce que cet accessoire eût nui aux beautés que vouloient rendre les artistes.

C'est surtout dans l'isle de Cyzique qu'étoit établi le culte de Bacchus Tauriforme; le prêtre de Bacchus y étoit appelé Archibuculus, on y célébroit en l'honneur de Bacchus des fêtes appelées Taurocolies. [2]

Le sang étoit mystérieux dans la plupart des sacrifices, et surtout le sang du taureau : dans le sacrifice du taurobole qui appartenoit au culte de Cybèle chez les Romains, le prêtre s'en couvroit presque tout entier, il n'en laissoit pas perdre une seule goutte ; il en buvoit même, comme on l'apprend de la description que Prudence a faite de cette cérémonie. Aussi J. Firmicus dit-il [3] *que nous sommes rachetés par le sang précieux de J. C.; mais que dans les sacrifices des gentils, le sang des bêtes*

[1] Beger, *Thes. Brand.*, T. III, p. 242. = [2] Gruter, 17, 4. — Hesychius, v. *Taurocolia.* — Athen., lib. XI. = [3] Firmicus, *de Error.*

trompoit ces misérables, et ne les rachetoit pas, comme ils le croyoient.

CHAPITRE V.

Bacchus Cabire, le même que Bacchus des mystères d'Éleusis.

§. 1. Bacchus Cabire — Les Cabires furent les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples. — Les services qu'ils rendirent leur firent donner dans la suite le nom des divinités dont ils avoient été les ministres. — Ils doivent être envisagés sous ces deux rapports. — Il en est de même des Dactyles, des Curètes, des Corybantes et des Telchines.

§. 2. Les Cabires considérés sous le premier rapport étoient les grands dieux, les dieux de la génération universelle. — Triade Cabirique, les trois divinités Cabiriques étoient le principe actif, le principe passif, et le produit des deux. — Etymologie des noms qui leur étoient donnés dans l'île de Samothrace.

§. 3. On trouve l'origine de leur culte en Egypte. — Ils étoient adorés en Phénicie.

§. 4 Fils de Phta ou Vulcain en Egypte; ils étoient les mêmes que les dieux Patœques.

§. 5. Culte des dieux Cabires à Béryte, en Mésopotamie, à Carthage, dans l'île de Samothrace, dans l'Attique.—Esculape, dieu Cabire.

§. 6. Affinité des mystères d'Eleusis et de ceux des Cabires. — Cependant le culte des dieux Cabires fut toujours à Athènes distinct de celui des divinités d'Eleusis. — Méthapus porta ce culte d'Athènes dans la Béotie.

§. 7. Culte des Cabires dans la Laconie. — Les Dioscures.
§. 8. Culte des dieux Cabires dans l'Etrurie, l'Asie mineure, la Phrygie, et les bords du pont Euxin.
§. 9. Culte des Cabires chez les Romains. — Ils étoient leurs dieux Pénates, et leurs dieux Lares.
§. 10. Deuxième rapport sous lequel les Cabires doivent être envisagés. — Premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples.
§. 11. Les Curètes ont civilisé la Crète, — y ont apporté les mystères de la religion, les mêmes que ceux de Samothrace. — Triade Curétique composée du principe actif, du principe passif, et de Jasion le même que Iacchus ou Horus. — Ont porté leur culte et leurs arts dans diverses contrées.
§. 12. Les Telchines civilisèrent l'île de Rhodes. — Ils en furent les premiers prêtres. — Obscurité sur les idées religieuses qu'ils apportèrent dans l'île, — traditions diverses. — Les noms des trois Telchines donnés par Nonnus sont les mêmes que ceux de la Triade Dactylique.
§. 13. Triade Dactylique, Acmon le principe actif, Damnanea le principe passif, et Kelmis l'Iacchus d'Eleusis. — Les Dactyles ont civilisé la Phrygie Idéenne, — ont apporté le culte de Jupiter, la métallurgie et plusieurs arts en Elide et dans d'autres contrées de la Grèce.
§. 14. Les Corybantes ministres de la mère des dieux dans la Phrygie Orientale. — Les honneurs divins leur furent appliqués.—Les Corybantiques, fêtes en l'honneur des Corybantes. — Triade Corybantique.

§ I. *Bacchus Cabire. — Les Cabires premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples. — On leur donna dans la suite, le nom des divinités dont ils avoient été les ministres. — Doivent être envisagés sous ces deux rapports.*

Cicéron nomme cinq Bacchus dont le troisième, fils de Caprius, est celui pour qui les fêtes Saba-

ziennes avoient été instituées [1]. Lucius Ampelius a lu dans le texte de Cicéron, *Cabiro* au lieu de *Caprio* : cette conjecture est très vraisemblable ; elle a paru telle à Gronovius.

Les auteurs de l'antiquité nous apprennent qu'il y eut dans les premiers temps deux Cabires, le plus ancien, Jupiter, et le plus jeune, Bacchus son fils [2]. St.-Clément d'Alexandrie et Arnobe racontent l'histoire de Bacchus Cabire, comme nous avons raconté celle de Bacchus Zagrée, d'après les auteurs profanes. Cette tradition ancienne du premier Cabire, Jupiter, et du second, Bacchus, se rattache à la vie sauvage des premiers Grecs, et à leur civilisation. Avant que les progrès des lumières eussent pénétré dans la Grèce, les Cabires, les Dactyles, les Curètes, les Corybantes, les Telchines, avoient fait connoître, dans quelques parties du continent et des îles, l'art beaucoup plus ancien dans l'Orient, de forger le fer, et de travailler les métaux, et avec cet art, ils avoient apporté les premières lueurs de la civilisation. L'expédition de Sésostris, dans l'Asie mineure et dans la Thrace, et surtout la découverte des métaux, avoient rapproché les peuples, et mélangé leur culte et leurs mœurs. Le culte de ces divinités étrangères avoit été adopté par les Cabires, Dactyles, Curètes, etc., qui le portèrent dans les contrées où ils s'établirent ; en

[1] Cicer., *de Nat. deor.*, lib. III, § 23. = [2] *Etymol. magn.* — Schol. Apoll., *Argon.*, lib. I, v. 917.

Elide par exemple, où les Dactyles trouvèrent le culte du ciel, de la terre, et même celui de Saturne établi à Olympie, ils l'y laissèrent subsister; mais ils y construisirent un autel en l'honneur de Jupiter: on reconnoît, dans la description que Pausanias nous a laissée du culte d'Olympie, et des cérémonies qui y étoient observées, le mélange des rites pélasgiques et de ceux du nouveau culte. Les Dactyles adaptèrent sans peine les uns aux autres, non-seulement par respect pour leur ancien culte (car dans la Phrygie, leur séjour ordinaire, ils adoroient la terre sous le nom de Rhéa [1]), mais encore pour ne pas choquer la piété des Pélasges, et ne pas exciter leur fanatisme.

[1] « Dans les mémoires sur la Crète et la Phrygie, dit Strabon, (Strab., lib. I. cap. 6. § 1.), on donnoit les Curètes » comme étant employés à des pratiques de religion, les unes » mystiques, les autres simples, mais toutes relatives soit à » l'éducation de Jupiter dans la Crète, soit aux orgies de la » mère des dieux dans la Phrygie et les lieux voisins du mont » Ida dans la Troade. Ce que les auteurs disent à cet égard » présente bien une sorte de discordance, car plusieurs établissent une identité complète entre les Curètes, les Corybantes, les Cabires, les Dactyles Idéens, les Telchines, et » plusieurs aussi, reconnoissant ces divers personnages pour » membres d'une seule et même famille, les distinguent par » quelques légères différences; mais, en résumé, les Curètes » ainsi que les autres noms sont toujours dépeints, comme » des enthousiastes saisis d'une fureur bachique, qui dans les » fêtes où ils font le rôle de desservans, effrayent les spectateurs » par des danses tumultueuses qu'ils exécutent tout armés, par » un fracas de cymbales, de tambours et d'armes accompa-

Les services que ces premiers prêtres, ces premiers instituteurs des peuples, avoient rendus aux nations sauvages, leur firent accorder des honneurs divins; ils prirent dans quelques lieux le nom des anciennes divinités dont ils n'avoient été que les ministres [1]: c'est ce qui rend raison du grand nombre de dieux qui portèrent le nom de Cabires, dont le culte fut plus répandu que celui des Curètes, des Dactyles et des Corybantes, et c'est ainsi que Jupiter fut adoré comme premier Cabire, et Bacchus comme second Cabire.

L'histoire des Cabires, des Curètes, des Dactyles, des Corybantes, des Telchines, doit donc être envisagée sous deux rapports; 1° sous celui de prêtres, d'instituteurs de peuples; 2° sous celui des divinités dont ils avoient été les ministres, et dont les honneurs divins leur furent attribués.

§ II. *Les Cabires étoient les grands dieux. — Triade Cabirique. — Les trois Cabires étoient le principe actif, le principe passif et le résultat des deux.*

Sous ce second rapport, les Cabires étoient, à proprement parler, les grands dieux, dénomination qui a été appliquée à toutes les divinités du premier

» gnés de cris et du son des flûtes; d'où il résulteroit que ces
» fêtes ne différeroient pas de celles de Samothrace et de Lem-
» nos, puisque les ministres des unes et des autres sont réputés
» être les mêmes.

[1] Les prêtres égyptiens prenoient souvent le nom du dieu au culte duquel ils étoient consacrés. (Jablonsk., *Panth. ægypt.* lib. I, cap. 4, p. 101.

ordre. Le principe actif et le principe passif de la génération universelle, ou les deux parties de l'univers les plus apparentes qui contenoient ces deux principes, le ciel et la terre, et leurs productions, avoient reçu le nom de Cabires ou grands dieux : c'étoient Sérapis, Isis et Harpocrates chez les Egyptiens, et les mêmes dieux, sous d'autres dénominations, chez les autres peuples. Ce fait nous a été textuellement transmis par le plus savant des Romains, par Varron. (1)

(1) Voici cet important passage :

Principes dei cœlum et terra, hi dei iidem qui in Ægypto Serapis et Isis, et se Harpocrates digito significat, qui sunt Taautes et Astarte apud Phœnicas, ut iidem principes in Latio Saturnus et Ops; terra enim et cœlum, ut Samothracum initia docent, sunt dei magni, et hi quos dixi multeis nominibus, namque quas Ambraciæ antè portas statuit duas virileis species aheneas, dei magni, neque, ut vulgus putat, hi Samothraces dei, qui Castor et Pollux, sed hi mas et fœmina et hi quos augurium libri scriptos habent sic : divi potes, et sunt pro illeis qui in Samothrace ΔΥΝΑΤΟΙ ΘΕΟΙ. (Varro, *de lin. latin.*, lib. IV, p. 17.)

Jérôme Alcander, dans l'explication de la fable héliaque, présente les Cabires de Samothrace comme les dieux de la génération universelle :

Erant Cabiri Samothracii, sive dii magni.

— *Pluto et Mercurius cælestem vim indicabant. Ceres et Proserpina terrestrem, Pluto nimirum hiberni solis calor est, Mercurius aer, qui eumdem calorem terræ videtur communicare : per Cererem significari terram sationibus aptam supra docuimus, per Proserpinam vim subterraneam.*

Les deux divinités de Samothrace étoient mâle et femelle, et une troisième dut sa naissance aux deux premières; aussi Tertullien parle de trois autels élevés aux trois divinités Cabiriques [1]. Après avoir admis des traditions et des cérémonies étrangères, les habitans de cette île, tout en conservant le nom général de Cabires, qui appartenoient à leurs anciennes divinités, donnèrent à chacune d'elles les noms de celles de la Grèce: l'une devint Cérès et Proserpine, l'autre Bacchus ou Pluton, et la troisième Mercure, Cadmille ou Iacchus [2]. Il faut remarquer que Cérès et Proserpine ne sont que la même divinité, dans les mystères de Samothrace, comme dans les mystères d'Eleusis. Nous avons déjà vu que Proserpine, divinité inconnue aux Egyptiens, n'avoit été créée par les Grecs que dans des temps bien postérieurs à l'établissement du culte de Cérès; cette divinité ne rompt donc en aucune manière la triade Cabirique. Le scholiaste d'Apollonius de Rhodes rapporte, d'après Mnaséas, les quatre noms de ces Cabires, dans l'île de Samothrace, *Axieres*, *Axiokerse*, *Axiokersos*, *Axieros*. Diodore de Sicile

[1] Tertul., *de Spectaculo*, lib. VIII : *Tres aræ trinis diis parent, magnis, potentibus, valentibus, eosdem Samothracas existimant.*

Fabretti prétend avoir trouvé ces trois autels dans un marbre antique des jeux du cirque, qu'il donne dans son Commentaire sur la colonne Trajanne.

[2] *Schol.* Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. I, v. 917.

remarque sur ces quatre noms des Cabires, que les habitans indigènes de l'île de Samothrace, avoient une ancienne langue qui leur étoit propre et dont plusieurs mots s'étoient conservés dans leurs mystères [1]. Fréret prétend que les mots *axiokersos*, *axiokerse*, signifient le digne époux, la digne épouse, et il rejette toutes les racines orientales du mot *kabir* : Qu'est-il besoin, dit-il, de recourir à la langue phénicienne pour expliquer des épithètes dont on trouve l'étymologie dans la langue grecque. Bochart soutient au contraire que ces quatre noms étoient phéniciens [2], et que le mot *axieres* signifie dans la langue phénicienne, *possessio mea terrà*, comme le mot *achazias* signifie *possessio mea deus*. Les dieux Cabires peuvent avoir reçu cette dénomination du mot *kabar* que Castel [3] traduit par *fortis*, *potens*, *validus*, *superbus*, *altus*; Bochart et Marsham citent également un mot hébreu dont ils tirent l'étymologie du mot cabire, et qui signifie *magnus*, *potens*, *fortis*, *validus* [4]. Jablonski [5] prétend que le nom de cabire n'étoit pas égyptien, mais qu'il étoit d'origine phénicienne, et que les Phéniciens l'avoient apporté de la Grèce; il ajoute qu'Hérodote, en parlant des Cabires des Egyptiens, s'est servi d'un nom grec qu'il paroît avoir reçu des Grecs interprètes des choses sacrées que le roi d'Egypte Psam-

(1) Diod. Sic., lib. V.—Herod., lib. II, cap. 51.= (2) Bochart, lib. I, *Chanaan*, cap. 12.= (3) *Lexicon. heptag.*, p. 1672. Castel.= (4) Job., cap. 8, v. 2.—Cap. 31, v. 25.= (5) Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. I, cap. 11. p. 47.

méticus avoit établies: du reste, ajoute Jablonski, Cabires, c'est comme si vous disiez les dieux grands, les dieux forts, les dieux puissans; et les habitans de Samothrace, les premiers des Grecs qui reçurent les mystères des Cabires, les appeloient θεους μεγαλους, et θεους δυνατους, les dieux grands, puissans.

Le nom de Cabires a donc été généralement donné à tous les grands dieux qui étoient liés, chez les Grecs, par un culte commun, parce qu'ils avoient le caractère général de la divinité suprême qui leur étoit commun à tous, présidant égalcment à la vie et à la mort; aussi les Cabires ont-ils été les dieux de tous les peuples de l'antiquité.

§ III. *On trouve en Égypte l'origine du culte des Cabires. — Ils étoient adorés en Phénicie.*

On trouve l'origine de ce culte en Egypte. Chez les Egyptiens, le culte religieux, jusqu'à ce qu'il ait été fixé par le culte d'Osiris, d'Isis et d'Horus, éprouva plusieurs révolutions; chacune de ces révolutions religieuses fut désignée par la dénomination de dieux de première classe, dieux de seconde classe, dieux de troisième classe: c'est comme si on eût dit, dieux avant la première révolution du culte, dieux de la deuxième époque, dieux de la troisième époque. Les dieux de la deuxième classe étoient au nombre de huit: indépendamment des noms que le polythéisme donna à chacune de ces huit divinités, elles reçurent la dénomination générale de Cabires;

le huitième dieu Esmun, signification propre du mot huitième, étoit la même divinité que Phta ou Vulcain [1]. La ville de Chemmis étoit consacrée à Esmun; il fut donc aussi regardé comme le dieu Pan, divinité de cette ville, et l'une des plus anciennes de l'Egypte, ou plutôt Esmun et Pan adorés à Chemmis étoient le même dieu, comme l'a prouvé Jablonski [2]. Hermopolis étoit encore consacrée à Esmun; c'est pourquoi Diodore de Sicile, qui le place au rang des huit grands dieux des Egyptiens, dit que c'étoit Mercure.

Les Phéniciens qui avoient autrefois habité l'Egypte [3], et qui ayant abandonné leur patrie, avant le temps de Moïse, étoient allés s'établir dans une partie de la Phénicie et de la Syrie, y portèrent le culte des huit grands dieux de l'Egypte, des huit Cabires. La théologie Phénicienne les faisoit fils de Syduc: c'est, dans le dialecte des Phéniciens, la même divinité que Phta chez les Egyptiens, c'est-à-dire le dieu juste qui, suivant l'expression de Sanchoniaton, fit briller la lumière au sein des ténèbres profondes [4], le dieu donnant l'ordre et l'arrangement à tout, le grand artisan de la nature; or, c'étoit un dogme de la théologie égyptienne, que Phta, le même que Syduc, avoit produit tous les dieux, et surtout les grands dieux dont nous avons vu qu'il faisoit partie, c'est-à-dire, que le polythéisme

(1) Jablonski, lib. V, cap. 6, p. 193. *Panth. ægypt.* = (2) Jablonski, *ibid.*, lib. II, cap. VII, § 11, 12. = (3) Jabl., *ibid.*
(4) Sanchon., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 10.

admettoit d'abord le dieu suprême, et divinisoit ensuite chacun de ses attributs, ou chacune de ses propriétés, qu'il considéroit comme les fils de cette même divinité.[1]

§ IV. *Fils de Phta en Égypte; les Cabires étoient les mêmes que les dieux Patæques.*

Cambyse entra dans le temple de Phta, en Egypte, fit mille outrages à ce dieu, le Vulcain des Grecs: « La statue de Vulcain, dit Hérodote[2], ressemble » beaucoup aux patœques, que les Phéniciens « mettent à la proue de leurs vaisseaux; ces pa- » tœques ressemblent à des pygmées. Il entra aussi » dans le temple des Cabires dont les lois inter- » disent l'entrée à tout autre qu'au prêtre; après » plusieurs insultes et railleries, il en fit brûler » les statues: elles ressemblent à celles de Vulcain: » on dit en effet que les Cabires sont fils de ce » dieu. » Suivant Strabon[3], il détruisit leur temple de Memphis de fond en comble.

Il résulte du récit d'Hérodote, que les dieux Patœques sont les mêmes que les dieux Cabires; car d'une part, les Patœques et les Cabires étoient les

[1] *Opifex, in se rationes habuit rerum omnium, et totius naturæ tum quá agit, tum quá patitur, vel quod omnia fuit ab ejus decreto et voluntate. — Hinc est quod veteres Egyptii, eum non secus, atque Græci jovem suum, ut patrem non modo hominum verum et deorum celebraverint.* (Jablonski, *Panth., Egypt.*, lib. II. cap. II. p. 47.)

[2] Herod., lib. III, § 37. = [3] Strab., lib. X.

fils de Vulcain ou de Phta; et d'autre part, Hérodote dit d'abord que la statue de Vulcain ressemble beaucoup aux dieux Patœques, et ensuite que les Cabires ressemblent à cette statue.

Le nom de Patœques étoit commun à toutes les divinités phéniciennes et syriennes : les Phéniciens donnoient ce nom à Baal, à Astarté et à tous leurs autres dieux. Les médailles phéniciennes et syriennes qui nous restent en donnent la preuve [1] : ils leur avoient donné la forme orbiculaire, comme à leur Bélus. Ils les plaçoient sur leurs vaisseaux, pour les distinguer des vaisseaux des autres nations, et comme dieux tutélaires de la navigation. Ces patœques à forme orbiculaire et à large ventre étoient placés non-seulement sur les vaisseaux comme dieux tutélaires, mais les anciens les plaçoient encore sur leurs tables, comme auteurs et distributeurs de tous les biens qui sustentent la vie et qui donnent la joie des festins [2]. Cet honneur, les payens le déféroient surtout à Hercule comme dieu Patœque : aussi Stace l'appelle-t-il *Epitrapezius* [3], dénomination qui désignoit constamment les divinités que les payens mettoient sur leurs tables. L'Hercule dont parle Stace étoit un ouvrage exquis de Lysippe, et représentoit un très petit homme, d'un pied de haut; cette petite stature paroît avoir été particulièrement affectée aux dieux tutélaires, sans qu'on puisse en rien

(1) Joan. Swinton, *Dissert. de numis Samarit. et Phœnic.* = (2) *Sacras facitis mensas, salinorum apposita et simulacris deorum.* (Arnob.) = (3) Stat. *Sylv.*

inférer contre les originaux. Les dieux ainsi représentés, n'étoient pas moins les dieux du premier ordre, les grands dieux du paganisme (*dd*): c'est ainsi que les petits christs que les Chrétiens portent sur eux, ou qu'ils placent dans leurs appartemens, ne sont pas moins l'image de l'Être suprême. Hercule fut mis au rang des dieux Patœques ou Cabires, comme dieu de la production [1]; aussi l'auteur du poème des Argonautes, donné sous le nom d'Orphée, comprend dans l'énumération de l'objet de ses chants, les dons splendides des Cabires [2]. Bacchus étoit aussi au nombre des dieux Patœques, comme le prouvent les médailles de Mytilène, qui représentent d'un côté le temple de Jupiter Ammon, et de l'autre un vaisseau sur lequel est un Hermès surmonté d'une tête barbue de laquelle pendoit le lierre, qu'Eckel juge être une tête de Bacchus : il en étoit de même d'Apollon [3]. Horus étoit mis au nombre des dieux Patœques. [4]

§ V. *Culte des dieux Cabires, à Béryte en Phénicie.*

Les dieux Cabires furent principalement adorés à Béryte, ville maritime de Phénicie, qui étoit située

(1) *Hercules atque Osiris aliquo modo pro uno eodemque deo habiti sunt.* — Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. I, p. 191. =
(2) Ἀγλοὰ δῶρα Καβείρων, *splendida Cabirorum dona.* Orph. *Argon.* v. 27.
(3) *Aurato fulgebat Apolline puppis.* (Virg.)
Jacet ipse in littore et una
Ingentes de puppe dei (Satyr. VI. *Pers.*)
(4) Selden, *de diis Syriis syntag.* XI. p. 284.

entre Byblos, au nord, et Sidon, au midi. Suivant la fable, Saturne donna cette ville à Neptune et aux Cabires, qui dès lors furent honorés par les habitans comme leurs dieux tutélaires. [1]

Les Cabires étoient adorés dans la Mésopotamie, et surtout à Carrhes, ville célèbre de cette contrée; il l'étoient aussi à Edesse. Il est probable que ces villes avoient reçu le culte des dieux Cabires de la Phénicie, dans le voisinage de laquelle elles se trouvent.

Les Carthaginois, originaires de Phénicie, portèrent le culte des Cabires dans leur nouvel établissement; ils bâtirent un temple à Esmun, au milieu de leur ville, et sur le sommet de la montagne où étoit leur citadelle [2]. Cet Esmun dont Marsham fait dériver le nom du mot hébreu *haschmini* qui signifie *huit*, portoit le nom d'Asclépius ou Esculape; Sanchoniaton le lui donne positivement [3]. Cet Esculape, dans la mythologie phénicienne, joue le rôle d'Atys, dans la mythologie des Phrygiens [4]. Esmun ou Esculape étoit d'une rare beauté: ses grâces et sa beauté inspirèrent de l'amour à Astronoé déesse de Phénicie, mère des dieux; la déesse le poursuivoit lorsqu'il étoit à la chasse. Ne pouvant l'éviter, il prit le parti de se dépouiller des organes de la génération; la déesse au désespoir, ayant fait

(1) Sanchon., *apud Euseb.*, lib. I, *Præp. Ev.*, cap. 10. = (2) Strab., lib. XVII. = (3) Sanchon., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, p. 39. = (4) Julian., *Orat.* V, p. 10.

circuler dans ses veines la chaleur vitale, le mit au rang des dieux, et les Phéniciens l'adorèrent sous le nom d'Esmun qui, suivant quelques-uns, rappelle l'idée de cette chaleur active renfermant les principes de la vie.

Esmun est le même personnage que le Bacchus des mystères : nous avons vu qu'en Égypte il étoit Phta, Pan, Mercure; en Phénicie, Syduc, Esculape, et nous voyons maintenant qu'il est le même que Horus, Atys, Adonis, Iacchus; il est donc en même temps le pouvoir générateur et le produit de ce pouvoir, il est en même temps le père et le fils : considéré sous ce dernier rapport, Esmun, ou Esculape avoit les traits d'un jeune homme sans barbe [1]. Cet Esculape imberbe, adoré à Sicyone, tenoit d'une main un sceptre, et de l'autre le fruit du pin; d'un côté étoit Pan, et de l'autre la lune, c'est-à-dire, le principe actif et le principe passif.

Sanchoniaton nous apprend que le culte des dieux Cabires descendans de Syduc fut porté dans les îles de la Grèce et d'abord à Samothrace par les navigateurs phéniciens[2]; mais il paroît que les mystères des Cabires tombèrent presqu'entièrement dans l'oubli à Samothrace, et qu'ils y furent renouvelés par Jasion [3] qui, ainsi que son frère Dardanus, étoit né dans l'île [4]. On dit même que Cad-

[1] Pausan., *Corinth.*, p. 53. = [2] Sanchon., *apud* Euseb., lib. X. = [3] Diod. Sic., lib. V. = [4] Callim., *Hymn.*—Plin., *Hist. nat.*, lib. IV, cap. 12.

mus y fut un des premiers initiés par Jasion qui y admit les étrangers, ce qui étoit interdit dans les anciens mystères.

Les premiers habitans de la Samothrace étoient autochthones, c'est-à-dire, établis depuis si long-temps dans cette île qu'on avoit perdu la trace de leur origine. Hérodote dit que les Pélasges qui vinrent demeurer avec les Athéniens, habitoient auparavant l'île de Samothrace [1]. L'on sait que le nom de Pélasges a été la dénomination générale des premiers habitans de la Grèce, jusqu'à ce qu'ils aient été civilisés et jusqu'à ce qu'ils aient pris le nom de Hellènes dans l'Attique.

Ces Pélasges ou ces habitans indigènes de la Samothrace, avoient reçu de l'Orient les mystères des Cabires avant leur émigration dans l'Attique, et ils y portèrent le culte de ces divinités, qui reçurent aussi à Athènes le nom de grands dieux [2]. A cette dénomination de grands dieux donnée par les Athéniens aux Cabires, ils joignoient celle de Dioscures, qui leur étoit aussi donnée dans tous les lieux où leur culte étoit établi [3]; on lit cette in-

(1) Herod., lib. II, § 51. = (2) Herod.—Montfaucon, *Suppl.*, T. II, p. 109. = (3) Les médailles de Tripoli en Phénicie ne laissent aucun doute sur l'identité des Cabires et des Dioscures; ils ont absolument les mêmes formes (Fabretti, lib. II. p. 74. *de colon. Traj.*) On les trouve communément dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, on lit dans cette Cosmogonie que le dieu du temps ayant jeté les fondemens de sa première ville, les descendans des Dioscu res construisirent des radeaux. (Euseb., *Præp. Ev.* lib. I. cap. 10.)

scription sur le monument athénien qui, du temps de Montfaucon, étoit à Venise dans le palais Grimani, et qui avoit été apporté d'Aquilée. [1]

» Caïus fils de Caïus d'Acharnes, qui a été fait » prêtre des *grands dieux Dioscures Cabires*, a » posé ce monument en l'année où Dionysius fut » archonte après Lyciscus ».

Dans le décret d'Athènes rendu en faveur d'Eubule qui avoit été *prêtre des grands dieux Dioscures Cabires*, on a mis après les signatures, neuf couronnes dans l'une desquelles on avoit écrit, *prêtre de Bacchus*, et dans une autre *prêtre d'Esculape.*

Ce décret nous prouve qu'Esculape étoit à Athènes comme en Égypte et en Phénicie, un des dieux Cabires; aussi la statue d'Esculape à Epidaure avoit les mêmes attributs que celle de Sérapis en Egypte [2]. Le culte qu'on rendoit à Esculape près de Tithorée sous le nom d'Achargétès, s'unissoit à celui d'Isis: l'Isis de Tithorée, dit Pausanias, étoit d'origine égyptienne [3]; dans le temple de Cérès à Elis, on voyoit Esculape à côté de Proserpine. Esculape, comme Bacchus, étoit le soleil considéré dans l'hémisphère inférieur [4]: Tacite dit que les savans qui examinèrent les caractères distinctifs de la divinité de Sinope, crurent y reconnoître les uns Esculape, les autres

(1) Montfaucon, T. I, *Suppl.*, *Ant. expl.*, p. 189. = (2) Pausan., *Corinth.*, p. 68, 69. = (3) Pausan., *Phocid.*, p. 35. = (4) Jablonski, lib. II, cap. 5.

Osiris, plusieurs Jupiter, d'autres enfin Pluton [1]; le dieu de Sinope étoit tout cela, puisqu'il étoit le principe fécondant, considéré sous divers rapports. Le rhéteur Aristide ne manque pas de donner à Esculape ce caractère de toute-puissance : « Esculape, dit-il, réunit en lui de grandes et nombreuses » qualités, ou plutôt il les concentre toutes en lui; » il est le dieu qui gouverne l'univers et qui en » entretient l'harmonie, le conservateur de tout, » celui qui tient le gouvernail du vaisseau du » monde, et qui conserve tout ce qui est appelé » à recevoir l'existence; aussi lui a-t-on bâti un » temple sous le nom de Jupiter Esculape. [2] »

Il ne faut jamais perdre de vue que, indépendamment des qualités générales qu'avoit chaque divinité mâle, comme principe actif et comme dieu bienfaisant, ces divinités avoient encore des qualités particulières selon les divers rapports sous lesquels le principe actif étoit envisagé, en décomposant toutes ses propriétés. C'est ainsi que dans Hercule, on a vu principalement la force qui meut la nature, dans Osiris et dans Bacchus le dieu fécond qui préside à la végétation, dans Apollon le père de la lumière. Esculape est le dieu bienfaisant qui règle la température heureuse de l'air, et entretient par là la vie et la santé [3]. Esculape, dit Porphyre [4], est

[1] Tacit., *Hist.*, lib. IV, cap. 83, 84.= [2] Aristid., *Orat.*, VI, p. 67. = [3] Proclus, *in Tim.*, p. 49. = [4] Porphyr., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. III, cap. 11.

l'expression de la faculté de conserver ou de régénérer les corps : aussi est-ce sous les rapports du dieu de la santé qu'il fut principalement honoré ; ces rapports, il les partageoit avec Osiris, Bacchus, Apollon, et tous les dieux mâles : il avoit comme eux le don de la divination, et présidoit aux mêmes sciences. C'est dans le sanctuaire d'Œgium en Achaïe que Pausanias rencontra un Sidonien qui l'assura que les Phéniciens connoissoient infiniment mieux la nature des divinités grecques que les Grecs eux-mêmes, et entr'autres celle d'Esculape. Le Sidonien reconnoît que dans Esculape on adoroit la divinité bienfaisante qui entretient dans l'air cette heureuse température qui contribue à la santé. (1)

Dans les mystères d'Eleusis, le dernier jour étoit consacré à Esculape. Le culte de cette divinité étoit lié à celui des mystères, comme étant le même que Sérapis, divinité universelle, et surtout divinité infernale. (2)

Les dieux infernaux et les dieux Cabires étoient les mêmes, parce qu'ils étoient les souverains de tout ce qui existe dans la nature, et que la vie dont ils sont les protecteurs, ne peut pas être séparée de la mort dont ils sont également les maîtres. (3)

(1) Pausanias, *Achaïc.*, p. 230. = (2) Meursius, *Eleusin.*, cap. 19. — Philostr., lib. IV, cap. 6.—Pausanias, *Corinth.*

(3) *Quidquidest hoc, omnia animat, format, alit, auget, creat, sepelit, recipitque in sese omnia, omniumque idem est pater. Indidemque eademque oriuntur de integro, atque eodem occidunt.* (Cicer., *de divinatione*, lib. I. cap. 57.)

§ VI. *Affinité des mystères d'Eleusis et de ceux des Cabires.*

Il y avoit une grande affinité entre les mystères d'Eleusis et ceux des Cabires dans l'île de Samothrace. Le jugement sévère prononcé contre Diagoras en est la preuve : suivant Lysias, le peuple d'Athènes mit sa tête à prix, parce qu'il avoit révélé les mystères des Cabires [1]; non-seulement la croyance et les rites étoient les mêmes, mais les mêmes idées y étoient attachées. A Samothrace comme à Eleusis, les initiés passoient pour plus religieux, plus justes, plus parfaits : ils n'avoient rien à craindre dans les dangers, les dieux eux-mêmes veilloient à leur conservation; après leur mort ils jouissoient d'une félicité sans bornes (*ee*). Les purifications y étoient en usage, comme à Eleusis : le Koës ou l'auditeur, qui recevoit de l'initié l'aveu de ses fautes ou de ses crimes, l'en purifioit, hors certains cas. Les enfans étoient reçus comme initiés, usage qui étoit aussi adopté dans les mystères d'Eleusis ; il est même vraisemblable qu'il y avoit plus d'initiés dans l'enfance, puisqu'alors on n'avoit plus besoin ni du ministère du Koës, ni des cérémonies expiatoires. Philippe et Olympias se rencontrèrent enfans dans le sanctuaire de Samothrace (*ff*): une partie de la doctrine des mystères de Samothrace, comme de

(1) Lysias, *de Impiet.*, lib. II, §. 51.

ceux d'Eleusis étoit relative à la vie sauvage des premiers Grecs et à leur civilisation ; on y enseignoit les mêmes dogmes. La plupart des cérémonies mystérieuses se faisoient la nuit dans l'antre de Zérinthe, et le secret le plus inviolable en déroboit la connoissance aux profanes : cet antre étoit consacré à Hécate et à Vénus, comme divinités Cabiriques ; c'est pourquoi Vénus fut appelée Zérinthia [1]. Enfin, à Samothrace, comme à Eleusis et en Egypte, Bacchus étoit un dieu du premier ordre, et ce fut dans cette île que se forma la secte des Orphiques.

On trouve dans Strabon [2] un passage très remarquable sur les mystères de Samothrace ; cet auteur, après avoir rapporté quelques histoires fabuleuses d'Artémidore, dit : « Il y a plus de probabilité dans » ce qu'il raconte de Cérès et de Proserpine, que » dans une ville voisine de la Bretagne on célèbre » les mystères de ces déesses de la même manière » dont ils sont célébrés en Samothrace. »

Peut-il, d'après ce passage, rester aucun doute que les divinités adorées dans les mystères de Samothrace, aient été les mêmes que celles des mystères d'Eleusis.

[1] *Schol.* Lycoph. = [2] Strab., lib. IV, p. 198. Cet auteur ajoute :

« Dans l'Océan en face de l'embouchure de la Loire, et » non loin de la côte, il existe une île habitée par des femmes de » la nation des Namnètes. Ces femmes sont des bacchantes : » leur culte consiste dans des initiations et des cérémonies

Cependant le culte des dieux Cabires proprement dit, fut toujours, à Athènes, distinct de celui des divinités d'Eleusis, dont nous avons déjà parlé. Les Cabires portoient à Athènes, le nom de Dioscures comme nous l'avons vu par les deux inscriptions athéniennes que nous venons de citer.

Le temple des Dioscures Cabires à Athènes por-

» étranges, par lesquelles elles cherchent à se rendre propice
» le dieu Bacchus. Dans leurs cérémonies elles jettent le cri
» de joie particulier aux Ménades ou bacchantes, *Evohé*.

Nous observerons à cette occasion, que l'ancienne religion des Gaulois n'avoit été imaginée que pour rendre ces peuples braves et invincibles. Après leur conquête par les Romains, il importoit à ceux-ci que les Gaulois adoptassent des principes absolument contraires qui adoucissent leurs mœurs, et contribuassent à leur faire supporter patiemment la servitude; l'un des principaux moyens fut le changement de leur religion et l'introduction du culte des Romains. Les Romains enseignoient hautement que tout l'univers adoroit les mêmes dieux immortels; c'est d'après ce principe que l'empereur Julien disoit que le dieu des Juifs étoit un dieu véritable, quoiqu'il ne fût pas honoré par les Juifs, comme il devoit l'être. Ce principe fut promptement adopté par les Gaulois qui, sans renoncer à leurs dieux, les joignirent sur les mêmes autels avec ceux des Romains: dès le règne de Tibère on avoit réuni le culte de Jupiter et de Vulcain à celui d'Hésus dans la ville de Paris. Ce changement arrivé dans la religion des Gaulois est d'autant moins surprenant, qu'avant la soumission des Gaules par les armes romaines, on avoit déjà adopté des divinités grecques, dans quelques lieux: le culte de Minerve y avoit été apporté par les Grecs de Marseille, Castor et Pollux étoient honorés par quelques peuples de la Celtique, voisins de l'Océan.

toit le nom d'Anacéum [1] et l'on célébroit dans cette ville les *Anaceia*, les fêtes des *Anaces*. Nous avons déjà prouvé que les dieux Anaces étoient les mêmes que les Cabires. Orphée appelle Anactes les dieux de la Samothrace [2] : Pausanias dit textuellement que les Anaces étoient les mêmes dieux que les Dioscures. Suivant Cicéron, les Anaces furent les premiers dieux qui portèrent le nom de Dioscures, et il ajoute que les Dioscures Anaces étoient nés à Athènes [3]. Le culte des Cabires Dioscures étoit établi non-seulement à Athènes, mais dans plusieurs lieux de l'Attique, par exemple à Céphalé, bourgade de l'Attique de la tribu Acamantide, où il étoit en grand honneur. [4]

Ce fut l'Athénien Méthapus qui porta les mystères des Cabires à Thèbes : il est indubitable qu'il les y a portés d'Athènes. Ces mystères étoient très révérés des Thébains et de tous les Béotiens, comme nous le verrons à l'article du culte des divinités d'Eleusis dans la Grèce, où nous donnerons les détails qui nous ont été laissés sur le culte des Cabires dans la Béotie.

§ VII. *Culte des Cabires dans la Laconie.—Les Dioscures.*

Le culte des Cabires se répandit ensuite dans

(1) Athénée, lib. XV. — Harpocr. — Suidas. — J. Pollux.— Demosth., *adv.* Steph.— Thucyd., lib. VIII, cap. 9.—Lucian., *in Tim.* = (2) Orph., *Hymn. in Curet.*= (3) Cicer., *de Nat. deor.*, lib. III.—Suivant Bochart, les Dioscures furent appelés *Anaces*, *quod staturâ et majestate antestarent.* (*Georg. Sacr.*, lib. I, cap. 1, p. 359.) = (4) Pausan., lib. I, cap. 31.

toute la Grèce ; c'est surtout dans la Laconie qu'il fut le plus en honneur. Du temps de Pausanias, on voyoit encore au bas de la ville de Brasies, sur un promontoire qui s'étend jusqu'à la mer, des petites figures de bronze de la hauteur d'un pied, qui avoient une espèce de chapeau sur la tête : « Je ne » sais pas bien, dit Pausanias, si ce sont les Dios- » cures ou les Corybantes que l'on a voulu repré- » senter ; mais ces statues sont au nombre de trois, » et il y en a une quatrième qui est Minerve. [1]

D'après le système de l'apothéose, si cher à la vanité des Grecs, les Lacédémoniens appliquèrent le culte des Dioscures à deux héros Spartiates, Castor et Pollux, comme les Grecs dans des temps plus anciens, avoient appliqué la divinité d'Hercule à un héros Thébain. Castor et Pollux, tous deux fils de Tyndare, ne furent mis au rang des dieux que quarante ans après leur mort [2], ou suivant d'autres, quarante ans après le combat où ils se signalèrent contre Lyncée et Ida. Apollodore place le temps de cette apothéose peu de temps après la prise de Troie [3] (*gg*). Homère ne met point Castor et Pollux au rang des dieux [4] : au temps de Pindare ils avoient déjà des temples et des fêtes [5], ils présidoient aux courses et aux combats gymniques [6] ; cependant ils n'étoient

[1] Pausanias, lib. III, cap. 22. = [2] Pausan., lib. II, p. 238. = [3] S.-Clém. Alexandr., *Strom.* I, 138. = [4] Homer., *Iliad.* 3. —*Odyss.* 16. = [5] Pind., *Isth.* 10.

[6] A l'entrée du Cirque, à Sparte, l'on voyoit les statues

pas encore entièrement divinisés, et ils ne présidoient point à la navigation, première puissance qui fut dévolue à Castor et Pollux, comme l'avoit prédit Glaucus, lorsqu'il apparut aux Argonautes [1]. Mais au siècle de Théocrite ils étoient en pleine possession de la divinité, on ne les distinguoit plus des anciens Dioscures Cabires de Samothrace, et ils furent d'autant plus facilement confondus avec eux, que les habitans de la Laconie, rigides observateurs des anciennes coutumes religieuses, avoient conservé les symboles des anciens Dioscures, en les transmettant à deux héros de leur pays, auxquels ils appliquèrent la mythologie, et donnèrent tous les attributs qui appartenoient aux grands dieux Cabires. On consacra dans leurs mystères [2] l'œuf symbolique, comme les Egyptiens l'avoient consacré à leur Demiourgos, qui le vomissoit de sa bouche, et qui en faisoit éclore le premier principe de la chaleur et de la lumière, le dieu du feu, Phta ou le Vulcain des Grecs [3]. Cet emblême du monde étoit exposé et conservé dans le temple de Castor et Pollux, comme il étoit exposé dans les mystères de Bacchus, et placé aux pieds du dieu à cornes de taureau. Castor et Pollux étoient nés de cet œuf, dont Orphée avoit fait la base de sa cosmogonie (*hh*), dont les nouveaux Orphiques firent naître leur Phanès, dont Aristo-

des Dioscures Aphtères, qui présidoient à l'immission dans la carrière. (Pausan., *Lacon.*, p. 95.)

(1) Diod. de Sic., lib. II. = (2) Pausanias, *Lacon.*, p. 95. = (3) Euseb., *Præp. Evang.*, lib. III, cap. 11, p. 115.

phane fait sortir l'amour, et dont étoit née Vénus Syrienne, sur les bords de l'Euphrate; cet œuf, qui fut appelé œuf orphique, parce qu'on suppose qu'Orphée l'avoit apporté d'Egypte dans la Grèce, le même que le grand œuf d'Oromaze [1], l'œuf symbolique enfin que l'on retrouve dans la théologie de Sanchoniaton [2], et dans tous les mystères de l'antiquité. Il étoit consacré à Castor et Pollux à Lacédémone, et suspendu à la voûte du temple d'Hilarie et de Phébé par des rubans [3]. Cet œuf étoit partagé en deux parties ou deux hémisphères, dont chacun servoit de bonnet aux Dioscures. Le nom d'Amboulies que Castor et Pollux prirent dans la Laconie, leur étoit commun avec Jupiter et Minerve qui avoient des autels avec eux [4]. Souvent, comme les grands dieux Cabires, ils accompagnoient Cérès et Proserpine: enfin, la qualification de grands dieux leur fut donnée sur une foule de monumens.

Toute la Messénie et la Laconie étoient consacrées aux Dioscures Castor et Pollux [5]; mais les autres parties de la Grèce n'adoptèrent pas également le culte de ces deux héros, et ne leur appliquèrent pas le nom de Dioscures, sous lequel elle adoroit d'autres divinités: par exemple les habitans de Clitore en Arcadie avoient un temple des Dioscures [6]. Ils

[1] Plutar., *de Isid. et Osir.*, p. 117.= [2] Euseb., *Præp. Ev.*, lib. I, cap. 9 = [3] Pausan., *Lacon.*, p. 97.= [4] Pausan., *Lacon.*, p. 95.= [5] Les Lacédémoniens juroient par les Dioscures. — Stasinus, d'après Tzetzès (ad Lycophr.) avoit écrit leur histoire.

[6] Pausan., lib. VIII.

étoient en guerre perpétuelle avec les Lacédémoniens, ces Dioscures ne pouvoient pas être Castor et Pollux ; les Clitoriens n'auroient pas élevé de temple à des héros Spartiates, ni adopté leur culte. Si les Dioscures étoient honorés dans toute la Grèce, si on voyoit partout leurs tombeaux et leurs statues, c'étoient d'autres personnages que Castor et Pollux : dans la Béotie, par exemple, c'étoit Amphion et Zéthus; dans l'Argolide, c'étoit Aleo, Mélampus et Eumelus, fils d'Atrée [1]. Dans la plus grande partie des contrées de la Grèce, on étoit resté fidèle à l'ancien système religieux des grands dieux Cabires, et on n'adoroit sous le nom de Dioscures que des divinités du premier ordre. Les fonctions de divinités tutélaires de la navigation, devoient appartenir aux grands dieux dans l'île de Samothrace, où l'on venoit faire des vœux pour une heureuse navigation, et où elle étoit en grand honneur ; les Tyndarides furent regardés principalement comme les divinités chargées du soin d'apaiser les tempêtes, et cependant on voit que, postérieurement à leur apothéose, on invoquoit dans la Grèce tous les dieux du premier ordre, comme divinités tutélaires de la navigation. Au nombre de ces dieux étoient non-seulement les divinités de la mer, mais Apollon, Isis, Diane, Minerve, et tous les dieux que chaque navigateur invoquoit selon sa dévotion particulière [2]. On plaçoit sur les vaisseaux des figures de divinités de

[1] Cicer., *de Nat. deor.* = [2] Athen., *Deipnos.*, lib. XV.

toute espèce : dans Athénée, Hérostrate se trouvant en grand danger sur mer, eut recours à Vénus. Horace, dans l'ode adressée au vaisseau qui devoit conduire Virgile à Athènes, invoque Vénus aussi bien que les Tyndarides pour l'heureuse navigation de ce poète [1]; Hésiode fait présider la navigation par Neptune et par Hécate. Isis, qui étoit regardée comme la déesse de la navigation, s'appeloit *Isis Pharia* [2]; sur les médailles on voit cette déesse placée sur un phare; toujours favorable aux navigateurs, tantôt elle tient des voiles, tantôt un sistre: Cérès, la même qu'Isis, avoit aussi le surnom de *Pharia* [3]. La même puissance étoit attribuée à Sérapis, et il avoit ce pouvoir ainsi que tous les autres, comme divinité suprême. C'est aussi comme dieux suprêmes que les Dioscures étoient adorés en général comme sauveurs des hommes, ce qui n'étoit pas restreint à la

(1) *Sic te diva potens Cypri,*
Sic fratres Helenæ, lucida sidera,
Ventorumque regat pater. (Horat., lib. I. Od. 3. v. 1.)

Horace a imité ce passage de Solon.

Αὐτὰρ ἔμε ξὺν, κ,τ.λ.

Je prie Vénus qui est couronnée de myrthe, de me faire partir heureusement de cette île (Chypre), *de me faire aimer et respecter partout à cause de ce séjour, qui lui est cher, et de me ramener en bonne santé dans ma patrie.*

(2) *Isi! Phoroneis quondam stabulata sub antris,*
Nunc regina Phari, numenque orientis anheli,
Excipe multisono puppem mareotida sistro.
(Stat., *Silv.* III. 2, 101.)

(3) Tertulian., *Apologet.*, cap. 16.

navigation, mais ce qui s'étendoit à tout : aussi étoient-ils regardés comme sauveurs dans les combats sur terre [1], aussi bien que sur mer, et délivroient-ils les mortels de tous les maux qui les affligeoient. [2]

Sous ce rapport de puissance universelle, Cicéron distingue chez les Grecs plusieurs Dioscures. Les premiers étoient les Anactes, nés de l'ancien Jupiter et de Proserpine; ils s'appeloient *Tritopatrœus*, *Eubule et Dionysius* [3]. Les anciens ont donné aux Dioscures de Samothrace le titre de *Tritopatores*, parce qu'ils présidoient à la génération [4]. Ils étoient adorés comme dieux du mariage, et Virgile met Bacchus au nombre de ces dieux *conjugales*. Ces fonctions de Bacchus appartenoient aux anciennes

[1] Théocrite appelle les Dioscures, dieux tutélaires des mortels que menace un fer homicide, et des coursiers qui se cabrent au milieu des bataillons ensanglantés, et des vaisseaux qui vont, malgré les constellations sinistres, lutter contre les noires tempêtes.

[2] *His vero, qui in terra degunt, seditionem aut lites, aut bellum, aut magnum morbum tandem vero omnibus malis indemnem liberant; eosque qui jam in aliqua clade versantur, eripiunt; servatores enim hi dii sunt.* (Artemidor., *Oneirocrit.* lib. II. cap. XLII.)

Suivant Cassius l'Iatrosophiste, les Parotides qui surviennent à la suite des maladies graves, sont appelées *Dioscuroi, quod malorum solutia instet.* (Problem. XXX. Eustath., *ad Iliad.* lib. III.)

[3] Cicer., *de Naturâ deor.* = [4] Hemersthius, *ad Lucian Dialog. deorum.*

religions des Cabires [1] : sur les vases étrusques, Bacchus porte l'œuf, et le vase d'eau lustrale dans les cérémonies nuptiales. Le nom d'Eubule donné à Bacchus, étoit l'un des noms des anciens Dioscures. Il est donné par Hésychius à Plutus, dieu des richesses, fils de Cérès et de Jasion, qui étoit aussi un Dioscure. La Fortune étoit au nombre des Dioscures Cabires [2] : dans un marbre antique, rapporté par Gruter, elle est appelée *Cabir, omnipotens* [3]; ce monument est en parfaite harmonie avec les idées de puissance et de suprématie, que les anciens attachoient à la fortune comme divinité. Plusieurs monumens prouvent que la terre, Ops ou Rhéa, étoit souvent réunie à la Fortune. Servius Tullius, étant parvenu à la royauté, dédia un temple à la Fortune *primigenia*, *protogonos*. Elle fut ainsi surnommée par les Grecs, parce qu'ils la regardoient comme le principe de toutes choses, et que la nature et le sort dépendoient absolument d'elle. Ils l'adoroient comme la distributrice de tous les biens et de toutes les félicités temporelles, attribut qui l'assimiloit à Rhéa,

(1) On lit sur une pierre gravée rapportée par Gruter (p. 67. nº. 8.) :

Diis maximis
Baccho et somno
Humanæ vitæ
Suavissimis
Conservatoribus sacrum.

(2) Servius, *Æneid.*, lib. II, v. 325. = (3) Gruter, p. 73, nº 8.

Ops, ou la terre. Priscien dit que *opulentus* dérive de ops, déesse, parce que toutes les richesses du monde viennent de la terre; aussi Pertinax, pour marquer sa reconnoissance de l'assistance divine, par laquelle il avoit été promu à l'empire, contre son attente, éleva une statue à Ops et à la Fortune *primigenia*, et fit frapper une médaille dans laquelle on voit Ops assise sur une mesure de bled, tenant deux épis de la main droite, avec cette inscription :

Opi divinæ et fortunæ
Primigeniæ sacrum, etc.

La Fortune, comme la déesse de la terre, étoit estimée donner les premières semences de tout ce que l'homme peut avoir en lui de bon, d'excellent, en richesses, santé, force, vertu, valeur, bonheur, gloire, grandeurs. Les navigateurs sacrifioient à la Fortune et à Mercure Vius, dieu tutélaire des voyageurs, comme aux autres Cabires : Gruter donne plusieurs inscriptions anciennes en l'honneur de Mercure *Redux* et de la Fortune *Redux* [1]. Les oracles de Didyme étoient sous l'inspection des Dioscures, et l'un d'eux s'appeloit Apollon. Une pierre trouvée dans l'île de Délos, appelle Sérapis, Isis, Anubis, *Dioscures*. Les grands dieux Cabires Dioscures, qui étoient adorés sous le nom d'Anactes à Amphyssa,

(1) Homère et Hésiode attribuent à Jupiter la distribution des biens et des maux, ces deux poètes n'ont point parlé de la Fortune : cette divinité est une invention des siècles postérieurs, elle étoit plus révérée des Romains que des Grecs; ceux-ci la confondoient ordinairement avec le destin ou les Parques.

principale ville des Locriens Ozoles, avoient des mystères qui portoient le nom de *ἀνάκτων παίδων*, *anactorum puerorum*. On n'est pas d'accord sur ces divinités, dit Pausanias; les uns disent que ce sont les Dioscures, d'autres les Curètes, et ceux qui se disent plus éclairés, prétendent que ce sont les Cabires [1]. Saint-Clément d'Alexandrie appelle Anactotélètes, les initiés aux mystères des Cabires [2]; c'est le même nom que les prêtres des Cabires portoient dans la Macédoine, où ils étoient très honorés, surtout à Thessalonique [3]. Dans les isles de Lemnos et d'Imbros, le culte de ces dieux étoit en plus grande vénération encore: la première étoit consacrée à Vulcain, et la seconde à Mercure. A Lemnos, les temples des Cabires avoient été bâtis dans la profondeur des bois les plus épais, afin que les mystères fussent plus imposans [4]. Pythagore se fit

(1) Pausan., lib. X, cap. 38. = (2) S. Clem. Alexandr., *Protrept.* p. 12. = (3) S. Clem. Alex.—Arnob.

(4) *Qui Lemni aspera*
Testa fuere, et celsa Cabirum
Delubra tenes, mysteriaque
Pristina castis concepta sacris.

(Attius *in Philoct. apud* Varr., lib. VI, *de ling. lat. ex Emend.* Scaligeri.)

Strabon et Festus expliquent le mot *testa* par *loca alicui deo dicata difficili aditu.*

On lit dans Cicéron *de Nat. Deor.*, (lib. I, cap. 42) ces vers:

Lemni
Nocturno aditu occulta coluntur
Silvestribus sepibus densa.

14*

initier aux mystères des Cabires à Imbros [1] : Mercure y étoit surnommé *Imbranus*, id est, *minister deorum Cabirorum.* Fréret avoue lui-même que les Cabires de Lemnos étoient originaires d'Egypte. [2]

§ VIII. *Dieux Cabires dans l'Étrurie.*

L'Etrurie avoit ses dieux Cabires comme l'Asie et la Grèce [3]. Il est probable que les colonies qui passèrent de l'Asie mineure sur la côte occidentale de l'Italie emportèrent ce culte avec elles : suivant une ancienne tradition, les Cabires après le massacre de leur jeune frère, dans l'île de Samothrace, s'étoient refugiés chez les Etrusques [4]. D'un autre côté, la tête de cet infortuné fut portée en Asie au pied du mont Olympe, fiction qui lie l'Asie mineure ou la Phrygie avec l'Etrurie ; car les Cabires étoient adorés dans toutes les villes de cette partie de l'Asie mineure : ce culte étoit établi à Pergame dès les temps les plus reculés. Tout le pays qu'habitoient les Pergaméniens étoit consacré aux dieux Cabires, c'est le même qu'on appeloit Teuthranie, et qui avoit pris son nom de Teuthras roi des Ciliciens et des Mysiens : Varron, Strabon, Servius [5] et Denys d'Halicarnasse prétendent que ce fut Dardanus qui

(1) Jamblic. *in vita* Pythagori, lib. I, cap. 28. = (2) Imbros insula Cabirorum. (Eustath., *in Dyonis.*) — Steph. Byzant. = (3) Apud Tuscos Cabiros esse deos Penates, eosque Cererem, Palem et Fortunam vocari ab illis. (Servius, *Æneid.*, lib. II, v. 325. = (4) S. Clem. Alex., *Protret.* = (5) Varr. — Strab., lib. 10. — Servius, *Æneid.*, lib. II, v. 325.

apporta ces mystères de la Samothrace dans la ville de Dardane qu'il fonda, et qu'ensuite ces mystères passèrent aux Troyens. Cette tradition du transport des dieux Cabires de la Samothrace dans la Phrygie a été combattue par les savans comme peu vraisemblable, et surtout par le savant commentateur de Tertullien suivant lequel cette erreur a pour origine l'équivoque des mots Samthraces et Samothraces, le mot Samthraces, dans les langues orientales, signifiant occulte, caché, mystérieux, nom qu'on donnoit aux Cabires et à leurs mystères. Il est probable que les dieux des Égyptiens et des Phéniciens, ont passé directement de l'Egypte et de la Phénicie dans la Phrygie comme dans toutes les autres parties de l'Asie qui fut civilisée avant les îles de la Grèce. Cependant la proximité de la Phrygie (*ad Hellespontem*) et de la Troade, des îles de Samothrace et des autres îles de cette partie de l'archipel grec, rend très vraisemblable la communication réciproque du culte des dieux Cabires entre ces deux peuples, et dans des temps postérieurs à leur premier établissement dans l'une et l'autre contrée. L'unanimité des historiens de l'antiquité sur le passage de Dardanus dans la Phrygie Hellespontienne, me paroît ne laisser aucun doute sur cette communication. Le scholiaste d'Homère dit que ce fut une inondation qui força Dardanus à quitter la Samothrace pour chercher un asile dans la Troade. Apollodore [1] assigne une

[1] Apollod., lib. III.

autre cause à cette fuite, la mort de Jasion son frère et la tristesse qu'elle lui causa. L'existence de Dardanus dans l'île de Samothrace n'est pas contestée, tous les écrivains sont d'accord sur ce point: l'île portoit même le nom de Dardania, lorsque les Samiens chassés par les Ephésiens, y abordèrent sous le commandement de Léogorus, et lui donnèrent le nom de Samothrace, *Samosthraçum*. Il paroît également certain que Dardanus, après son émigration de l'île de Samothrace, bâtit dans la Phrygie Hellespontienne une ville qui porta son nom, *Dardane*, et qu'il y établit le culte de Samothrace sa patrie; les auteurs de l'antiquité disent que ce fut par l'ordre de l'oracle qu'il plaça les statues des dieux de Samothrace dans la ville qu'il bâtit, et que dans la suite ses descendans les transportèrent à Ilion où les habitans leur élevèrent un temple avec un sanctuaire dans la citadelle, persuadés que le salut de leur ville dépendoit de leur conservation [1]. D'un autre côté Stésimbrote de Thasos fait venir du canton de Cabire en Phrygie, pour s'établir dans l'île de Samothrace, des prêtres ou ministres des mystères, appelés Cabires, dont quelques écrivains font dériver le nom, du mont Cabire dans le pays de Bérécynthe en Phrygie [2]. Les Bérécynthes étoient une tribu de Phrygiens: comme tous les peuples de la Phrygie et de la Troade, ils rendoient un culte

(1) Dionys. Halicar., *Antiq. Rom.*, lib. I, § 67, p. 54. =
(2) Strab., lib. 10, p. 469, 472, 537. — *Schol.* Apoll. Rhod., *Argon.*, lib. I, v. 917—*Etym. magn.*—Phavor.

à la mère des dieux qui reçut de cette tribu même l'épithète de déesse de Bérécynthe. Suivant certains auteurs, les mystères de la mère des dieux furent portés dans l'île de Samothrace par Eétion [1], d'autres disent par Midas le Phrygien. [2]

D'autres parties de l'Asie reçurent ce culte par des circonstances entièrement étrangères aux Egyptiens, aux Phéniciens, ou aux habitans de l'île de Samothrace. Par exemple le culte des Dioscures Cabires étoit célèbre à Phocée ville maritime de l'Asie mineure : avant l'arrivée des Ioniens, cette partie de l'Asie mineure n'avoit aucune ville, les Athéniens Philogène et Damon y conduisirent une colonie des Phocéens voisins du mont Parnasse [3], qui y apporta le culte des Dioscures Cabires, objet de leur vénération comme dieux tutélaires de la navigation ; car ils furent les premiers des Grecs qui entreprirent de longs voyages sur mer [4]. Du reste les grands dieux Cabires étoient les principales divinités de toutes ces contrées de l'Asie jusqu'aux bords du pont Euxin ; une ville, l'ancienne capitale du royaume de Pont, célèbre surtout dans l'histoire de Mithridate, où les rois prédécesseurs de Pharnace faisoient leur résidence, s'appeloit Cabire : elle étoit à 50 stades du mont Puryadris vers le midi. [5]

[1] S. Clem. Alex., *admon. ad Gentes*, p. 8. = [2] S. Clem. Alex., lib. II, cap. 49. = [3] Paus., lib. VII, cap. 3. = [4] Herod., lib. I, cap. 163. = [5] Plut., *Vit. Pomp.*

§ IX. *Les Romains reçurent les Cabires des Étrusques. — Ils étoient leurs dieux Pénates.*

Les Romains avoient probablement reçu des Etrusques le culte des dieux Cabires[1], comme ils avoient reçu de ce peuple, la plupart des autres parties de leur religion. D'autres écrivains prétendent que ce culte avoit été apporté à Rome par Tarquin l'ancien fils de Démarate de Corinthe, qui étoit très versé dans les mystères de Samothrace. Ces deux faits sont les seuls qui puissent présenter quelque vraisemblance; car le transport des dieux Cabires de Troie en Italie par Enée, est une de ces fables qni doivent leur naissance à l'orgueil des Romains, et qui ont été accréditées par le goût de Denys d'Halicarnasse pour ces sortes de contes, et surtout par la belle poésie de Virgile et des autres poètes latins.

» Ces dieux, dit Denys d'Halicarnasse[2], les » Romains les appellent Pénates; mais ceux qui » ont voulu rendre en grec la signification de » ce mot, les nomment πατρῴους, dieux de la patrie, » *γενεθλίους*, dieux de la génération, Κτησίους dieux » des possessions, *μυχίους*, dieux de l'intérieur, » *ἑρκίους*, dieux *tutélaires*. Il semble qu'ils ne leur » ont donné ces différents noms que pour marquer

[1] S. Clem. Alex., *admon. ad Gentes*. = [2] Dionys. Halicar., lib. I, § 67.

» leurs diverses propriétés ou leurs divers attributs,
» on peut même dire qu'ils n'ont exprimé que la
» même chose en différents termes. Je soutiens
» d'après les historiens Callistrate, Satyrus et Ara-
» nus, ajoute Denys d'Halicarnasse, que les statues
» qu'Enée a apportées en Italie, sont celles des
» grands dieux honorés parmi les Grecs, principa-
» lement par ceux de Samothrace. »

Ces grands dieux étoient chez les Romains comme chez les Grecs, Jupiter, Pluton, Neptune, Bacchus, Apollon, Esculape, Mercure, Hercule, Junon, Cérès, Minerve, Diane, Vénus, Vesta, la Fortune et Palès. Pétrone dit qu'on les appeloit ainsi que les dieux de Samothrace, θεοὺς μεγάλους, dieux grands [1], Varron avoit dit avant Pétrone que les Pénates étoient les grands dieux [2]: Tristan donne une médaille où l'on voit Hercule et Junon se regardant, l'un tient sa massue basse, et l'autre a un paon devant ses pieds avec l'exergue, *di patrii* [3]. Julius Pollux nous apprend qu'Apollon étoit adoré sous le nom de πατρῷος dieu tutélaire, et Plutarque, Hygin, Macrobe, Martianus Capella font, comme nous venons de le voir dans Denys

[1] Dii majores sunt qui me instituerunt in integrum (Petron.). Virgile fait dire par l'ombre d'Hector :

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates,
Sic ait et manibus vittas Vestamque potentem,
Æternumque adytis effert penetralibus ignem.

[2] *Varro unum esse dicit Penates et magnos deos. Nam et in basi scribebatur, magnis deis.*

[3] Tristan, *Com. hist.*, T. II, p. 270.

d'Halicarnasse, des dieux Patrii, Genethlii ou Natales, et Pénates les mêmes dieux (1). Denys d'Halicarnasse (2) raconte que les Pélasges qui passèrent de la Thessalie dans l'Italie, manquant de tout à cause de la stérilité de leurs terres, avoient fait vœu d'offrir à Jupiter, à Apollon et aux Cabires la dixme de tout ce qui leur naîtroit dans la suite. Suivant Nigidius cité par Macrobe (3), Apollon et Neptune qui avoient bâti les murs de Troie étoient les dieux Pénates de cette ville; il ajoute que ces divinités furent apportées par Énée en Italie : Cornelius Labéo avoit la même opinion sur les dieux Pénates, et elle a été suivie par Virgile (4). Denys d'Halicarnasse, en donnant, d'après Timée, aux dieux Pénates un caducée de fer et d'airain, met Mercure au nombre de ces dieux qui sont bien, dit-il, les dieux de Samothrace : on distinguoit les Pénates publics et les Pénates privés. Il y avoit les Pénates du ciel, de la terre, des enfers, des villes et des maisons.

Dii patrii servate domum (5). (Virg.)

(1) Plutar., *de Superstition.* = (2) Dionys. Halicar., *Antiq. Rom.*, lib. I, cap. 19. = (3) Macrob., lib. III, cap. 4, p. 421. = (4) *Sic fatus meritos aris mactabat honores :*
Taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo.

(5) On sacrifioit aux dieux Pénates, *penetralibus*, dans le lieu de la maison le plus reculé. Virgile décrit ces Pénates dans ces vers du XIe livre :

Ædibus in mediis nudoque sub ætheris axe
Ingens ara fuit juxtaque veterrima laurus
Incumbens aræ, atque umbram complexa Penates.

Dites-moi, Socrate, dit Dionysodore, n'avez-vous point un Jupiter domestique et paternel? J'ai, répond Socrate, des sacrifices domestiques et paternels, enfin rien en ce genre, ne me manque de tout ce que possèdent les autres Athéniens [1]. Arnobe dit que d'après la théologie des Etrusques il y avoit quatre espèces de Pénates: 1° Ceux de Jupiter; 2° Ceux de Neptune; 3° Ceux des enfers; 4° Ceux des mortels.

Les Pénates portoient, comme les Cabires, le titre de Dioscures dont le culte étoit en grand honneur à Tusculum [2]. La plupart des médailles de cette ville consacrées aux Dioscures, ont ces trois lettres D. P. P., *id est, dei Penates.*

Les dieux Lares, chez les Romains, étoient les mêmes dieux que les Pénates: Nigidius dans Arnobe atteste qu'ils sont les mêmes que les dieux de Samothrace [3]. Suivant Varron, les Lares sont les mânes qu'il fait fils de *Mania* appelée vulgairement *Larnuda, id est, dæmonum mater.* Apulée, dans son livre sur le démon de Socrate, dit que les

—Les Romains, dans leurs malheurs, adressoient des plaintes et des reproches à leurs dieux Pénates. Horace dit à Xanthias Phocéus, en lui parlant de Philis, sa belle esclave : elle ne peut se plaindre que de ses dieux domestiques (qui avoient laissé tomber sa maison dans l'opprobre et la pauvreté) :

et Penates
mœret iniquos. (Horat., lib. II, ode IV, v. 15.)

(1) *Biblioth. des Philosophes, Eutydème*, T. V, p. 507.= (2) Cicer., *de Divinat.*, lib. I, cap. 43. = (3) Arnob., lib. III.

Lares sont appelés Manes ; d'autres les ont faits fils de Mercure et de la nymphe *Lara*. Dans un marbre antique, Sylvain, le Priape des Romains, est joint aux Lares ; si quelques auteurs latins ont distingué les Lares des Pénates, c'est qu'ils n'ont considéré qu'un des rapports sous lesquels les Lares étoient le plus ordinairement adorés, celui de dieux tutélaires des chemins. Plaute [1] et une ancienne inscription [2] les appellent *Viales* : Suétone [3] *Compitales* d'où viennent les *Compitalia*, fêtes dans les carrefours en l'honneur de ces dieux ; mais les grands dieux étoient aussi, comme nous l'avons vu, les dieux tutélaires des grands chemins. Les Grecs les appeloient *Enodii* : Mercure, Hécate, Apollon, Bacchus, etc., étoient des dieux *Enodii*.

§ X. *Cabires, premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples.*

Le deuxième rapport sous lequel les Cabires doivent être envisagés, c'est celui de prêtres et de ministres des dieux, d'inventeurs des arts, des lois, des lettres, de l'écriture, des enchantemens, de la médecine, et de toutes les connoissances qui ont commencé la civilisation, ce qui les plaçoit aux yeux de peuples ignorans, au-dessus de l'humanité par leur esprit et par leurs forces phy-

[1] Plaut., *Mercat.*, 5, 2. = [2] Gruter, p. 78. = [3] Suéton., *Aug. vita.*

siques, et ce qui leur fit décerner les honneurs divins.

Dans tous les lieux où l'on trouve ces dieux Cabires, les fables dont leur histoire est enveloppée, le culte qu'on leur rend présentent toujours le caractère ou les traces des premiers pas de la civilisation, dont l'empreinte se remarque au surplus dans tous les mystères de la Grèce. Chez les Phéniciens, Esmun ou le huitième des Cabires ou Dioscures enfans de Syduc qu'ils appeloient Asclépius ou Esculape, avoit trouvé l'usage des simples, la manière de guérir les morsures des animaux, les enchantemens ou guérisons par des paroles [1]. Suivant le même Sanchoniaton, les Cabires Dioscures engendrés par Syduc, trouvèrent les premiers l'art de bâtir des vaisseaux et de naviguer sur mer; du temps de Cronos, leurs descendans naviguant sur des vaisseaux et des radeaux qu'ils avoient construits, échouèrent sur le mont Casius où ils consacrèrent un temple. Les Cabires qui déposèrent à Béryte le corps de Pontus dieu marin des Phéniciens, reçurent des honneurs divins après leur mort, à cause des services qu'ils avoient rendus à l'humanité. [2]

La Métallurgie étoit peut-être celui de tous les arts qui exigeoit le plus d'intelligence et de force de corps: aussi Vulcain étoit-il un des principaux

[1] Sanchoniat., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.* 1, 9.= [2] Sanchon., *apud Euseb.*, *Præp. Ev.*, lib. X, p. 30.

Cabires. Les Cabires Egyptiens fils de Vulcain, étoient toujours vêtus comme leur père avec un bonnet semblable : ceux que l'on voit sur les signes militaires de la colonne Trajanne ont ces mêmes bonnets. Dans les médailles antiques on voit un Cabire avec le nom Καβεῖρος écrit autour, qui non-seulement tient le marteau comme Vulcain, mais qui est habillé de même. Dans la mythologie égyptienne Thoth ou Mercure fils de Cronos, inventeur des premiers caractères, fut regardé comme le père de l'histoire, parce qu'il donna l'ordre aux Cabires de consigner sur des monumens durables tous les événemens dont ils avoient été les témoins. (1)

Les prêtres de Samothrace s'appeloient Cabires, et ils travaillèrent à civiliser les habitans de cette île, en y établissant un culte religieux, et en introduisant les arts parmi eux. Outre les anciens Cabires que l'on disoit être nés de Vulcain et de Cabira, la fable en distingue de plus récens, particulièrement Jasion et Dardanus qui contribuèrent le plus à la civilisation de cette île. Les traditions si connues sur Jasion auquel Jupiter enseigna les mystères sacrés, ses amours et ses aventures avec Cérès, le don que Cérès fit du bled à Harmonie fille de Jasion, en considération de l'amour qu'elle avoit pour son père, la naissance de Plutus dieu des richesses, fruit des amours de Jasion et de Cérès (2),

(1) *Ap.* Euseb., *Præp. Ev.* I, X.

(2) Le Scholiaste d'Hésiode interprète ainsi cette allégorie: Jasion se livra à l'agriculture, Cérès est la terre qui récom-

la célébration des noces d'Harmonie dans lesquelles on dansa pour la première fois les orgies au bruit des tambours et des cymbales, le mariage de Cybèle et de Jasion; toutes ces fables prouvent que Jasion établit parmi les Samothraces un culte religieux, et qu'il leur fit connoître l'agriculture. Dardanus, de son côté, passoit chez les Samothraces pour avoir enseigné aux hommes, avant qu'ils connussent des vaisseaux, l'usage des radeaux dont il avoit lui-même fait l'expérience pour passer en Asie. [1]

On a de nombreuses médailles des Cabires, et surtout des îles de Lemnos, d'Imbros et de la Macédoine. Toutes présentent les Cabires avec un habit court, un marteau d'une main, le scalpel ou un autre instrument de l'autre avec le mot ΚΑΒΕΙ-ΡΟϹ [2]. A Thessalonique où le culte des Cabires fils de Vulcain, inventeurs du fer et de l'airain étoit en très grand honneur, et où on célébroit des fêtes publiques, des combats et des jeux pour ces divinités [3], les médailles présentent les Cabires seuls revêtus de plusieurs habits et d'un manteau, ils tiennent d'une main un marteau élevé, de l'autre

pense les travaux du cultivateur par de grandes richesses. — Ovid., *Eleg.* III.—*Met.* IX.

(1) Plin., lib. IV, cap. 23. — Diod. Sic., lib. V, § 48. — Conon, *Nar.* XXI.—Tzetzès, *ad Lycophr.* v. 73. — (2) Strab., lib. I, p. 472. — Pausanias, lib. I.

(3) On célébroit aussi ces jeux et ces fêtes dans les îles de Lemnos et d'Imbros — *cabiria, festum celebratum in Lemno.* (Hesych.)

main un capricorne. Le capricorne est le dixième signe du zodiaque, lorsque le soleil donne le solstice d'hiver au mois de décembre; ce signe dans les mains des Cabires, ne signifie, selon les uns, rien autre chose que le temps des jeux solennels et des fêtes que l'on célébroit dans ce mois en l'honneur de ces divinités [1]; suivant d'autres auteurs, le capricorne étoit l'emblême du feu et de tous les arts qui en dépendent, comme on le voit dans ces vers de Manetius.

Vesta tuos, capricorne, fovet penetralibus ignes, etc. [2]

Il y a une grande variété de fables sur le nombre, les noms et l'histoire de ces Cabires, considérés comme premiers prêtres et premiers instituteurs des peuples, et cette variété de traditions doit nécessairement exister, puisque ces Cabires appartiennent à des nations diverses et à des époques différentes;

(1) J. Wild., *ap.* Beger., T. I, p. 484.

(2) Dans le recueil des médailles de Seguin (Seguin, p. 14.); il y a une monnoie de Thessalonique sur laquelle est représenté un homme debout tenant une clef de la main gauche et de la droite un marteau avec cette inscription ΚΑΒΕΙΡΟϹ. Les médailles de Corcyre représentent les Cabires entre deux grands marteaux; celles d'Hiérapolis les représentent à cheval avec une hache ou un marteau élevé, on voit sur plusieurs monumens anciens une tête de femme, avec un voile, une tour sur la tête, ayant au-dessous d'elle la lune dans son croissant et devant elle une colonne sur laquelle est posé un Cabire portant à la main droite un marteau. (Vaillant, *Imp. Num.* tom. 2. p. 154.)

cependant ils passoient en général pour être les fils de Vulcain et de Cabeira fille de Protée, personnages qui appartiennent à l'Egypte. Cette même Cabeira étoit la mère de Cadmille l'un des grands Cabires de Samothrace, et elle l'avoit eu de Vulcain [1]; ce qui lie encore le culte de la divinité avec les premières lueurs de la civilisation, deux choses toujours inséparables dans les traditions religieuses des anciens. Evidemment, Vulcain père de Cadmille ou du jeune Iacchus est le principe actif, Cabeira le principe passif, et l'un et l'autre, en même temps qu'ils ont donné naissance à Cadmille ou au petit dieu emblême de toutes les productions, ont encore pour fils les hommes qui ont donné à des peuplades sauvages les premières notions d'un culte régulier, et les premières connoissances des arts. De Vulcain et de Cabeira fille de Protée, étoient nés trois Cabires qui habitèrent particulièrement les îles de Lemnos et d'Imbros; Nonnus et Strabon en font des habitans de l'île de Samothrace [2]. Ces trois Cabires, d'après Acusilaüs d'Argos cité par Strabon [3], donnèrent naissance aux nymphes Cabirides qui, ainsi que leurs pères, furent adorées dans l'île d'Imbros et dans les îles voisines, dans la Macédoine, dans la Troade et dans le canton de Pergame. Ces nymphes Cabirides étoient les prêtresses

[1] Acusilaüs d'Argos, *apud Strab.*, lib. X. = [2] Nonnus, *Dionys.*, lib. XIV, v. 19.—Lib. IX, v. 193. = [3] Strab., lib. X, p. 472.

des dieux Cabires, qui ont été moins connues que les prêtres, et dont le culte étoit moins célèbre, puisqu'il ne paroît pas avoir été identifié avec celui de leurs dieux : une ancienne épigramme de Callimaque prouve l'existence de ces prêtresses et de leur culte. (1)

Il n'y a entre les Cabires, les Curètes, les Telchines, les Dactyles et les Corybantes, qu'une différence locale : les Curètes appartiennent à l'île de Crète, les Telchines à l'île de Rhodes, les Dactyles à la Troade, les Corybantes à la Phrygie.

Malgré la diversité des noms, ces tribus ou sectes religieuses ne diffèrent point entr'elles, et le fonds de leur théologie se trouve dans leur histoire. (2)

§ XI. *Curètes.*

Il paroît certain que les Curètes défrichèrent les premiers l'île de Crète, et qu'ils travaillèrent à en civiliser les habitans (3) ; ils assujettirent au service de l'homme les animaux sauvages ; ils formèrent des troupeaux, et apprirent à les élever, ils firent connoître l'éducation des abeilles, ils enseignèrent à travailler les métaux : on leur faisoit honneur de l'invention des épées et des casques (4). On leur attribuoit les danses armées, et surtout l'Enoplie, la Pyrrhique et les cérémonies mystérieuses qui étoient

(1) Callim., T. I, p. 212. = (2) Strab., lib. X, p. 467. *Voy.* la note page 183. = (3) Servius, *ad Æneid.*, lib. III, v. 131. Hi Curetes primi cultores Cretæ esse dicuntur. = (4) Diod. Sic., lib. V, § 65.

figurées par cette danse [1] ; ils passoient aussi pour avoir introduit l'usage des flûtes dans les armées, surtout à l'instant du combat [2]. Enfin ils réunirent les hommes, les soumirent à des lois, et leur firent connoître les avantages de la vie sociale : on leur attribuoit même des connoissances en astronomie. [3]

On donnoit aux Curètes le titre de Gegènes ou enfans de la terre [4] : suivant une ancienne tradition, ils habitoient les montagnes et les vallons, n'ayant trouvé aucune maison bâtie, ils n'avoient d'autre toit ou d'autre asile que ceux que leur donnoit la nature ; cette dernière tradition fait remonter leur origine aux temps antérieurs à la civilisation. Crès [5] qui fut roi des Etéocrètes, le plus ancien des peuples de la Crète, et qui donna son nom à cette île, fut un des Curètes [6]. Il fut auteur, dit Diodore de Sicile, de plusieurs inventions,

(1) Plin., lib. VII, cap. 56. = (2) Natalis Comes, lib. VIII, p. 850. = (3) Theon, *ad Arat.*, lib. I, v. 35. = (4) Plut., *Vit. Solon.*—Diod. Sic., lib. V. § 65.

(5) *Apud Cretam regnavit primus Cres indigena, a quo Creta appellata : quem aiunt unum Curetarum fuisse, a quibus Jupiter absconditus est et nutritus, hi Gnosson civitatem in Creta condiderunt et Cybeles matris templum* (Euseb., ed. de Scaliger, liber Prior., p. 59.) On lit dans le même Eusèbe (ed. de Zohrab. p. 281.) : *Curetes et Corybantes Gnossi habitaverunt : iidem elegantem saltationem cum armis repererunt.* — Simson fixe l'époque des Curètes à l'an du monde 2043, 1960 avant J. C. et l'an 36 de la vocation d'Abraham. (Simson, *Chronic.* p. 89.)

(6) Marcianus, *in Periegesi.*—Isidor., *Originum*, lib. XIV, cap. VI. p. 193.

toutes utiles à l'île en particulier, et aux hommes en général. (1)

Les Curètes introduisirent dans l'île de Crète les mystères de la religion : ces mystères étoient les mêmes que ceux de Samothrace ; leur lieu principal étoit Gnosse où la triade Curétique étoit célèbre ; elle étoit composée, comme partout, du principe actif, du principe passif, et de Jasion qui y jouoit le même rôle qu'Iacchus ou Horus (2). Les Curètes avoient fondé Gnosse où ils avoient élevé un temple, et consacré un bois à la mère des dieux (3) : « Ils établirent un culte religieux, dit » Salluste ; c'est ce qui, selon l'usage ordinaire » d'enchérir toujours sur le merveilleux de l'anti- » quité, a donné lieu de dire qu'ils avoient pris » soin d'élever l'enfance de Jupiter (4). » Ils célébroient, dans l'île de Crète, les fêtes de Jupiter avec les orgies telles qu'on les employoit aux fêtes de Bacchus, et par des ministres du même genre que les Satyres : « Ils remplissent, dit Strabon, au- » près de Jupiter, les mêmes fonctions que les Sa- » tyres auprès de Bacchus : ces ministres sont des » jeunes gens, lesquels exécutent, en dansant tout

(1) Diod. Sic., lib. V. = (2) Servius, *ad Æneid.*, lib. III, v. 111. = (3) Diod. Sic., lib. V, § 66. — *Syncel. Chron.*, p. 123. = (4) Sallust., frag. 6. — Ce fragment de Salluste a fait conjecturer par M. le P. Debrosses que cet historien s'attachant à son ordinaire à décrire les antiquités de chaque nation, avoit parlé avec quelque étendue des Curètes et qu'il avoit sous les yeux les vieilles légendes dont Diodore nous a conservé un extrait.

» armés, des mouvemens militaires; à raison de ce » qu'ils étoient jeunes, (κοῦροι), ou de ce qu'ils éle- » vèrent Jupiter jeune (κοῦρον), on les nomma Cu- rètes. [1]

Ils finirent, de même que les Dactyles et les Cabires, par prêter leur nom aux divinités qui étoient l'objet des mystères de leur pays. Voici l'hymne d'Orphée aux Curètes [2] : « Curètes amis de la danse, » qui faites retentir dans vos jeux l'airain bruyant, » vous qui marquez la cadence, habitans des mon- » tagnes, ministres de Bacchus, qui maniez la » lyre, danseurs légers, qui formez des pas légers » par la mesure, gardiens armés et vigilans, com- » pagnons et ministres de la vénérable déesse qui » habite les montagnes; vous, dieux puissans, forts, » accourez à mes prières, et que toujours le berger » soit comblé de vos dons et protégé de votre bien- » veillance. »

La réputation des Curètes [3] fut telle, que dans la suite, lorsqu'un Crétois se rendoit recommandable par son habileté et par son savoir, on l'appeloit un Curète ou un nouveau Curète, comme on l'a fait d'Epiménide [4] qui fraya à Solon le chemin pour publier ses lois, et les faire recevoir des Athéniens,

(1) Strab., lib. X, p. 468. = (2) Orph., *hymn.* 30.

(3) Hécatée, de Milet, dans son ouvrage sur Phoronée, appeloit les Curètes, tantôt ὀρχηστὰς θεοὺς, *saltatores deos*, tantôt παιγήμονας, *Lusores sive Jocosos*. Ménodore, de Samos, dans son ouvrage sur *les faits mémorables de cette île, appelle les Curètes* θεοὺς χαλκάσπιδας, *æreis scutis armatos deos.*

(4) Plut., *Vit. Sol.*—Diogen. Laert., lib. I, § 114.

qui appuya les lois sur la religion, rendit la ville plus docile, et la disposa à se soumettre à ce qui étoit juste. Il avoit écrit la génération des Curètes et des Corybantes, et fait une longue théogonie [1]; il construisit à Athènes le temple des divinités infernales vengeresses du crime [2] : on voyoit sa statue à l'entrée de l'Éleusinium.

Il n'est pas exact de dire, comme l'ont fait quelques écrivains, que les Crétois sont les premiers inventeurs des cultes et des cérémonies religieuses; il est constant néanmoins que les Curètes, leurs prêtres, ont porté leur culte et leurs arts dans diverses contrées. La ville de Pyrrichus, dans la Laconie, avoit, dit-on, pris son nom de Pyrrichus, un des Curètes [3]. A Ithome, dans la Messénie, il y avoit un temple de Curètes où l'on sacrifioit toutes sortes d'animaux; on commençoit par le bœuf et la chèvre, que l'on jetoit dans les flammes [4]. Il y avoit à Délos des Curètes qui passoient pour fils d'Apollon et de la nymphe Danaïde: ils étoient adorés à Lycoé, ville d'Arcadie située au pied du mont Ménale [5]. Les Curètes font partie du cortège de Bacchus pour la conquête des Indes : Nonnus [6] qui donne leurs noms, les attache à l'Attique; il les fait fils de Socus qui dominoit l'Attique avant l'arrivée de Cécrops, et qui les avoit exilés; ils se retirèrent d'abord en Crète, d'où ils passèrent en Phrygie, et

[1] Diogen. Laer., lib. I, *Epimenid.* = [2] *Ibid.* = [3] Pausan., lib. III, cap. 25. = [4] Pausanias, lib. IV, cap. 31. = [5] Pausan., lib. VIII, cap. 37. = [6] Nonnus, lib. XIII.

de la Phrygie ils revinrent dans l'Attique; mais Socus ayant été tué par Cécrops, ils se retirèrent sur le sol sacré des Abantes, *demeure des premiers Curètes*, *Curetum priorum terrestre genus*. Nonnus fait ensuite la description des exercices auxquels ils se livrèrent dans le pays des Abantes, et des progrès qu'ils y firent faire à la civilisation, la musique, le chant, la danse armée, l'art de la guerre, la culture du sol, la fondation des villes, les arts, les métiers, etc. Cet amas de fables montre la liaison qui existoit, pour le culte, entre la Phrygie, la Crète et l'Attique, et la tradition qui présentoit toujours les Curètes comme premiers instituteurs des peuples sauvages. Suivant Apollodore [1], les Curètes, après la naissance d'Epaphus, sur les bords du Nil, le firent disparoître à la prière de Junon, et Jupiter irrité les tua. Strabon fait mention des Curètes sur la côte éphésienne; au-dessus du bois Ortygie où la fable place l'accouchement de Latone, est le mont Solmissus où les Curètes, par le bruit de leurs armes, étourdirent Junon qui épioit, par jalousie, les couches de Latone, et parvinrent à les lui cacher. On célébroit tous les ans, à Ortygie, une fête où la jeunesse donnoit des repas magnifiques; le collège des Curètes donnoit aussi des repas, et célébroit quelques sacrifices se-

[1] Apollodor., lib. II. §. 3.—Hygin attribue aux Titans ce qu'Apollodore attribue aux Curètes — du reste cette fable me paroît être une fable grecque transportée en Egypte.

crets [1]. Suivant une ancienne tradition [2], cinq Curètes s'étant munis d'une escorte suffisante pour l'exécution de leur dessein, passèrent de l'île de Crète dans la Chersonèse, cette partie de l'Asie mineure où étoit la Carie, dans laquelle ils s'établirent. On retrouve les Curètes jusque dans les forêts des Tartésiens, sur les bords de la mer de Gades (Cadix), où les anciens ont aussi placé la guerre des Titans contre les dieux. Le curète Gargoris, le plus ancien roi des Tartésiens, inventa la manière de recueillir le miel; Habis, son successeur, assujettit à des lois un peuple jusqu'alors barbare : il lui apprit l'agriculture, et il lui fit quitter une nourriture sauvage pour des alimens plus doux. [3]

Ces émigrations des prêtres crétois les ont fait confondre d'autant plus facilement avec les Dactyles et les Corybantes, que leur culte et leur industrie étoient à peu près identiques. Les Grecs appeloient les ministres de Cybèle Curètes aussi bien que Corybantes [4]. L'auteur de la Phoronide, Hellanicus de Lesbos, dit que les Curètes étoient des joueurs de flûte, Phrygiens de naissance [5]; quelques-uns veulent que les Curètes ne diffèrent en rien des Corybantes, et que les uns et les autres aient été les ministres de la déesse Hécate : il est certain néanmoins, que les anciens ont toujours distingué les Curètes, comme appartenant à la Crète où ils étoient

[1] Strab., lib. XIV, p. 640. = [2] Diod. Sic., lib. V. = [3] Justin, lib. LIV, cap. 4. = [4] Strab., lib. X, p. 469. = [5] Strab., lib. X, p. 472.

autochthones [1], des Dactyles qui appartenoient à la Troade, des Corybantes qui appartenoient à la Phrygie. [2]

Des écrivains, entraînés par l'homonymie, ont réuni, sous le titre d'histoire des Curètes, celle des Curètes, peuple de l'Eubée, de l'Etolie et de l'Acarnanie, avec les Curètes ministres des dieux et premiers auteurs de la civilisation en Crète; mais il n'y a aucune espèce de rapport entr'eux, et si l'on persistoit à en trouver quelques-uns, ces rapports très éloignés ne seroient dûs qu'à la similitude du nom; le mot κούροι signifie jeunes, et Homère appelle Curètes, généralement, les jeunes soldats [3]: « Que de tous les Curètes achéens les plus vaillants » apportent ici; de ma nef légère, ces présens » dont hier nous promîmes d'honorer Achille. » Et ailleurs : *des Curètes achéens portoient des présens* [4]. Ce nom semble désigner des jeunes gens très courageux, et habiles à danser en armes. Homère fait dire à Énée : *Mérion, peut-être, tout danseur que tu es* [5] : l'usage de danser armés leur étoit commun avec les Curètes prêtres. Le mot *Curètes*, pris dans son acception la plus simple, désigne seulement des hommes dans la fleur de l'âge: ce qui est appliquable aux jeunes guerriers d'Homère, et aux Curètes de la Crète; car ces derniers étoient de jeunes prêtres qui dansoient armés, dans

(1) Martian Heracl. = (2) Lucian., περὶ ὀρχήσεως. = (3) Homer., *Iliad.* XIX, v. 193. = (4) *Ibid.*, v. 248. = (5) Homer., *Iliad.* XVI, v. 617.

les cérémonies religieuses ; ils portoient en main une demi-pique, avec laquelle ils frappoient sans cesse sur un petit bouclier d'airain dont le bruit accompagnoit leurs chants et leurs danses ; leur pique est appelée cure ou curis, dans la langue des Sabins où elle avoit le même usage [1]. Denys d'Halicarnasse prétend que la danse des prêtres Saliens, à Rome, étoit une imitation de celle des Curètes.

Les Curètes ont été dans l'île de Crète, ce que les Dactyles étoient dans la Troade, les Corybantes dans la Phrygie, les Cabires à Samothrace, les Druides chez les Gaulois, les Bardes dans la Calédonie, les gardiens des rites religieux et du culte des dieux, avec lesquels ils étoient en communication par la divination des augures et les opérations magiques. Quoique les Curètes fussent aussi des magiciens, ils n'étoient pas initiés dans la connoissance des enchantemens qu'on imputoit aux Telchines, ni même dans la connoissance de la médecine.

§ XII. *Telchines.*

Le nom de Telchines, comme celui des Curètes et des Corybantes, n'étoit qu'un nom appellatif qui servoit à désigner l'emploi et les occupations de ceux auxquels l'antiquité donnoit ce nom : il dérivoit de θέλγειν, soulager, guérir, adoucir la douleur. Cependant le terme de Telchines étoit devenu un mot injurieux, un synonyme des mots de sorcier,

(1) Note sur Salluste, par le P. Debrosses.

d'empoisonneur, de génie ou démon malfaisant; on les regardoit comme des prestigiateurs qui avoient à leurs ordres les nuées, la pluie, les vents, la neige, et qui changeoient même les formes des choses [1]. On les accusoit d'avoir inventé cette magie qui donnoit le pouvoir d'exciter des orages, d'amener la peste, la famine, et toutes les calamités humaines; de jeter des sorts sur les hommes, de faire périr les plantes et les animaux [2], d'avoir puisé l'eau du Styx de leurs propres mains, de l'avoir répandue sur les campagnes de Rhodes pour détruire la fécondité des terres [3], et d'envier aux hommes toutes les connoissances qu'ils avoient acquises [4]; mais les Telchines avoient leurs partisans qui regardoient toutes ces imputations comme la suite de la jalousie qu'avoit inspirée le mérite de leurs découvertes.

Ils avoient inventé l'art de la métallurgie, et surtout l'art de fabriquer le fer et l'airain. Ils avoient forgé la faux dont la terre arma Saturne, et le trident de Neptune. Ils firent les premiers des statues des dieux, que les anciens appelèrent telchinien-

(1) Natalis Comes, lib. V. p. 541.

(2) On citoit quelques noms de ces Telchines, Actæus, Megalesius, Ormenus, Lycus, Menon, Nicon.

Jalysios Telchinas,
Quorum oculos ipso vitiantes omnia visu
Jupiter exosus, fraternis subdidit undis. (Ovid., *Met.* VII. v. 365.)

(3) Nonnus, *Dionys.*, lib. XIV, p. 388.

(4) Diod. Sic., lib. V, § 55.

nes [1]. On leur attribuoit surtout les statues d'Apollon et de Junon, qu'on voyoit à Linde et à Camire, villes de l'île de Rhodes [2]. Ils paroissent avoir exercé les premiers la médecine vétérinaire. [3]

Les Telchines appartenoient à l'île de Rhodes, qui fut d'abord appelée *Ophiusa*, ensuite *Telchinis*, et dont les habitans portèrent même le nom de *Telchines*; ils civilisèrent l'île, et ils en furent les premiers prêtres. Ils étoient fils de la mer, c'est-à-dire qu'ils étoient étrangers: ils avoient été chargés de l'éducation de Neptune qui leur avoit été confié par Rhéa, dont ils étoient aussi les compagnons et les assesseurs [4]. Cette origine, et cet emploi, qui les supposent des navigateurs, s'accordent avec la tradition qui les faisoit habiter successivement les trois îles principales de la mer Egée [5]. On conjec-

(1) Les artistes de Rhodes exécutèrent en divers endroits de la Grèce des statues qui portoient toutes le nom de Telchiniques, parce que les anciens habitans de Rhodes s'appeloient Telchines. (Diod., lib. V.—Winckelmann, hist. de l'art. t. 2. p. 192.)

(2) Strab., lib. XIV, p. 654—Eustath., *ad Dionys.* v. 504.= (3) Strab. *ib.* —Diod., *ib.*—Ovid., *Metam.*, lib. V,—Hesychius, v. *Telchines.*= (4) Diod. Sic., lib. 5, p. 226—Strab., lib. XIV, p. 632, 654.—Clem. Alex., *Strom.*, lib. V, p. 415.

(5) Ces trois îles sont Chypre, Rhodes et la Crète : voici un passage de Strabon, tel qu'il a été rendu par les traducteurs françois. « On voit dans les mémoires sur la Crète que le nom » de Curètes désigne ceux des neuf Telchines qui, abandonnant » Rhodes où ils habitoient tous, pour suivre Rhéa en Crète,

ture même qu'ils apprirent l'art de la métallurgie dans l'île de Chypre, célèbre par ses mines de cuivre que les habitans de cette île furent les premiers à mettre en œuvre (1). Il n'y a rien de si obscur que l'histoire des idées religieuses qu'ils apportèrent dans l'île de Rhodes, et de celles qu'a conservées cette île jusqu'au temps de Danaüs, où cet Egyptien introduisit à Linde les mystères de Saïs. La tradition suivant laquelle ils avoient accompagné Rhéa à Rhodes, semble annoncer qu'ils y apportèrent le culte de cette divinité. On a conservé la tradition d'une guerre qu'ils soutinrent pour l'introduction de quelques innovations religieuses: Diodore de Sicile raconte une autre guerre des géans contre les Telchines (2). On donne une histoire des enfans de Neptune, nés du commerce de ce dieu avec une

» y élevèrent l'enfance de Jupiter (Strab. lib., X. p. 472.— Strab., lib. XIV, p. 654.) Suivant un autre témoignage de Strabon, les Telchines au contraire, habitoient originairement la Crète, d'où ils passèrent d'abord dans l'île de Chypre, puis dans celle de Rhodes qu'après eux occupèrent les Héliades. Il fut un temps reculé où les Rhodiens s'immiscèrent beaucoup dans les guerres intestines de la Crète : ne pourroit-on pas appliquer les anciennes traditions de ces passages d'un pays à l'autre, plutôt aux habitans de Rhodes appelés Telchines, qu'aux prêtres de cette nation? et ces incursions n'auroient-elles pas pour cause plutôt des dissensions civiles que des vues religieuses?

(1) Plin., *Hist. Nat.*, lib. XXXIV, cap. 2. — Hesiod., *Oper. et dies*, v. 151. — Theogon., v. 151. = (2) Diod. Sic., lib. V, § 55.

sœur des Telchines, qui repoussèrent Vénus de l'île, et qui combattirent les enfans de Jupiter. Ces récits allégoriques présentent la lutte entre les Telchines, partisans des divinités étrangères, et les anciens habitans de l'île de Rhodes, qui se refusèrent au culte de ces divinités. Les Telchines furent vaincus par leurs adversaires, et ils finirent par prendre le sage parti de chercher un asile sur le continent; c'est probablement au peu de succès de leurs tentatives et à cette fuite, qu'ils durent leur mauvaise réputation. On ignore si les Telchines ont été divinisés comme les Cabires et les Dactyles. Les mystères de l'île de Rhodes, qui sont les mêmes que ceux de l'Égypte, de la Samothrace et d'Eleusis, paroissent être dûs à Danaüs; cependant Nonnus nous apprend qu'il y eut trois Telchines, qu'il nomme Lycus, Damnanéus ou Damnanéa, et Scelmis. Ces noms sont les mêmes que ceux des Dactyles, desquels le poète ne distingue pas les Telchines: ils forment la triade Dactylique, qui est la même que celles des Cabires et d'Eleusis, le principe actif, le principe passif, et le produit des deux; ce qu'il y a de certain, c'est que, comme les Cabires et les Dactyles, les Telchines furent les premiers instituteurs des peuples; que pour affermir les fondemens de la société ils établirent un culte religieux et des mystères, et que les principales divinités de l'île de Rhodes furent appelées Telchiniennes. A Linde il y avoit Apollon Telchinius; chez les Jalysiens il y

avoit Junon et les nymphes Telchiniennes, chez les Camiréens, Junon Telchinia.[1]

§ XIII. *Dactyles.*

La culte des Dactyles ne fut pas aussi étendu que celui des Cabires. Ces dieux étoient au nombre de trois, Acmon, c'est-à-dire, le principe actif qu'Hésychius dit être le père d'Ouranos ou du ciel; *Damnanea*, *puissante*, étoit le principe passif, dont le nom subsiste en partie dans ceux de *damia*, que portoit Cérès à Epidaure, et de *damna* qu'avoit Proserpine à Cyzique [2]. Cette cité n'étoit pas éloignée du mont Ida, dans la Troade, résidence des Dactyles. Kelmis, mot qui suivant Hésychius signifioit *un enfant*, étoit l'Iacchus d'Eleusis, le Cadmille de Samothrace, l'Horus Egyptien. Le nom de Kelmis, qui signifie proprement la peau d'un faon [3], étoit relatif à la tendre jeunesse de ce personnage. Parmi les autres noms que Pausanias donne aux Dactyles, on trouve ceux de Jasion, l'Iacchus des Crétois, de Pœonius, le même qu'Iacchus, d'Hercule et d'Epimèdes, qui sont au nombre des Dactyles, comme

(1) Pausan., *Bœotic.*

(2) Herod., lib. IV. cap. 82.—Pellerin, *recueil de médailles* T. 3. Pl. 132. On trouve Damnaneus dans le fragment de la Phoronide; mais on sait que les poètes anciens mettoient quelquefois un genre pour l'autre (Theon, ad Arat. v. 19.)

(3) Bell's new. Pantheon, p. 211.

l'expression de la force et de la prudence, attribués à Acmon; Priape, principe actif, a été mis au nombre des Dactyles Idéens.

« Les Dactyles Idéens, dit Diodore de Sicile [1], « passent pour avoir découvert l'usage du feu, du « cuivre et du fer, et l'art de travailler ces métaux; « c'est par ce service important rendu aux hommes, « qu'ils ont mérité les honneurs divins. »

Les noms mêmes d'Acmon, de Damneneus et de Kelmis, donnés par l'auteur de la Phoronide aux trois Dactyles et comme divinités et comme ministres d'Adrastée [2] et de Cybèle, furent appliqués aux différentes pratiques de leur art. Les chronologistes ont cherché à fixer l'époque de cette importante découverte du fer, dont tous les anciens s'accordent à attribuer l'invention anx Dactyles Idéens, nés sur le mont Ida, en Phrygie [3]; car les anciens Dactyles Idéens ne furent jamais établis dans l'île de Crète. L'autorité de Sophocle, d'Ephore, de Strabon, de Diodore de Sicile, de Saint-Clément d'Alexandrie, ne laisse aucun doute à cet égard [4]. La chronique de Thrasylle place cette découverte soixante-treize ans après le déluge de Deucalion, 267 ans avant la

(1) Diod. Sic., lib. V.

(2) La montagne et la campagne d'Adrastée ne sont pas éloignées du mont Ida en Phrygie. (Strab., lib. XII. p. 660.)

(3) Sophoc.

(4) Sainte-Croix, *Recherches sur les mystères du pagan.*, p. 50.

prise de Troie, 1547 ans avant J. C. Eusèbe[1], dans sa chronologie, suppose cette découverte plus récente de trente ans que n'a fait Thrasylle : Simson la place à l'an 1428 avant J.C.; la dix-huitième année de Josué. La date s'en trouve effacée dans les marbres de Paros, on voit seulement qu'elle étoit entre celle que donne le marbre à l'établissement des deux cultes de Cybèle et de Cérès, le premier dans la Phrygie, le second dans l'Attique. Les commentateurs des marbres d'Oxford qui en ont rétabli le texte, la placent à l'an 1432 avant J. C.[2], c'est l'époque du règne de Pandion, roi d'Athènes; dans tous les cas, elle étoit postérieure à l'expédition de Sésostris dans l'Asie mineure et dans la Thrace. Ce fait jette beaucoup de lumières sur l'origine du culte de ces Dactyles, et rend raison du système théologique des Egyptiens que l'on retrouve dans ce culte.

Les Dactyles furent non-seulement les premiers prêtres et les premiers instituteurs des peuples dans le pays de leur naissance, comme l'ont été les Cabires, les Curètes et les Telchines; mais les Dactyles

(1) Chronic. Euseb., lib. poster., p. 81. — Eusèbe dit que les Dactyles Idéens qui ont trouvé le fer, vivoient du temps de Lyncée roi d'Argos, de Linus, de Zéthus, et d'Amphion de Thèbes. — Le même auteur, Eusèbe (Chronic. ed. Zohrab. p. 135.) dit qu'Erichthonius qui est appelé Erechthée par Homère, fut le quatrième roi d'Athènes, qu'il régna 50 ans et que les Dactyles Idéens vivoient de son temps.

(2) *Marmor. Oxon.*, *Epoch.* XI.

ont cela de particulier qu'ils ont établi dans la Grèce le nouveau culte de Jupiter. Suivant une tradition des Eléens, rapportée par Pausanias [1], les hommes du temps qu'on appelle l'âge d'or, érigèrent à Olympie un temple à Saturne. Jupiter étant venu au monde, Rhéa le donna en garde aux Dactyles, qui étoient venus du mont Ida. Hercule étoit l'aîné de ces Dactyles, il proposa à ses frères de s'exercer à la course, et de couronner le vainqueur avec une branche d'olivier sauvage : il y avoit en effet dans ce lieu une si grande quantité de ces oliviers, que les habitans amassoient les feuilles pour dormir dessus. Cet Hercule Idéen étoit honoré à Olympie sous le nom de *Parastatès* ou d'assistant, avec les Dactyles ses frères : son culte fut établi par Clyménus, un de ses descendans, dont le règne à Olympie, ayant précédé la guerre de Troie d'environ 260 ans, est de quarante ans moins ancien que la découverte du fer et l'établissement des forges par les Dactyles [2]. Il n'est plus parlé des Dactyles depuis la conquête de l'Elide par Endymion : ce prince, descendant de Deucalion, amena des Hellènes à Olympie, et partout où les Hellènes s'établissoient, le nom des anciens habitans disparoissoit [3]; non-seulement ils apportèrent le culte de Jupiter, mais on fixe le commencement des arts dans la Grèce, au temps de ces Dactyles, du moins pour les parties qu'ils parcouru-

(1) Pausanias, lib. VIII, cap. 7. = (2) Strab., lib. X, p. 463. = (3) Fréret, T. XVIII, p. 20.

rent. Ils donnèrent aux Grecs la science de la métallurgie. On leur attribue non-seulement la découverte du fer, mais encore celle de l'airain ; l'on croit généralement que la découverte du fer fut dûe au hasard [1]. Les Dactyles Idéens, que Strabon dit avoir été les premiers cultivateurs qui aient habité le pied du mont Ida [2], conçurent de l'incendie des bois qui couvroient cette montagne, la première idée de l'art de fondre et de fabriquer le fer. Non-seulement les Dactyles découvrirent les métaux, mais ils furent des artisans habiles à leur donner des formes diverses, comme le prouvent les vers de la Phoronide [3]. Ephore donne les Dactyles pour instituteurs des premiers mystères religieux dans la Grèce : ils apportèrent aux Grecs cette espèce de médecine et d'enchantemens qui joignoient certaines formules magiques à l'application des remèdes naturels. Orphée avoit été, suivant Ephore, profondément initié dans cette magie des Dactyles, qui causa aux Grecs la plus grande surprise lorsqu'ils virent l'effet de ces enchantemens, et la manière dont les Dactyles s'en servoient

(1) L'auteur de la vie d'Homère place la découverte du fer à l'époque où les Cyméens se préparoient à bâtir la ville de Cebrenides, où l'on trouva le fer en creusant la terre.

(2) Strab., lib. X, p. 538.

(3) Qui prius artem Vulcani reperere dei prudentis in altis montibus, et ferrum varias docuere figuras ignibus impositum.

dans les initiations et les mystères [1]. Suivant Plutarque, les Dactyles Idéens apprirent encore aux Grecs l'usage d'instrumens de musique, qu'il désigne par le mot de ἠουμάτα; il faut entendre par là, non-seulement les instrumens à percussion, comme les cymbales, le sistre, etc., mais encore les instrumens à corde, tels que la cithare, la lyre, etc.

Les Dactyles avoient, comme les Curètes, les Telchines et les Corybantes, le caractère commun à ces tribus religieuses, celui de ministres de la mère des dieux. Ils sacrifioient à cette déesse sous le nom de Rhéa, couronnés de branches de chêne; c'est pourquoi ils passèrent pour ses Parèdres ou assistans. [2]

Il règne sur les Dactyles Idéens, considérés comme premiers instituteurs des peuples, une variété de traditions plus grande encore que sur les Curètes et les Corybantes. Suivant Sophocle, il y en eut dix, cinq mâles, premiers nés, qui eurent cinq sœurs : ce nombre de cinq leur fit donner le nom de Dactyles; suivant d'autres ils furent appelés Dactyles ou Digiti,

(1) Diod. Sic., lib. V. §. 64.
— Les Dactyles Idéens avoient une telle réputation de prestigiateurs qu'on appela *Dactyles Idœi* certaines pierres auxquelles on attribuoit une vertu souveraine, que l'on portoit dans ses doigts et dont on faisoit des amulettes. La Dactylomantie étoit une espèce de divination qui se faisoit par le moyen d'un anneau : ceux qui savoient les noms des Dactyles Idéens s'en servoient comme de préservatifs contre les frayeurs, en les nommant les uns après les autres. (Plut., *de profect. virt. sent.*)

(2) Apollon., *Argon.*, lib. I, v. 1123, 1125.

à cause de l'adresse de la main ou des doigts qui leur firent créer plusieurs ouvrages utiles, inconnus jusqu'alors. Les uns en comptent trois, les autres quatre, ceux-ci vingt-cinq : Phérécyde dit qu'ils ont été cinquante-deux, dont trente-deux, du côté gauche, étoient des enchanteurs, *fascinatores*, le reste du côté droit détruisoit leurs prestiges. Quelques-uns veulent qu'il y en ait eu cent : Ephore les réduit à dix, appelés Dactyles à cause des dix doigts de la main ; mais c'est dans Diodore de Sicile surtout, qu'il règne une étrange confusion des Dactyles avec les Cabires, les Curètes, les Corybantes et les Telchines. Il place le séjour des Dactyles dans la montagne de Bérécynthe, au pays des Antisaptères, en Crète ; il veut que ces Dactyles aient passé de la Crète dans l'île de Samothrace ; il veut qu'ils aient été les premiers habitans de la Crète sur le mont Ida ; il fait les Curètes fils de ces Dactyles ; ils prirent le nom d'Idéens du mont Ida, en Crète, où ils avoient trouvé le fer. Cependant l'historien Ephore, cité par Diodore de Sicile, avoue que les Dactyles Idéens sont nés sur le mont Ida de Phrygie ; mais il prétend qu'ils passèrent en Crète à la suite de Minos [1]. En rejetant tout cet amas de traditions contradictoires, on ne sauroit néanmoins s'empêcher de reconnoître que le nom de Dactyles ne fut pas donné seulement aux premiers Dactyles, mais que dans la suite et dans

[1] Diod., Sic., lib. V, § 39.

des temps bien postérieurs, il fut donné aux prêtres de Jupiter dans la Crète. [1]

§ XIV. *Corybantes.*

Les Corybantes appartenoient à la Phrygie proprement dite, comme les Dactyles à la Troade.

« Les peuples de la Phrygie, dit Strabon [2],
» comme ceux de la Troade qui habitent autour du
» mont Ida, rendent à la mère des dieux un culte où
» entre aussi l'orgie. Les ministres de cette divinité
» sont appelés Corybantes, les Grecs les nomment
» également Curètes, non pas comme tenant à la
» même mythologie que ceux de la Crète [3], mais
» parce que ce sont des desservans analogues aux
» Satyri et à ces mêmes Curètes. »

Atys, dans les mystères de la Phrygie, fut, ainsi que Cadmille et Jasion, regardé par les anciens comme un jeune prêtre. Il passoit pour le fils du Phrygien Calaüs; les Corybantes s'appliquèrent, comme les Cabires, les Curètes et les Dactyles, les honneurs divins. Cicéron [4] reconnoît quatre Apollons; le

(1) Cette opinion est fondée sur un grand nombre d'autorités, et particulièrement sur ce passage de Pythagore : « *Pythagoras* » *ubi Cretam attigit, Morgi unius ex Idæis Dactylis, sacerdotes* » *accessit.* » (Porphyr., *de vita* Pythag. p. 19.)

(2) Strab., lib. X, p. 469.

(3) Lucien (Saltat. 8.) dit textuellement que les Corybantes appartenoient à la Phrygie, et les Curètes à la Crète. « *Primum* » *autem dicunt, Rhœam delectatam arte, in Phrygia Cory-* » *bantes, Curetes autem in Creta, saltare jussisse.*

(4) Cicer., *de Natur. deor.*

second étoit fils de Corybante, cet Apollon est aussi le second parmi les six que donne Saint-Clément d'Alexandrie ; d'après Aristote et Didyme le grammairien, les Corybantiques étoient une fête célébrée en l'honneur des Corybantes. [1]

Par la même raison qui fixa la triade des Cabires, des Curètes et des Dactyles, on ne compte que trois Corybantes, lorsqu'on les considère comme grandes divinités. Les noms de ces Corybantes ne se trouvent plus que dans le poëme de Nonnus où ils sont vraisemblablement très altérés. [2]

Voici l'hymne d'Orphée à Corybante :

» J'implore le puissant souverain de cette terre » impérissable, ce dieu redoutable et intrépide, » ce Curète ami de la nuit, ce Corybante qui re- » cherche la solitude et le silence, calme les terreurs » des mortels, et dissipe les fantômes qui les » épouvantent; il a deux natures, il revêt mille » formes, mille figures différentes, il est souillé de » sang, son bras s'est plongé dans le sang de ses » deux frères. O toi, qui dépouillant les formes » aimables d'un mortel, as revêtu par le secours de » Cérès, l'horrible figure d'un serpent, écoute ma » prière, ne fais pas peser ton courroux sur nos » têtes et dissipe ces visions et ces vains fantômes » qui épouvantent les mortels! [3] »

[1] Montfaucon, *Antiq. Expl.*, T. II, p. 213. = [2] Nonnus, *Dionys.*, lib. XIV, p. 388. Il les appelle Cyrbas, Pyrrichus et Idæus.

[3] Orph., *hymn.* 38. — Saumaise cite ce dernier vers dans

Corybas, magnus ille sol, deorum matris assessor. [1]

Les Prasiens disoient que les Corybantes étoient fils de Minerve et du soleil [2]; ailleurs les Corybantes passèrent pour enfans de Saturne et de Rhéa, à cause de leur attachement à ce culte [3]. Diodore de Sicile ne reconnoît que le seul Corybas fils de Jasion et de Cybèle : Corybas célébrant avec enthousiasme les mystères de sa mère, donna lui-même le titre de Corybantes à ceux qui l'imitèrent [4]. D'autres font naître les Corybantes de l'union de Jupiter avec Calliope, une tradition rapportoit leur origine à Apollon et à Thalie [5], fictions qui prouvent que dans la Phrygie, ils firent faire les premiers pas à la civilisation, et qu'ils commencèrent à dissiper les ténèbres de la vie sauvage par l'instruction. Lorsque les Phrygiens tendoient à se civiliser, les Corybantes ne furent pas assez maladroits pour vouloir comprimer cette

ses commentaires sur Solin (p. 764.), et il appelle Corybantisme la maladie où l'on a des spectres devant les yeux, et des tintemens continuels dans les oreilles. Les malades sont affligés d'une insomnie perpétuelle; si quelquefois ils prennent du repos, ils dorment les yeux ouverts. C'est pourquoi Pline appelle Corybantes, les lièvres et tous les animaux qui dorment les yeux ouverts. (Plin., lib. XI. cap. 37.)

(1) Julian., *in Orat. mat. deor.* = (2) Strab., lib. X, p. 472. = (3) Strab., lib. X, p. 472. — Suidas, V. Κορύβας. = (4) Diod. Sic., lib. V, § 49. = (5) Apollodor., lib. I, cap. I, § 4. — Tzetzès, *ad Lycophr.*, p. 19.

tendance naturelle de l'esprit humain ; non-seulement ils ne cherchèrent pas à éteindre les nouvelles lumières, mais ils les favorisèrent, s'en rendirent maîtres et dirigèrent leur nation dans cette nouvelle carrière. Dans les mystères de la Phrygie, comme dans tous les autres, on entretenoit les adeptes du service qu'avoient rendu à la société les Corybantes, soit en encourageaut l'agriculture, soit en exerçant des arts utiles, soit en fondant un culte religieux.

Nonnus dit que les Corybantes ont été les nourriciers de Bacchus, et il raconte l'éducation de Bacchus de la même manière que les Crétois racontoient celle de Jupiter : il ajoute que les Corybantes avoient trouvé le jeune Bacchus avec des cornes, au milieu des joncs, sur le bord de la mer, où Ino sa nourrice l'avoit déposé. [1]

Remarquables par leur force, ils s'exercèrent d'abord aux travaux de la métallurgie : Ovide les représente occupés à fabriquer des armes défensives [2]. Il y a eu un grand nombre de versions sur les Corybantes : les uns ont dit que, dans le principe, ils avoient été vingt-cinq, d'autres trente-trois, ceux-ci cinquante-deux.

Dans la suite ils ne furent plus que des hommes voués au culte de la mère des dieux : on choisissoit parmi eux, les plus jeunes pour danser tout armés

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. IX, p. 259.—Lib. XIII, p. 359.=
[2] Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 25.

et pour sauter en cadence dans ses fêtes [1]. Suivant Strabon et Fréret [2], le nom de Corybas est un mot Phrygien relatif aux danses furieuses qui faisoient partie du culte de Cybèle [3]. La danse des Corybantes étoit accompagnée de mouvemens presque convulsifs de tout le corps et surtout de la tête : Strabon les compare à des forcenés qu'agitent les transports de la frénésie [4]. Ces mouvemens convulsifs et ces danses [5] avoient deux objets principaux, ils expioient les crimes de cette manière et ils admettoient aux initiations.

Les Corybantes considérés comme étant chargés des fonctions du sacerdoce jouirent d'abord de tant de respects qu'on n'enterroit point leurs corps ; on

(1) Strab., lib. X, p. 472. = (2) Fréret, T. XVIII, p. 34.

(3) On a donné une foule d'étymologies à ce nom : les uns le font dériver de Κορύπτοντας, *qui capita jactant, et furiis et numine agitantur.* Un critique habile cité par les traducteurs françois de Strabon, croyoit que les mots Κορύπτοντας βαίνειν signifioient marcher la tête en bas ; dans la traduction françoise de Strabon, on l'a rendu par *marcher en dansant avec des mouvemens de tête convulsifs.* D'autres font dériver le mot de corybantes de l'épée qu'ils portoient κόρυς. Homère les appelle *Betarmones.* (Strabon, lib. 10, p. 473.)

(4) Apulée les décrit en ces termes : *capite demisso, cervices lubricis intorquentes motibus, crinesque pendulos in circulum rotantes :* terme qui explique le *crinem rotantes galli* de Varron.

(5) Voici un passage de Platon dans l'Euthydème. *Corybantes in mysteriis suis, illum quem in sacris initiaturi erant, in folio collocabant, variisque jocis applaudebant, et choreas ducebant ac saltabant, eodem modo expiantes, ac sacris initiantes.*

les plaçoit après leur mort sur des colonnes hautes de dix coudées [1]. Si les Corybantes conservèrent long-temps la prééminence dans les fonctions du sacerdoce, dans les derniers temps ils ne différèrent plus des Galles.

Nous allons terminer cette dissertation sur les Cabires, les Curètes, les Telchines, les Dactyles et les Corybantes, une des parties les plus importantes de notre sujet, par ces réflexions judicieuses du P. Lafitau. [2]

« On peut conclure justement avec Strabon, » dit le P. Lafitau, de toutes les opinions diverses » sur les Curètes, etc. que c'étoit là un système » entier, un précis de toute la religion, qui avoient » été enseigné aux hommes par ceux qui firent les » premiers établissemens dans différentes contrées, » que toute cette religion étoit contenue dans les » orgies et dans les mystères de Jupiter, d'A- » pollon, de Bacchus, d'Hécate, de la mère des » dieux et des grandes déesses; que ce qu'on ap- » peloit Tytires, Faunes, Pans, Satyres, Silènes,

(1) Nic. Damasc. *Excerp. ad calc.* — Aristot. *Polit. Ed. Heins.* p. 1017 = *Stob. serm.* 120. — Dans l'Amérique Septentrionale, les Illinois ont l'ancienne coutume des peuples de la Colchide : ils suspendent à des arbres les corps morts, cousus dans des peaux crues de bœufs sauvages ou d'autres animaux qu'ils ont pris à la chasse : les Hurons et quelques peuples voisins ont l'ancienne coutume des Phrygiens pour les Corybantes : ils élèvent leurs corps morts, dans des châsses qui sont exhaussées sur quatre poteaux de dix ou quinze pieds d'élévation. (Lafitau.)

(2) Lafitau, *Mœurs des Sauvages*, T. I, p. 114.

» Curètes, Corybantes, Dactyles Idéens, Cabires, » Telchines, Saliens, Sabaziens, Muses, Bac- » chantes, Menades, Mimallonides, Nymphes, » Naïades, n'étoient que des noms différents appli- » qués au service des dieux, noms différents ou » par la diversité de ses ministres, ou par la diffé- » rence des langues des divers peuples qui avoient » les mêmes ou à peu près les mêmes pratiques de » religion. C'est pourquoi il est facile de conce- » voir, comment on trouve les mêmes usages, non- » seulement dans l'île de Crète, dans les îles de » l'Archipel, dans la Phrygie, dans la Thrace, » dans l'Asie mineure, mais encore dans la Col- » chide, dans la Bactriane [1], jusqu'aux portes » Caspiennes, et aux Indes qui étoient pour les » anciens, les bornes les plus reculées du monde » connu. »

CHAPITRE IV.

Origine du culte de Bacchus Zagrée ou *Sabazius. — Des religions phrygiennes.*

§ 1. Étymologie du mot *Sabazius.*—Origine étrangère du culte de Bacchus Zagrée ou Sabazius. — Il appartenoit à la Phrygie et à la Lydie. — Identité du culte de Cérès et de Bacchus, de Sabazius et de Rhéa.

§ 2. La même conformité de culte et de rites se trouve dans les

[1] Strabon dit que les Titans donnèrent à Rhéa les Corybantes, qui étoient des ministres armés, venus du pays des Bactriens.

fêtes particulières aux Thraces, peuples chez qui les mystères Orphiques ont pris naissance.

§ 3. La Phrygie occidentale ou troyenne étoit le siége principal des mystères de Rhéa et de Sabazius. — Ces mystères ont été ensuite réunis à ceux d'Atys et de Cybèle, qui appartenoient à la Phrygie orientale.

§ 4. Culte de la mère des dieux, à Rome, à Athènes et dans la Grèce.

§ 5. Le culte de la Grande-Déesse passa de la Phrygie dans toute l'Asie. Son culte à Hiérapolis, sous le nom de *déesse de Syrie*, fut célèbre.

§ 6. Tous ces cultes ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif de la nature, et le produit de cette union. — Les attributs généraux de la divinité étoient communs à tous les dieux. — Rites qui leur étoient particuliers en raison de leur caractère spécial.

§ 7. La Terre fut adorée d'abord comme divinité bienfaisante et souverainement intelligente, sous le nom de Grande-Mère; elle fut la première des divinités. — On reconnut et on divinisa ensuite le principe qui la féconde, et il fut donné à la mère des dieux comme dieu Parèdre ou assistant, tel fut Atys. Quoique, dans l'opinion de ces peuples, il n'occupât pas le même rang que la mère des dieux, il avoit tous les attributs du dieu suprême.—Détail de ces attributs.

§ 8. Bacchus Sabazius, ou Atys, étoit le symbole du soleil, agent de la force reproductive de la nature. — Ce culte se retrouve chez les Persans, mais dans des temps postérieurs à Homère.

§ 9. Mélange des religions Égyptiennes, Phrygiennes et Helléniques.

§ I. *Étymologie du mot* sabazius.

Eustathe veut que Bacchus ait été appelé Sabazius des *Sabi* peuple de Thrace [1]: c'est aussi l'avis

[1] Eustath., *ad Dionys. Perieg.* v. 1069.

du Scholiaste d'Aristophane [1] ; Suidas prétend au contraire que c'est le culte rendu à Bacchus sous le nom de Sabazius qui faisoit appeler certains lieux ainsi que ses ministres *Sabi*. Le traducteur français de Strabon qui a adopté cette opinion, s'appuie sur l'autorité de Plutarque suivant lequel on donnoit encore de son temps, dans plusieurs endroits de la Grèce, le nom de *Sabbœ* aux initiés de Bacchus qui, dans leurs cérémonies mystérieuses, prononçoient le nom de Saboé [2]. Il n'y a rien de si incertain que ces étymologies, par exemple le nom de *Sabbi* appartenoit à un peuple de l'Arabie, à un autre peuple de la Perse, et enfin à une nation Thrace [3] : le culte de Bacchus étoit en honneur chez la première et la dernière de ces nations, et il n'étoit pas connu chez la seconde. Ce nom se retrouve dans les personnages qu'on supposoit former le cortège de Bacchus, dieu du vin, avec lequel Sabazius n'avoit rien de commun : les bacchantes s'appeloient *Sabœ*. Il est donc très douteux que les peuples appelés *Sabi* aient tiré leur nom de Sabazius, comme il n'est pas davantage prouvé que Bacchus ait reçu d'eux ce surnom. Fréret [4] prétend

[1] *Schol.* Aristoph., *ad Vespes*. v. 9. *Sabazium Bacchum Thraces appellant et Sabos sacerdotes ejus.*

[2] Suidas (v. Σαβάζιος.) et Harpocration disent aussi que ce surnom de Bacchus lui a été donné du cri de Saboé que jetoient les initiés lors de la célébration des orgies.

[3] *Dionys. Perieg.* v. 1069 = [4] Academ. Inscr., *Hist.*, T. XXIII, p. 46.

que le mot *Sabi* n'étoit proprement qu'une épithète formée de la racine grecque *Sebas*, d'où le grec commun avoit dérivé *Sebastos*, *vénérable*, *adorable*, et il rappelle qu'il s'agit ici d'une formule thracienne, par conséquent dans un dialecte très ancien et très grossier [(1)]. Bochart fait dériver le mot *Sabæ* d'un terme hébreu qui signifie s'enivrer [(2)]; il prétend que Bacchus Sabazius est le même que Bacchus Methymeneus, dénomination qui appartient exclusivement au dieu du vin, comme nous le verrons dans la suite.

Ces explications, ainsi que toutes celles que l'on tire des langues sont fort hasardées; tout ce que l'on peut dire, c'est que la barbarie de ces formules qui étoient communes à tous les mystères de la Grèce, indiquent leur origine étrangère.

Ce qui indique davantage encore l'origine barbare de la mythologie de Sabazius, c'est sa monstruosité qui ne s'accorde guère avec le goût pur et la noble

(1) Le mot εὐοὶ, formé sur celui de ἒυ, étoit, suivant un ancien auteur cité par Harpocration, une espèce de formule de bénédiction équivalente au mot εὐσοὶ, *benè sit tibi*, et de là venoit le verbe ἐυάζειν, de même que le titre ἔυας donné à Bacchus, et celui de εὐαλώσια donné à Cérès. Quant au mot *attès*, c'étoit un terme de respect que les jeunes gens employoient en parlant à des hommes plus âgés qu'eux. Ainsi la formule εὐοὶ *sabboi, hyès attès, attès hyès*, qui étoit sans doute le commencement d'un cantique, pouvoit, selon Fréret, se traduire ainsi : *Quod faustum sit mystis, Sabazie pater, pater Sabazie.*

(2) Bochart, *Geogr.*, T. III, p. 441.

simplicité des Grecs. Mais les Grecs et surtout les Athéniens avoient un goût décidé pour les modes étrangères : ils ont cédé à ce goût, même pour le culte des dieux, et ils ont adopté beaucoup de rites des barbares; du nombre de ces rites adoptifs étoient principalement ceux des Thraces et des Phrygiens; Aussi tous les témoignages des anciens attribuent la mythologie de Sabazius à la Thrace et à la Phrygie [1] : « Sabazius, dit Strabon, appartient » aux religions de la Phrygie, c'est en quelque » sorte l'enfant de la grande mère; de ces religions » il a passé dans celles où l'on célèbre Dionysius [2]. Les Phrygiens dansoient la Sicinnis en l'honneur de Sabazius [3] : aussi tout étoit identique dans le culte de Cérès et de Bacchus, de Rhéa et de Sabazius. Les Phrygiens, les Thraces et les Grecs se livroient au même enthousiasme : ils célébroient leurs fêtes de la même manière par des courses, des sauts, des danses, des vociférations, par une musique bruyante. Le Sabazius des mystères de Phrygie fut mis à mort de la même manière que l'Iacchus d'Eleusis, et que le Cadmille de Samo-thrace : ses prêtres enveloppèrent de pourpre sa tête,

(1) *Phryges Sabazium colunt*, dit le scholiaste d'Aristophane, sur ce vers de la comédie des *Oiseaux*, καὶ φριγύλῳ Σαβασίῳ, et à Sabazius le Phrygile (Schol. Aristoph., *ad Aves*. v. 874. — Virgile a dit : *Illa* (*Helena*) *chorum simulans*, *Evantes orgia circum ducebat Phrygias.*—Cicer., *de Nat. deor.*, T. III, § 23.

(2) Strab., lib. I, cap. 6.

(3) Eustath.—*Ex Arian. ad Homer. Iliad.* II.

la couronnèrent et l'ensevelirent dans un bouclier d'or au pied du Mont Olympe, comme Iacchus avoit été enseveli au pied du Mont Parnasse. Les prêtres des Cabires dans l'île de Samothrace défendoient qu'on posât sur la table l'ache avec toutes ses racines, parce qu'ils croyoient que cette plante étoit née du sang cabirique, de même que les femmes, en célébrant les mystères de Rhéa, s'abstenoient de manger la graine de grenade, parce qu'elles pensoient que les grenadiers étoient nés des gouttes du sang de Bacchus [1]. Strabon cite un dithyrambe de Pindare où le poète réunit et les rites admis chez les Grecs pour le culte du Bacchus des mystères, et ceux que les Phrygiens pratiquoient aux fêtes de la mère des dieux [2]. Euripide en fait à peu près de même dans ses Bacchantes, où il prête à Dionysius

(1) Suivant d'autres traditions mythologiques, cet arbre provenoit du sang qui avoit coulé de la plaie d'Agdestis. La grenade étoit un fruit mystique : Spanheim démontre qu'on s'abstenoit de ce fruit dans les cérémonies religieuses. Il étoit sévèrement interdit aux femmes qui étoient choisies pour y faire les fonctions de prêtresses; on croyoit que la grenade rendoit ceux qui en mangeoient plus disposés à la génération. Ce fruit par la multiplicité des graines qu'il renferme et par la couronne dont il est surmonté, étoit regardé comme un symbole très propre à représenter la fécondité; c'est la raison qui le fit choisir par les Egyptiens du canton de Peluse, pour exprimer la même idée que ceux du Delta exprimoient sous le symbole du Phallus. (Spanh., *de usu et præst. numism. dissert.* VI.)

(2) Strab., lib. X. cap. 6.

ce discours : « J'ai quitté les riches vallons de la
» Lydie et les champs Phrygiens. Vous qui renon-
» çant au Tmolus, boulevard de la Lydie, for-
» mez aujourd'hui ma cour, femmes qui êtes mon
» Thiase et que j'ai tirées des pays barbares pour
» me suivre et m'accompagner partout, prenez en
» main ces tambours familiers aux villes des Phry-
» giens, ces instrumens que la vénérable Rhéa et
» moi-même avons inventés. »

Le chœur chante ensuite un hymne en l'honneur de Bacchus : « J'ai quitté les régions asiatiques, et les
» sacrés vallons du Tmolus ; heureux le mortel res-
» pectueux qui bien instruit des mystères divins,
» leur consacre son cœur ; qui menant une vie pure,
» la sanctifie par les purifications sacrées, et célé-
» brant sur les montagnes escarpées les orgies de
» l'auguste Cybèle, de la grande mère, secoue le
» thyrse et rend hommage à Dionysius! Allez, bac-
» chantes, allez du haut des monts Phrygiens,
» conduisez dans les états florissans de la Grèce, ce
» divin enfant du maître des dieux, ce Dionysius,
» ce Bromius. »

Un peu plus loin Euripide joint à ces rites Phrygiens et Lydiens ceux de la Crète.

« Oh ! saint asile des Curètes, divins antres de la
» Crète, berceau de Jupiter, c'est dans vos retraites
» agrestes que les Corybantes aux triples aigrettes,
» imaginèrent de tendre sur cet orbe une peau ré-
» sonnante, et mêlèrent à son bruit bachique le
» doux accent de la flûte phrygienne. Ils déposèrent

» entre les mains de Rhéa, l'instrument dont les » sons devoient accompagner les cris joyeux des bac» chantes, et les Satyres transportés l'obtinrent de » la mère des dieux pour animer leur danse, au » retour des Triétérides, si chères à Bacchus. »

Dans le Palamède le chœur s'exprime ainsi : « Aux » fêtes de Dionysius, qui sur l'Ida se plaît, comme » sa mère, au son bachique des tambours. [1]

» Oh! quel plaisir de s'égarer dans les montagnes, » de quitter les danses rapides pour se précipiter sur » la terre, de revêtir la peau du cerf, de poursuivre » le bouc et de verser son sang, de manger sa chair » palpitante, de parcourir les monts de la Phrygie » et de la Lydie, et d'avoir pour chef Bromius! » .... Courage, courage, bacchantes, la gloire » du Tmolus, dont l'or enrichit le Pactole; chan» tez Bacchus avec les tymbales bruyantes. Evohé! » célébrez votre dieu Evius par des clameurs, par » des chants Phrygiens! »

Penthée dit plus loin : « On parle aussi d'un » étranger (Bacchus) nouvellement arrivé en ces » lieux qui nous apporte de Lydie les prestiges » et la magie. » Et il demande à Bacchus qu'elle est son origine; Bacchus lui répond : « N'as-tu pas en» tendu décrire les vallons fleuris du Tmolus, c'est » de ces lieux que je tire mon origine; tous les bar» bares célèbrent les saintes orgies, la nuit les cou» vre de ses ombres, l'obscurité les rend augustes. »

[1] Euripid., v. 55.

Après le meurtre horrible de Penthée, le messager dit au chœur : « Se peut-il que vous vous réjouis-» siez du malheur de mon maître ? » Le chœur répond : « Etranger en ces lieux, je célèbre Bacchus » par des chants barbares. » Agavé arrive et appelle le chœur, *femmes asiatiques*.

Dans Apollodore [1] on assure que Bacchus fut instruit en Phrygie du rite des mystères qu'il vint établir dans la Grèce. Ainsi les anciens ne séparent pas le culte de Bacchus de celui de la déesse phrygienne ; c'est aux accens de la flûte, au bruit des crotales, des cymbales et des tambours, aux cris d'Evohé, aux trépignemens cadencés que se rapportent aussi quelques-unes des dénominations inventées pour désigner tant les ministres de ces cultes, que le dieu Bacchus lui-même. [2]

§ II. *La même conformité de culte et de rites se trouve dans les fêtes particulières aux Thraces.*

La même conformité de rites se trouve dans les fêtes particulières aux Thraces, peuples chez qui les mystères orphiques ont pris naissance. On ne peut douter que le culte d'Osiris ou de Bacchus n'ait été établi dans la Thrace proprement dite, où il portoit le nom de Sabazius [3] ; son culte à Sylmisse, et sur les monts Hœmus, Rhodope et Orbelos [4], ses ora-

(1) Apollod., lib. III, cap. 5. = (2) Strab., lib. 10. p. 470. = (3) *Mémoir. de l'Académ. des inscript.*, T. XXIII, p. 234. = (4) Pomponius Mela, lib. II, cap. 2.

cles répandus dans diverses parties de cette contrée, les mythes qui lient les aventures de Dionysius avec ceux de Lycurgue, prince Edonien, et par conséquent né en Thrace, les nombreuses médailles qui nous sont restées des villes de la Thrace, où sont gravés les objets mystérieux du culte de Bacchus, les noms des diverses parties de la Thrace donnés aux différens ministres du culte de ce Dieu [1]; tous ces faits indiquent assez que les rites du culte Dionysiaque dans la Grèce, ressemblent à ceux que l'on pratiquoit chez les Thraces. La musique sacrée que l'on avoue généralement être originaire de la Thrace et de la Phrygie, et en avoir été apportée dans la Grèce, donne une nouvelle preuve que les mystères auxquels on l'appliquoit, existoient antérieurement dans ces contrées; la Piérie, l'Olympe, Pimplæa, le mont Libethrus, sont autant de lieux qui appartenoient à la Thrace. Tous les plus anciens musiciens, Orphée, Musée, Thamyris, Eumolpe, passoient pour être Thraces; l'Hélicon n'a été dédié aux Muses que par des Thraces établis dans la Béotie, les mêmes qui consacrèrent aussi dans ce pays l'antre des nymphes Libéthriades. Toute la partie de l'Asie appelée la Phrygie, à laquelle les Grecs rapportoient l'invention de la musique sacrée, étoit possédée par des barbares de l'Europe, les Bryges qui y étoient passés de la Thrace: Strabon rapporte qu'ils étoient si sauvages, que dans leur pays natal, c'est-à-dire,

(1) Horat., lib. II, *Od.* VII, v. 26.—Lib. I, *Od.* XXVII.

la Thrace, ils habitoient dans des cavernes, que cependant ils étoient passionnés pour la musique, et qu'ils avoient des instrumens à vent et à corde, dont ils portèrent l'usage en orient [1]. Cette musique sacrée repassa de l'Asie dans la Grèce avec les Phrygiens qui émigrèrent dans le Péloponnèse, sous la conduite de Pélops; c'est pourquoi Téleste de Sélinunte a dit : « Les compagnons de Pélops firent » entendre les premiers aux repas des Grecs la mu- » sique phrygienne de Cybèle, avec des flûtes; ils y » fredonnèrent aussi, en frappant sur leurs pectides » aiguës, une chanson lydienne [2]. » Aussi voit-on les anciens tantôt qualifier la cithare d'asiatique, tantôt donner aux flûtes les noms de bérécynthiennes et de phrygiennes; le nom d'un grand nombre d'instrumens chez les Grecs, étoit tiré de langues barbares [3]. Ces instrumens appartenoient également au culte de Bacchus et à celui de Cybèle, et comment n'en eut-il pas été ainsi, puisque Pélops apporta cette musique sacrée dans la Grèce avec le culte de la mère des dieux [4], et que ces cultes étant les mêmes, ont été établis simultanément dans la Phrygie, comme le disent positivement les marbres d'Oxford qui en fixent l'époque au règne d'Erichthonius, roi d'Athènes? La même harmonie sacrée, la même conformité de rites et la même identité de culte, se

[1] Debrosses, *Hist. de la Rép. rom.*, P. Salluste, T. II, p. 225. = [2] Athen., lib. XIV, cap. 5. — S. Clem. d'Alex., *Strom.* I, p. 307. = [3] Strab., lib. X, p. 471. = [4] Marsham, *Can. Chron.*, 132, 187.

trouvent dans les fêtes Cotytiennes et Bendidiennes particulières aux Thraces (la déesse Cotys et la déesse Bendis étoient les mêmes divinités que Cybèle [1]), on le voit par un passage d'Eschyle, dans les *Edoni*, pièce aujourd'hui perdue. Après avoir invoqué la déesse Cotys, honorée des Edoniens, le poète introduit de suite sur la scène, les ministres de Bacchus, se servant d'instrumens montagnards : « L'un ma-
» niant les bombyces [2], appelle la fureur par des
» sons excitatifs ; l'autre fait entendre le bruit des
» crotales de cuivre. » Le poète ajoute : « Le chant
» perce, et d'invisibles mimes, imitateurs effrayans
» des taureaux, l'accompagnent de leurs mugisse-
» mens ; partout l'écho des tambours, pareil à celui
» d'un tonnerre souterrain, répand la terreur. »

Les rites bachiques des Grecs, les cérémonies sacrées des Thraces et celles des Phrygiens qui adoroient la grande déesse, étoient tellement identiques, que,

(1) Le mot Cotys signifie l'ancienne : il est dans tous les dialectes Celtiques, il étoit dans la langue des Sabins, et il est dans celle des Persans. Le nom d'ancienne étoit également l'attribut d'Isis qui a tant de rapport avec Rhéa. — Le mot Bendis est en usage chez les Siamois où il désigne la terre : Hésychius dit qu'on appeloit Rhéa, *Bendis*, et que sous ce nom on comprenoit la lune et la terre, c'est-à-dire, l'agent de la fécondité dans les parties supérieures et inférieures du monde.

(2) Les Bombyces étoient une espèce de cors que l'on employoit dans les Orgies, suivant l'explication qui en est donnée par les lexiques Grecs.

quoique dans le principe, on eût distingué par des noms différents les cérémonies et les ministres de ces cultes, on leur a donné dans la suite les mêmes noms. C'est ainsi que Silène, Marsyas et Olympe, auteurs de la flûte phrygienne, qui étoit propre au culte de la grande déesse, étoient assignés au ministère du culte de Bacchus; Marsyas étoit le ministre de Bacchus, Dieu protecteur des villes qui jouissoient de leur liberté : on posoit la statue de Marsyas dans la place publique de ces villes, comme signe de cette même liberté [1]; enfin, tous les écrivains de l'antiquité, accoutumés à réunir Silène, Marsyas, Olympus, ne séparent jamais le culte de Dionysius de celui de la déesse Phrygienne : « Et comme si » l'Olympe et l'Ida, dit Strabon, n'étoient qu'une » seule et même montagne, ils les ont supposés re- » tentissant du bruit des mêmes fêtes. »

§ III. *La Phrygie occidentale ou Troyenne, étoit le siége principal des mystères de Rhéa et de Sabazius.*

C'est en effet le mont Ida, c'est-à-dire, la Phrygie occidentale ou Troyenne, qui étoit le siège principal des mystères de Rhéa, proprement dite, et de Sabazius; mais il ne faut pas confondre le culte et les mystères de Rhéa, déesse Phrygienne, avec la

(1) On avoit une telle vénération pour cette statue chez les Romains, que les Triumvirs firent mettre en prison P. Munacius Plancus qui, dans un moment d'ivresse, avoit enlevé la couronne de dessus la tête du dieu pour la placer sur la sienne.

légende de Rhéa, fille du ciel et de la terre, sœur et femme de Saturne, qui le trompa sur la naissance de Jupiter, de Rhéa, telle que l'a donnée la théogonie d'Hésiode. Rien de ce qu'on en rapporte dans cette légende ne convient à la déesse Phrygienne Rhéa [1]. Agdestis étoit le véritable nom de Rhéa, déesse Phrygienne [2]; ce mot d'Agdestis signifie proprement *domina*, *regina* [3]. Les Cariens appe-

[1] Il faut observer néanmoins que les Grecs, tout en créant une légende sous le nom de Rhéa qui n'a rien de commun avec la mère des dieux, ont conservé à cette divinité le caractère qu'elle avoit dans toutes les autres religions, celui de la nature passive, et conséquemment d'agent de la fécondité, de même qu'ils représentoient par Saturne le principe actif de la nature :

Maritus Rheæ omnium
Supremam habentis sedem.

A dit Pindare en parlant de Saturne. (*Olymp.* 2, v. 140.)

Oh montana
Omnium altrix terra, mater ipsius Jovis.

A dit Sophocle. — Proclus dit que Rhéa toujours associée à Saturne dans les productions, est la terre mère des effets dont le ciel est le père, et qu'elle est le sein qui reçoit l'énergie féconde du dieu qui engendre les siècles. (Proclus, *Com. in Timæo*, lib. I. p. 13.)

[2] Strab., lib. X, p. 470.

[3] On lit dans une inscription publiée par Spon (Spon, *Miscel.* 97.) ces mots ΜΗΤΡΙ ΘΕΩΝ ΑΓΔΙΣΤΕΙ. Fréret croit trouver dans ces mots la dénomination Phrygienne de la mère des dieux, qui dans les anciens monumens et sur les médailles est représentée assise et dans une attitude de repos, et il traduit littéralement *agdistis*, par *quiescens regina.* (Fréret, T. XVIII, p. 48.

loient Rhéa *Ma* : c'est à *Ma* que Jupiter confia Bacchus pour être nourri. Les Lydiens sacrifioient un taureau à *Ma* : *Ma* ou Maïa signifie proprement τροφὸς, *nutrix*; appliqué à Rhéa, il signifie non-seulement *nutrix*, mais *mater*. Aussi Eustathe [1] dit-il, *Maïa genitrix*, *atque adeò avia*. On a fait dériver le nom de Rhéa, du verbe grec ῥεεῖν, *id est*, *fluere*, parce qu'elle déverse sur les hommes, tous les bienfaits des productions de la terre : Phurnutus dit que c'est parce qu'elle est la cause de la pluie. [2]

La fable de Rhéa, qui porte dans son sein cinq enfans, Osiris, Isis, Horus, fruit de l'amour d'Osiris et d'Isis, qui avoit commencé avant leur naissance, Typhon et Nephtys ; cette fable, rapportée par Plutarque, qui l'attribue aux Egyptiens, ne peut avoir de sens qu'en supposant que Rhéa est l'état primitif des élémens, d'où sortirent les principes auteurs de l'univers. La Rhéa de Plutarque est donc la même divinité que l'ancienne déesse des Egyptiens Athyr, qui avoit tous les attributs de Rhéa, et qui, comme elle, étoit la mère de tous les êtres et de tous

(1) Eustath., *Iliad.*, α'.

(2) Vossius, lib. II. cap. 54. *de Idol.* — Eustathe prouve (in lib. A. *Iliad.* p. 95.) par un grand nombre d'exemples que les mêmes mots qui s'écrivent par les mêmes lettres, ont entr'eux une grande similitude pour la signification des choses, et il fait remarquer que par un anagramme ou transposition de lettres le mot ἔρα, terra, est le même que Ῥέα, *Rea*, qui par l'anagramme est la même chose que la terre.

les dieux. Les epoux que Plutarque donne à Rhéa, ont des caractères qui s'accordent avec le sien : Rhéa étant la masse élémentaire de tous les êtres, son premier époux est Saturne, c'est-à-dire, le temps qui fait éclore toutes choses, et qui dégage les germes ou les principes ; le second est le soleil ou le feu, principe ou agent du principe universel d'activité, sans lequel la matière et le temps n'auroient rien produit ; le troisième est Mercure, dieu de l'ordre et de la sagesse, qui organise le monde, et fait naître l'harmonie à la douce voix. Diodore de Sicile fait un récit à peu près semblable : il y a cette différence, que Rhéa et Saturne mirent au monde Jupiter et Junon, qui donnèrent naissance aux cinq dieux, Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus; mais Rhéa étoit aussi inconnue aux Egyptiens que Saturne, et leur légende, ainsi que celle de Junon, fille de Saturne, sœur et épouse de Jupiter, légendes qui appartiennent aux Grecs, étoient entièrement étrangères à l'Egypte [1]. D'ailleurs la généalogie donnée par Plutarque, et plus encore celle donnée par Diodore de Sicile, sont entièrement opposées à celle qui étoit admise chez les Egyptiens [2]. Ce que disent

[1] *Linquamus hanc Græcis, veris illius architectis. Numina hæc græcia mendax Ægyptiis obtrusit plane invitis.* (Jablonski, *Panth. ægypt.*, lib. II, p. 140.

[2] Maneth., apud Syncel. p. 19.

— Les Grecs ont donné les noms de leurs dieux aux divinités égyptiennes ; ainsi, lorsque parlant des dieux égyptiens, ils nomment Saturne, ils entendent nommer le dieu que les Egyp-

Plutarque et Diodore de Sicile de Rhéa, qui mit les cinq jours épagomènes à produire les cinq dieux que nous avons nommés, est une allégorie récente, inventée par les prêtres Egyptiens qui aimoient à couvrir ces sortes de faits sous le voile de fables souvent incroyables : elle n'a aucun rapport à la généalogie des dieux, elle est seulement relative à l'année égyptienne, qui n'étoit anciennement composée que de trois cent soixante jours, nombre conservé en Egypte pour les usages religieux, mais auquel on ajoutoit cinq jours pour les usages civils, ce qui eut lieu jusqu'au règne d'Auguste, où l'année égyptienne fut fixée à trois cent soixante-cinq jours un quart.

Le culte de Rhéa n'appartient donc pas à l'Egypte : il appartenoit exclusivement à la Phrygie occidentale. On n'a aucun détail sur le mythe de Rhéa et de Sabazius, ni sur les mystères Idéens ; on sait seulement d'une manière positive [1], que Sabazius y jouoit le même rôle que Bacchus Iacchus dans les mystères d'Eleusis, conséquemment qu'on y enseignoit la même doctrine, et qu'ils reposoient sur les mêmes fondemens [2]. Il est probable que ces mystères n'ont

tiens regardent comme le père, le créateur et le maître de l'univers. Lorsqu'ils nomment Rhéa, ils entendent la divinité que les Egyptiens regardoient, comme le principe passif de toutes choses, la masse élémentaire. C'est ce qui a fait dire à Jablonski : *si Saturnum interpretis Phtam, Rhœam vero athor, habebis geminam Ægyptiorum doctrinam.*

(1) Strab., lib. X, p. 470.

(2) Ces mystères commençoient par des purifications, ce qui

bientôt plus été séparés de ceux de Cybèle et d'Atys qui appartenoient à la Phrygie orientale, et dont l'identité étoit entière avec ceux de Rhéa et de Sabazius; ce qui confirme cette opinion, c'est que la grande déesse étoit appelée Idéenne, aussi bien que Dindymène, Sypilène, Pessinuntienne, d'après les lieux où elle étoit adorée dans l'une et l'autre Phrygie, et que les Phrygiens orientaux appeloient Atys, Sabazius. Dans une imprécation, Apulée invoque seulement Sabazius avec la déesse Syrienne et la mère Idéenne, et confond Atys et Sabazius sous le nom seul de cette dernière divinité. Lucien semble les distinguer [1]; mais cette différence n'est que locale, puisque tous les mythologues anciens et modernes ont confondu Cybèle et Rhéa, et ont donné à ces deux divinités le nom de grande mère : ils ont reconnu dans Rhéa, comme dans Cybèle, non-seulement le caractère de la déesse de la terre, bornant son empire aux choses terrestres, mais la majesté et la puissance de la mère des dieux, telle que la concevoient les Phrygiens, chez lesquels Cybèle ou Rhéa étoit la première divinité. La fusion de ces divinités est d'autant plus certaine, que les peuples anciens, et surtout les Romains, reconnoissoient que le caractère de

probablement donna lieu à la fable suivant laquelle Bacchus fut purifié par la mère des dieux (Schol. Homer., *Iliad.* lib. VI. v. 130.)

[1] Lucian., *in Icar. Menipp.* — Ib., *in deor. concilio.*

la mère des dieux appartenoit plus particulièrement *à Cybèle Rhéa*, et que le second caractère, celui de déesse de la terre, appartenoit à Cybèle *Ops.*

§ VI. *Culte de la mère des dieux, à Rome, à Athènes.*

Le culte de la mère des dieux ne fut apporté de Phrygie à Rome que l'an 545 ou l'an 548, durant la seconde guerre punique (*j. j.*). Depuis long-temps les Romains avoient reçu des Etrusques le culte de la terre, que ces deux peuples adoroient sous le nom d'Ops. Ils avoient également reçu des Grecs la légende de Rhéa épouse de Saturne, dont le culte remontoit chez eux au temps de celui de Saturne [1] qui y étoit fort ancien : ils adoroient aussi la terre proprement dite, sous le nom de Tellus, et ce culte remontoit aux premiers temps de la fondation de Rome. Les Romains, au commencement de la république, faisant la guerre aux Picentins, Sempronius, leur général, s'aperçut d'un tremblement de terre pendant la bataille : il apaisa la déesse Tellus en lui vouant un temple. [2]

Les Athéniens eux-mêmes, qui avoient déjà le culte de Cérès et de Rhéa, femme de Saturne, furent obligés de recevoir le culte de la déesse Phrygienne et d'Atys [3]. D'après l'ordre de l'oracle d'Apollon, ils

[1] Servius, *ad Æneid.*, lib. IV. = [2] Florus, lib. I, cap. 19. = [3] Julian., *Orat.* V, p. 298. — J. Pollux, lib. III, cap. 11. — Plut., *in Lycurg. Rhetor.*, lib. X.

élevèrent un temple à la déesse sous le nom de Métroum[1], qui devint le dépôt des archives publiques; mais la déesse Phrygienne, soit sous le nom de Rhéa, soit sous celui de Cybèle, n'eut pas beaucoup d'adorateurs parmi les Grecs: on ne trouve aucune fête établie en son honneur, elle avoit peu de temples, et ces temples n'étoient pas fréquentés [2]. Cé-

[1] *Extructum vero et fanum erat matris deûm quam Phidias fecerat.* (Pausanias, lib. I. cap. 3.)

— Pollux, Plutarque, Suidas, racontent la cause de la construction de ce temple : un Métragyrthe étant venu à Athènes, initioit les femmes aux mystères de la mère des dieux; les Athéniens le tuèrent et après lui avoir coupé la tête, ils le jetèrent dans le Barathrum. Ils furent bientôt affligés de la peste, et l'oracle leur ordonna d'apaiser les mânes du Métragyrthe : ils bâtirent un temple dans le lieu où il avoit été tué, ils en consacrèrent l'enceinte à la mère des dieux, élevèrent une statue au Métragyrthe, et comblèrent le Barathrum. Ce temple avoit donc été consacré à la mère des dieux, et il n'avoit rien de commun avec la légende de Rhéa femme de Saturne, comme l'a cru Fréret, qui a commis une autre erreur en disant qu'il n'y avoit pas de statue, tandis que Pausanias dit textuellement qu'elle étoit l'ouvrage de Phidias. Les cérémonies religieuses célébrées en l'honneur de Rhéa ou de Cybèle, s'appeloient *Metroa.* On lit dans Pausanias (lib. X. cap. 30.) que Marsyas fut l'inventeur du chant appelé *Metroos*, parce qu'il se chantoit dans les cérémonies de la mère des dieux. Tous les temples qui lui étoient dédiés s'appeloient *Metroa.*

[2] Pausanias nous a donné le nom des temples de la mère des dieux dans la Grèce : à Dyme en Achaïe, sous le nom de Dindymène, un temple lui étoit commun avec Atys, ainsi qu'à Patras; elle avoit un temple au bourg d'Anagyrase dans l'At-

rès fut toujours la divinité principale des Grecs, et son culte resta le culte national, tandis que la déesse Phrygienne, transportée à Rome, devint la plus grande divinité des Romains [1] : ils lui donnèrent la même puissance qu'elle avoit en Phrygie. Ils pratiquèrent en son honneur à peu près les mêmes cérémonies que les Phrygiens pour Cybèle, et les Athéniens pour Cérès. Dans ces fêtes, des Phrygiens et des Phrygiennes remplissoient l'office de prêtres. Le souverain pontife de la déesse Phrygienne, étoit

tique. A Corinthe en montant à la citadelle, elle avoit un temple dans lequel on remarquoit une colonne et un trône, elle en avoit un dans la ville d'Acries, près des ruines d'Hélos non loin des bords de la mer. A Olympie, à Acacesium en Arcadie, on trouvoit réunis les autels de Cérès, de Despœna, et de la grande mère : elle avoit encore dans le même pays son temple près des sources de l'Alphée (Pausanias, *Arcad.*, p. 267. 274.); du temps de Pausanias ce temple n'avoit plus de toit; à Lacédémone néanmoins elle étoit honorée d'une manière toute spéciale (Pausan., *Lacon.*, lib. III. cap. 12.). A Thèbes on voyoit encore, du temps de Pausanias, les restes de la maison de Pindare, une chapelle et une statue qu'il avoit consacrées à Cybèle : on n'ouvroit ce sanctuaire qu'une fois tous les ans. Pausanias se trouva au temps où l'ouverture s'en faisoit; il vit la statue et le trône de la déesse qui étoient en marbre. (Paus., *Bœotic.*, p. 300.) : c'étoit l'ouvrage d'Aristodème et de Socrate, sculpteurs Thébains. On disoit que la pierre de la mère des dieux étoit tombée environnée de feu, sur une montagne aux pieds de Pindare. (Schol. Pindar., *in Pyth. od.* III. v. 137.) le feu accompagnoit de même la chute des Bétyles.

(1) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 358.

vêtu de pourpre et portoit la thiare, comme le grand prêtre de la déesse de Syrie à Hiérapolis. L'une des solennités les plus remarquables de cette déesse à Rome, étoient les jeux Mégaliens, ou les Hilaries : dans ces fêtes, comme dans les Dionysiaques à Athènes, on représentoit les pièces dramatiques les plus estimées ; toutes celles de Térence ont été jouées pendant les fêtes de la mère des dieux, excepté les Adelphes, qu'on a représentés aux jeux funèbres de Paul Emile, et le Phormion, qui le fut aux jeux romains. Les édiles curules présidoient aux jeux Mégaliens, et plusieurs de leurs médailles [1] présentent des thyrses, des masques et autres symboles semblables qui indiquent les jeux scéniques. Comme les magistrats à Athènes, les édiles décernoient des peines contre les acteurs, ou leur accordoient des récompenses, selon qu'ils s'étoient bien ou mal acquittés de leurs rôles [2] : ils examinoient les pièces qui devoient être représentées ; Suétone nous apprend qu'ils payèrent à Térence pour l'Eunuque huit mille sesterces.

La course des chars et les jeux du cirque se donnoient aussi pendant les jeux Mégaliens, la plus grande solennité de l'année [3] qui duroit depuis le 4 avril jusqu'au 10. Le 12 du même mois d'avril, commençoient les jeux de Cérès qui se célébroient

[1] Spanheim, *de usu et præstant. numism.*, T. II, p. 146. = [2] Plaut., *Trim.*, act. IV, scen. 11, v. 147. = [3] Tit.-Liv., lib. XXII, cap. 9.

aussi avec la plus grande pompe, ils duroient jusqu'au 19; c'étoit la suite des jeux Mégaliens, le 12 on donnoit les jeux du cirque, et on les renouveloit le 19. Ce jour devoit être très brillant, puisque c'étoit le troisième jour des jeux annuels que donnoient les consuls : le préteur présidoit aux jeux, monté sur un char et revêtu des ornemens du triomphe. [1]

§ V. *Le culte de la Grande-Déesse passa de la Phrygie dans toute l'Asie.—Son culte à Hiérapolis.*

Le culte de la grande déesse si célèbre surtout à Pessinunte, où les rois étoient les prêtres et tiroient du sacerdoce de grandes richesses, passa de la Phrygie dans toute l'Asie. Elle étoit la patrone générale de l'Ionie et de toute l'Asie mineure; elle étoit adorée dans l'ancienne Smyrne, comme elle le fut dans la nouvelle; chez les Magnètes elle avoit, sur le Mont Sipyle, une statue la plus ancienne de toutes, que l'on attribuoit à Botréas fils de Tantale [2]. Dans la ville de Magnésie, un temple dont Mnésiptolème, fille de Thémistocle, avoit été prêtresse [3], lui étoit dédié sous le nom de Dindymène [4]. Dans le traité entre les habitans de Smyrne

[1] Juvénal, *Satyr.* X, v. 36. = [2] Pausan., *Lacon.*, p. 105. = [3] Plut., *Vit. Themistoc.*

[4] Suivant Ptolémée, toutes les montagnes qui s'étendent depuis la source du Sagaris jusqu'à la Propontide, s'appeloient mont Dindyme (Ptolem., lib. V. c. 2.). Pessinunte est au pied de la partie orientale : à l'occident, sur une des deux collines

et les Magnètes que donnent les marbres d'Arundel, ces deux peuples jurent, *per Matrem Sipylenem*, d'observer les conditions de ce traité. L'ancienne ville de Sipylus fut détruite sous le règne de Tantale [1]; la religion de Sipylus resta dans toute sa vigueur chez les Magnètes où elle remonte conséquemment à une époque bien plus ancienne que celle de ce prince. Arrien appelle Cybèle, Phasienne, et Hésychius, Cimméris, à cause du culte que lui rendoient les Cimmériens et les habitans de la Colchide; mais c'est surtout dans la Syrie, à Hiérapolis, que le culte de la mère des dieux eut le plus grand éclat : là, comme ailleurs, la qualité de prêtre et celle de la divinité se trouvent confondues. C'est Atys qui bâtit en l'honneur de Rhéa, le temple fameux d'Hiérapolis, le plus considérable, le plus riche, le plus vénéré de l'antiquité [2], celui où abondoient de toutes parts d'immenses richesses : Atys, disoit-on, étoit Lydien, et le premier il enseigna les orgies de Rhéa; il passoit même pour avoir enseigné aux Phrygiens, aux Lydiens et aux Samothraces, les mystères qu'ils célébroient.

Les premiers progrès de la civilisation se retrou-

appelées Arctos et Lobrinos qui ne sont que des croupes du Dindyme près Cyzique, étoit un temple de la déesse bâti par les Argonautes. Dans le sein de la colline Arctos, il y avoit des antres où se célébroient les mystères de la déesse Phrygienne. (Nicand., *Init. Alexiph.*)

(1) Strab., lib. I, p. 58. = (2) Lucian., *de dea Syr.*, p. 885.

vent dans ce culte comme dans tous les autres. Ovide appelle les Muses, les filles de Cybèle: Erato apprend au poète que le char de Cybèle est traîné par des lions soumis au joug, parce que la férocité des premiers hommes fut amollie par elle; c'est pourquoi à Hiérapolis il y avoit des lions et des ours apprivoisés qui ne blessoient personne. La tête de la déesse est chargée d'une couronne de tours, parce que la première elle fonda des villes et leur donna des murailles et des tours [1]. On servoit sur la table de la mère des dieux le moretum, mêts composé d'herbes, de lait et de fromage, parce que les premiers hommes vivoient de lait pur et des herbes que la terre produisoit spontanément. [2]

D'autres traditions attribuoient le temple d'Hiérapolis à Bacchus [3], on y trouvoit plusieurs traces du culte du Bacchus des mystères: le dieu qu'on y adoroit étoit monté sur un bœuf comme Bacchus ou Osiris; on remarquoit dans le vestibule du temple deux grandes figures de Priape, avec une inscription qui annonçoit qu'ils avoient été consacrés par Bacchus. On y voyoit même des monumens du Bacchus Indien; mais Bacchus est le même personnage qu'Atys avec une autre légende.

Les traditions sacrées sur Cybèle et sur Atys sont très variées; tous les auteurs de l'antiquité en ont donné des récits divers : c'est une fable faite de

(1) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 191, 217, 220. = (2) *Ibid.*, v. 372. = (3) Lucian., *de dea Syr.*, p. 888.

vingt façons différentes, mais qui se réduit en dernière analyse à un tableau allégorique de la nature, déguisée sous le voile d'une histoire merveilleuse, ce qui a été le caractère universel de toutes les fables sacrées chez les Orientaux, et surtout en Phrygie où l'apologue étoit en si grand honneur ; c'est la fiction phénicienne d'Adonis exprimée en d'autres termes, sous d'autres formes et d'autres noms; c'est celle d'Esmun. La mutilation étoit le grand objet de toutes ces fables, de toutes ces représentations tragiques: Atys fut dépouillé de sa virilité, comme Iacchus d'Eleusis, Adonis, Cadmille de Samothrace, comme Osiris dont les parties sexuelles furent jetées dans le Nil et dévorées par les poissons, comme Uranus dont les parties sexuelles tombèrent dans la mer et donnèrent naissance à Vénus; celles d'Atys furent consacrées à Cybèle et cachées dans le sein de la terre à laquelle elles communiquèrent la fécondité. Cette histoire est partout celle d'un être qui donne, soit à la terre soit aux eaux, son principe génératif et qui s'en prive pour elle. (1)

La grande variété de symboles, que présentoit la déesse Syrienne, a donné lieu à beaucoup de controverses sur la nature de cette divinité; mais ces symboles, quelque multipliés qu'ils fussent, se rapportoient tous à la mère des dieux, à la procréatrice

(1) Pausan., lib. I, cap. 17. — *Virbius est numen conjunctum Dianæ, ut matri deûm Atys, Minervæ Erichthonius, Veneri Adonis.* (Servius, *in Æneid.* VII.)

des êtres, à la nature passive, à la déesse Phrygienne [1]. Les symboles Ithyphalliques qui étoient multipliés dans le temple de Hiérapolis, appartenoient à Atys comme à Bacchus; le retranchement du Phallus dans Atys, et l'érection du Phallus dans les Dionysiaques, tiennent au même principe de fécondité; les fêtes Sabaziennes et les fêtes de Cybèle étoient identiques, et ont fini par être réunies. La déesse de Syrie et la déesse Phrygienne avoient une foule de caractères qui leur étoient communs, les lions, le thyrse, le tympanum, les tours, le sistre, et particulièrement la castration et la fureur. Il est vrai que la déesse Syrienne avoit des symboles qui étoient les mêmes que ceux de Vénus, de Diane, de Minerve, d'Isis, de Némésis, de la lune, des Parques (*k. k.*); mais ces symboles n'étoient que ceux de la nature mère des êtres [2], et ils appartenoient à ces divinités, parce que cha-

[1] *Cantharum, quem deûm mater sorori suæ, deæ Syriæ, hospitale munus obtulit* (*Apulei* lib. IX.). Jablonski s'exprime ainsi sur ce passage : *Illa vero dea Syria fuit ipsa antiquissima mater deûm Phrygia, ut imprimis ex Apuleio et Luciano, aut quocumque demum auctore de dea Syria plane constat.* (Jablonski, *Opuscula*, tom. III. p. 49.)

[2] *Quam Venerem quidam, alii Junonem, nonnulli eam quæ incunabula et semina omnibus ex humido præbuit, causam et naturam arbitrantur esse, et quæ principium omnium bonorum, quæ in homines redundant, ipsis commonstravit* (Plutarch., *vit. Crassi.*) La déesse de Syrie étoit aussi appelée Atergatis; c'est pourquoi Simplicius (In Aristotel., lib. IV. *Auscul. physic.*) dit : *Atergatiden, Syrorum deam, vocant locum deorum, uti et*

cune d'elles avoit le caractère général du principe passif, de la déesse mère de la nature productive; c'étoit le sceptre, le fuseau qu'elle tenoit à la main, les rayons dont sa tête étoit ornée, les mamelles, la ceste parure caractéristique de Vénus Uranie. En Phrygie on avoit consacré un temple sous l'invocation de Vénus Cybèle [1], et l'on donna souvent à la planète de Vénus, le nom d'Astre de la mère des dieux [2]; une foule d'autres rites étoient communs à la déesse de Syrie et à la déesse Phrygienne : on chantoit en l'honneur de la déesse de Syrie des hymnes accompagnés du bruit des cymbales, des crotales, des flûtes, des hurlemens qui portoient le délire religieux au point le plus exalté [3]. Une des solennités les plus pompeuses étoit celle où l'on se rendoit sur le bord du lac qui étoit à peu de distance du temple, c'étoit la même solennité que l'on célébroit dans les mystères de Bacchus sur les bords de la mer; on appeloit à Hiérapolis ces solennités *les descentes au lac*, parce que toutes les statues des dieux descendoient sur les bords du lac

Ægyptii Isin suam, eo quod plurimorum deorum proprietates in se comprehendant : Chez les anciens théologiens des Grecs, *locus deorum*, τόπος θέων, signifie *Mater Deorum.*

(1) Nonnus, *Dionys.*, lib. XLVIII, v. 654. = (2) Plin.

(3) *Astarte, Europa, dea Syria, Rhea, nam et leones eam ferunt, et tympanum habet, et coronam turritam in capite gestat, qualem et Lydi Rheam effigiunt* (Lucian., *de dea Syria init.*) On voit, sur des médailles anciennes, la déesse de Syrie placée sur le dos d'un lion.

dont la profondeur étoit très considérable, et au milieu duquel s'élevoit un autel de marbre qui, au premier coup-d'œil, paroissoit flotter sur les eaux, la multitude le croyoit ainsi. En tout temps cet autel étoit couronné de guirlandes, l'encens y fumoit sans cesse, et plusieurs dévots s'y rendoient chaque jour à la nage pour y faire leur prière et le couronner de fleurs.[1] (*l. l.*)

L'époque de la célébration de la fête de la déesse Phrygienne et de la déesse de Syrie étoit la même, c'étoit l'équinoxe du printemps. Dans ces fêtes, à Hiérapolis, la solennité que les uns appeloient le bûcher, les autres la lampe, rappeloit celle qui à la même époque, se célébroit en Egypte[2] : on coupoit de grands arbres, on les dressoit dans la cour du temple, on amenoit ensuite des chèvres et d'autres animaux vivans que l'on suspendoit à ces arbres; l'intérieur du bûcher étoit rempli d'oiseaux, de vêtemens, de vases, d'ornemens d'or et

[1] A Rome on baignoit la mère des dieux une fois par an, le sixième jour des calendes d'avril dans la petite rivière Almon qui se jette dans le Tibre, et lorsqu'on croyoit que l'Almon ne suffisoit pas pour calmer la colère de la déesse, on la portoit à la mer. (Dio Cassius, lib. 48. — Plut., *in Mario*. — Photius, lib. XXXVI.) On voituroit en grande pompe, sur un grand char, la statue de Cybèle pour la laver dans l'Almon. En promenant la mère des dieux sur un char, les Phrygiens accompagnoient la marche d'un air de flûte qui delà tira le nom de Nome ou air *Harmatios* : l'ancien Olympe disciple de Marsyas, passoit pour en être l'auteur. (Plutarch., *Music.*— *Etymol. magn.*)

[2] Epiphan., *Contrà hœres.*

d'argent; on promenoit les statues des dieux autour des arbres, on mettoit ensuite le feu au bûcher qui ne tardoit pas à être consumé. Une nombreuse multitude accouroit à cette fête de la Syrie et des pays voisins : chaque peuple y apportoit ses dieux. Les Romains célébroient de la même manière et à la même époque la fête de la déesse de Phrygie, dans laquelle on exposoit tout ce qu'on avoit de plus précieux, les plus riches étoffes et les objets du travail des arts.

§ VI. *Tous ces cultes ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif. — Les attributs généraux de la divinité étoient communs à tous ces dieux. — Rites qui leur étoient particuliers en raison de leur caractère spécial ou de leur origine.*

Tous ces cultes, toutes ces orgies sacrées, tous ces mystères, sous le nom d'Osiris et d'Isis, de Cérès et d'Iacchus, des Cabires, d'Astarté ou Vénus, et d'Adonis, de Rhéa et de Sabazius, de Cybèle et d'Atys en Phrygie, dans la Syrie, dans toute l'Asie mineure et à Rome, ont eu le même objet, l'union sacrée du principe actif et du principe passif de la nature, et le produit de cette union. Ces divinités étoient les mêmes; cependant il y avoit, pour chacune d'elles, des rites particuliers non-seulement chez des peuples différents, mais chez le même peuple, en raison de la différence de l'origine de ces dieux: c'est ainsi qu'à Pessinunte même, Cérès avoit un

culte séparé de celui de Cybèle [1]. A Rome on célébroit les Opalia le 14 des calendes de janvier, les fêtes de la bonne déesse dans les calendes de mai, celles de la déesse Phrygienne la veille des ides d'avril, et les Cérélia le 12 du même mois; cependant Ops, la bonne déesse, la déesse Phrygienne et Cérès étoient la même divinité : c'est ainsi que les cultes d'Osiris, d'Adonis, d'Atys, de Bacchus, de Mithra, avoient pour chacun d'eux des rites qui leur étoient particuliers, mais ce qui appartenoit au caractère général de ces divinités, étoit toujours le même chez chacune d'elles et rappeloit l'identité de leur nature. La déesse Phrygienne, comme la déesse Syrienne, comme Isis et toutes les déesses femelles, avoit les attributs de suprématie et de bienfaisance qui appartiennent à la divinité. Comme déesse bienfaisante, la déesse Phrygienne présidoit à la santé : on trouve sur plusieurs inscriptions anciennes *mater deûm salutaris*, et Diogène le tragique l'appelle ἰατρὸν, *medicam* [2]. Ainsi qu'Isis elle présidoit à la navigation, on la voit dans plusieurs monumens anciens tenant son pied gauche sur une proue de navire, et son pied droit sur la terre; la Fortune est souvent debout devant cette déesse assise; elle portoit la corne d'abondance; le char de Cybèle étoit le même que celui de Cérès [3], le pavot étoit consacré à ces divinités,

[1] Julian., *Epist.* XXI, p.388. = [2] Diod. Sic., lib. III, § 38. = [3] Servius, *in Virg. Georg.* I. — Athen., *Deipnos*, lib. XIV, cap. 9.—Athénée cite ce passage de la Sémélé de Diogène le tra-

comme symbole de la fertilité et de l'abondance ;

gique : « Nous avons appris que des femmes nées de riches
» Phrygiens, portant la mithre de Cybèle, chantent des hymnes,
» en l'honneur de la sage déesse, habile en médecine, en s'ac-
» compagnant du tympanum et des cymbales; on raconte que des
» vierges de la Lydie et de la Bactriane, qui habitent les bords
» du fleuve Halys, révèrent Diane déesse du Tmolus, sous
» l'ombre épaisse d'un bocage de laurier, faisant retentir des
» triangles et des pectides en contre-partie, accompagnés des
» fredons de la magadis, tandis qu'une flûte joue de concert
» avec les chœurs, suivant l'usage de la Perse. »

Les Latins appeloient Rhéa, Ops, et les Grecs appeloient Diane du même nom, comme le prouvent les vers d'un ancien poète cité par Macrobe (lib. V. cap. XXII.) *Laudat velocem Opim jaculatricem sagittarum ;* comme le prouvent encore les vers de Callimaque (Hymn. *in Dianam pulchri aspectus.*) *Opis regina, lucifera, etc.;* et le passage de Palæphate, in libr. ἀπίσων : *Dianam Lacedemonii vocant Opin.* — Servius remarque sur un vers de l'Eneide (v. 532. lib. III), que Ops est l'épouse de Saturne que les Grecs appellent Rhéa, et que le nom d'Ops fut donné à Diane par les Ephésiens dans le temple qu'ils lui consacrèrent; il cite pour autorité Alexandre l'Etolien dans le livre intitulé *Musæ*, il présente ce poète comme étant très versé dans les antiquités. On donnoit aussi le nom d'Ops à Junon comme déesse de la fécondité, (Festus, v. Ops.) : Lucien l'appeloit aussi Ops (S. August., *de civ. dei*, lib. IV. cap. XI.). — Nous avons dit que Rhéa étoit non-seulement la terre, mais la mère de tout ce qui existe tant dans les parties inférieures que dans les parties supérieures de l'univers; c'est pourquoi Vossius a dit qu'on l'appeloit Ops, lorsqu'on la considéroit comme la terre, c'est-à-dire, relativement aux parties inférieures de l'univers, et qu'on l'appeloit Diane, lorsqu'on la considéroit comme la lune, c'est-à-dire, relativement aux parties supérieures. (Vossius, *de Idol.*, l. lib. II. cap. 2.)

comme divinité suprême, elle portoit le sceptre, le diadème, la foudre [1], le flambeau, la clef. Nonnus lui donne le nom de πανδαματειρα, *omnium domitrix* [2]; elle eut le don de la divination, la terre fut la première qui rendit des oracles à Delphes. Comme unie au principe actif, elle est souvent accompagnée de Jupiter tenant la foudre d'une main et la pique de l'autre, et de Mercure portant son caducée. Pan étoit son dieu Parèdre [3], on les adoroit ensemble: « Pour ton salut, ô Hiéron, dit Pin-» dare [4], j'ose encore importuner de mes vœux » la déesse mère, dont chaque nuit devant ma » demeure, les vierges de Thèbes viennent célébrer » les louanges avec celles du dieu Pan. » La statue du dieu Pan étoit dans le petit temple de la mère des dieux que Pindare avoit fait construire lui-même.

(1) Servius, *ad Æneid.*, lib. X, v. 252. — Pausan., lib. VII. — Winckel., *Mon. antich. Ined.*, T. I, p. 4.

(2) Rhéa avoit pour attribut un cratère dans lequel on mettoit un mélange de vin et de miel dont on faisoit des libations en son honneur. Cet attribut représentoit la distributrice des dons et des grâces: aussi Athénée nomme-t-il Rhéa, Kernophore, et le Scholiaste de Nicandre (Scholiast. in Nicand. alexiph. v. 217.), Kratephore. — Aristide présente Kratephore comme le synonime de Krateris ou de Karitês.

(3) Deus ancipitem lymphaverat urbem,
Mygdoniæ Pan jussa ferens sævissima matris. (Valer. Flac., *Argon.*, lib. III. v. 47.)

(4) Pind., *Pyth.* III, v. 137.

§ VII. *Cybèle, première divinité. Atys, son Parèdre, avoit tous les attributs de l'Être-Suprême.*

Les premiers hommes, barbares, grossiers, occupés de l'unique soin de se procurer leur nourriture, jouissoient des productions de la terre, et l'adoroient comme donnant ses productions, sans demander par quel mécanisme intérieur elle avoit accru et développé les germes abandonnés à sa fécondité; mais lorsque les idées se furent généralisées, et qu'on eût remarqué dans toutes les productions terrestres, un enchaînement de causes et d'effets, concourant à un même but, soumis à des lois constantes et invariables, et portant le caractère d'un plan sage et régulier, on reconnut que ces lois ne pouvoient appartenir qu'à une raison surnaturelle dont on doua la terre : on l'adora comme la divinité bienfaisante qui daignoit présider à tant d'opérations admirables, pour le bonheur des mortels, comme la divinité souverainement intelligente que l'on révéra sous le nom de grande mère, mère des dieux, et elle fut la première des divinités. Cependant les progrès de l'esprit humain firent bientôt admettre un principe indépendant de la matière, et la fécondant, sans lequel l'univers entier seroit soumis aux lois du hasard : tous les théologiens de l'antiquité reconnurent ce principe, et le divinisèrent, dans les lieux même où la terre conserva son ancienne suprématie, comme dans les mystères de la Phrygie

(*m. m.*), et dans tous ceux qui furent créés à leur imitation : on lui donna un compagnon, un dieu Parèdre qui remplit, dans ces mystères, toutes les fonctions du dieu producteur, et qui en eut tous les attributs; Sabazius et Atys étoient ce principe divinisé, chez les Thraces et chez les Phrygiens; les Bithyniens donnoient indifféremment le nom de *papas* à Jupiter et à Atys [1], et quoiqu'ils ne fussent que les Parèdres de Cybèle ou de Rhéa, et que, dans les idées de ces peuples, ils n'occupassent pas le même rang que la mère des dieux, cependant Sabazius ou Atys avoit tous les attributs du dieu suprême: 1° le serpent; 2° la tortue, emblême de Cybèle *terrigena* [2]; 3° le bonnet tel que celui que portoient les Dioscures, et qui étoit le signe distinctif des Cabires de Samothrace, des Curètes, des Corybantes et des Dactyles; 4° le sceptre surmonté d'une pomme de de pin [3]; 5° les flûtes, emblême de l'harmonie sacrée, née en Phrygie avec le culte de Cybèle; 6° le sistre [4] et les cymbales [5]. Le sistre appartenoit entièrement à Isis qui ne diffère en rien de la mère des dieux: Martianus Capella a placé dans le cercle lunaire, les sistres du Nil, les flambeaux d'Eleusis,

(1) Diod. Sic., lib. III, § 58. — Eustathe, *in Homer.*, p. 565. = (2) Une statue de Vénus céleste, ouvrage de Phidias, avoit une tortue sur un pied (Pausan., *in Eliac.*) = (3) Fulgent., *Myth.*, lib. III, sect. V. = (4) Pers., *Satyr.* V, *in Fine.*

(5) *Matris cymbala, quæ in ejus tutela sunt, ideo quod similia sunt hæmiclis cœli, quibus cingitur terra, quæ est mater deorum.* (Servius, *in Virg. Georg.* IV.)

l'arc de Diane et les tambours de Cybèle ; 7° le Phallus ; 8° la cithare, signe distinctif d'Apollon (1) : Diodore de Sicile dit qu'Apollon fut l'amant de la mère des dieux ; 9° le forceps qui appartenoit particulièrement à Vulcain, que les anciens distinguoient aussi par le piléus, bonnet phrygien : Cicéron dit que Vulcain avoit eu les faveurs de Cybèle (2) ; 10° la pomme de pin employée dans tous les mystères, et surtout l'arbre de pin qui étoit si célèbre dans le culte d'Atys, et qui rappeloit les dendrophories des mystères de Bacchus : ceux qui portoient l'arbre de pin, dans les cérémonies de Cybèle et d'Atys, s'appeloient Dendrophores (3) ; 11° Le fouet, emblême de la puissance souveraine. Homère a dit (4) : *Les Grecs, frappés comme par le fouet terrible de Jupiter;* l'écriture arme de verges la divinité, on met le fouet à la main des simulacres du soleil : *Virga potestatem solis asserit qui cuncta moderatur* (5). *Sol nomine Attidis colitur* ; c'est pourquoi il étoit appelé *celsissimus.* (6)

(1) Virgil., *Æneid.*, lib. XII. = (2) Cicer., *de Natura deor. Cybelem cognatione aliquâ videtur attigisse.*

(3) *Egregios proceres currum servare cybelæ,*
Quem traheret conducta manus Megalensibus actis,
Arboris excisæ truncum portare per urbem,
Attin castratum subito prædicere solem.

Saumaise rapporte ces quatre vers d'un ancien poète dont les ouvrages, dit-il, n'ont pas été imprimés. On les trouve dans l'anthologie latine. (Epigr. 58. p. 33.)

(4) Homer., *Iliad. cant.* XII. = (5) Macrob., lib. I. cap. 21, p. 326. — (6) Gruter, *Inscr.* 81, 1.

§ VIII. *Sabazius symbole de la force reproductive de la nature.*

Chez les Phrygiens comme chez les Grecs, Bacchus Sabazius ou Atys représentoit le soleil, agent de la force reproductive de la nature; c'est sous ce rapport qu'il étoit appelé Menotyrannus ou le roi des mois. (1)

Les Phrygiens et les Bithyniens qui parloient la même langue (2), donnoient à leurs mois des noms tirés de leurs dieux : on voit chez eux le mois de Bendis, la même divinité que Cybèle, et le mois de Sabazius, etc. Si l'on s'en rapporte à une inscription placée au bas de la figure de Mithra (3), cette divinité que l'on sait être le soleil, avoit aussi, chez les Perses, le surnom de Sabazius; on y lit ces mots: *Deo soli invicto Mythræ*; et auprès du couteau du sacrificateur NAMA *Sebezio*. Les premiers mots forment l'inscription ordinaire de Mithra, mais les

(1) Atys fut appelé *Menotyrannus, mensium dominus, seu anni moderator,* comme on le voit dans une ancienne inscription, rapportée par Reinesius, par Gruter et par Saumaise. (Salmas., ad lampr. Elagab. t. 180 — Reines., *el.* 39. — Gruter, XXVIII.)

MATRI DEUM. MAGNÆ
IDEÆ. SUMMÆ. PA
RENTI. HERMÆ ET ATTIDI
MENOTYRANNO. INVICTO

La 55e épigramme de l'anthologie latine qui nous est parvenue toute mutilée, a pour titre M. D. M. *Ideæ et Attidi Menotyranno.*

(2) Jablonski, *disquis. de lingua Lycaon.*, § 14. = (3) Gruter, p. 74.

deux derniers ont beaucoup exercé les antiquaires. Cependant, suivant l'opinion la plus générale, *Sebezio* est placé là pour *Sabazio*, et ces deux mots n'expriment que le nom du soleil [1]; quant au mot NAMA, on a un bas-relief, à Rome, sur lequel on trouve un Bacchus avec les lettres N. A. M. A. La figure de Mithra qui a donné lieu à tant d'explications, est une allégorie de la force du soleil représenté par Mithra, lorsque cet astre, après avoir parcouru les signes des poissons et du bélier, entre dans celui du taureau; car, en examinant tout ce morceau, on voit que c'est un planisphère sur lequel sont représentés les signes et les constellations. [2]

Il n'est pas étonnant que le culte de Sabazius se retrouve chez les Persans, puisque, comme l'atteste Strabon, la plupart des auteurs de l'antiquité regardoient toute l'Asie jusqu'à l'Inde, comme un pays consacré à Bacchus [3]; cependant, si cette opinion est vraie, elle ne peut être rapportée qu'à des temps bien postérieurs à Homère, puisqu'alors, suivant le témoignage de Strabon, les Grecs ne connoissoient que peu ou point du tout les peuples de l'intérieur de l'Asie, et Homère ne parle jamais des Assyriens ni des Babyloniens. Les nations intermédiaires, entre les Assyriens et les Phrygiens ou Lydiens, tels que les Cappadociens et les Armé-

[1] Macrobe dit que Bacchus s'appeloit *Sebadius*, le delta et le zeta Grecs avoient la même prononciation.

[2] Acad. des Inscript., T. XII, p. 231. = [3] Strab., lib. X, cap. 6, § 7.

niens étoient encore du temps de Darius Hystaspes, adonnés à la vie pastorale [1]. Les Mèdes eux-mêmes, malgré la longue période de cinq cents ans qu'ils passèrent sous la dépendance des Assyriens, étoient si peu cultivés, au temps où ils recouvrèrent leur liberté, qu'ils n'habitoient que des villages, n'avoient ni lois fixes, ni magistrats, et qu'ils décidoient leurs différends par les armes ou par des arbitres qu'ils choisissoient librement. Leur premier roi, Déjocès, fut un de ces arbitres qui, par sa sagesse et son impartialité, s'acquit leur confiance, d'abord dans son village, puis dans toutes les autres tribus des Mèdes. Les Perses, vainqueurs de l'Asie sous Cyrus, étoient aussi barbares que les Mèdes du temps de Déjocès; mais il n'en étoit pas de même des Lydiens et des Phrygiens : ils avoient atteint un certain degré de civilisation, long-temps avant les Grecs, et les colonies grecques de l'Asie doivent, en partie, à leur liaison avec ces peuples, l'avantage d'avoir connu les arts et les sciences, avant les Grecs d'Europe. [2]

(1) Herod., lib. V, § 49. = (2) L'existence des rites religieux de la Phrygie, et leur transmission dans la Grèce ne présentent aucun doute; il est prouvé par les marbres d'Arundel, que, mille cinq cents ans avant J.-C., Hyagnis de Phrygie inventa des nômes pour la fête de la mère des dieux, de Bacchus, de Pan, etc. (Acad. des Inscrip., T. XV, p. 259.)

§ IX. *Mélange des religions égyptiennes, phrygiennes et helléniques.*

Cette différence des progrès de la civilisation dans la Phrygie, la Lydie, l'Asie mineure avec ceux des parties intérieures de l'Asie s'expliquent très bien par les anciennes relations qui ont existé entre les Phéniciens et les peuples qui habitoient les bords de la Méditerranée, et même du pont Euxin. Les conquêtes de Sésostris, surtout, rendent raison de cette similitude de langage, d'usages civils et religieux qu'on remarquoit entre ces différens peuples, et qui, sous beaucoup de rapports, leur donnoient une même physionomie. La conformité si frappante [1] qui se trouve entre les religions des Egyptiens, des Thraces, des Phrygiens, de l'Asie mineure et des Grecs, n'est pas l'effet du hasard, on ne peut l'attribuer qu'au mélange de ces peuples. On ne peut pas douter que Sésostris ait conquis une partie de l'Asie, et qu'il ait même porté ses armes dans la Thrace [2] : ce prince érigea dans tous ces lieux des monumens de ses con-

[1] Herod., lib. II, cap. 81.

[2] Tacite (*de Mor. Germ.*) nous atteste que les Suèves peuples de la Germanie sacrifioient à Isis : *Pars Suevorum Isidi sacrificat.* Huet qui cite ce passage, remarque que ce culte est venu aux Germains depuis l'embouchure du Danube, Sésostris ayant porté ses conquêtes jusque chez les Thraces et chez les Scythes. (Huet, *dem. ev.* p. 101.)

quêtes [1]; il laissa une partie de son armée dans la Colchide, et probablement dans l'Asie mineure [2] (*n. n.*). Avant Sésostris, l'Egypte avoit été gouvernée par une longue suite de rois, tantôt partagée entre différens princes dont les dynasties collatérales avoient fait de chaque province un royaume, tantôt réunie toute entière sous une même domination. On voit par l'histoire d'Abraham [3] que, dès l'an 2140 avant J. C., l'Egypte faisoit un royaume séparé, qui avoit une forme constante de gouvernement, des lois sages, une police savante, un commerce florissant : un peuple immense habitoit ce pays, il cultivoit les arts, il connoissoit les sciences, il professoit une religion régulière. Au temps de Joseph, deux siècles après Abraham, en 1959, les pratiques du culte religieux étoient établies, l'ordre sacerdotal formoit une classe séparée et avoit ses priviléges, les cérémonies des embaumemens étoient réglées, les impôts fixés, enfin l'écriture sainte nous représente l'Egypte comme le plus ancien royaume de l'orient, et en cela elle est conforme à l'histoire profane [4]. Mais l'Egypte

(1) Herod., lib. II, cap. 103. = (2) Valer. Flac., *Argon.*, lib. V. v. 418. — Plin., *Hist. Nat.*, lib. XXIII, cap. 23, T. II. = (3) Genes., cap. 12.

(4) La comparaison faite par les membres de l'institut d'Egypte, des antiquités astronomiques de ce pays, montre que la sphère égyptienne, telle qu'elle est représentée dans tous les édifices subsistans, se rapporte au 25e siècle avant l'ère chrétienne. A cette époque, l'observation avoit déjà fait connoître les premiers élémens de l'astronomie : on les réunit alors, et

avoit essuyé de grandes révolutions : cinq siècles avant Sésostris, et dès l'an 2082 avant l'ère chrétienne, les Arabes avoient envahi cette fertile contrée : ce sont eux que l'histoire orientale connoît sous le nom de pasteurs, ils régnoient en Egypte lorsque Jacob vint y chercher un asile. Le prince, dont Joseph fut le ministre, fut un de ces rois pasteurs, qui ne furent entièrement chassés qu'au bout de cinq cent onze ans. La guerre de treize ans qui précéda leur chute, guerre cruelle et sanglante, où l'Egypte éprouva toutes les horreurs des discordes civiles et religieuses, la fit abandonner par une foule

l'on en forma une institution fixe, qui servit à régler l'ordre civil des temps, et devint une partie de la doctrine sacrée. L'époque de cette institution est celle de la splendeur de Thèbes : nous l'avons vue écrite, dit l'un des savans les plus distingués de cet institut, en caractères astronomiques, dans les plus beaux ouvrages d'architecture des Egyptiens. Ainsi l'origine de leurs lois et de leurs arts est plus ancienne. Cette époque de la sphère de Thèbes est donc intermédiaire ; elle ne fixe pas l'âge de la monarchie, mais celui des principales institutions égyptiennes. On la déduiroit aussi, ajoute M. Fourier, des traditions astronomiques qui se sont répandues dans l'Orient, de l'établissement des périodes cycliques et de la position de la sphère que les Grecs ont décrite et imitée ; elle s'accorde avec les mesures du progrès séculaire de l'exhaussement du sol. Elle est confirmée par la chronologie et les annales des Hébreux, qui nous font connoître l'état du gouvernement et des arts à Memphis au 21e siècle et au 16e siècle avant l'ère chrétienne. Enfin cette époque est une conséquence directe de l'histoire des Egyptiens. (Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Egypte par M. Fourier. Introduction, p. 804.)

d'habitans qui, sous la conduite de différens chefs, allèrent, loin de leur patrie, chercher des asiles et fonder des états [1]. Ces pasteurs furent vaincus et détruits sans ressource par Sésostris; ceux qu'épargna le fer du vainqueur furent réduits en esclavage [2]. Après avoir fondé la paix intérieure, Sésostris travailla à l'utilité et à l'embellissement de l'Égypte : tous les écrivains Grecs s'accordent à regarder ce prince comme l'auteur des ouvrages publics qui ont été construits dans l'Egypte inférieure, pour la rendre fertile, pour y répandre les eaux du Nil, pour faciliter la communication entre les villes, et pour les défendre des ravages de l'inondation. La plupart de ces ouvrages étoient ornés d'inscriptions, dans lesquelles ce prince se glorifioit d'être venu à bout de ses entreprises sans avoir employé le travail d'aucun Egyptien naturel : tout cela étoit, disoit-il, l'ouvrage des esclaves et des étrangers [3]. Le règne de Sésostris fut une époque heureuse et importante non-seulement pour l'Egypte, mais pour tous les

(1) *Acad. des Inscript.*— Fréret.

(2) Le peuple d'Israël, dont les pasteurs avoient reçu les ancêtres au temps de leur puissance, fut enveloppé dans cette servitude, ce qui, depuis, a fait confondre les Israélites avec les pasteurs, et Moïse avec Osasyrph.

(3) Diod. Sic., lib. I.

— Nous voyons dans l'écriture, que pendant le temps qui précéda l'exode, ce qui comprend le règne de Sésostris, suivant Manéthon, les Hébreux esclaves des Egyptiens avoient été employés continuellement à des travaux publics de ce genre. (Exod., lib. II. 14.)

peuples anciens de l'Asie citérieure : ses conquêtes imprimèrent un mouvement général aux nations voisines de son empire. La domination des Egyptiens sur cette partie de l'Asie, ne fut pas d'une longue durée, mais elle servit à tirer les peuples de la barbarie dans laquelle ils étoient plongés. Après cette conquête, ces peuples se réunirent, formèrent des sociétés qu'ils réglèrent par des lois, bâtirent des villes et reçurent des Egyptiens un culte religieux, avec les premières notions de la civilisation. Ce mélange de peuples policés avec d'autres peuples encore barbares ou sauvages, ce flux et reflux de différentes peuplades, changèrent la face de cette partie du monde, et furent les principes de toutes les révolutions qui, par la suite, donnèrent une face nouvelle à cette partie de notre hémisphère. Les successeurs de Sésostris ayant négligé ses conquêtes, surtout celles qui par leur éloignement, étoient difficiles à conserver, l'empire égyptien se démembra en moins d'un siècle, et de ce démembrement il se forma divers états indépendans de l'Egypte et de l'Assyrie. C'est vers ce temps-là que commencèrent les royaumes de Phrygie et de Lydie ou Méonie dans l'Asie mineure [1]. On fixe ordinairement la fin du règne de Sésostris à l'an 1510 avant J. C., et le temps de Méon, fondateur du royaume de Lydie à l'an 1580. Il est vraisemblable que ce Méon étoit le chef des Orientaux qui vinrent s'établir dans ces contrées. La Méonie ou la Lydie porta

[1] Fréret, T. I, p. 125.

pendant quelques siècles le nom de Phénicie, probablement parce que les Phéniciens y avoient des établissemens. Suivant le témoignage de Corinne et de Bacchylide, cités par Athénée [1], la Lydie avoit été civilisée par les Phéniciens. Quelques traditions vagues paroissent faire remonter les premiers établissemens phéniciens dans ce pays, au temps où ils pénétrèrent dans le pont Euxin; les conjectures qui reposent sur cette base seroient bien foibles, si le grand nombre des colonies des Phéniciens, l'état de prospérité où ils étoient alors, la proximité de la Phénicie, non-seulement de la Lydie, mais des lieux où ils avoient formé des établissemens, et enfin les avantages que cette partie de l'Asie leur offroit pour leur commerce, ne donnoient beaucoup de vraisemblance à l'établissement d'une colonie phénicienne dans la Lydie. Ces colons apportèrent dans la Lydie les mystères de la Phénicie et de l'Egypte, qui, modifiés par le caractère de ces peuples nouveaux et de leurs voisins, passèrent dans la Grèce par l'émigration de ces mêmes peuples, dont l'histoire nous a laissé quelques traces. Après une longue suite de rois qui succédèrent à Méon, et sur lesquels il règne une grande obscurité, Alcime monta sur le trône; il fit le bonheur de ses sujets, laissa parmi eux une mémoire vénérée, et fut le père de Tmolus, qui lui succéda, et qui fut lui-même père de Tantale [2],

[1] Athen., lib. I.= [2] *Schol.* Euripid., *trag. Orest.*—Tzetzès *Chiliad.* V, *Hist.* X.—*Apostol. Cent.* 18. *Prov.* 17.

que les Grecs ont fait fils de Jupiter. Pélops et Tantale eurent à soutenir contre Ilus, roi de Troie, une guerre sanglante, [1] qui entraîna leur ruine, et qui força Pélops à passer d'Asie dans la Grèce, où il apporta plusieurs usages civils et religieux de la Lydie et de la Phrygie; car les Attyades régnoient sur ces deux contrées. [2]

Postérieurement à Pélops, mais avant la guerre de Troie, les Mysiens et les Teucriens passèrent le Bosphore pour se jeter dans l'Europe, subjuguèrent tous les Thraces, et descendant vers la mer Ionienne, s'avancèrent jusqu'au Pénée et jusqu'à la mer de l'Ionie, c'est-à-dire, jusqu'à la Thessalie et à l'Epire [3]. Leur domination sur ces pays a dû subsister pendant quelques générations; on peut encore regarder cette espèce d'union en un même corps, comme une cause de la ressemblance qui se trouve entre les rites des Phrygiens et ceux des Grecs. Il ne

[1] Cette guerre à laquelle les Mythologues ont donné pour cause l'enlèvement de Ganymède, n'a eu d'autre motif que la jalousie naturelle entre deux puissances voisines et rivales, et pour prétexte la délimitation de leur territoire (Herodian., lib. I.). La bataille qui décida du sort de l'empire de la Lydie et de la Phrygie, se donna entre Ilus et Tantale dans le lieu même où la ville de Pessinunte, qui en a reçu son nom, a été bâtie depuis. Après cette victoire les Lydiens furent soumis aux rois de Troie qui faisoient gouverner ces provinces par les naturels du pays.

[2] Herodian., lib. I, *Vit. commod.* — Meziriac, *comment.* sur *Ovide*, t. 2. P. 334. = [3] Herod., lib. VII, cap. 20.

faut pas perdre de vue que les Mysiens d'Hérodote, sont les mêmes peuples que les Bithyniens, les Phrygiens, etc., tous descendus des Bryges.

Les Grecs avoient reçu la religion et les mystères des Egyptiens et des Phéniciens, bien auparavant l'arrivée des premières colonies de la Phrygie dans la Grèce; il est facile de reconnoître dans les mystères de Bacchus, ce que ces colonies Phrygiennes, moins civilisées que les colonies Egyptiennes, y ont ajouté, quoique, comme nous l'avons prouvé, toutes ces religions aient eu une origine commune, et qu'à quelques modifications près, elles fussent absolument les mêmes.

Photius [1] nous a conservé un fragment précieux d'Hécatée d'Abdère, contemporain d'Alexandre, sur le passage des colonies Egyptiennes et Phéniciennes dans la Grèce : il l'a tiré de Diodore de Sicile qui le citoit en s'exprimant ainsi :

« Hécatée d'Abdère rapportoit que les Egyptiens » ayant résolu de purifier leur pays, et d'en bannir tous les impurs ou les étrangers qui n'observoient pas la religion ancienne ; ceux de ces étrangers qui étoient les plus considérables par leur » naissance et par leurs richesses, passèrent dans » l'Asie mineure, et de là dans la Grèce, sous la » conduite de Cadmus [2] et de Danaüs. »

Le passage d'Hécatée d'Abdère est conforme à

[1] Photius, *Cod.* 244.

[2] Cadmus, suivant Hérodote (lib. IV. §. 147.), étoit fils

l'opinion de Manéthon [1], qui assuroit que Danaüs étoit contemporain de Sésostris. Par la chronologie de Manéthon, le règne de Sésostris tombe sur les quatre-vingts premières années de la vie de Moïse, et l'écriture est extrêmement favorable à ce calcul : cette époque de Sésostris est donc celle des grandes émigrations et des conquêtes qui changèrent la face de l'Asie mineure, de la Grèce et des régions voisines pour lesquelles ces siècles vraiment historiques ne remontent guère au-delà; et ces contrées étrangères les unes aux autres, ont reçu à peu près à la même époque, mais par des voies et par des moyens différens, le bienfait de la civilisation et le culte des Phéniciens et des Egyptiens.

d'Agénor : il arriva en Béotie, suivant Larcher (*not. sur Hérod* t. IV. p. 537.), l'an 1549 avant J. C.

[1] Manéthon fait Danaüs frère de Sésostris (Joseph., *contrà Apionem.*, lib. I., § 15.). Perizonius (*Origin. Babyl.* cap. 16, p. 344.) l'a accusé d'avoir voulu flatter les Ptolémées qui remontoient par Hercule à Danaüs, en avançant un fait aussi peu vraisemblable; il est certain néanmoins que s'il n'étoit pas son frère, il étoit son contemporain.

NOTES.

PREMIÈRE SECTION.

Page 4.

Tout état d'aliénation d'esprit, est par lui-même singulièrement propre pour l'inspiration divine, suivant les principes de Platon (Plat., *Tim.*). Aristote tout déclaré qu'il étoit contre la divination des signes, croyoit que ceux que la mélancolie avoit rendus fous, avoient quelque chose de divin dans l'esprit et quelques vues sur l'avenir (Cicer., *de divin.* lib. 1.). Jamblique entreprend d'expliquer comment toutes aliénations disposent à l'inspiration.

(*a*) Pag. 18.

On a encore tiré l'étymologie du nom d'Iacchus du verbe grec ἰάχω, *clamor, vociferatio.* Suidas fait dériver ce mot de *Ia,* qui signifie *une, seule, voix, force* (Suid., v. ἰάκχω.); Hérodote se sert du mot, ἰαχάζουσιν pour exprimer les cris de ceux qui célébroient la fête d'Eleusis. Suivant le même Suidas, on donnoit le nom de ἰαχήματα aux chants en l'honneur de Bacchus.

> Ἴακχον, Ἴακχον ᾠδὰν
> Μέλπω πρὸς τὰν Ἀφροδίτην.
> *Iacchum, Iacchum carmen*
> *Cano ad Venerem.*

dit le chœur dans le drame satyrique des Cyclopes. [1]

Suivant l'ancien scholiaste d'Eschyle [2], Iacchus vient de *Iacchis*, cris de femmes. Hérodote [3] raconte que Dicæus

(1) Euripid., *Cycl.* v. 69. = (2) Scholiast., *ad Sept. Theb.* v. 141. = (3) Herodot., lib. VIII. § 65.

banni d'Athènes et jouissant d'une grande considération parmi les Mèdes, s'étant trouvé dans la plaine de Thria, avec Démarate de Lacédémone, après que l'Attique abandonnée par les Athéniens eut éprouvé les ravages de l'armée de Xerxès, vit s'élever d'Eleusis une grande poussière, qui sembloit excitée par la marche d'environ trente mille hommes; étonné et ne sachant à quoi attribuer ce phénomène, tout à coup une voix se fit entendre, et il lui sembla que les paroles que l'on proféroit étoit le mystique Iacchus, c'est-à-dire, l'hymne appelé le mystique Iacchus. Plutarque [1] raconte le fait à peu près de la même manière, et il ajoute que toute la plaine retentit d'un bruit de voix confuses, comme venant d'un grand nombre de personnes qui chantoient le dieu Iacchus, et conduisoient ses mystères. Le rhéteur Aristide, dans le discours où il déplore l'incendie du temple d'Eleusis et où il rappelle ses titres de gloire, ajoute de nouvelles circonstances à ce récit: suivant lui, Xerxès épouvanté, prit la fuite en entendant les chants mystiques d'Iacchus [2]. L'Iacchus mystique, dit Arrien, est chanté en l'honneur de Bacchus fils de Jupiter et de Proserpine, et non en l'honneur de Bacchus Thébain [3]. Enfin suivant Hésychius et Suidas ; le mot Iacchus, signifioit également et le jour des mystères d'Eleusis qui étoit consacré à Bacchus, et l'hymne que chantoient les initiés, et le dieu même. [4]

D'autres auteurs ont fait dériver le mot Iacchus de Ἴαω une des dénominations du dieu suprême; mais les idées que les anciens attachoient au mot *Iao* n'ont pu appartenir à toutes les époques des mystères d'Eleusis; si elles sont vraies, elles doivent être rapportées au temps où la mysticité pénétra dans les cérémonies d'Eleusis, tandis que la dénomination d'Iacchus remonte aux premiers temps de leur établissement.

(1) Plut., *Vit. Them.*, § 19. = (2) Arist., T. I. = (3) Arrian., *Exped. Alex.*, lib. II, cap. 16. = (4) Hesychius. v. Ιακχος. — Suidas, *ibid.*

J'avois ajouté dans le manuscrit de mon mémoire après les mots Ἰαω *une des dénominations du Dieu suprême*, cette phrase incidente *qu'on voit souvent sur les Amulétes des Gnostiques et des Basilidiens :* j'avois cédé à l'opinion générale des savans qui attribuent aux Gnostiques et aux Basilidiens, des *Amulétes* ou figures magiques accompagnées de certaines inscriptions ; mais un examen plus approfondi de cette matière m'a fait reconnoître mon erreur, et m'a fait adopter l'opinion de Beausobre. Il existe, dans les cabinets des curieux, un grand nombre de pierres, sur lesquelles sont gravées des figures monstrueuses, quelques-unes même très obscènes ; on lit sur plusieurs de ces pierres les noms de *Iao*, *Adonai*, *Sabaoth*, *Abraxas* ou *Abrasax*. Jean *Macarius* ou *Jean l'Heureux*, Chanoine d'Aire, fit une dissertation sur ces pierres ; et prétendit que c'étoient des Amulètes ou talismans Basilidiens. Jean Chifflet Chanoine de Tournay fit réimprimer cette dissertation, il y joignit un ample commentaire dans lequel il suppose qu'elles viennent toutes de cette malheureuse secte. Tous les savans des temps postérieurs ont adopté cette opinion qui n'a aucun fondement solide comme l'a démontré Beausobre dans son histoire des dogmes de Manichée [1]. D'abord tous les pères de l'église, qui ont combattu les Basilidiens, tels que Saint Irenée, Origène, Eusèbe, Cyrille de Jérusalem, Saint Jérôme, Théodoret, et Saint Clément d'Alexandrie lui-même qui a vécu à Alexandrie où étoit le centre de l'hérésie basilidienne, ont gardé le plus profond silence sur cette grossière et impure idolâtrie; en deuxième lieu les Basilidiens ne donnoient point de noms au Dieu suprême [2]. Le prétendu Abraxas de Basilide, dans le livre même de Chifflet est déguisé sous toutes les formes des divinités égyptiennes. Il est tantôt Ibis, tantôt Anubis ou Cynocéphale, tantôt Serpent, Lion, Taureau, Sphinx, Jupiter, Osiris ou Bacchus, Isis avec les attributs que les Egyptiens

(1) Beausobre, *Hist. du Manich.*, T. II, p. 50. = (2) Iren.

donnoient à la divinité suprême, tels que la tête de coq, le fouet dans la main droite du dieu, un globe dans la main gauche, la couronne de laurier, les pieds et les jambes de serpent, la tête de lion, les rayons, les Priapes représentant le dieu de la génération, la férule, etc. Le savant auteur de l'histoire des Juifs, Basnage a fort bien dit : *Abraxas tire son origine des Egyptiens, puisque l'on voit un grand nombre d'Amulètes, sur lesquels est un Harpocrate assis sur le lotos, et le fouet à la main avec le mot d'Abrasax* (1); Beausobre tire l'étymologie du nom *Abraxas* ou *Abrasax* de deux mots grecs ἁϐρὸς et σάω qui signifient le beau, le magnifique sauveur. Il dit que c'est une épithète du dieu appelé Iao et il appuie sa conjecture sur ces vers de l'oracle d'Apollon de Claros : (2)

Χείματι μὲν τ' Ἀΐδην, Δία δ' εἴαρος ἀρχομένοιο,
Ἠέλιον δὲ θέρεος, μετοπώρου δ' ἁϐρὸν Ἰάω.

Pluton préside sur l'hiver, Jupiter sur le printemps, le soleil sur l'été, et le beau (ἁϐρὸς) *Iao sur l'automne.*

Dans ces vers, le beau (ἁϐρὸς) Iao est donc la divinité qui fournit aux hommes tous les délices de la vie et qui préside à l'automne, saison des vins et des fruits, c'est Osiris ou Bacchus. Ce sens est vraisemblable et convient parfaitement à la divinité qui est désignée par le nom d'Abraxas. Ce qui confirme cette conjecture, c'est la figure LXIX, donnée par Chifflet dont l'inscription commence par ces mots grecs : ΑΓΩ ΣΑ ΣΑΩ Α Α Ω. *C'est moi*, dit le Dieu, *qui vous conduis, vous et tout ce qui vous regarde. C'est moi qui vous conserve* ou *qui vous sauve. Je suis alpha et omega.* Iao étoit le nom de la divinité chez les anciens, Diodore de Sicile appelle *Iao* le dieu

(1) Basnage, *Hist. des Juifs*, T. III, Part. II, p. 701. — (2) Macrob., *Saturn.*, lib. I, 17.

de Moïse [1]. Macrobe rapporte un autre oracle d'Apollon qui est conçu en ces termes :

Φράζεο τὸν πάντων ὕπατον θεὸν ἔμμεν Ἰάω.

Je vous déclare que Iao est le plus grand des dieux.

Les noms d'Iao, de Sabaoth, d'Adonaï et d'Elohim sont, dans l'ancien testament, des noms du vrai Dieu.

Les Pythagoriciens voyoient dans le mot *Iao*, la première, la moyenne et la dernière des voyelles, et ils renfermoient dans cette courte formule, les idées qu'ils avoient conçues de l'univers et de l'être suprême. Ils s'exprimoient ainsi : « Tout dans l'univers se mesure et se détermine par » un commencement, un milieu et une fin, Dieu est le » commencement, le milieu et la fin de la justice. Dieu tient » dans sa main le commencement, le milieu et la fin de la » chaîne des êtres. [2]

Jablonski [3] traduit le mot ἁβρὸς par *tenerus*, *tenellus*, *puellus*, *infans* : Harpocrate avoit chez les Egyptiens le surnom de ἁβρὸς. Il étoit aussi donné à Osiris, comme on le voit dans ces vers d'Apollon de Didyme (Ap. Euseb., *Pr. Ev.* lib. V. c. VII.) :

Ἴσιδι δ' αὖ Φαρίῃ γονίμοις παραχεύμασι Νείλου
Μαςεύειν οἴςροισιν ἑὸν πόσιν ἁβρὸν Ὄσιριν.

Isidi phariæ curæ est, ad fluentia fertilia Nili clangore sistrorum quærere tenerum suum maritum Osirin.

(*b*) Pag. 18.

Plutarque place le gain de la bataille navale de Naxos par Chabrias et Phocion, la première que les Athéniens gagnèrent avec leurs seules forces depuis la prise de leur ville [4], au

(1) Diod. Sic., lib. I. — (2) Arist., *de Cœlo*, lib. I, cap. 1. — Plat., *de Legibus*, lib. IV, p. 715. — *Acad. des Inscr.*, T. XLI, p. 521. — (3) Jablonski, *Panth. Ægypt.*, lib. II, cap. 6, p. 259. — (4) Plutar., *Vit. Phoc.*

second jour de la fête des grands mystères, au 16 de boédromion. Cette époque fut remarquable dans les annales de la Grèce par plusieurs faits célèbres, la bataille de Salamine [1] se donna le 20 boédromion, ce jour-là même les Athéniens furent obligés de recevoir une garnison macédonienne, c'est encore vers le temps de la célébration des mystères qu'Alexandre ruina la ville de Thèbes. L'affliction des Athéniens, célèbres dans tous les temps par leur piété compatissante, fut si vive, qu'ils ne voulurent pas célébrer les mystères; Himérius, auteur ancien, dont Photius a fait l'extrait, dit à cette occasion au nom des Athéniens : Lorsque Thèbes fut détruite, nous fîmes cesser notre fête, afin qu'on n'entendît pas retentir, le cantique d'Iacchus parmi les pleurs et les gémissemens des Thébains.

(*c*) Pag. 21.

Périclès qui avoit probablement contre les Mégariens quelque motif de haine personnelle, lui donna une cause publique, en les accusant d'avoir labouré les terres sacrées, c'est-à-dire, toutes les terres situées entre Mégare et l'Attique qui étoient consacrées aux divinités d'Eleusis; il fit ordonner par un décret qu'on enverroit un héraut à Mégare pour s'en plaindre, et de là à Lacédémone pour y accuser les Mégariens. Le héraut Anthémocrite qu'on avoit chargé de le porter, étant mort dans sa mission et à ce qu'on croit par le fait des Mégariens, Charinus fit un décret qui vouoit à ce peuple une haine implacable, prononçoit la peine de mort contre tout Mégarien qui entreroit sur les terres de l'Attique, ordonnoit que les généraux en prêtant le serment d'usage, y ajouteroient l'engagement d'aller deux fois par an ravager le territoire de Mégare, il portoit encore qu'Anthémocrite seroit enterré près les portes thrasiennes. Mais les Mégariens repoussoient fortement l'inculpation de la mort du héraut et rejetoient les

(1) Plutar., *Vit. Camil.*, § 24.

causes de cette guerre sur Périclès et sur Aspasie : tel est le récit de Plutarque. Pausanias donne comme un fait certain l'assassinat d'Anthémocrite par les Mégariens. Quoiqu'Aristophanes dans les vers piquans qu'il a faits sur les causes de la guerre du Péloponnèse [1] n'ait pas parlé du meurtre d'Anthémocrite, cependant les Mégariens en passèrent pour les auteurs, puisque plusieurs siècles après l'empereur Adrien leur en fit supporter la peine en les excluant des grâces qu'il accordoit à tous les autres peuples de la Grèce.

(*d*) Pag. 23.

« Ne croyez pas qu'Alcibiade soit un homme ni un Athé-
» nien, c'est un être tombé des régions célestes au milieu de
» nous ; c'est la beauté elle-même qui s'est rendue visible ;
» oui, les dieux visitent encore la terre, ils parcourent encore
» l'Attique. Un autre Bacchus nous est arrivé de Thèbes,
» menant tous les plaisirs à sa suite ; en effet les rapports
» d'Alcibiade avec cette divinité sont frappans, les cheveux
» dont sont ombragées ses tempes, les couronnes et les fleurs
» dont sont ornés ses cheveux, les feux qui partent de ses
» beaux yeux, et qui semblent le disputer à ceux du soleil,
» le vif incarnat de ses joues, le sourire de sa bouche, tout
» nous retrace ce dieu charmant, ce dieu libertin ; comme lui
» il mène des danses qu'anime le chalumeau du dieu Pan,
» comme lui il répand partout l'allégresse ; la foule des cour-
» tisans et des belles femmes qui s'empressent de le suivre,
» figure très bien les satyres et les bacchantes, et le sage,
» le sage Socrate ressemble parfaitement à Silène. (Libanius,
» *declam.* » (IX. p. 351.)

Winckelman remarque d'après Saint-Clément d'Alexandrie (*Cohort. ad gentes*) que les sculpteurs des plus beaux temps de l'art faisoient les Mercures ressemblans à Alcibiade, et que

[1] Aristoph., *Acarn.*

les artistes qui leur succédèrent suivirent leur exemple, de sorte qu'il est vraisemblable que les plus belles têtes de Mercure nous offrent en même temps la véritable figure d'Alcibiade (Winckelmann, *Descr. des pierres gravées de Stosch*. p. 86.)

(*e*) Pag. 23.

Je crois que tel est le véritable sens du mot Κυάμων, et mon opinion est fondée sur l'autorité d'un grand nombre d'auteurs anciens et particulièrement sur celle d'Aristoxène rapportée par Aulu-Gelle; elle est confirmée par Saumaise (1) et par le savant auteur du voyage du jeune Anacharsis (2) qui adopte aussi l'opinion d'Aristoxène, et qui s'exprime ainsi: « Vous » entendrez dire et l'on dira encore plus dans la suite, que » Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. » Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très grand usage » des fèves, ce que j'ai appris de Xénophile et de plusieurs » vieillards, presque contemporains de Pythagore. Ce passage » n'est que la traduction d'Aulu-Gelle: *Nullo sæpius legumento Pythagoram dicit (Aristoxenus) usum quam fabis: quoniam is cibus et subduceret sensim alvum et levigaret; quam rem videtur cognovisse ex Xenophilo Pythagorico familiari suo et ex quibusdam aliis natu majoribus, qui ab ætate Pythagoræ haud multum aberant* (3). A ces autorités on pourroit en opposer d'autres tout aussi respectables, celle de Cicéron par exemple, et établir sur ce sujet une longue controverse qui seroit aussi fastidieuse qu'inutile. Il nous suffira de faire remarquer que les écrivains même qui ont cru que le mot grec *cyamos* signifie *fève* dans cette occasion, et que Pythagore a véritablement imposé la loi de s'abstenir de cette plante, ont regardé cette défense comme un symbole: ils ont pensé que le philosophe avoit proscrit les fèves parce qu'elles ont

(1) Salmas., Plin., *Exercit.*, p. 528, 688. = (2) Barthelemy, *Voy. du jeune Anacharsis*, chap. 75, vol. IV, p. 167, ed. de 1788. = (3) Aulu-Gel., *Noc. attic.*, lib. IV, cap. 11.

la forme des parties sexuelles de la femme dont elles étoient l'emblême, et parce que non-seulement elles donnoient des idées de libertinage, mais qu'elles y excitoient. On lit dans un ouvrage d'Origène ayant pour titre Φιλοσοφουμένων, ce qui suit sur les motifs donnés par Zarétas le Chaldéen à cette défense de Pythagore.

Conjecturamque hanc afferebat, quod si macerata faba ad solem per aliquod temporis spatium dimittatur, seminis humani odorem contrahere. Clarius etiam hoc profert exemplum quod, ea florente, una cum flore in ollâ circumlita si concludatur, humique obruatur, et post aliquot dies effodiatur, pudendi muliebris effigiem habere reperietur.

Lucien a dit, dans le dialogue βίων πρᾶσις.

Quod si viridem fabam folliculo exuas, apparere
Virilibus genitalibus similem.

Plutarque, *in quæstionibus : Legumina inflare : ideo que Venerem stimulare et ea ratione Pythagoricos ab iis abstinere.*

Cicéron, *lib. de divinatione : Ex quo etiam Pythagoreis interdictum putatur, ne faba vescerentur, quæ res habet inflammationem magnam. Is enim cibus tranquillitatem mentis quærentibus constat esse contrarius.* (1)

Aristote, dans son livre *de fabis* cité par Diogène Laerce, donne cette cause à la défense qui avoit été faite de manger des fèves : *quod eæ pudendis sint similes ; unum enim hoc legumen est genituræ expers.*

Marcellus Vergelius donne cette interprétation du mot *Cyamos : Fœtura et conceptus animalis.*

Il paroît que les Egyptiens regardoient ce légume comme nuisible, et qu'ils l'ont proscrit. « Les Egyptiens ne sèment » jamais de fèves dans leurs terres, dit Hérodote (2), et s'il » y en vient, ils ne les mangent ni crues, ni cuites : les » prêtres n'en peuvent pas même supporter la vue, ils s'i-

(1) Cicer., *de Divin.*, lib. I, § XXX. = (2) Herodot., lib. II, § 38.

» maginent que ce légume est impur. » En admettant que Pythagore qui avoit été instruit par Ænuphis prêtre d'Héliopolis [1], ait pris de l'aversion pour les fêves, il n'auroit recommandé l'abstinence de ce légume que comme un précepte de santé; car les vaines superstitions des prêtres égyptiens eussent été indignes de ce grand homme. Il faut donc mettre au nombre des contes absurdes cette histoire de dix Pythagoriciens qui, poursuivis par les satellites de Denys tyran de Syracuse à qui il avoit pris fantaisie de pénétrer leurs mystères, s'arrêtèrent à la vue d'un champ de fêves qu'ils trouvèrent sur leur passage, se mirent en défense et se laissèrent égorger plutôt que de se souiller par l'attouchement de ce légume odieux: elle est encore une fable, cette autre histoire de Mullias de Crotone et de Timycha son épouse, que ni les menaces ni les promesses ne purent engager à s'expliquer sur cette défense; les conteurs ajoutent même que Timycha se coupa la langue avec les dents, de peur de succomber aux tourments qu'on offroit à sa vue [2]. En général on a chargé la mémoire de Pythagore d'une foule de contes ridicules bien incompatibles avec l'idée que présente naturellement cet homme extraordinaire qui a avancé la civilisation de son pays, et qui l'a enrichi des lumières des autres peuples et des dons de son propre génie. Si Pythagore a vraiment proscrit les fêves, c'est alors un symbole qui, comme tous ceux dûs au génie allégorique de ce philosophe, avoit un sens propre ou littéral sous lequel il cachoit un sens figuré; il est certain que sous cette ordonnance de s'abstenir de fêves, il y avoit l'ordre caché de renoncer à toute impureté. Aussi le savant traducteur des symboles de Pythagore, a donné cette interprétation du précepte κυάμων ἀπέχεσθαι. *Abstenez-vous des fêves*, pour dire, *abstenez-vous de tout ce qui peut nuire à votre santé, à votre*

(1) Hippob. et Neanth., *apud Jamblic., Vit. Pyth.*, cap. 31. =
(2) Sextus Empyricus, *Pyrrhon. hypoth.*, lib. III, cap. XXIV. — Plut., *de Isid. et Osirid.*, p. 354. — Diogen. Laert., lib. VIII, *seg.* XXIV.

repos, à votre réputation. Il ne fait aucune distinction entre ce symbole et les autres; Pythagore a dit : *abstenez-vous des fèves*, comme il a dit: *ne portez pas un anneau étroit*, pour dire, *menez une vie libre; ne mangez pas le rouget*, pour dire, *renoncez à toute vengeance, ne versez pas le sang* [1], etc. Il y a eu une foule d'autres interprétations de ce symbole de Pythagore: sans les rapporter en détail il nous suffira de dire que Plutarque a cru que Pythagore prescrivoit de ne point s'ingérer dans l'administration des affaires publiques, car anciennement, dit-il, c'étoit avec des fèves qu'on donnoit les suffrages pour l'élection des magistrats [2]; d'autres l'ont regardé comme une suite de l'opinion de ce philosophe sur la métempsycose : ils prétendent que Pythagore avoit enseigné que la fève étoit née en même temps que l'homme, et formée de la même corruption; car, disait-il, quand on renferme dans un vaisseau une fleur de fève ou une fève, et qu'on le bouche bien, si on l'ouvre quelques jours après, on la trouve convertie en chair et en sang: de là l'expression satyrique d'Horace, *Faba Pythagoræ cognata* [3]. D'autres prétendent que Pythagore a interdit l'usage des fèves, parce qu'il la regardoit comme le symbole de la mort. Tous enfin ont presenté cette défense comme un voile qui cache tout autre chose que ce qu'il présente, parce qu'ils savoient que Pythagore étoit dans l'usage d'envelopper sa doctrine sous des énigmes.

Suivant Porphire, les initiés aux mystères éleusiniens ne mangeoient ni fèves, ni grenades, ni pommes [4]; mais il est vraisemblable qu'ils n'observoient ce régime que pendant la célébration des mystères. Chez les Romains il n'étoit pas permis au prêtre de Jupiter (flamini) de toucher une fève

(1) *Biblioth. de Philosoph.*, T. I, p. 239. = (2) Plutar., *de Puer. Educ.* = (3) Horat., lib. II, cap. 6. = (4) Porphyr., *de Abstinentiâ.*, lib. IV, § 16.

ni même d'en prononcer le nom [1]. La fève dit Artémidore, est exclue de toute fête et de tout sacrifice. [2]

(*f*) Pag. 41.

Turnèbe rapporte ensuite l'opinion de ceux qui ont cru que ces oscilles étoient des Phallus; non-seulement il ne cite aucune autorité sur laquelle cette opinion puisse être appuyée, mais il n'y attache lui-même aucune importance et il ne la rapporte qu'en passant. Turnèbe avoit sans doute en vue ce passage de Servius [3] : *Alii dicunt oscilla membra esse virilia de floribus facta, qui suspendebantur per intercolumnia : ita ut in ea homines, acceptis clausis personis, impingerent, et ea ore cillerent, id est, moverent, ad risum populo commovendum.* Mais Servius lui-même n'attache pas à cette opinion plus d'importance que Turnèbe, il ne donne aucune autorité sur laquelle elle puisse être fondée : il dit seulement, non pas l'avoir lu, mais que cela a été lu dans Orphée, *et hoc in Orpheo lectum est.* Or, qu'est-ce que les ouvrages d'Orphée ? qu'est-ce qu'Orphée lui-même ? L'on sait que les hymnes et le poëme des Argonautiques que nous avons sous son nom, sont des ouvrages supposés dans lesquels on ne trouve même pas ce que rapporte Servius. Cependant ce fait si peu vraisemblable que Servius et Turnèbe ont cité avec toute l'expression du doute et le ton de l'indifférence, et qu'ils n'ont rappelé que parce que ces savans rapportoient tout, a été donné comme certain par M. de Sainte-Croix dans le passage que nous avons cité. Quelque respect qu'inspire la mémoire de ce savant accadémicien, on ne peut s'empêcher de reconnoître que dans cette occasion, il n'a pas été guidé par les règles d'une saine critique. Je crois avoir vu quelque part

(1) Aulu-Gel, lib. X, cap. 15. — (2) Artemid., *Oneirocr.*, lib. I, cap. 70. — (3) Serv., *ad Virg. Georg.* II, v. 389.

appuyer l'opinion que ces images, *Oscilla*, étoient celles du Phallus, sur l'autorité d'Aristophane dans les vers 7 et 26 de la scène première du second acte des Acharniennes. Dans cette scène, Dicæopolis fatigué d'une longue guerre, tandis que les autres en désirent la continuation, obtient des Lacédémoniens la paix pour lui seul, et il vole d'Athènes à son bourg d'Acharnes où il célèbre les fêtes Lennéennes avec sa famille, et il commence la cérémonie par placer la Canéphore plus en avant et par ordonner à Xanthias de tenir le Phallus élevé (vers. 7.) : au vingt-septième vers il fait encore la même recommandation à Xanthias; mais dans l'un et l'autre passage, Aristophane se sert du mot *Phallus*. Il est vrai qu'au vers septième le traducteur latin a rendu le mot φαλλον par *Oscillum*: seroit-ce à cette mauvaise traduction qu'il faudroit attribuer cette erreur? Quoiqu'il en soit, ce passage d'Aristophane n'a pas le moindre rapport avec la fête des Oscilles, soit chez les Romains, soit chez les Athéniens, et ces figures n'étoient nullement des Phalles.

(*g*) Pag. 43.

Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,
Ulta suas merito cæde nocentis opes.
Nam sata, vere novo, teneris lactentia succis,
Eruta setigeræ comperit ore suis. (Ov., *fast.* lib 1. v. 349.)
Prima putatur
Hostia sus meruisse mori, quia semina rostro
Eruerit pando, spemque interceperit anni. (Ovid., *fast.* 3.)
A bove succincti cultros removete, ministri:
Bos aret, ignavam sacrificate suem. (Ovid., *fast.* 4.)

C'est pourquoi tous les ans avant la moisson, les Romains devoient immoler une truie à Cérès. « *Avant que de faire la moisson*, dit Caton [1], *il faut immoler la truie præcidanea.*

[1] Cato, *de re rusticâ*, cap. 134.

On appeloit en général de ce nom, toute victime qu'on immoloit avant les autres : on donnoit aussi le nom de victimes *præcidaneæ* à celles qui étoient immolées la veille des sacrifices solennels. C'est ce que les Grecs appeloient προτέλεια ; mais la truie *præcidanea* étoit en particulier celle qu'on offroit à Cérès avant que de couper le bled. On appeloit aussi de ce nom la truie qu'on offroit à Cérès dans la vue de purifier une famille qui étoit devenue impure, faute d'avoir rendu les derniers devoirs à quelqu'un de ses membres après sa mort : tout homme qui avoit négligé de faire des obsèques à un mort, ou seulement de couvrir de terre un cadavre, étoit obligé de sacrifier une truie à Cérès, en expiation de cette espèce de sacrilège. Suivant Victorinus [1], ce sacrifice devoit se renouveler tous les ans. Chez les Athéniens la loi ordonnoit à celui qui rencontreroit un cadavre non enseveli, de lui jeter au moins de la terre. [2]

Festus fait dériver le mot de *præcidanea de præcidere, ante cedere*, id est, *ante immolare*. Nonnius Marcellus a dit, *præcidanea est præcidendum*. L'annotateur de Festus fait remarquer que ce terme vient de *præcidere* et non de *præcedere*.

Aulu-Gelle [3] cite un passage d'Attéius Capito où il parle des fêtes *præcidaneæ* que les Grecs appeloient προτέλεια ἥμερα : on peut voir dans Caton [4], la description de ces fêtes et du sacrifice de la truie *præcidanea*.

Le porc joue un grand rôle dans l'antiquité religieuse : c'est un sanglier qui blesse Adonis, le fils de Cérès elle-même, le génie des productions de la terre; qui tue Atys, la même divinité qu'Adonis; qui ravage le pays des Calydoniens, etc. Sur la galerie phénicienne le tableau des Hydres abattues est suivi de l'offrande d'un sanglier, elle peignoit ces fêtes solen-

(1) Victorinus, *Art. Gram.*, lib. I. = (2) Ælian., *Var. hist.*, cap. 4. = (3) Aulu-Gel., *Noct. att.*, lib. IV, cap. 6. = (4) Cato, *loco cit.*

nelles du mois de septembre, après les moissons achevées, fêtes très florissantes chez tous les peuples de l'antiquité. [1]

Aux Céréales qui se célébroient à Rome on immoloit deux truies, l'une argentée et l'autre dorée, suivant Festus, c'est-à-dire, couvertes d'ornemens d'or et d'argent.

Dans les *ambarvalia* on sacrifioit une truie féconde et pleine: on conduisoit trois fois la victime autour des champs lorsque la moisson étoit mûre, tous ceux qui suivoient la pompe sacrée jetoient des cris; l'un d'eux étoit orné de feuillages de chêne et chantoit des hymnes en l'honneur de Cérès, en formant des danses religieuses; ensuite on faisoit des libations de vin, de lait et de miel. Le sacrifice tiroit son nom d'*Ambarvale* de ce que la victime faisoit le tour des champs, *quod arva ambiat.* La victime étoit immolée par deux frères. [2]

Les Terminales étoient chez les Romains un jour institué par Numa, pour célébrer par une fête et des festins la conservation des limites: on immoloit dans ce jour un agneau et une truie.

M. de Caylus donne un beau bas-relief représentant Cérès avec des formes simples et élégantes, ayant à ses pieds un cochon qui semble demander pardon à la déesse du dégât qu'il cause dans les bleds.

Cependant ce motif n'est pas le seul du choix que l'on a fait de cette victime en l'honneur de Cérès: on la lui immoloit aussi à cause de sa fécondité, et c'est bien comme symbole de la fécondité que l'on voit une laie aux pieds de Cérès sur un grand nombre de monumens anciens [3]. Fabretti rapporte un bas-relief trouvé à Rome sur lequel sont trois déesses assises qui ressemblent aux déesses mères, au bas de ce relief on voit des prêtres qui immolent un cochon à ces déesses [4]. A Potnie dans la Béotie, les deux déesses mères, Cérès et Proser-

(1) *Monde primitif, alleg. orient.*, p. 208. = (2) Alexander, *ab Alexandro*. lib. III, cap. 12. = (3) Beger., *Thes. Brand.*, p. 593. = (4) Fabretti, *de aquæ duct.*

pine, avoient un bois sacré où on leur faisoit l'offrande de l'animal sacré ou du porc. [1]

Accipient te. . . . . . qui
Bonam teneræ placant abdomine porcæ. [2]

Juvénal parle dans ces vers des prêtres dont Domitien avoit fondé un collège en l'honneur de Minerve, à laquelle ils rendoient le même culte que les Matrones romaines rendoient à la bonne déesse, dans le costume qui est décrit par Juvénal et qui se rapprochoit de celui des femmes: ils se concilioient la bonne déesse, la même divinité que la terre ou Cérès, par le sacrifice d'une jeune truie.

Les Romains sacrifioient un porc à Maïa la même divinité que la grande mère, Ops, Cérès et Proserpine.

On n'immoloit que des truies à Cybèle ou à la mère des dieux: *Deorum quoque matri nullum sacrum, nisi de porca feri permissum.* [3]

M. de Caylus donne six figures de terre cuite qui ont été trouvées à Camarine ville de Sicile: cinq tiennent chacune un petit cochon, le maintien et la disposition de deux de ces figures qui représentent Cérès, indiquent l'origine de la mythologie des Grecs; car ces Siciliens qui avoient la plus grande vénération pour Cérès, la représentoient avec le double vêtement et les traits de l'Isis égyptienne. [4]

Aussi voit-on dans les médailles d'Eleusis Cérès la même divinité qu'Isis, sur un char traîné par des dragons et au revers un ou deux porcs [5] et même trois. M. de Sainte-Croix conjecture que ces trois porcs désignent les trois sacrifices qui étoient ordonnés aux initiés. Le premier avoit lieu aux petits mystères, le second au commencement des grands mys-

(1) Pausanias, *Bœot.* = (2) Juvénal, *Satyr.* II, lib. I, v. 86. = (3) Alexander, *ab Alexandro*, lib. III, cap. 12. = (4) Caylus, *Recueil d'antiq.*, T. VI, pl. 37, 47, p. 119, 165. = (5) Haym., *Tesor. Britan.* T. I, p. 219.

tères dans l'Eleusinium d'Athènes, et le troisième le plus solennel de tous, étoit offert dans l'Anactorium d'Eleusis. Epicharme cité par Athenée [1] fait dire dans son Ulysse à un de ses personnages : *Tu as malheureusement perdu le Delphax* (le porc mâle) que tu gardois pour les fètes d'Eleusis.

Cérès n'étoit pas la seule divinité à laquelle on immolât le cochon, on faisoit cette offrande à Priape, à Bacchus, à Sylvain, à Hercule, à Jupiter, et à tous les dieux qui avoient quelque rapport à l'agriculture et qui présidoient à la fécondité. Winckelmann rapporte même aux sacrifices faits en l'honneur de Sylvain et d'Hercule, une Cornaline du cabinet de Stosch où l'on voit un porc au-dessus duquel est une massue d'Hercule, devant lui un coq qui tient un épi de bled à son bec, et derrière lui un caducée, type qui se retrouve sur un autel d'Hercule au Capitole et sur quelques médailles d'Eleusis. Les Romains faisoient le sacrifice d'une truie pleine à Hercule et à Cérès le 12 des calendes de janvier [2]. Dans l'Iliade on immole un cochon au Soleil et à Jupiter :

Mactandumque suem solique Jovique superno. [3]

Il en est de même dans Théocrite (*in parvo herc.*) :

Atque marem mactare Jovi decet egrege porcum.

Le porc étoit sacré chez les Crétois, et Athenée rapporte d'après Agathocle le Babylonien, sur le motif de cette consécration, une fable relative à la naissance et à l'allaitement du jeune Jupiter auquel une truie donnoit ses mamelles, et dont le grognement empêchoit d'entendre les cris de l'enfant. On sacrifioit à Mars le verrat; les Athéniens remplacèrent les anciens sacrifices barbares qu'ils faisoient à Mars et qui ont été décrits par Diophante le Lacédémonien cité par Fulgence [4], par le sacrifice d'un porc châtré qu'ils appeloient *Nephrendis*, id est, *sine renibus*. Le cochon étoit immolé aux Dioscures,

[1] Athen., *Deipnos.*, lib. IX, cap. 4. = [2] Macrob., *Saturn.*, lib. III, cap. 11. = [3] *Iliad.*, lib. I. = [4] Fulgent., *ad Chalcidinia.*

comme on le voit sur plusieurs monumens anciens [(1)]: l'épouse du roi des sacrifices, dit Festus, immoloit à toutes les calendes une truie à Junon.

Le porc étoit regardé, en général, comme l'emblême de la lubricité.

Festus a dit : *Suillum genus invisum Veneri prodiderunt poetæ, ob interfectum ab apro Adonim, quem diligebat dea. Quidam autem quod immundissimi sint sues ex omni mansueto pecore, et ardentissimæ libidinis; ita ut opprobrium mulieribus inde tractum sit, quum subare et surire dicuntur.* Aux Hystéries fêtes instituées à Argos, on immoloit un porc à Vénus. [(2)]

Dans ce genre de sacrifices, comme dans tous les autres, il y avoit une grande diversité de coutumes, non-seulement en différents pays, mais dans le même pays en temps différents. On ne sacrifie pas de truie à Vénus, dit Dicæopolis dans les Acharniennes d'Aristophane; on ne lui en sacrifie point! répond le Mégarien, mais c'est la seule de toutes les divinités qui s'honore de ces sacrifices. En Thessalie il y avoit un temple célèbre de Vénus où on immoloit des porcs, il en étoit de même dans celui de Sida dans la Pamphylie, dans celui d'Aspende, etc. Chez les Sicyoniens, au contraire, on pouvoit offrir à Vénus pour victimes toutes les espèces d'animaux, le porc seul étoit excepté. Les Mégariens avoient exclu le sacrifice du porc dans les Thesmophories, fêtes de Cérès [(3)]. Les prêtres d'Héliopolis exceptoient des sacrifices le porc, le seul de tous les animaux qu'ils n'immoloient ni ne mangeoient pas, parce qu'ils le regardoient comme abominable et impur [(4)]. Les Phéniciens, ainsi que les Juifs n'immoloient ni ne mangeoient de porc en aucun temps. Il y avoit dans la Mysie un temple de Jupiter Abretanus, dans lequel ceux qui avoient mangé

(1) Montfaucon, *Antiq. exp. Supplem.*, T. I, 195. = (2) Athen., *Deipnos.*, lib. III, cap. 15. = (3) Clem. Alex., *Protrept.*. = (4) Lucian., *de deâ Syria*, § 14.

ou immolé un porc, devoient en faire des expiations comme d'un crime. [1]

Le porc étoit propre aux lustrations, aux purifications et aux expiations.

Dans Horace, le père de famille qui veut faire des lustrations dans sa maison, immole un porc aux dieux Lares. [2]

Les Athéniens appeloient καθάρσια les jeunes porcs qu'on égorgeoit en l'honneur de Cérès, et dont on répandoit le sang sur les sièges de la place publique, du théâtre, et dans tous les lieux où le peuple s'assembloit, afin de les purifier.

Les censeurs romains, lors des lustrations qu'ils faisoient tous les cinq ans, pour l'armée, et lors du recensement qui se faisoit à cette époque, offroient des sacrifices où ils immoloient un porc, une brebis et un taureau; c'est ce qu'ils appeloient *solitaurilia*, ou, suivant une leçon probablement meilleure, comme la donnent Tite-Live et d'autres écrivains, *suovetaurilia*. Ce sacrifice lustral se faisoit encore pour purifier une armée, après une bataille : les Grecs appeloient Trittya ce genre de sacrifice ; à Rome, on les faisoit à Mars, mais les Grecs les offroient à d'autres dieux : dans Homère, c'est à Neptune [3]; les Corinthiens les offroient à Esculape [4]; dans d'autres lieux, ils se faisoient à Hercule.

Montfaucon [5] parle d'un marbre de Narbonne, qui représente un cochon vivant, sur une table ou sur un autel; à chaque côté de l'autel est un casque, et à l'une des extrémités du bas-relief, un tas d'armes. Il est probable que c'est un sacrifice du porc, préparé pour la lustration des armes.

Le jeune porc, comme nous l'avons dit, étoit employé dans l'expiation des crimes. Le scholiaste d'Apollonius nous apprend que les prêtres qui faisoient l'expiation, trempoient les mains du coupable dans le sang de la victime expia-

(1) Alexander, *ab Alexandro*, lib. III, cap. 12. = (2) Horat., lib. II, *Serm.* III. = (3) Homer., *Odys.* II, v. 130. = (4) Pausan., *in Corinth.* = (5) Montfaucon, *Antiq. expl.*, T. II, p. 187.

toire [1], comme Circé l'avoit fait pour Médée et Jason.

Dans Homère, Agamemnon jure par le porc. Pausanias rapporte que les pugiles, avant de livrer le combat, près la statue de Jupiter Horcien, en Elide, juroient sur le porc qu'ils venoient d'immoler, de combattre sans fraude; les juges du combat prêtoient le même serment, aussi en présence de la statue de Jupiter. Il n'étoit pas permis de manger du porc par lequel on avoit juré; c'est pourquoi Thalthybius, héraut d'Agamemnon, jette dans la mer le porc sur lequel ce prince avoit fait son serment.

On croyoit que le sacrifice du porc apaisoit les insensés et les furieux, *amica luto sus;* c'est pourquoi Plaute, dans ses Ménechmes, fait dire à un de ses personnages qui veut faire purifier, dans la ville d'Epidamnum, un homme qu'il regarde comme un insensé : *de quel prix sont ici les pourceaux sacrés*? Suivant Varron [2], les porcs que l'on regardoit comme purs, le dixième jour après leur naissance, étoient appelés sacrés, parce qu'ils commençoient dès ce moment à être employés aux sacrifices.

En récapitulant les motifs divers que les anciens ont eu d'offrir le porc en holocauste, aux dieux, on voit qu'ils avoient tous un but utile; la bonne foi dans les traités, et leur loyale exécution :

et cæsâ jungebant fœdera porcâ. (Virg.)

Le bonheur et une heureuse fécondité dans les unions conjugales, la guérison du délire et de la folie, l'expiation des crimes, la fécondité prise généralement, la scrupuleuse observation des sermens, les lustrations et les purifications, la conservation des récoltes et la purification des morts.

(1) Apollon. Rhod., *Argon.*, lib. IV, v. 705. *Schol.* = (2) Varr., *de re rustica*, lib. II, cap. 4.

(*h*) Pag. 43.

Les anciens distinguoient deux sortes de purifications, l'expiation d'un crime, *expiatio cædis*, et la préparation aux choses sacrées, *præparatio ad sacra* [1]. Ces purifications ont eu un but évidemment utile : les premières faisoient accorder aux coupables, le pardon de leurs fautes, et même de leurs crimes par les dieux, lorsque le repentir ou quelques circonstances particulières faisoient espérer leur retour à la vertu. Si l'homme naturellement foible, n'eut eu aucun moyen de réparer l'erreur d'un moment, si, une fois livré aux furies vengeresses, il n'eut pu leur échapper, le désespoir se seroit emparé de lui; ou, n'ayant plus d'intérêt à éviter le crime, il auroit regardé le retour à la vertu comme inutile, et aucun motif n'auroit pu l'empêcher de se précipiter dans des crimes nouveaux. Platon fait parler ainsi Socrate, dans le Phedon : « Il y a bien de l'apparence que ceux qui ont établi les » purifications, que nous appelons *telètes*, c'est-à-dire, ex- » piations parfaites, étoient de grands génies qui, dès les » premiers temps, ont voulu nous faire comprendre, sous » ces énigmes, que celui qui arrivera dans les enfers, sans » être initié et purifié, sera précipité dans l'abyme, et que » celui qui y arrivera après avoir été expié et purifié, sera » reçu dans le royaume des dieux; car, comme disent ceux » qui se mêlent de ces expiations : Il y a beaucoup de gens » qui portent le thyrse, mais il y en a peu qui soient pos- » sédés par l'esprit du dieu. »

Les purifications des anciens ne lavoient que des fautes ou des crimes excusables. Les grands coupables étoient exceptés du bienfait de l'initiation et des purifications; ils étoient livrés aux remords et à la vengeance éternelle des dieux : c'est parce qu'il est initié, que Démétrius fils de Philippe, se justifie

(1) Marsham, *Can. Chronic.*, p. 253.

du reproche d'avoir attenté aux jours de son frère Persée [1]. Evandre, général de Persée, ne put pas être purifié par le Koës, et les Romains représentèrent qu'il souilleroit par sa présence, le sanctuaire de Samothrace [2]. Les forfaits de Néron lui interdirent pour toujours, l'entrée du temple d'Eleusis, auquel il n'osa pas même se présenter [3]. Constantin, souillé de crimes, et teint du sang de son épouse, se présente pour se faire purifier, on lui répond qu'on ne connoît aucune expiation, qui puisse effacer de semblables forfaits [4] : on trouve chez les auteurs anciens une foule d'autres exemples de crimes irrémissibles, que rien ne pouvoit expier qu'une longue suite de vertus et d'actions louables.

Madame Dacier qui rejette toutes les traditions de l'antiquité, lorsqu'elles ne sont pas dans Homère, ne veut pas admettre que les expiations aient été connues dans les temps héroïques; car, dit-elle, Homère n'a jamais connu l'expiation des meurtriers : il n'a connu d'autre peine pour le meurtre, que l'amende ou l'exil [5]. Cette opinion est entièrement opposée à toutes les traditions; les anciens ont fait remonter cet usage jusqu'aux temps les plus reculés. Suivant les marbres d'Arundel, les expiations ont été apportées de l'Orient dans la Grèce, sous le règne de Pandion [6] : on les trouve établies de très bonne heure dans l'île de Crète; ce fut là qu'Apollon se fit expier par Carmanor [7]. Bellérophon, chassé de Corinthe pour un meurtre, se réfugia chez Prœtus, roi des Argiens, pour en être expié; Œdipe, dans ses imprécations contre le meurtrier de Laïus, défendit qu'on ait rien de commun avec lui, pas même la participation à l'eau lustrale [8]; Hercule, par son initiation aux petits mystères,

[1] Tite-Liv., lib. XL, cap. 10. = [2] Tite-Liv., lib. XLV, cap. 5. = [3] Suéton., *Vit. Néron.*, cap. 34. = [4] Zozim., *Hist.*, lib. VIII, II. = [5] Mad. Dacier, *Not. sur l'Iliad.*, lib. XI, T. III, p. 99. = [6] *Marm. Oxon. Epoch.* XV, XVI. = [7] Pausan., *Corinth.* = [8] Sophocl., *OEdip.*, act. II, scen. 1.

fut purifié du meurtre des Centaures ; après le meurtre de ses enfans, il passa dans la ville de Macris, qui avoit été le berceau de Bacchus, et y fut lavé de son crime. Pausanias [1] rapporte que, devant le temple d'Apollon, à Trézène, il y avoit un vieil édifice que les anciens appeloient encore de son temps, le logement d'Oreste, où il demeura, privé de toute communication avec les autres hommes, jusqu'à ce qu'il eût expié le meurtre de sa mère; cependant on prenoit soin de le nourrir et de le purifier, jusqu'à ce que son crime fût entièrement expié. Encore à présent, ajoute Pausanias, les descendans de ceux qui furent commis à la purification, mangent tous les ans, à certains jours, en ce lieu; entre les différentes choses qu'on employa à purifier Oreste, les Tréséniens citent l'eau de la fontaine Hyppocrène; Circé donna les secours expiatoires à Jason et à Médée ; le fils d'Actor fut purifié par Pélée, et Pélée lui-même fut lavé par Acaste du meurtre de Phocus [2]. Si, à une certaine époque, ce pouvoir expiatoire a ainsi résidé dans la personne des rois, qui étoient les chefs de la justice et de la religion, les criminels ne pouvoient plus trouver l'espérance de l'impunité, dans un usage qui étoit lié aux principes du gouvernement, qui rehaussoit la majesté des rois, la rendoit plus utile et plus sacrée, et lui imprimoit un caractère de bienfaisance et d'équité. L'expiation avoit lieu, dans les temps héroïques, pour les meurtres même les plus légitimes : ceux qui les avoient commis, ne pouvoient plus participer aux festins ni aux sacrifices; Thésée fut obligé de se purifier du sang qu'il avoit répandu, dans son expédition contre les pirates. Non-seulement les expiations, à cette époque, sont prouvées par des faits nombreux ; mais elles étoient conformes à l'esprit des législateurs de ces temps, et au besoin de l'établissement d'une religion régulière; cette réflexion n'a pas échappé à la sagacité de M. de Ste-Croix : cet habile académicien fait remar-

(1) Pausan., lib. II, cap. 31. = (2) Ovid., *Fast.*, lib. II.

quer [1] que, pour que ces pratiques expiatoires obtinssent le succès désiré, et qu'elles ne dégénérassent pas en de simples formalités, qui n'auroient plus inspiré la crainte, ni rassuré les consciences et apaisé les remords, il fallut les attacher à des rites particuliers qui, par un appareil imposant, pussent captiver l'imagination, et imposer au vulgaire : les mystères étoient très propres à produire cet effet; aussi l'époque de leur établissement est-elle voisine de l'origine des lustrations, et Marsham [2] en conclut que cette dernière cérémonie étoit l'objet principal de l'initiation. St.-Clément d'Alexandrie avoit dit long-temps avant Marsham, que ces lustrations avoient donné naissance, chez les Grecs comme chez les Barbares, aux mystères [3], dont elles étoient inséparables.

L'eau, purifiant le corps, fut regardée comme un des principaux emblêmes de la purification de l'ame. Elle opéroit cet effet de deux manières, ou en disposant l'ame à ne pas contracter de souillures, ou en la délivrant de celles qu'elle avoit contractées. De là, deux sortes de purifications, les unes préparatoires, les autres expiatoires : ainsi, on purifioit les enfans nouveaux-nés, et on faisoit des lustrations le cinquième jour de leur naissance [4]. Les petits mystères ne consistoient qu'en cérémonies préparatoires, qui furent d'abord établies à Mélite, bourg de l'Attique [5]; ces purifications se faisoient sur les bords de l'Illissus qui couloit près d'Athènes. Les dévots se rassembloient en foule sur ses rives qui, par cette raison, s'appeloient *rives mystiques*, et la rivière elle-même reçut l'épithète de divine [6]; son onde sacrée étoit censée rendre au corps cette pureté et cette blancheur que

(1) Sainte-Croix, *Myst. Pag.*, p. T. I, p. 406. = (2) Marsham, *Can.-Chron.*, p. 253. = (3) S. Clem. Alex., *Strom.*, lib. V, p. 689.= (4) Suidas et Harpocr., *in* Αμφιδρ.—Plaut., *in Truc.* = (5) Clem. Alex. *Strom.*, lib. I, p. 324. = (6) Pausan., *Attic.*, cap. 19.—Himerius, *in Eclog.*—Dionys., *Perieg.*

l'initiation alloit donner à l'ame. Le ministre chargé de les purifier s'appeloit hydrane, nom dérivé de la fonction elle-même [1]; l'hydrane immoloit à Jupiter, une truie pleine, et après en avoir étendu la peau par terre, il faisoit marcher dessus celui qui devoit être purifié; les prières accompagnoient cette cérémonie qu'un jeûne austère devoit avoir précédée; on faisoit ensuite des ablutions, et on couronnoit d'un chapeau de fleurs, le purifié qui, après ces diverses épreuves, pouvoit aspirer à la qualité de myste : on recommandoit surtout aux initiés de ne se présenter devant les déesses qu'avec des mains pures, et un cœur pur. En entrant dans le temple d'Eleusis, on trouvoit un vase d'eau lustrale, dans lequel on se lavoit les mains [2]. La pureté des mains n'étoit qu'une image de celle qu'on exigeoit des ames, c'est pourquoi ces deux préceptes étoient réunis; mais les peuples toujours enclins à la superstition, ont pris souvent l'image pour la chose représentée, et lui ont attribué les mêmes effets.

Apulée, dans la cérémonie préparatoire à son initiation, est obligé de se rendre à la mer, et de s'y plonger sept fois, nombre mystique. Avant d'être admis dans le sanctuaire, il est encore conduit par le prêtre dans des bains voisins; après s'y être lavé, il reçoit l'aspersion d'une onde pure que le prêtre fait sur tout son corps. [3]

Cette coutume de se purifier avant que d'entrer dans les temples, ou avant que de faire des sacrifices, avoit lieu chez tous les peuples, et dans toutes les religions. Dans Homère [4], Ajax et Ulysse lavent leurs mains, avant que de faire des libations à Jupiter; Achille, sur le point de prier pour le salut de Patrocle, lave aussi ses mains; Télémaque se prépare par l'ablution des mains, à prier Minerve [5]; Pénélope

(1) Hesychius, v. Ὑδρ. = (2) Lysias, *Orat. in Andoc.* = (3) Apul., *Met.*, lib. II, p. 277. = (4) Homer., *Iliad.*, IX, v. 172. = (5) Homer., *Odys.* II, v. 260.

se lave et se revêt d'habits purs, pour faire ses prières à Pallas.[1]

Casta placent superis, purâ cum veste venite: a dit Tibulle.[2]

Dans le sixième chant de l'Iliade, Hécube dit à Hector revenant de combattre : « Je vais t'apporter la douce liqueur » du vin, tu feras des libations en l'honneur des immortels. » Je respecte trop Jupiter, répond Hector, pour lui faire » des libations, avant d'avoir versé sur mes mains une eau » pure. Il n'est pas permis, étant souillé de sang et de car- » nage, d'implorer ce dieu. » Enée, à l'imitation d'Hector, dit :[3]

Me, bello e tanto digressum et cœde recenti
Attrectare nefas; donec me flumine vivo
Abluero.

Dans le 31e chapitre des nombres, le prêtre Eléazar fait une allocution aux soldats qui avoient combattu contre les Madianites, pour se purifier.

Achille[4] se purifia à Milet, après avoir tué Strambelus, roi des Lelèges.

Après avoir nommé les députés qui doivent aller fléchir la colère d'Achille, dans sa tente, Hector dit: Qu'on apporte de l'eau; purifions nos mains, et que nos prières apaisent le fils de Saturne, s'il daigne s'attendrir.... Des hérauts versent une eau pure sur les mains des rois; des jeunes gens remplissent de vin les coupes, et les présentent à tous les assistans, après avoir commencé les libations.

Hérodote cite plusieurs exemples de ces libations, chez les Egyptiens et chez les Grecs.

Les initiés aux mystères de la déesse de Syrie, après avoir sacrifié la brebis sacrée, et en avoir mangé, s'appliquoient les pieds et la tête de l'animal sur la tête, et posoient le

(1) Homer., *Odys.* IV, v. 759. = (2) Tibul., *Eleg.* I, lib. II, v. 13. = (3) Virg., *Æneid.*, lib. II, v. 718. = (4) Athen., lib. II, cap. 6.

genou sur la toison étendue sur le parvis, après quoi ils prenoient des bains d'eau froide, buvoient et dormoient à terre. (1)

Les initiés aux mystères de Mithra, étoient régénérés par une espèce de baptême; ils avoient leurs aspersions lustrales : une fontaine d'eau pure couloit dans l'antre de Mithra. (2)

Les Egyptiens, et surtout leurs prêtres, étoient très attentifs à entretenir la pureté du corps; ils se baignoient deux fois le jour, et autant la nuit; ils défendoient même l'entrée de leurs temples à ceux qui, après l'acte du mariage, ne s'étoient pas purifiés par le bain.

Toutes les fois qu'un Babylonien avoit eu commerce avec sa femme, il brûloit des parfums, et s'asseyoit auprès pour se purifier; sa femme en faisoit de même, de son côté. Ils se lavoient ensuite l'un et l'autre, à la pointe du jour; car il ne leur étoit pas permis de toucher à aucun vase, avant qu'ils ne fussent lavés : les Arabes observoient le même usage (3). Le Législateur avoit prescrit ces purifications, à cause du besoin de la propreté, dans ces contrées, et de la nécessité de donner une haute idée de la chasteté, dans un climat où il est si difficile de la pratiquer. Pythagore, disciple des prêtres égyptiens, vouloit qu'on ne s'approchât des dieux, et qu'on ne les louât qu'avec un corps pur et des vêtemens nets, et il ordonnoit de se préparer aux actes de religion par des lustrations et par des aspersions.

Le Lévitique et les traditions des Juifs présentent des exemples innombrables de ces purifications. Jacob, revenu dans le pays de Chanaan, et voulant dresser un autel pour y sacrifier au Seigneur, ordonne à toute sa maison de se laver, et de changer d'habits (4). Job, en Arabie, étoit soigneux de se purifier, et il se plaint que, malgré son attention à se laver dans l'eau de neige, Dieu le réputoit toujours

(1) Lucian., *de deâ Syriâ.* = (2) Tertul., *de Baptism.*, cap. 5. = (3) Herod., lib. I, § 98. = (4) *Genes.* XXXV, 2.

impur [1]. Dans le quatrième livre des Rois, le prophête Elisée commande à Naaman de se plonger sept fois dans le Jourdain.

Les livres sacrés des Indiens, leur ordonnent de se plonger fréquemment le corps dans les rivières; en entrant dans l'eau, ils doivent se couvrir de boue, comme un emblême de la souillure et de la corruption naturelle de l'homme; ensuite, s'avançant plus loin, ils se tournent vers le soleil, pendant que le brame fait cette prière : « *Cet homme est aussi sale et aussi souillé que la boue de cette rivière, mais l'eau qui coule peut le nétoyer de cette ordure; veuille de la même manière le purifier du péché.* Alors, celui qui se lave, se plonge trois fois dans le courant, pendant que le brame répète le nom de la rivière, et celui des autres rivières fameuses pour ces sortes de purifications; après s'être ainsi purifié, il se relève, secoue dans sa main quelques grains de riz, qu'il jette dans le fleuve, reçoit du prêtre l'absolution de ses péchés, et se retire. [2]

St-Clément d'Alexandrie observe que ces bains sacrés, en usage chez les Orientaux ou chez les barbares, répondoient aux purifications et aux lustrations qui, chez les Grecs, servoient toujours de préliminaires à l'initiation aux mystères. Le même auteur cite un passage de Ménandre, où ce poète parle d'une espèce de purification faite avec du sel et de l'eau, dont on aspergeoit trois fois celui qu'on vouloit purifier. [3]

Une foule d'autorités prouvent l'existence de ces purifications, chez les Romains [4]; mais elles ne font mention que de trois aspersions : Macrin se lave deux fois la tête dans le Tibre, afin que ses prières soient exaucées [5]; Servius, com-

(1) *Genes.* IX, 30. = (2) Bhaguat-Geta. — *Extrait du Shaster.*, p. 65.—Henry-Lord, *Hist. des Banians*, cap. 9, p. 83.= (3) S. Clem. Alex., lib. V, p. 582. — Lib. VII, p. 714. = (4) Pers., *Satir.* II, v. 15 — Juvenal. —Plaut., *Amphytr.*, act. V, scen. 1, v. 41.—Plaut., *Aulul.* act. III, scen. 6, v. 41. = (5) Pers., *Ibid.*

mentant ces paroles de Virgile, *purâque in veste sacerdos*, dit que l'habit pur étoit celui que l'on portoit les jours de fête, et lorsqu'on vouloit offrir un sacrifice ; et il ajoute que les magistrats et ceux qui se disposoient à sacrifier, se lavoient les mains, et les essuyoient avec des serviettes de lin [1]. Lorsque le sabin qui, sous le règne de Servius, vouloit assurer à son pays la suprématie de l'Italie, se présenta pour faire le sacrifice de la génisse extraordinaire, auquel les devins attachoient cette suprématie, le sacrificateur romain dit à l'étranger : *quel est ton dessein ? d'offrir à Diane un sacrifice, sans y être préparé par aucune ablution. Va te purifier dans une eau courante ; le Tibre coule au bas de ce vallon.* Pendant que le sabin se rend au fleuve, le romain immole la victime. [2]

Les Mahométans, et d'autres nations de l'Orient font encore des ablutions, avant leurs cérémonies sacrées : Tertullien et d'autres pères de l'église nous apprennent que les chrétiens se lavoient les mains, avant que d'entrer dans les temples, usage dont nous avons conservé quelques traces, en mettant le doigt dans l'eau bénite. Chez les anciens, l'eau lustrale ne pouvoit être employée qu'aux purifications sacrées. [3]

Il y avoit des fontaines dont l'eau étoit sacrée ; la plus célèbre de ces fontaines, chez les Grecs, étoit la fontaine de Callirhoë : ils avoient une telle vénération religieuse pour cette fontaine, que, dans les grandes solennités de piété, il n'étoit pas permis d'employer une autre eau. [4]

Aucune lustration n'étoit regardée comme légitime, si ceux qui la faisoient n'étoient tournés vers le soleil levant. [5]

Orphée et Musée avoient, dit-on, publié des rituels qui contenoient les règles des cérémonies religieuses. Hérodote, après avoir rapporté l'expiation faite par le roi Crésus lui-

(1) Servius, *in Æneid.* XII, v. 164. = (2) Tite-Liv., lib. I, § 45. = (3) Thucyd., lib. IV.—Dionys. Halicar., lib. VII. = (4) Callimach., *in Apollin.* = (5) Cratinus, *in Chiron.* — Natalis, *comes.*, p. 51.

même, du phrygien Adraste, qui eut ensuite le malheur de tuer involontairement Atys, fils de ce prince, Hérodote nous apprend que les expiations, chez les Lydiens, ressembloient beaucoup à celles qui étoient usitées chez les Grecs : on peut voir, sur ces expiations, le scholiaste d'Homère [1], Euripide, dans la tragédie d'Oreste [2]; mais personne n'a décrit avec plus d'étendue et plus d'exactitude, les cérémonies qui s'observoient dans les expiations, qu'Apollonius de Rhodes. [3]

Il n'étoit pas permis aux impurs, non-seulement d'approcher des autels des dieux, mais encore de leur adresser des prières; alors, ils excitoient leur courroux et leur indignation : Astérius fut frappé de la foudre, parce qu'il avoit touché les autels de Jupiter avec des mains impures. [4]

Le but des religions anciennes, étant de ramener toujours les hommes au respect et à la crainte des dieux, ce n'étoit pas seulement des hommes impurs qui ne pouvoient approcher de la divinité, ou lui être présentés, mais encore les animaux et les choses inanimées : ainsi les purifications s'appliquoient à tout ce qui devoit être offert aux dieux ou employé au service divin. Dans Homère [5], le vase qui doit servir aux sacrifices, est d'abord purgé par le souffre, et ensuite lavé dans les eaux du fleuve. Les cérémonies expiatoires s'appliquoient aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité devoit honorer de sa présence, à tous ceux que le crime avoit profanés, on sur lesquels on vouloit attirer les faveurs du ciel. On purifioit tous les ans la ville d'Athènes, le six du mois thargélion. Solon, qui avoit supprimé à Athènes, des cérémonies barbares, jugea nécessaire de purifier cette ville, après l'avoir civilisée. On purifioit les lieux où la colère céleste se déclaroit par la flamme, ou par d'autres fléaux. Celles faites par Epiménides à Athènes, et par Apollonius de

(1) *Iliad. Schol.*, cap. 24, v. 480. = (2) Euripid., *Orest.*, trag., v. 511. = (3) Apollon. Rhod., lib. 4. = (4) Timarch., lib. *de Coronis.* = (5) Homer., *Iliad.*, lib. XVI.

Thyane, pour la peste d'Ephèse, sont célèbres : on peut voir les détails de ces sortes d'expiations, dans Pline, Juvénal, Ovide, Apulée, Lycophron, etc. Les Grecs appeloient *anathemata*, les hommes sacrés qui se vouoient aux dieux infernaux, pour purifier les villes [1] : les hommes se purifioient aussi, après de semblables calamités; Agamemnon, après le départ de Chryséis, ordonna aux peuples de se purifier; ils se purifièrent, et jetèrent l'eau lustrale dans la mer [2]. Cette espèce de purification est décrite par Hippocrate, qui dit aussi qu'on jetoit à la mer ce qui avoit servi aux purifications, ou qu'on l'enfouissoit en terre, ou qu'on le portoit sur quelque montagne déserte. [3]

Quoique l'eau de la mer fût la plus convenable aux purifications, on se servoit le plus souvent de celle qu'on appeloit lustrale : c'étoit une eau commune dans laquelle on avoit plongé un tison ardent, pris sur l'autel lorsqu'on y brûloit la victime. On en remplissoit les vases qui étoient dans les vestibules des temples, dans les lieux où se tenoient les assemblées générales, autour des cercueils où on exposoit les morts à la vue des passans. « La mort, dit Potter [4], étant abhorrée » par tout être doué de la vie, non-seulement les Juifs, mais » la plupart des payens, se sont crus eux-mêmes souillés par » le contact d'un corps mort : » Ainsi le corps étoit regardé comme impur après le départ de l'ame. Chez les Grecs tant qu'il y avoit un corps dans une maison, un vase d'eau étoit placé devant la porte pour que ceux qui avoient eu quelque communication avec le corps mort, pussent avant leur départ, se purifier eux-mêmes, en se lavant : c'est pourquoi Euripide fait révoquer en doute par le chœur la mort d'Alceste, parce qu'on ne voyoit pas cet indice ordinaire (Euripid., *Alcest.* v. 66.) Les Grecs croyoient même que la maison dans laquelle le

(1) *Optarem ego ipse anathema esse*, S. Paul, *ad Athen.* = (2) Homer., *Iliad.*, lib. I, v. 314. = (3) Hippocr., *de Morbo sacro*, sect. 3. = (4) Potter, *Archœol.* II, p. 188.

corps se trouvoit, n'étoit pas exempte de souillure; Hélène dit dans Euripide (*Helen.*, vers 1446.) : *Nos maisons sont pures, car elles n'ont pas été souillées par la mort de Ménélas.* C'est à cette idée qu'on attribue l'origine de l'usage des Romains, d'asperger trois fois avec de l'eau consacrée, tous les parents du mort et tous ceux qui avoient assisté aux funérailles. Cette cérémonie étoit faite par un prêtre, après que les os brûlés avoient été mis dans une urne :

Ossaque lecta cado texit Corynæus aheno :
Idem ter socios pura circumtulit unda,
Spargens rore levi, et ramo felicis olivæ,
Lustravitque viros, dixitque novissima verba. [1]

Ceux qui avoient suivi les obsèques des morts après avoir été aspergés avec de l'eau, traversoient le feu; cette purification s'appeloit Suffitus [2]. La maison étoit aussi purifiée et nétoyée avec une espèce de balai. On avoit institué dans ce dessein certaines cérémonies qu'on appeloit *Feriæ Denicales.* Le *Flamen* de Jupiter, ne pouvoit toucher les morts ni même approcher d'un tombeau [3]. Suivant Hérodote [4], les anciens Scythes, lorsqu'ils avoient approché des morts, se purifioient eux-mêmes d'abord en se lavant la tête, et ensuite en brûlant de la graine de chanvre sur des pierres rougies par le feu.

Dans le cinquième livre de la retraite des dix mille, Xénophon propose de purifier l'armée, et les devins l'ayant conseillé, l'on fit des ablutions [5] : Tite-Live décrit la manière dont les Macédoniens purifioient leurs armées [6]. Xerxès purifia son armée [7] ainsi que César [8]. Les Romains purifioient leur

(1) Virg. *Æneid.*, lib. VI. v. 228. (2) Festus. = (3) Aulu-Gel., *Noct. Attic.*, lib. X, cap. 15. = (4) Herod., *Melpom.*, cap. 73, 75. = (5) Xénophon, *Retraite des dix mille*, lib. V, § 35. = (6) Tite-Liv., lib. XI, cap. VI. = (7) Herod., lib. VII. = (8) Appian., lib. V, *Bell. civ.*

armée dans le champ de Mars : on appeloit cette purification *Armilustrium.* On purifioit aussi le peuple et les Curies [1]. Hérodote et Thucydide donnent les détails de la purification de l'île de Délos, le premier par Pisistrate et le second sous l'Archontat d'Euthydemus. [2]

Lorsque quelques prodiges alarmoient les superstitieux Romains, ils faisoient une lustration solennelle : Tite-Live en cite plusieurs exemples [3]. La lustration solennelle qui eut lieu l'an de Rome 579, se fit autour de l'ancienne ville : ils faisoient des lustrations pour certains cas particuliers, par exemple lorsque les Tarquins furent chassés de Rome, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse, on fit des lustrations qui purifièrent la ville.

Les initiés aux mystères de Mithra répandoient l'eau sur les maisons, sur les temples, les campagnes et les villes pour les purifier. La fête des Ambarvalia chez les Romains avoit pour objet la lustration des champs et des moissons. Parmi le grand nombre de cérémonies usitées dans ces fêtes, on remarque les libations de vin et de lait et les aspersions d'eau dans les champs. Les Romains célébroient tous les cinq ans les *sacra lustralia* dans le mois de février [4], ces lustrations se faisoient par les censeurs par toute la ville [5] : on appeloit cette cérémonie *februum* du nom du mois où elle étoit célébrée.

On purifioit aussi les vaisseaux. [6]

Chez les Athéniens on purifioit les tribunes aux harangues, les théâtres et les lieux où le peuple tenoit ses assemblées. [7]

Les temples surtout étoient purifiés avec soin. Numa Pompilius fit dédier aux muses le lieu où il s'entretenoit avec elles, et tous les prés d'alentour; la fontaine qui arrosoit cette

(1) Varr., *de ling. latin.*, cap. 25. = (2) Herod., lib. I, § 64. — Thucyd., lib. III, § 104. = (3) Tite-Liv., lib. XXXV, § 9.—Lib. XLII, § 20. = (4) *Thébaïd.*, lib. II, *in not. hymn.* — (5) Asconius-Pœdianus I. *in Verrem*, act. — Virg., *Æneid.*, lib. VI. = (6) Gyraldus, *de Navigiis.*—Tite-Liv., lib. III.—*Decad.*, lib. IX. = (7) Herod. lib. I.—Rhodigin., lib. VI, cap. 17.—Lib. XXVII, cap. 12.

campagne fut consacrée aux vestales, afin qu'elles y allassent puiser de l'eau tous les jours pour arroser et purifier le temple (Tit. Liv.)

Les anciens purifioient avec plus de soin encore, les lieux qui avoient été souillés par le sang. Après le meurtre des prétendans de Pénélope, Ulysse purifie son palais par des lustrations, et Homère le qualifie dans cette occasion de *expulsor malorum* [1] : dans Théocrite, Amphytrion purifie son palais qui avoit été souillé par le sang des serpents tués par Hercule encore enfant. [2]

La purification par le feu étoit aussi généralement répandue chez les anciens que la purification par l'eau. [3]

On lit dans le Deutéronome le passage suivant [4] : *Il ne sera trouvé parmi vous aucun homme qui ait purifié son fils et sa fille par le feu.*

Ce passage fait allusion à l'usage où étoient quelques-uns des anciens peuples de l'Orient, de purifier leurs enfans en les consacrant à leurs dieux. Maimonides nous apprend qu'on allumoit un grand feu qu'un prêtre étoit chargé d'entretenir, le père remettoit son fils à ce prêtre, qui le rendoit au père en reculant, ce qui indiquoit la permission de le faire passer par le feu : après cette cérémonie, le père conduisoit lui-même le fils à travers les flammes, d'un côté du feu à l'autre. [5]

Euripide dit que le corps de Clytemnestre fut purifié par le feu.

C'est par le feu et le souffre qu'Ulysse purifie sa maison après le massacre des amans de Pénélope. [6]

Jamblique dit que le feu détruit tout ce qui se trouve de matériel dans le sacrifice, qu'il le purifie et le délivre des liens de la matière, et qu'à raison de sa pureté il rend les choses propres à la société des dieux. [7]

(1) Homer., *Odys.*, lib. XXII. = (2) Théocr., *Idyll.* IV. = (3) Eustath., *in Iliad.* A. v. 52. = (4) Deuter. XVIII, 10. = (5) Maimon., *de Idol.*, cap. 6, sect. 3. = (6) Homer., *Odys.*, lib. XXII, v. 481. = (7) Jamblic., *de Myst.*, cap. *de Ratione sacrif.*

Suivant Lucain le pouvoir du feu porte l'ame dans le monde éternel :

Quos ignea virtus
Innocuos vitæ patientes ætheris imi
Fecit, et æternos animam collegit in orbes. (1)

Ovide dit de Jules César :

Nam patris augusti docui mortale fuisse
Corpus, in ætherias numen abisse domos. (2)

Suivant Servius, les Romains brûloient les corps des morts, *ut statim anima in generalitatem, id est, in suam rediret naturam.* (3)

Silius Italicus décrivant les funérailles de Paulus, dit :

crepitantibus undique flammis,
Æthereas anima exultans evasit in auras. (4)

Hercule, dit-on, se consacra lui-même en se brûlant, et en conséquence il fut admis au nombre des dieux immortels : le bûcher effectua une séparation entre la partie de son être qui descendoit des dieux, et la partie mortelle (5) ; la portion divine fut transportée dans le ciel.

Sénèque le tragique fait dire à Alcmène :

Quidquid in nobis tui
Mortale fuerat, ignis evectus tulit;
Paterna cœlo pars data est flammis tua. (6)

Les rites de l'apothéose (7) renferment l'idée que l'ame n'étoit complètement délivrée de ses liens mortels, que par l'influence du feu. Quintilien parlant de l'ame, s'exprime ainsi : *Quoties humani pectoris carcerem effugerit, et exonerata membris mortalibus levi se igne lustraverit, petere sedes inter astra.* (Quintil., *Declam.* 10.)

(1) Lucain, *Phars.*, lib. IX, v. 7. = (2) Ovid., *Pont.*, lib. IV, cap. 13 v. 25. = (3) Servius, *ad Æneid.*, lib. III. = (4) Silius Italicus, lib. X. = (5) Callim., *Hymn. in Dian.*, v. 159. = (6) Sénec., *Herc. OEt.*, trag., v. 1966. = (7) Herodian., *Hist.*, lib. IV.

La vertu du bûcher funéraire étoit supposée bien plus grande, lorsqu'un homme vivant s'y dévouoit lui-même [1] : c'est à cette idée qu'est dû l'usage des anciens Gymnosophistes de l'Inde qui se brûloient eux-mêmes tout vivans, et qui exigent ce sacrifice de leurs femmes. Cet Indien qui se jeta à Athènes sur un bûcher enflammé, cria aux spectateurs étonnés : *Je me rends moi-même immortel* [2] ! *Ils jettent leurs corps dans le feu*, dit Porphyre, *afin d'en séparer leur ame dans l'état de la plus grande pureté possible.* [3]

Les Platoniciens nommoient la fin du monde actuel, ἀναπύρωσις, croyant qu'il seroit purifié par le feu. Les Stoïciens avoient donné à ce changement le nom de ἐκπύρωσις. Un grand nombre de dogmes de la philosophie orientale, des Platoniciens et des Stoïciens s'étant introduits dans la croyance des chrétiens, plusieurs savans écrivains ont pensé que la doctrine de l'église romaine sur la purification des ames par le feu, étoit empruntée de celle de l'ἐκπύρωσις, et en effet la doctrine du purgatoire tient de bien près aux idées que les payens avoient sur l'efficacité du feu pour préparer l'ame à entrer aux Champs Élisées.

La purification par le feu avoit lieu chez les Gaulois : les Druïdes allumoient deux grands feux, entre lesquels ils faisoient passer, pour les purifier, les hommes et les animaux qui devoient être sacrifiés [4]. Cet usage s'est perpétué dans les temps modernes : j'ai vu dans ma jeunesse, le peuple de ma ville natale courant et sautant à travers les feux de la Saint Jean, usage dont il ignoroit totalement l'origine. On retrouve cet usage non-seulement en France, mais en Angleterre et en Irlande.

Les Goths et les Écossais attribuoient au feu la vertu de

(1) Origen., *contra Celsum*, lib. V. = (2) Nicol. Damascen. V. *Hydriotaph.*, p. 3. = (3) Porphyr., *de abstinentiâ*, lib. VI, sect. 18. = (4) Toland, *History of the Druids*, Lettr. II, § 4.

purifier. On peut voir dans Pennant [1] des détails sur certains usages des Ecossais qui prouvent ce fait.

Les anciens regardant le feu et l'eau, comme deux grands moyens de purification, les appliquoient simultanément à des objets de tous genres. Ovide décrivant les fêtes de Palès, dit :

Certe ego transilui positas ter in ordine flammas ;
Virgaque roratas laurea misit aquas. [2]

La purification par le feu s'appliquoit non-seulement aux troupeaux, mais encore à ceux qui les possédoient :

Per flammas saluisse pecus, saluisse colonos. [3]

L'usage du feu et de l'eau étoit nécessaire chez les Hébreux pour purifier de la souillure occasionnée par les morts. On devoit tuer une génisse rouge, et la brûler entièrement hors du camp ; on en rassembloit les cendres avec soin. La loi qui enjoint la purification, porte ce qui suit : « On prendra les » cendres d'une génisse de purification, brûlée. Un prêtre, » suivant le Targum de Jonathan, prendra de l'hysope, et » l'ayant trempée dans l'eau, il en fera aspersion. Un homme » pur fera une aspersion sur la personne impure, le troisième » jour et le septième ; et il la purifiera le septième, puis il » lavera ses vêtemens, enfin il se lavera lui-même dans l'eau, » et le soir il sera pur. [4]

L'acte inhumain des Indiens, de brûler les vivans avec les morts, s'exécutoit invariablement dans le voisinage d'une rivière : toutes les cendres des morts étoient rassemblées et dispersées dans l'eau ; ils croyoient que ces deux élémens, dont les autres nations se servoient pour la purification, étoient nécessaires pour effectuer cette horrible consécration.

(1) Pennant, *Tour in Scotland*, p. 46. = (2) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 727. = (3) Ovid., *Fast.*, lib. IV, v. 805. = (4) *Nombre* XIX, 1, 119.

SECTION DEUXIÈME.

(a) Page 61.

On invoquoit Cérès sous le nom de Calligénie. Ménandre écrit à Glycère, qui étoit restée à la ville pour la fête de Cérès Haloenne, et Glycère lui répond : *J'en prends à témoin Calligénie, dans le temple de laquelle je suis aujourd'hui.* (1)

Hésychius dit aussi que c'étoit un surnom de Cérès : le mot calligénie signifie proprement mère de la beauté ; ainsi, les courtisanes devoient aimer à sacrifier à Cérès, sous ce nom, et fréquenter plus souvent le temple de Cérès Calligénie, que les autres.

Cependant, le récit tiré de Nonnus, prouve que les anciens en faisoient aussi un personnage différent de cette divinité : Aristophane (2) distingue entièrement Cérès de Calligénie, dans ces vers :

Vota facite Thesmophoris (Deabus.)
Cereri et Proserpinæ,
Et Pluto, et Calligeniæ,
Et juvenum altrici Terræ :
Et Mercurio et Gratiis.

Plutarque confirme cette opinion ; il dit que, dans les Thesmophories de l'Eubée, on n'invoquoit point Calligénie, parce que les prisonnières qu'Agamemnon amena de Troie, ayant été obligées de mettre à la voile, à cause du vent favorable, le sacrifice resta imparfait. (3)

Aristophane a également distingué Calligénie de Proserpine ; et lorsque M. de Ste.-Croix dit, *quelle étoit cette Cal-*

(1) Alciph., *Mœurs de la Grèce*, Lettr. IV, V. = (2) Aristoph., *Thesmoph.*, v. 306. = (3) Plut., *Quæst. Græc.*, p. 331.

ligénie? c'est assurément *Proserpine, que sa mère abandonna dans une caverne, sous la garde des dragons ailés* [1], il avoit oublié le récit de Nonnus. *Calligénie étoit peut-être*, dit *ensuite* M. de Ste-Croix, *un nom mystérieux, usité dans les Thesmophories*; M. de Ste-Croix a eu tort de restreindre sa conjecture aux Thesmophories : le nom de Calligénie, *causa nascentium pulchra*, me paroît très bien convenir aux mystères de Cérès, et à la nature de cette divinité. D'après son étymologie, ce nom a pu être donné à Cérès, comme aux autres divinités mères : aussi Hésychius dit-il que non-seulement les anciens ont appelé Cérès, Calligénie, mais que d'autres, et en particulier, Apollodore, ont donné ce nom à la terre; il a été aussi donné à Lucine, et Festus qui appelle de ce nom *Egérie*, s'exprime d'une manière qui ne laisse aucun équivoque sur ce sujet : *Egeriæ sacrificabant prægnantes, quod eam putabant facile conceptam alvum egere.* Aussi Nonnus dit-il qu'elle étoit la nourrice de Proserpine, et en général, ceux qui n'en ont pas fait une déesse, l'ont donnée comme une nourrice, ou comme une mère de famille honorée, γεραιὰν, *honoratam matronam.* [2]

(*b*) Pag. 61.

Dans la description des pierres gravées du cabinet de Stosch, Winkelmann [3] parle d'une cornaline représentant Bacchus avec divers attributs, et un satyre aux pieds duquel on voit la foudre : Lucien et Nonnus, ainsi que plusieurs monumens antiques, donnent la foudre pour attribut à Bacchus.

La foudre n'étoit pas l'attribut exclusif de Jupiter; mais toutes les grandes divinités avoient deux caractères distincts, l'un général, celui du premier principe, doué de la force et de

(1) Sainte-Croix, *Myst.*, T. II, p. 12. = (2) Hesych., *Lexic.*, v. Καλλιγένειαν. = (3) *Descrip. des pierres gravées du cabinet de Stosch*, par Winckelmann, p. 234. = (4) Plin., lib. II, cap. 52.

la puissance universelles, l'autre particulier, que chacune de ces divinités recevoit des fonctions auxquelles l'avoit réduite le système du polythéïsme; elles avoient, sous le premier rapport, la foudre pour attribut : c'est ce qui se retrouve chez toutes les nations anciennes. Suivant Pline [1], les livres des Toscans comptoient neuf divinités qui lançoient la foudre; les Romains attribuoient à Jupiter, la foudre du jour, et à Summanus (le Pluton des anciens Latins), celle de la nuit [2] : les Toscans attribuoient à Mars, les foudres qui produisent des embrasemens. Il y avoit à Milon, en Egypte, un temple dédié à Neptune foudroyant [3]; Apollinaris Sidonius appelle Neptune, Jupiter Tridentifer :

Sacra Tridentiferi Jovis hic armenta profundo
Pharnacis immergit genitor. [4]

Et Statius, dans son Achilléide (lib. 1), appelle Neptune, le second Jupiter.

Apollon étoit souvent représenté avec la foudre [5], particulièrement par les Assyriens, et par les habitans d'Héliopolis [6]. Goltzius a donné une médaille de l'Acarnanie, où il est représenté avec des ailes et la foudre [7]; on le voit sur plusieurs médailles romaines, ayant la tête couronnée de lauriers, et la foudre à la main : Sophocle [8] et Pline [9] nous parlent de Mars Fulminant, que l'on voit aussi sur plusieurs antiques.

Vulcain lançoit aussi la foudre, suivant Virgile et Nonnus [10]; quelques médailles de l'île de Samos le représentent ainsi : on voit Pan avec la foudre, sur deux petites figures romaines, en bronze. [11]

(1) Plin., lib. II. c. 52. = (2) Plin., *loc. citat.* — Festus, *in Frag.*, p. 37. — S. August., lib. IV, *de Civ. Dei*, cap. 23. = (3) Athen., lib. VIII. = (4) Apollin. Sidonius, *de Burgo Pontic.*, v. 58. = (5) Nonnus, *Dionys.*, lib. X, 5, 33, 20. = (6) Macrob., *Satur.*, lib. I, cap. 24. = (7) Goltzius, *Græc.*, Tab. 61. = (8) *OEdip. Tyr.*, v. 477. = (9) Plin., lib. X, cap. 2. = (10) Virg., *Æneid.* — Nonnus, lib. XL, 24. = (11) Athen., *Deipnos.*, lib. XI.

Cybèle est souvent représentée avec la foudre; Junon et Pallas portoient aussi la foudre; à Carthage, Junon étoit placée sur un lion, tenant la foudre de la main droite, et le sceptre de la main gauche.

Virgile a dit de Pallas :

Ipsa Jovis rapidum jaculata e nubibus ignem.

L'Amour lui-même lançoit la foudre; l'Amour κεραυνοφόρος, lançant la foudre, étoit sculpté sur le bouclier d'Alcibiade. (1)

(c) Pag. 71.

Dans les hymnes d'Orphée, Apollon est appelé *Bacchios*; dans Callimaque et dans l'Etymologicum magnum, *Boedromios*: ce sont les mêmes noms que ceux de Bacchus. Il avoit encore, ainsi que Bacchus, les surnoms de ἐπιμήλιος, *custos ovium*; ποίμνιος, *qui greges curat*; ἀρνοκόμης, *agnorum curator*; ναπαῖος, *in saltibus degens*; νόμιος, *pastoralis et legum lator.* Apollon et Bacchus ont l'épithète de *pastoralis quia sol pascit omnia quæ terra progenerat;* c'est pourquoi, ils étoient les pasteurs non d'un seul genre de troupeaux, mais de tous: dans Homère, Apollon est non-seulement le pasteur des chevaux, mais des bœufs. Le scholiaste de Pindare dit qu'il s'appela *Nomios*, de νόμος, chant.

Ils avoient aussi l'un et l'autre les noms de ἅγιος, *agrestis*. Nonnus appelle Bacchus Φοίβου ἀδελφεὸς (2); Καρνεῖος, *cornutus*; δίκερος, *bicornis*; ἀλεξίκακος, *propulsator malorum*; ἀκέσιος, *medicus et curator*; ἴηιος, *medicus*; πατρῷος, *patrius ut autor quod pro generandis omnibus præbuerit causam*; ce qu'indique ce vers d'Orphée :

Concilium prudens et mentem patris habentem.

L'épithète de ἀκερσεκόμης, *intonsus*, étoit encore commune à Apollon et à Bacchus.

(1) *Anthol. latin. Epigram.* CCXXVIII, *De puero amato.* — (2) Nonnus, lib. XVI.

On lit dans l'anthologie latine, ce vers :

O sacros vultus, Baccho vel Apolline dignos.

C'est une imitation d'Ovide :

Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines. (1)

On trouve souvent cette idée dans les poètes érotiques; c'est surtout sous le rapport de la beauté qu'ils réunissent ces deux divinités : ils étoient les plus beaux des dieux.

Cinge caput mitra, speciem furabor Iacchi,
Furabor Phœbi, si modo plectra dabis. (2)

Tibulle invoque ensemble Apollon et Bacchus :

Salve cura deûm, casto nam rite poetæ
Phœbusque et Bacchus, Pieridesque favent. (3)

On lit dans une ancienne épigramme : *Sic Apollo, deinde Liber, sic videtur ignifer, ambo sunt flammis creati, prosatique ex ignibus, ambo de comis calorem, et ambo radios conserunt; noctis hic rumpit tenebras, hic tenebras pectoris.*

Suivant Servius (*Æneid.*, lib. VII. v. 641, et lib. X. v. 163), le Parnasse, montagne de Thessalie, avoit deux sommets, le Cithéron qui étoit consacré à Bacchus, et l'Hélicon qui étoit consacré à Apollon. Sénèque (*Herc. fur.*, *act.* V. 1284) fait dire à Hercule :

arma nisi dantur mihi,
Aut omne Pindi Thracis exscindam nemus,
Bacchique lucos, et Cithæronis juga
Mecum cremabo.

Syncelle dit qu'on voyoit le tombeau de Bacchus, à Delphes, auprès de la statue d'or d'Apollon, et à l'endroit où étoient déposées les armes d'Auguste, et la cythare de Néron. (Syncel., *Chronogr.*, p. 162.)

(1) Ovid., *Met.* III, v. 420. = (2) Propert., lib. IV, El. 2, v. 31. = (3) Tibul., lib. II. *Eleg.* 4.

Il y avoit, dit Macrobe, un dogme secret des mystères, suivant lequel Apollon et Bacchus étoient le même dieu soleil, considéré dans ses rapports avec la partie supérieure du monde, et la partie inférieure. (Macrob., liv. 10.)

(*d*) Pag. 78.

Les anciens voyoient toujours avec joie, et accompagnoient de jeux l'herbe verdoyante; si, dans la semaille, ils voyoient l'enlèvement de Proserpine, dans la végétation des grains, ils la voyoient retrouvée. Proserpine étoit honorée dès la plus haute antiquité, chez les Sabins, sous le nom de Féronie, d'Anthesphore (ornée de guirlandes et de couronnes), de Philostéphanie, et de Perséphone. Les Latins et les Sabins lui rendoient le culte le plus religieux, vers les environs de Cumes; tous les peuples voisins y affluoient, à certains jours marqués, les uns pour déposer des offrandes dans son temple, les autres pour faire le commerce: c'étoit une des foires les plus brillantes de ce canton (Denys d'Halicar.—Tite-Live). Les Sabins disoient que le culte de la déesse Féronie ou Pharonie, leur avoit été apporté par une colonie de Macédoniens émigrés au temps de Lycurgue. La déesse Phéronie avoit un bois sacré et une fontaine: on l'appeloit aussi Junon vierge (Servius, *ad Æneid.*, lib. 7. v. 799); elle étoit une des nymphes de Campanie, pays fameux par le culte des divinités d'Eleusis. Les affranchis la regardoient comme leur divinité tutélaire, et ils venoient prendre dans son temple le bonnet de la liberté: l'on sait que Proserpine portoit le nom de *libera*.

(*e*) Pag. 78.

Montfaucon (*Antiq. Expl.*, t. 1. p. 80.) donne d'après Alcander, un monument qui prouve la vérité de cette théorie: c'est la ceinture d'une statue qu'on a trouvée à Rome et qui représente Jupiter assis sur des nuées, attentif à la marche de

Pluton enlevant Proserpine; son char à quatre chevaux est précédé par Hercule. Après le char est un panier renversé; Minerve fuit avec Diane. Cérès, sur un char tiré par deux serpents, et tenant un flambeau de chaque main, termine la marche. Le bas de la ceinture est occupé par douze signes du zodiaque rangés par ordre dans de petits tableaux faits en forme d'écusson. Pluton, dit Alcander, est là pris pour le soleil ou pour la vertu solaire, cause de la production des fruits, et il rapporte les vers de Claudien que nous avons cités; cela se confirme, ajoute-t-il, par un passage de Porphyre dans Eusèbe : « Proserpine, dit Porphyre, est la vertu » des semences cachées dans la terre; Pluton est le soleil in- » férieur qui fait son cours au solstice d'hiver; c'est pour » cela que l'on dit qu'il enlève Proserpine, que Cérès va » chercher lorsqu'elle est cachée sous la terre : cette allégorie » est expliquée de même par plusieurs autres, dit Alcander.»

On lit dans Macrobe [1] « *Physici, terræ superius hemis-* » *pherium, cujus partem incolimus, Veneris appelatione* » *coluerunt: inferius vero hemispherium terræ Proserpinam* » *vocaverunt.* »

On invoquoit Proserpine comme le génie dépositaire de la force germinatrice qui se développe dans le sein de la terre. Ce rapport à la terre et à la végétation obscure qui s'opère dans son sein, lui fit donner le nom de Chthonien qui lui étoit commun avec Bacchus.

Genitabilem et alendo aptum spiritum Dionysium nominant.... Cererem vero et Proserpinam spiritum per terram et fruges permeantem, a dit Cicéron. [2]

Porphyre en donne une idée encore plus juste [3] : *Proserpina omnium ex semente nascentium præses.*

Saint Augustin dit de Varron: [4]

[1] Macrob., *Saturn.*, lib. I, cap. 21. = [2] Cicer., *de Nat. deor.*, lib. IV, cap. 26. = [3] Porphyr., *de antr. Nympharum.* = [4] Saint August., *de Civ. Dei.*, lib. VI, VII.

De eleusiniis Varro nihil interpretatur, nisi quod attinet ad frumentum, quod Ceres invenit et Proserpinam quam rapiente orco prodidit, et hanc ipsam dicit significare fœcunditatem seminum...,. dicit deinde multa in ejus mysteriis tradi, quæ nisi ad frumenti inventionem non pertineant.

Il dit ailleurs : *Proserpinam deam existimatam frumentis germinantibus*, et dans un autre endroit *eam esse terræ inferiorem partem.*

Eusèbe [1] donne la même explication : *Proserpina seminum virtus est : Pluto vero sol, qui tempore hyemis remotiorem mundi partem perlustrat, idcirco raptam ab eo Proserpinam dicunt, quam Ceres sub terra latentem quæritat.*

(*f*) Pag. 81.

Les déesses mères ont toutes eu cet attribut. Vénus étoit adorée à Rome sous le nom de Libitine, nom qui convient proprement à Proserpine, comme déesse des enfers et présidant aux funérailles. On vendoit dans le temple de cette déesse tout ce qui concernoit les funérailles (Plut., *vit. Num.*—*Quæst Rom.* — Dionys. Halic., *antiqu. Rom.* lib. IV. cap. 15). Il y avoit à Delphes une petite statue de Vénus *Epithymbia*, auprès de laquelle on appeloit les morts aux libations (Plut., *Quæst. rom.* p. 269.). Vénus étoit dans les enfers (Doni, *Inscrip. class.* 1 n°. 54.), et elle y étoit comme la force génératrice de la nature qui est répandue partout, dans les cieux, les eaux, la terre et les enfers.

(*g*) Pag. 82.

Dans les thesmophories de Syracuse, on portoit en grande cérémonie des figures de l'organe sexuel des femmes, faites avec de la pâte de sesame et du miel : ces figures s'appeloient

(1) Euseb., *Præp. Ev.*, lib. III.

dans toute la Sicile *Myllos* (Athen., lib. XIV). Il est probable que cette fête consacrée à Proserpine ne différoit pas des Théogamies connues encore sous le nom d'Eugamies (Pollux, *Onomast.*, lib. I, cap. 1 *ff.* 37.—Pellerin, *Recueil de médailles*, tom. III. p. 31. et 138). Outre les autres cérémonies, les Grecs avoient coutume de célébrer les noces par de grands festins, auxquels on donnoit ordinairement le nom de *Gamos*, qu'on a fait dériver de γαννυτελεῖν ἅμα, *simul gaudere*, *se réjouir ensemble*, ou suivant d'autres, de γεννᾷν ἅμα, *simul generare*; le mot de *gamos* s'appliquoit ou au mariage lui-même ou à la cérémonie nuptiale en général, ou au festin des noces. Cette étymologie démontre assez clairement que les noms de ces fêtes désignoient le mariage de Pluton avec Proserpine. Les Théogamies s'appeloient aussi *Anacalypteries*, nom que l'on donnoit chez les anciens au troisième jour des noces où la nouvelle mariée sortoit de la maison paternelle, et se montroit à découvert et sans voile à ses parents (Schol. Pindar., *Olymp.* od. VI, vers 160). On faisoit en cette occasion des présens à la nouvelle mariée, et ces présens étoient aussi nommés *Anacalypteries*. Jupiter donna à Proserpine la Sicile comme présent d'Anacalypterie (Diod. Sic., lib. V. § 1).

(*h*) Pag. 102.

On voit sur plusieurs monumens antiques les sept Hyades accompagnant Jupiter dans sa première enfance : Euripide lui attribue le gouvernement des Hyades (Euripid., *Orest.*, v. 1005). Myro nous apprend que les sept Pleïades étoient des colombes qui avoient nourri Jupiter dans l'antre de l'Ida, de l'ambroisie qu'elles alloient tous les jours chercher dans l'Océan (*Poetriarium octo fragmenta et elogia*, p. 29). Lorsqu'après sa victoire sur Saturne, Jupiter fut le maître du ciel, il les plaça dans le ciel et leur donna l'immortalité.

Eadem munificentia (immortalitate)

Pavidas pleïadas honoravit
Quæ nunc æstatis et hyemis sunt nunciæ.

Homère (*Odyss.*, lib. XII, vers 62.) avoit dit avant Myro, que des colombes étoient allées chercher de l'ambroisie pour Jupiter, en passant par dessus les rochers qu'il appelle πλαγκτάς. Myro, dit Athénée (lib. XI.), a la première compris qu'Homère avoit entendu parler des Pleïades par ces colombes. Le poète ajoute que lorsqu'elles passent par dessus ces rochers, il s'en perd toujours une d'entr'elles ; car, quoique les Pleïades soient sept, il y en a une qui se perd souvent à notre vue, à cause de sa petitesse.

Quæ septem dixi, sex tamen esse solent. (Ovid., *Fast.*, lib. V.)

Le *Thor* des Suédois étoit le même dieu que le Jupiter Critagènes de Gaza : Erictolaus (*Hist. Suev.*, lib. I.) remarque que ces peuples l'adoroient dans la posture d'un homme nud, tenant de la main droite un sceptre, et ayant la main gauche, environnée de sept étoiles. J. Magnus dit dans son histoire des Goths et des Suédois, qu'ils lui sacrifioient pour obtenir de lui la pluie, la fertilité et toutes sortes de biens, et qu'il étoit adoré par tous les peuples du Nord. Le passage de J. Magnus est remarquable :

Thor tanquam potentissimus et summus omnium rerum colebatur : cujus magnitudini nihil divinarum humanarumve digna æqualitate conferri posse existimatum est. Erat in capite ejus corona, et in manu sceptrum, atque in circuitu duodecim stellæ. Unde admonebantur cultores credere ipsum esse Jovem Anxurum, vel Jovi similem qui.... Agrorum fæcunditatem cum fructibus universis subministraret ; cujus patrocinio credebant se a perniciosis siderum influxibus et tempestatibus, atque a pestilentia et fame præservari, frugibus atque omnium bonorum affluentia beari. Quapropter omnes aquilonarium regionum reges, principes et populi, numen illud mira pietate venerantes, diem unum (quem Latini

diem Jovis appellant) per singulas hebdomadas ejus cultui et nomini dedicatum observabant.

(*j*) Pag. 104.

Varron dit qu'une semence ignée étoit tombée du ciel dans la mer, et que Vénus étoit née de l'écume par la combinaison du feu et de l'eau (Varro, *de Linguâ latinâ*, lib. IV.): le même auteur dit encore *causa nascendi duplex, ignis et aqua...... mas ignis, quod ibi semen; aqua fœmina, quod fœtus ab ejus humore et eorum vinctione sumit Venus* (Varr., *ibid.*). Les anciens ont donc représenté sous l'emblême de la naissance de Vénus l'union des deux élémens du feu et de l'eau, qui, selon plusieurs philosophes, a tout produit (Hippocr., *de Diœta*, lib. I. §. 4. — Phurnutus, *de nat. deor.* cap. 24).

Aqua et igni mariti uxores accipiebant: Servius qui nous a conservé ce passage de Varron, dit que de son temps on portoit encore des flambeaux allumés devant les mariés, et qu'un jeune garçon ou une jeune fille portoit aussi de l'eau puisée dans une fontaine d'une onde pure, dont on lavoit ensuite les pieds aux mariés (Servius, *in Æneid.*, lib IV. vers. 167.). C'est ainsi que se célébrèrent les noces de Jason et de Médée (Valer. Flaccus, *Argon.*, lib. VIII, vers 243.). Stace décrit les mêmes rites dans l'épithalame de Stella et de Violantille (Stat., *Sylv.*, lib. I. *Sylv.* II, vers 3.): les Romains avoient pris ces coutumes des Grecs. On représentoit Vénus tenant un flambeau (Thucyd., *Hist.*, lib. II, § 15. — Démosthèn. p. 1044. — Anthol. latin., lib. V, *Epig.* 75.). La fable qui fait naître Vénus de la mer, paroît être postérieure à Homère; dans l'Iliade (ch. 5.) Vénus est la fille de Dioné.

(*k*) Pag. 106.

Tristan (*Com. hist.*, T. I, p. 307.), donne une médaille de Titus au revers de laquelle on lit ΝΕΙΛΟΣ L., *Nilus tertio anno:* le Nil y est représenté sous la figure d'un Jupiter couronné d'un

cercle de rayons, et tenant le lotos. « Cette médaille, dit » Tristan, a été frappée en Egypte qui nous représente le » Nil, non comme une déité commune, mais en qualité de » Jupiter même. L'incroyable utilité que ce fleuve causoit à » toute l'Egypte, lui ayant fait rendre par ses peuples, les plus » superstitieux de tous, des honneurs divins, l'estimant des- » cendu de la propre substance de Jupiter, dont ils le croyoient » fils, étant honoré par Homère de l'épithète de Διιπετὴς, » c'est-à-dire, *a Jove fluentis sive delapsi*, comme Stra- » bon et Aristide le remarquent; voire même, ils le vé- » néroient sous le nom de Jupiter Pharius, comme Martial » le fait voir (lib. 9, *Epigr.* 36.):

Scis quoties Phario madeat Jove fusca Syene;
Scis quota de lybico littore puppis eat.

» et sous l'épithète de Jupiter Ægyptius, par le byzantin Par- » menio, dans Athénée (lib. V, p. 203.) qui l'invoque ainsi : » Αἰγύπτιε Ζεῦ Νεῖλε, c'est-à-dire, ô Nil, Jupiter égyptien. » L'aigle étoit l'hiéroglyphe du Nil, chez les Egyptiens.

Les prêtres de l'Egypte représentoient le Nil par trois urnes, parce qu'au milieu du grand nombre de causes qu'ils assignoient à la crue du Nil, ils en distinguoient trois principales.

(*l*) Pag. 108.

Mithridate, pour se rendre la mer favorable, y fit préci- piter des chariots à quatre chevaux (Appian., *in Mithridat.*). Scipion offrit des sacrifices à la mer, et fit en son honneur des libations de vin, à son départ de la Sicile pour l'Afrique (Tit. Liv., lib. 29.). Xerxès offrit des chevaux blancs au fleuve Stry- mon, avant que de le traverser pour entrer dans la Grèce (Hérod.). Jules César avant que de passer le Rubicon, voua à ce fleuve, un assez grand nombre de chevaux qu'il aban- donna à eux-mêmes, dans les pâturages voisins de ses bords (Sueton., *Vit. J. Cæsar.*). Lucullus sacrifia un taureau à l'Eu-

phrate, avant que de le traverser, pour poursuivre Tigrane (Plutarch., *in Lucullo*). Les jeunes filles de la Troade faisoient l'offrande de leur virginité au fleuve Scamandre, en allant se baigner dans ses eaux, la veille de leurs noces; enfin tous les peuples avoient établi un culte, élevé des autels, et fait des sacrifices au principe humide, aux fleuves et aux fontaines, et ils observoient dans ce culte des cérémonies diverses.

(*m*) Pag. 109.

Jupiter avoit érigé l'Eridan en divinité céleste et l'avoit placé au rang des constellations pour consoler Apollon de la perte de Phaéton qui avoit été précipité dans ses eaux.

Sur les bords de la source du Clitumne, rivière à une lieue de Spolette dans l'Ombrie, étoit un ancien temple fort respecté, où on voyoit la statue du Clitumne, qui rendoit ses oracles par le moyen du sort. Autour du temple étoient plusieurs chapelles, dans chacune desquelles l'on avoit placé la représentation de cette divinité qui y étoit honorée sous différents titres. Toutes les colonnes et les murailles des chapelles et du temple étoient couvertes d'inscriptions à la louange du fleuve et de sa source (Plin., lib. III, *Epist.*). Vibius Sequester assure qu'on adoroit ce fleuve sous le nom de Jupiter Clitumnus.

(*n*) Pag. 109.

Maxime de Tyr remarque à cette occasion que les hommes rendirent les honneurs divins aux fleuves à cause de l'utilité et des avantages qu'ils en reçoivent, *ob utilitatem colunt*, à cause de la beauté et des agrémens de leurs eaux, agrémens qu'elles répandent dans les lieux où elles coulent, *ob pulchritudinem*, et il ajoute que les Scythes adorèrent le Danube, à cause de sa vaste étendue, *ob magnitudinem* (Max. Tyr., *Disser.* 38.).

Les Gaulois et les Germains avoient une vénération singulière pour les eaux du Rhin. Les Massagètes adoroient le Tanaïs et les Palus Méotides comme des divinités : ils leur dédioient des statues et juroient en leur nom.

(*o*) Pag. 110.

L'Italie avoit aussi des fontaines célèbres, celle de Pouzzoles ; la fontaine d'Apon près de Padoue, qui fut consultée par Tibère sur ses destinées avant qu'il parvînt à l'Empire, où on voyoit encore du temps de Claudien, les anciennes offrandes que des princes y avoient faites, et que Théodoric roi d'Italie, fit fermer de murailles ; *ob loci celebritatem*, dit Cassiodore; le lac des dieux Palices en Sicile, dont l'autel fut nommé *ara pinguis*, à cause du grand nombre d'offrandes qu'on y faisoit; la fontaine d'Egérie, si fameuse dans l'histoire de Numa, près de laquelle ce prince avoit fait bâtir un temple avec un bois sacré : ce temple fut reconstruit magnifiquement par le consul Fulvius Nobilior qui y fit placer les statues des neuf Muses avec celle d'Hercule Musagète. Le soin de cette fontaine avoit été confié aux Vestales, comme celui du feu sacré, et les vestales devoient se servir tous les jours de cette eau, pour laver et purifier le temple de Vesta.

(*p*) Pag. 115.

Élien (*de Nat. anim.*, lib. XI, cap. 17.) parle d'un lieu de l'Egypte appelé Mélite, où l'on rendoit au serpent un culte solennel. Après avoir cité ce passage d'Homère :

Terribiles dii, cum apparent manifesti,

Elien ajoute :

Nam et draco sacer ac venerandus divinius in se aliquid habet, quodque præstet ignorari. Nempe in Melite ægyptiâ draco divinis honoribus adficitur in turri quadam ; adsunt

ei sacerdotes et ministri, mensa et crater ponuntur; crateri quotidie immittunt libum ex farinâ subacta melicrato, et recedunt; postridie vero reversi craterem inveniunt vacuum. Et cum aliquando maximus natu summo videndi draconis desiderio teneretur, solus ingressus, et libo proposito, recessit; et mox dracone mensa conscensa epulante, ille subito magno cum strepitu fores, quas pro more clauserat, aperuit. Draco indignatus abiit : at ille, viso quem voluerat, suo quidem malo, mente captus, et suum confessus crimen, mox obmutuit, et paulò post collapsus interiit.

Les Babyloniens adoroient un serpent semblable, comme on le voit dans l'histoire de Daniel.

Maxime de Tyr (*Dissert.* 8. *ff.* 6.) raconte que Taxile, roi des Indes, rechercha la bienveillance d'Alexandre, et qu'il lui fit connoître toutes les merveilles de l'Inde. Entre autres choses prodigieuses, il lui montra un animal au-dessus de toutes les proportions naturelles, que les Indiens regardoient comme le symbole de Bacchus, et auquel ils offroient des sacrifices. C'étoit un serpent d'une longueur et d'une grosseur monstrueuses; on le nourrissoit dans un lieu creux, profond, et entouré de murailles qui dominoient toutes les hauteurs d'alentour : on lui amenoit des bœufs et des moutons à manger, plutôt comme à un tyran que comme à un dieu.

Tristan (*Com. hist.* tom. I, p. 499) nous a donné une médaille d'Adrien, sur le revers de laquelle il y a un serpent portant sur sa queue entrelacée un sistre et un caducée. Tristan pense que c'étoit le symbole d'Osiris; et, en effet, Plutarque (*in fluv.*) dit qu'Osiris étoit chargé de ramener les ames des enfers, et qu'Isis lui ordonna de ramener celle de Garmathone, reine d'Egypte. Erizzo donne un autre serpent qui porte sur la queue un épi et un caducée, emblêmes d'Osiris, considéré comme divinité des enfers, et comme principe de la fécondité. Le serpent de la médaille d'Adrien porte sur sa tête une petite lampe de forme ronde avec une flamme au milieu, symbole de

la nature ignée, vive, ardente, que les anciens attribuoient au serpent comme représentant la divinité. C'étoit la même lampe qui étoit portée aux fêtes d'Isis et d'Osiris.

(*q*) Pag. 130.

D'après le Deutéronome, la pratique d'évoquer les ames des morts étoit ordinaire chez les Chananéens du temps de Moïse[1]; Saül voulant évoquer l'ombre de Samuel, dit à la devineresse : *Consultez l'ob*, et faites-moi venir Samuel [2]. La signification du mot *ob* étoit restreinte à ceux qui évoquoient les ames des morts. On lit dans Isaïe[3] : *lorsqu'on vous dira : Consultez les oboth, répondez : le peuple abandonnera-t-il son Dieu pour interroger les morts sur la destinée des vivans ?*

On voit avec surprise, que la plupart des commentateurs de l'Ecriture, ainsi que beaucoup d'écrivains modernes, ne trouvent dans l'Ecriture aucune preuve claire que les Juifs crussent l'immortalité de l'ame. Comment n'ont-ils pas vu que la pratique interdite aux Juifs et commune chez les Chananéens, suppose que l'existence des ames séparées du corps par la mort, étoit, du temps même de Moïse, une opinion générale et populaire ? L'histoire de Saül et le passage d'Isaïe sont la meilleure preuve qu'on puisse donner de cette opinion chez les Hébreux [4]. Que signifieroient ces paroles de Tobie [5] : *Nous sommes les enfans des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui l'aiment*, s'ils n'exprimoient pas la croyance de l'immortalité de l'ame ? L'auteur du livre de la Sagesse *n'enseigne-t-il pas que le juste espère au jour de sa mort* [6] ? Isaïe, parlant des peines préparées aux méchans, ne dit-il pas, *que le ver qui les rongera ne mourra pas, que le feu qui les consumera ne s'éteindra pas* [7] ? L'on

(1) *Deuteronom.* XVIII, 10, 11. = (2) *Reg.* 287. = (3) Isaïe, VIII, 19. = (4) Fréret, T. XVII, p. 189. = (5) Tob., II, 18. = (6) *Proverb.*, cap. 14, v. 32 = (7) Isaïe, cap. 66., 24.

pourroit citer une foule d'autres passages qui présentent les mêmes preuves.

Chez les Grecs, le dogme de l'immortalité de l'ame a été, de tout temps, une opinion populaire, comme le prouvent leurs plus anciennes fables, ainsi que les ouvrages d'Homère et d'Hésiode. Suivant Hésiode, les hommes de l'âge d'or devinrent, après leur mort, des génies conseillers du souverain des Dieux, qui observoient les actions des hommes, et qui veilloient d'une manière invisible à leur conservation; ceux de l'âge d'argent devinrent les génies terrestres; ceux de l'âge d'airain, ayant irrité les Dieux, descendirent sans gloire dans le séjour ténébreux; les héros du quatrième âge furent transportés, après leur mort, dans les îles Fortunées au milieu de l'Océan, où ils menoient une vie exempte de soins et de travail.

C'est à cette opinion qu'est due l'origine de la divination: puisque les Grecs croyoient à l'existence des ames séparées du corps, dès qu'ils pensoient que ces ames conservoient des sentimens, des goûts, des passions analogues à ce qu'elles avoient éprouvé pendant leur vie, ils devoient croire qu'elles s'intéressoient encore à ceux qu'elles avoient laissés sur la terre, et qu'elles ne se refuseroient pas à les aider de leurs conseils; aussi la divination par les ames des morts, très fréquente dans la Grèce, n'y perdit peu à peu son crédit que par l'établissement des oracles parlans. L'histoire de Périandre et de Mélisse, rapportée par Hérodote [1]; l'oracle des morts, établi dans la Thesprotie, sur les bords du fleuve Achéron [2]; le temple et l'oracle des morts au cap Ténare, dont les prêtres avoient pour fonctions d'évoquer et d'apaiser les mânes; le titre de ψυχοπομπὸς, *conducteur des ames*, donné par Homère à Mercure; la caverne du cap Ténare par où les ames descendoient dans le séjour des morts; les

(1) Hérod., lib. V, § 93.= (2) Suivant Pausanias (lib. IX, p. 759.) cet oracle subsistoit dès le temps d'Orphée : *ce fut là*, dit-il, *que le chantre de Thrace alla évoquer l'ombre d'Eurydice*. Mais la fable d'Eurydice étoit une fiction assez nouvelle.

nombreux exemples de consultations et d'évocations des ames des morts, surtout les exemples donnés par Plutarque, tels que ceux de Callondas et du poète Archiloque, de Pausanias et de Cléonice[1]; les cérémonies observées dans les sacrifices funèbres; le culte établi pour les héros, qui n'étoit d'abord, à proprement parler, qu'un renouvellement des honneurs funèbres, qui, l'un et l'autre, étoient désignés sous le nom de Ἐναγίσματα, *inferiæ* : tous ces faits prouvent incontestablement l'opinion populaire des Grecs sur l'existence de l'ame après la mort.

Les évocations avoient un rite et des cérémonies religieuses qui leur étoient propres; les anciens ne les ont pas décrites, mais il est probable qu'elles ressembloient à celles qu'Ulysse emploie dans la nécyomancie de l'Odyssée. Homère, si attentif à se conformer aux usages anciens, ne s'en sera pas écarté dans cette seule occasion.[2]

(r) Pag. 137.

Les Arabes avoient leur dieu Sabus, auquel ils dédioient la dîme de l'encens. « L'encens, dit Pline[3], vient dans l'Arabie
» seule; la contrée des Atramites, qui fait partie de celle des
» Sabéens, et qui est située au cœur de l'Arabie, est la seule
» partie de l'Arabie qui le produise : la capitale des Atramites
» est Sabota. L'encens est appelé par les Orientaux *saba*, c'est-
» à-dire, *mystère*, selon l'interprétation des Grecs : *Saba,*
» *quod significare Græci mysterium dicunt.*
» Un jour Alexandre-le-Grand, encore tout jeune, prodi-
» guoit l'encens sur les autels des Dieux dans les sacrifices :
» Léonides, son gouverneur, le réprimanda et lui dit d'at-
» tendre qu'il eût *subjugué les pays qui produisent l'encens.*
» Quand la récolte de l'encens est achevée, on la transporte
» sur des chameaux à Sabota, capitale du pays, où les prêtres

(1) Plutar., *de serâ numinis vindictâ.* — *Vit. Cimon.* = (2) Fréret, T. XVII, p. 179. = (3) Plin., *Hist. nat.*, lib. XII, cap. 14.

» prennent la dîme de l'encens, non par poids, mais par me- » sure, pour le dieu qu'ils appellent Sabis; il n'est pas permis » d'en vendre auparavant. L'une des dépenses affectées au » produit de cette dîme, étoit l'hospitalité donnée aux étran- » gers, qui étoient nourris aux dépens du dieu Sabis pendant » leur séjour. »

D'après l'interprétation donnée au mot *saba* par les Grecs, Harpocration et d'autres écrivains ont fait dériver de saba le nom de *Sabazius* que prenoit Bacchus, et celui de Sabes, que prenoient les initiés à ses mystères. On a donné la même signification au mot hébreu *sabach*, célébrer, louer, chanter, rendre un culte, etc. C'est ainsi que, selon quelques-uns, le mot *thus*, encens, vient du mot grec θύειν, sacrifier, célébrer des mystères.

Théophraste dit que le dieu Sabis est le soleil [1] : la plante du cinnamome lui étoit consacrée, et il n'étoit pas permis de la couper avant le lever du soleil ni après le coucher de cet astre. Le prêtre faisoit le partage avec une pique, et mettoit en réserve une part pour le dieu; du reste, on ne pouvoit pas le couper sans la permission du dieu auquel il étoit consacré.

Suivant Bochart, les Arabes se servent indistinctement des lettres b et m, et *samis* signifie proprement le soleil.

D'autres ont cru que le dieu Sabis étoit Jupiter, et ils lui donnent le nom d'Assabinus.

Ce Dieu Sabis est le dieu Sabus des Sabins :

Pars laudes ore ferebant,
Sabe, tuas, qui de patrio cognomine primus
Dixisti populos magna ditione Sabinos.
(S. Ital., lib. VIII.)

D'autres ont nommé ce dieu des Sabins Sangus, et ont dit qu'il étoit le même qu'Hercule.

Enfin, d'après le plus grand nombre d'autorités, le dieu

(1) Théophr., *Hist. Plantar.*, lib. IX, cap. 4.

Sabus étoit le Sabazius des Phrygiens et des Thraces: Hésychius le dit positivement. (Hésychius, V. Sabazios.)

On reconnoît ici, comme ailleurs, le principe fécondant qui se présente sous les noms de Soleil, Jupiter, Hercule et Bacchus Sabazius.

Nonnus fait mention du culte de Bacchus en Arabie, dans plusieurs passages de ses Dionysiaques, et particulièrement au livre XI, p. 1035:

Arabiam ascendit denuò, ubi frequentans populum a Baccho alienorum Arabum docuit tollere mysticas ferulas, plantasve augentis luci Mysia vitea coronavit montes thyrso.

(*s*) Pag. 142.

L'ame d'Osiris continuoit de passer dans les bœufs qui remplaçoient ceux qui étoient morts: aussi Plutarque dit-il que le tombeau d'Osiris étoit à Memphis et il en donne pour preuve qu'on y entretenoit le bœuf Apis qui, étant l'image de ce dieu, devoit à ce titre, être au même endroit que son corps. [1]

Nymphiodore cité par Saint-Clément d'Alexandrie [2], disoit que lorsque le bœuf Apis étoit mort, on embaumoit son corps, qu'on le mettoit dans un cercueil et qu'on lui donnoit le nom de Sérapis. La plupart des prêtres, dit Plutarque [3], veulent que le nom de Sérapis soit composé de ceux d'Apis et d'Osiris, fondés sur ce point de doctrine qu'ils enseignent, qu'Apis est l'image la plus belle de l'ame d'Osiris.

Lorsque le bœuf Apis mouroit avant l'âge prescrit par les lois, on lui faisoit des funérailles magnifiques et on l'enterroit dans le temple de Sérapis qui étoit dans l'île de Philé près de Memphis, et qui, selon Pausanias, ne s'ouvroit que dans cette seule occasion. Lorsqu'il étoit parvenu à l'âge fixé pour sa vie

(1) Plut., *de Isid. et Osir.*, T. XVI, p. 64. — Diod. Sic., lib. I, cap. 85. = (2) S. Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, p. 383. = (3) Plut., *de Isid. et Osirid.*, T. XVI, p. 80.

qui, selon Plutarque, étoit bornée à vingt-cinq ans, parce que les Egyptiens croyoient que le soleil et la lune commençoient, tous les vingt-cinq ans, une révolution nouvelle, alors les prêtres le faisoient mourir, ils le noyoient ou l'enterroient secrètement. Ils faisoient croire au peuple qu'il étoit allé de lui-même se plonger dans le Nil ou dans une fontaine sacrée: Pline dit qu'on le noyoit dans la fontaine des prêtres, *in sacerdotum fonte.* Suivant Elien [1], il y avoit une fontaine dans l'intérieur du temple d'Apis: on peut conjecturer que c'est dans cette fontaine que les prêtres noyoient le bœuf Apis.

(*t*) Pag. 149.

Cette manière de rendre les Oracles par signes a été celle de tous les Oracles les plus anciens, même de celui de Delphes sur lequel Héraclite a dit ce mot célèbre : *Rex qui Delphis præsidet, non dicit, nec abscondit, sed signis innuit* (*Anonymus apud Stobæum, Sermon.* v. p. 69.) Tous les Oracles les plus anciens chez les Egyptiens rendoient leurs réponses par signes : il en étoit de même de l'Oracle de Jupiter Ammon dans la Libye : *Responsa dei hujus, de futuris rebus consulti non sicut ab oraculo delphico, aut branchidarum per verba reddi, sed ut plurimum nutibus quibusdam, ac symbolis sive signis* (Strab., lib. XVII, p. 560.). On trouve les mêmes preuves dans Eustathe (*in Dionysiumperiegetem*, v. 24.): *Narrant enim vaticinia in templo Ammonis edi per symbola, id est, per gestus corporis, quibus aliquid aut approbatur, aut vero repudiatur.*

(*u*) Pag. 150.

Titus, après la prise de Jérusalem, alla visiter l'Egypte; il se rendit d'Alexandrie à Memphis, où il consacra le bœuf Apis: ce prince avoit la tête ceinte d'un diadême, selon l'usage

(1) Ælian., *Hist. anim.*, lib. IX, cap. 10.

ancien; ce qui augmenta les soupçons qu'avoit déjà Vespasien, son père, qu'il vouloit se faire proclamer empereur: *Quam suspicionem auxit, postquam Alexandriam petens, in consecrando apud Memphim bove Apide, diadema gestans de more quidem rituque priscœ religionis, sed non deerant qui secius interpretarentur.* (Dio Cassius.)

(*v*) Pag. 150.

Quantité de médailles frappées en différens temps offrent le taureau. La monnoie des Crétois portoit l'empreinte du taureau d'Europe: celle d'Athènes que fit fabriquer Thésée portoit l'empreinte du taureau [1]; l'époque où les Grecs ont commencé à faire usage du monnoyage est un point d'antiquité très incertain. A l'autorité des traditions et des monumens sur lesquels se sont fondés les auteurs anciens, pour faire remonter l'époque du monnoyage bien avant la guerre de Troie, et pour assurer qu'Erichthonius et Ithonus en firent usage, il faut joindre l'autorité de Plutarque: cet écrivain dit que Thésée fit représenter l'empreinte d'un bœuf sur les monnoies d'Athènes, soit par rapport au taureau de Marathon qu'il avoit dompté, soit par rapport à l'agriculture qu'il cherchoit à mettre en crédit; la marque nouvelle employée par Thésée en suppose une précédente. Ce fut de la représentation du bœuf empreint sur celles d'Athènes, que vint ensuite le nom de cet animal donné à la monnoie même qui le porta. On en trouve à la fois la forme et la représentation sur une médaille de Pandosie ville de la grande Grèce aujourd'hui détruite [2]: cette forme est celle d'un parallélograme, pareil à celui qui se voit représenté sur un grand nombre de médailles antiques.

(1) Hygin. — Theon, *ad Arat. Phœn.*, p. 124. — (2) D'Hancarville, T. I, p. 423.

(x) Pag. 151.

Le taureau à face humaine ou ayant la moitié du corps du taureau, est un emblême fréquent sur les monumens de la Grande Grèce et de la Sicile; il y a eu plusieurs opinions sur le sens que présentoit ce monstre. Un grand nombre d'antiquaires l'ont pris pour le Minotaure de Crète, d'autres pour Hebon, dieu des Phéniciens, le même que Bacchus, ceux-ci pour Neptune, ceux-là pour le symbole des fleuves, et enfin pour le symbole de l'agriculture. [1]

On a vu, dans le taureau à face humaine, le fleuve Achéloüs, dont le combat contre Hercule est si célèbre dans la mythologie grecque : ce fut même une opinion généralement reçue, qui a été défendue avec chaleur par l'abbé Ignarra [2]; mais la forme du fleuve Achéloüs sur les monumens de l'ancienne Grèce est bien déterminée. Les médailles des peuples Œniades, qui habitoient le pays situé à l'embouchure de l'Achéloüs, ont pour type une tête de vieillard barbue attachée à un col et non à un corps entier de taureau, et ses cornes, qui paroissent à la naissance du front, sont presque horizontales : sur des médailles d'Acarnanie et sur celles de la ville de Thyræum, on voit une tête d'homme sans barbe, avec une seule corne.

Les premiers antiquaires qui ont expliqué les médailles anciennes, ont dit que c'étoit le Minotaure, ce qui est contraire à l'autorité de tous les anciens écrivains et de tous les monumens; car le Minotaure étoit d'une nature double, il avoit la tête et le haut du corps du taureau, et le reste du corps de l'homme: il étoit taureau dans la partie supérieure et homme dans la partie inférieure. [3]

Eckel remarque que le silence des anciens historiens, des anciens poètes et des anciens mythologues sur le taureau à face humaine, est une chose étonnante, eux qui ont si souvent

(1) Rasche, *Lexicon. univers. rei numariæ veterum*, T. V, Part. I, p. 689. — (2) *De Palæstr. Neapol.* — (3) Diod. Sic., lib. IV, cap. 77.

parlé des Hippo-Centaures, des Minotaures, des Tritons, des Géans, des Sphinx, des Pégases, des Chimères, et de plusieurs autres monstres semblables: « Et cependant, dit-il, le » taureau à face humaine étoit célèbre dans la Grande Grèce » et dans la Sicile; il se trouve sur les médailles très nom» breuses de toutes les villes de ces contrées. »

Il me semble que les anciens auteurs grecs n'ont pas dû parler davantage du taureau à face humaine que du serpent à face humaine, ou de tel autre attribut qui appartenoit au serpent ou au taureau, comme symbole de la divinité. C'est le nombre considérable des médailles de la Grande Grèce qui a fixé davantage l'attention des antiquaires modernes sur le taureau à face humaine; mais ils n'ont pas remonté à l'origine de ce culte, ils n'en ont pas connu la nature. Les anciens écrivains grecs ont dû d'autant moins parler du taureau à face humaine, que, si les Grecs ont adopté toutes les idées théologiques des Egyptiens, leur bon goût leur a fait rejeter toutes les formes monstrueuses que l'Egypte donnoit à la divinité. Ils représentoient les fleuves eux-mêmes sous la figure humaine; mais les Romains adoptèrent avec fureur, surtout du temps des empereurs, toutes les superstitions égyptiennes avec leurs formes. Le P. Kircker confirme cette opinion; il dit à l'occasion même du taureau à face humaine: *Veteres Romani ab Ægyptiis docti Bovem senili humana facie decorum, etc., suis in numismatibus signabant.* (1)

C'est de Rome qu'elles se répandirent dans le reste de l'Italie: Eckel a tort de dire que les anciens Grecs cessèrent de se servir du taureau à l'époque où les arts commencèrent à s'introduire dans la Grèce. Avant que les Grecs pussent faire des statues de leurs divinités, ils les adoroient sous la forme grossière, mais simple de pierres, de bois, etc. La Vénus de Paphos étoit une borne ou pyramide blanche; la Junon d'Argos, l'Apollon de Delphes, le Bacchus de Thèbes, des espèces de cippes;

(1) Kircker, *Obelisc. ægypt.*, p. 269.

la Diane de l'île d'Eubée, un morceau de bois non travaillé; la Junon du Cythéron, un tronc d'arbre; celle de Samos, une simple planche, ainsi que la Latone de Délos; la Pallas d'Athènes et la Cérès, un pieu non dégrossi:

Sine effigie rudis palus et informe ligneum (1);

le Cupidon des Thespiens, une pierre brute: c'étoient les dieux fétiches des Grecs, auxquels ils avoient donné le nom des divinités nouvelles qui leur avoient été apportées par les colonies orientales (2). Lorsque les arts commencèrent à paroître, on dégrossit ces objets grossiers, et on leur donna une sorte de forme humaine que les progrès des arts ont ensuite perfectionnée.

Eckel a soutenu l'opinion que le taureau à face humaine étoit Bacchus, que les Napolitains adoroient sous le nom de Hebon. Il faut observer que le taureau à face humaine représentoit Bacchus ou Hebon comme principe générateur, et ce symbole étoit dès-lors appliquable à Jupiter, à Neptune, et à tous les dieux mâles. Ainsi, sous ce rapport, l'opinion des savans qui ont vu le symbole de l'agriculture dans le taureau à face humaine, est vraie; il appartenoit à Bacchus, inventeur du labourage et des moissons (3); à Bacchus qui, ayant mis le premier des bœufs sous le joug, avoit enseigné l'art de semer (4), cette idée ne devant pas être séparée de celle du dieu générateur. Les médailles des taureaux à face humaine se trouvent en grand nombre dans la Grande Grèce, parce que le sol de la Campanie et des pays voisins, si fécond par lui-même, l'étoit davantage encore par l'agriculture qui y étoit en grand honneur; et il est naturel de penser que les habitans de ces contrées aient choisi le taureau à face humaine, comme emblême de l'agriculture, pour faire connoître, sous le même type, la part que l'homme et le bœuf y avoient. Du reste, les bœufs à

(1) Tertul., *ad Gentes.* — Vossius, *de Idol.* IX, 5. = (2) Herod. = (3) Plut., *Quæst. Græc.*, p. 299. = (4) Diod. Sic., lib. IV, cap. 4. —Arrian., *Hist. Indic.*, cap. 7.

face humaine appartiennent tous à la Grande Grèce et n'ont rien de commun avec la Grèce ancienne.

(*y*) Pag. 153.

Aristophane (*in Nebulis*) met la fête du bœuf, *Buphonia*, au nombre des plus anciennes fêtes des Athéniens. Son scholiaste dit qu'on la célébroit après les mystères, lorsqu'on immoloit un bœuf en mémoire de celui qui avoit été tué le premier dans la citadelle, pour avoir mangé le gâteau des Mystères lors de la fête des Dionysiaques. Les rites observés dans cette fête et rapportés par Pausanias [1], montrent quelle importance les anciens attachoient à la vie du bœuf agriculteur. On mettoit sur l'autel l'orge et le blé mêlés ensemble, qu'on laissoit sans aucune garde; le bœuf destiné au sacrifice approchoit de l'autel et mangeoit ces grains; alors le prêtre, qu'on appeloit Buphonus, lui lançoit la hache et prenoit aussitôt la fuite; les assistans, comme s'ils n'avoient pas vu celui qui avoit commis cette action, faisoient faire le procès à la hache.

Pausanias dit dans un autre endroit [2] : « Le Prytanée est » un tribunal où l'on juge le fer et les autres instrumens qui » ont servi à commettre un meurtre; voici, je crois, quelle en » fut l'origine. Erechthée régnoit à Athènes, lorsque le Buphone » tua pour la première fois un bœuf sur l'autel de Jupiter » Poliæus, et laissant là sa hache, s'enfuit du pays; sur-le-» champ on fit le procès à la hache, qui fut déclarée inno-» cente : cette cérémonie se renouvelle encore tous les ans. »

Le prêtre Buphone tua le bœuf, parce qu'il avoit commis un sacrilége en mangeant le blé et l'orge sacrés, et il prit la fuite parce qu'il n'étoit pas permis de tuer un bœuf : *Bovem aratorem ne mactes, quoniam ille etiam agricola est, et humano generi laborum socius.* [3]

(1) Pausan., *Attic.*, lib. I, cap. 24. = (2) Pausanias, *Attic.*, lib. I, cap., 28.—Ælian., *Hist. Varr.*, lib. VIII.—Plut., *de Solertia anim.*— (3) Ælian., lib. V.

(*aa*) Pag. 174.

Deinde scribit Sanchoniaton Phœnix, ex Kolpia vento, atque uxore ejus Baan, quod interpretantur noctem, iterum vel aeona, ac primo genitum, mortales utrumque procreatos. (Euseb., *Præp. Ev.*, lib. I, chap. 10.)

Pausanias fait mention de l'oracle de la nuit, à Mégare (*in Attic.* p. 97.)

Ex chao vero, Erebus et nigra nox editi sunt, ex nocte porro æther atque dies prodierunt. (Hesiod., *Theog.* v. 123.)

Et dans son poëme (*de Oper. et diebus*, v. 17.) Hésiode dit:

Alteram vero (contentionem) priorem genuit nox obscura.

Antiphanes avoit donné une théogonie qui est maintenant perdue: cette théogonie présentoit, d'après Irenée (*Contra Hæres.*, lib. II. cap. 14.), les mêmes idées sur la nuit:

Antiphanes, in theogonia, de nocte et silentio chaos emissum dicit, dehinc de chao et nocte cupidinem, et ex hoc lumen, dehinc reliquam, secundum eum, primam deorum genesin.

La divinité de la nuit étoit adorée chez les anciens non-seulement comme la mère de tous les êtres, mais encore comme présidant à la nuit proprement dite: son culte étoit le même que celui de la lune à cause de la puissance que celle-ci exerçoit sur la nuit même, *Luna nocturna, noctiluca.* Elle étoit surtout cette divinité par laquelle les anciens désignoient cet état de la nature où le soleil, après avoir quitté notre hémisphère dans les mois d'automne et d'hiver, parcourt l'hémisphère inférieur, et par là augmente les ténèbres et l'empire de la nuit. On lit dans Horapoll (*Hieroglyph.*, lib. I, c. 11.): *Videtur apud Ægyptios Minerva quidem superius cœli hemisphærium sorte accepisse, Juno vero inferius.* D'après cette doctrine des Egyptiens, l'empire des ténèbres appartenoit à Junon que nous avons vue être la même qu'Athyr et la déesse

de la nuit. Cette doctrine étoit ancienne chez les Egyptiens et Jablonski croit pouvoir en fixer l'époque au 4e siècle après la sortie des Israélites.

(*bb*) Pag. 177.

Le roi Philippe portoit la santé dans des cornes à ceux pour qui il avoit de l'amitié.

Les bœufs de Péonie ayant de grandes cornes capables de tenir trois ou quatre conges, les rois de cette contrée en faisoient faire des vases à boire dont on recouvroit les bords en or ou en argent. (1)

Chez les Athéniens les dénombremens des choses vendues publiquement par autorité de justice, et qui étoient indiqués sur une colonne élevée dans la citadelle, prouvent qu'ils se servoient de cette sorte de cornes, comme vase à boire.

Xénophon et ses compagnons arrivant chez Seuthès, l'on s'embrassa et l'on se présenta des cornes pleines de vin, selon l'usage des Thraces. (2)

L'ancien scholiaste d'Homère rappellé cet antique usage (3) : *Antequam poculorum usus sit inventus, in cornibus bibebant.*

Aussi Nonnus dit-il dans ses Dionysiaques :

Leva autem manu cornu tenebat onustum dulci vino.

Différents monumens, et surtout celui qui fait partie des peintures d'Herculanum, nous montrent que les anciens laissent couler de loin la liqueur dans la bouche par un trou pratiqué à la pointe de la corne du bœuf, sans que la corne ou le vase touche aux lèvres. (4)

Trajan trouva dans les dépouilles de Décebale une corne de bœuf servant de vase à boire, il la consacra à Jupiter Césius, lorsqu'il traversa la Syrie pour aller combattre les Parthes.

(1) Lycurg., *Orat. in Demad.* = (2) Xénoph., *Anab.*, lib. VII. = (3) Scholiast. *ad Iliad.* V, v. 189. = (4) Pitt., *Herc.*, T. I, p. 14.

C'est la dernière fois que l'histoire ancienne nous parle de ce vase.

Le vase à boire de Bacchus étoit en corne de bœuf [1]. Nonnus dit qu'après l'invention de la vigne, Bacchus se servit pour boire d'une corne de bœuf:

Et poculum curvum habuit bovis cornu.

(*cc*) Pag. 179.

Le mot *cornuta facies*, disent quelques savans, vient du mot oriental *karan* qui signifie, *éclat* et *corne*. Euripide a dit de Bacchus qu'il a *le visage d'or* dans le même sens qu'Horace a dit *aureo cornu decorum*.

Les cornes et les rayons, chez les Orientaux, étoient synonymes : c'est pourquoi Moïse ayant la face rayonnante à sa descente du mont Sinaï, est appelé *Cornutus ;* c'est ainsi que Jupiter Ammon avoit des cornes. Les cornes de Moïse sont d'invention moderne, elles ne doivent leur naissance qu'à l'homonymie du mot *corne* et *splendeur* dans les langues orientales ; l'Exode parle seulement de la face rayonnante et resplendissante de Moïse, mais les interprètes ont ainsi traduit cette phrase : *quod cornuta esset facies ;* Saint-Jérôme et Grotius ont à la vérité prétendu que Moïse avoit eu des cornes véritables, mais tous les interprètes Grecs, Samaritains, Syriaques, Chaldéens, Arabes, rejettent ce sentiment ; le paraphraste Chaldéen a ainsi expliqué ce passage : *Quod multiplicatus esset splendor gloriæ vultus sui.*

Dans les saintes Ecritures, corne qui signifie métaphoriquement gloire, splendeur, beauté, empire, puissance, avoit plusieurs autres significations : souvent pour exprimer la bonne fortune, elle dit *extolli et elevari cornu.* On lit dans Amos : *Numquid non in fortitudine nostra assumpsimus nobis cornua.* Dans le Psalmiste (lib. 17.), elle désigne la protection

[1] Nonnus, *Dionys.*, lib. XII.

et la faveur de la divinité, *Deus protector meus, et cornu salutis mea.*

Non-seulement les Orientaux, mais encore les Grecs et les Romains prenoient les cornes pour symboles de la puissance; la corne étoit un insigne royal chez les Hébreux, chez les Egyptiens, et chez les Phéniciens, et on se servoit du mot *cornes* pour dire *rois* et *royauté*. Daniel parlant du royaume de Syrie dit *qu'il y avoit eu dix cornes*, c'est-à-dire, *dix rois* (1); l'auteur de l'Apocalypse dit (2) : *et decem cornua quæ vides, decem sunt reges*, et ailleurs, *et video ex mari bestiam ascendentem, quæ habebat capita septem et cornua decem, et in cornibus suis decem diademata* (3). L'huile destinée au sacre des rois étoit conservée dans une corne, Samuel sacra David en lui versant l'huile sur la tête avec une corne. Anne, mère de Samuel, voulant exprimer la puissance souveraine dont son fils jouiroit un jour, dit que Dieu lui donnera l'empire et qu'il relèvera sa corne (*Reg.* 11, 10.). Cette métaphore a même passé chez les Latins : c'est dans ce sens qu'Horace, dans une ode adressée à sa bouteille, lui dit qu'elle donne des cornes au pauvre (Horat., *Od.* III, v. 21.). Dans la pompe de Ptolémée Philadelphe, décrite par Athénée, on portoit des cornes d'or : on voit dans les antiques des cornes sur la tête d'Alexandre, et de la plupart des rois de Macédoine ses successeurs, de Lysimaque, des Ptolémées, des Démétrius, des rois de Syrie, de Perse, de la Cyrénaïque, des rois de Pergame; Pyrrhus roi d'Epire portoit aussi ce symbole. (4)

Les héros portoient des cornes pour ornement, parce que autrefois les casques des guerriers avoient des cornes pour inspirer la terreur : c'est du moins ce qu'a dit Hérodote des Thraces, et Diodore des Gaulois.

Il paroît d'après Homère, que les anciens se frisoient et partageoient leurs cheveux sur le front, de manière qu'ils

(1) Daniel, cap. 8, v. 24. — (2) *Apocalyp.*, 17, 12. — (3) *Ibid.*, lib. XIII. — (4) Plutar., *Vit. Pyrrh.*

s'élevoient en pointes, et formoient des espèces de cornes : ils appeloient ceux qui avoient de beaux cheveux, *cerastæ*, c'est-à-dire, *cornus*. Callimaque donne à Isis le nom de *Cerasté* (1), et Diomède (2) reprochant à Pâris son trop grand soin de se friser, l'appelle l'homme aux belles cornes. Quelques voyageurs assurent que les Arabes, à l'âge de 40 ou 50 ans, dressent leurs cheveux et se font des espèces de cornes, ce qui les fait paroître semblables à de petits chevreaux. (3)

(*dd*) Pag. 192.

Gutberleth (*de Mysteriis Cabir.*, p. 43.) soutient que le passage d'Hérodote à l'occasion des Cabires, *pygmæi viri imaginem*, ne doit pas être entendu, comme l'ont fait tous les interprètes, que les Cabires ont la forme et la stature de ces petits hommes appelés pygmées, et il prétend que ce passage doit être ainsi traduit, *fortis viri imaginem.* Il dit que cette signification du mot grec πυγμαῖος n'est pas témérairement avancée par lui, et il en cite un exemple tiré d'Ezéchiel (Cap. 27, vers 11.). Aquila a traduit par *pygmæi* le mot hébreu qui se trouve dans ce verset, et que S. Jérôme a rendu par ces mots : *bellatores et ad bella promptissimi*, ἀπὸ τῆς πύγμης, *fortes enim et robusti viri ad bellum sunt idonei.* Je ne suis pas en état de juger si la preuve isolée que Gutberleth tire d'Ezéchiel, peut être admise : dans tous les cas, cette idée est séduisante au premier coup-d'œil ; elle paroît plus conforme à celle que présentent les grands Dieux adorés sous le nom de Cabires, et elle semble exprimer bien mieux la notion que donne leur nom même, qui est celle de la force et de la puissance. Néanmoins, tous les faits historiques doivent faire rejeter cette opinion, car il est certain qu'en beaucoup d'occasions, les Dieux Cabires étoient représentés avec une petite stature ;

(1) Callim., *Epigr.* XXXIX. = (2) Homer., *Iliad.* XI. = (3) Ludovic. Patr., *Rom. navig.*, lib. II, cap. 4.—D. Calmet, T. I, p. 608. *Bibl.*

et cette manière de les représenter ne pouvoit porter aucune atteinte à leur grandeur et à leur puissance, ni nuire au respect qu'ils inspiroient.

Jablonski croit que la fable des pygmées, ou hommes d'une coudée, tire son origine de ce que, dans la langue allégorique et dans les figures sacrées, les prêtres représentoient par seize enfans d'une coudée de haut, les seize coudées de la crue que devoit avoir le Nil pour la fertilité de l'Egypte. (1)

(*ee*) Pag. 199.

Diodore de Sicile dit que les personnages les plus illustres de l'antiquité, persuadés que les Dieux de Samothrace étoient des divinités tutélaires dans les dangers, et qu'ils rendoient plus justes et plus pieux, se firent initier à leurs mystères; il cite Castor et Pollux, Hercule et Orphée (2). Le scholiaste d'Apollonius (3) cite Ulysse et Agamemnon. Plutarque (4) cite Philippe, père d'Alexandre.

En sortant de l'île de Lemnos, les Argonautes abordèrent, par les conseils d'Orphée, dans l'île de Samothrace, pour se faire initier dans ses mystères sacrés, et parcourir ensuite les mers avec moins de dangers. (5)

Germanicus César, après avoir visité quelques régions de l'Asie mineure, se rendit dans l'île de Samothrace, où il se fit initier aux mystères, afin d'avoir, à son retour, une navigation favorable. (6)

(*ff*) Pag. 199.

Les pères ou proches parens des enfans recevoient des présens à l'occasion de leurs initiations. Dans le Phormion de Té-

(1) Voir Jablonski, *Panthœon. ægypt.*, lib. IV, cap. 1, § 17. — Et les *Mém. de l'Academ. des Inscript.*, T. V, p. 101. — *Mémoire* de l'abbé Bannier *sur les Pygmées.*

(2) Diod. Sic., lib. V, § 47. = (3) Schol. Apollon., *Argon.* I, v. 915. = (4) Plutar., *in Alexand.* = (5) Apollon. Rhod., *Cant.* I, v. 915. — Diod. Sic., lib. IV, § 45. = (6) Tacit., *Annal.* II, cap. 54.

rence, Dave et Géta, tous deux esclaves, s'entretiennent d'un présent que ce dernier veut faire à la femme de son maître, et Dave lui représente que cela ne finira pas, qu'il faudra faire un nouveau présent à sa maîtresse quand elle accouchera, un autre encore un an après pour célébrer la naissance de l'enfant, un autre encore quand on l'initiera aux mystères; d'où l'on peut conclure que l'on initioit des enfans dès l'âge de deux ans. (1)

(*gg*) Pag. 203.

L'opinion d'Apollodore est conforme au sentiment d'Homère, qui fait dire à Ulysse (2), qu'il vit aux enfers Léda, mère de Castor et Pollux, et que ces deux héros jouissent, par la faveur de Jupiter, d'un sort pareil à celui des Dieux, passant alternativement l'un après l'autre de la mort à la vie. Néanmoins dans l'Iliade, la mort de Castor et Pollux est postérieure à l'enlèvement d'Hélène, car elle est étonnée de ne pas les voir au rang des capitaines grecs.

« Je ne peux découvrir deux chefs, Castor, qui dompte les » coursiers, Pollux, invincible à la lutte, mes propres frères, » sortis du même sein que moi..... » Mais déjà la terre les renfermoit dans son sein.

Du reste, le nom de Dioscures ne se trouve ni dans Homère ni dans Hésiode.

(*hh*) Pag. 204.

Orphée avoit posé sur l'emblême de l'œuf symbolique les bases de sa cosmogonie: il enseignoit qu'il existoit de toute éternité une matière immense, increéee, dont tout avoit été formé; que cette matière renfermoit en elle les principes de tous les êtres confondus entr'eux et formant une masse informe; qu'après une longue suite de siècles, cette matière s'étoit ar-

(1) Terent., *Phorm.*, act. I, scen. 1. = (2) Homer., *Odys.*, cant. II, v. 296.—Clem. Alex., *Strom.*, lib. I, p. 158.

rondie sous la forme d'un œuf immense, d'où étoit sortie une substance androgyne, composée du mélange des qualités contraires de la première substance, et que ce fut là le principe de toutes choses, lequel résulta de la matière pure. Ensuite se fit la séparation des autres parties en quatre élémens, desquels sortirent toutes les autres productions. Homère nomme l'état primitif océan et non chaos, doctrine qu'il avoit empruntée, ainsi que Thalès, de la mythologie égyptienne, où l'on envisageoit les premiers élémens comme détrempés dans le principe humide.

Dans la théologie égyptienne, le soleil est le fils du temps, il sort du sein de l'œuf symbolique. On retrouve l'œuf symbolique dans toutes les religions de l'Inde et jusque dans celles du Japon.

Athénagore représente son Hercule ou le Temps donnant naissance à un œuf immense qu'il échauffe et qu'il brise ensuite en deux parties, de manière à ce que la partie supérieure devienne le ciel, et la partie inférieure, la terre. (1)

(*jj*) Pag. 270.

Les habitans de Pessinunte disoient avec orgueil que la statue de la mère des Dieux étoit une pierre qui étoit tombée du ciel (2). Les Romains enchâssèrent cette pierre dans une statue: Arnobe a décrit cette pierre de manière à nous donner l'idée de sa figure aussi bien que de sa grandeur. C'étoit une petite pierre qui pouvoit être portée à la main sans faire sentir son poids : elle étoit noire, raboteuse, irrégulière par ses angles ; mais elle montroit une apparence de bouche, dont la ressemblance, quoique imparfaite, donna l'idée d'enchâsser la pierre

(1) Athenag., p. 18.—Euseb.

(2) Herodian., *in Commodo*, lib. I, § 35.—Appien, Herodien et Ammien Marcellin, sont les seuls écrivains qui parlent de ce simulacre tombé du ciel.

dans le visage d'une statue pour y tenir lieu de bouche; et par là cette statue devint celle de la divinité que l'on croyoit cachée sous la figure de la pierre,

Lapis nigellus evehendus essedo,
Muliebris oris clausus argento sedet.

(Prudent., *Hymn.* X. v. 156.)

Cette pierre rappelle celles que les naturalistes des derniers siècles ont appelées *hystérolithes*, au milieu desquelles on voit un sillon bien marqué qui a quelque ressemblance avec une bouche. La superstition devoit présenter cette pierre comme le symbole d'une Déesse qui étoit la mère des Dieux et des hommes, et que l'on regardoit comme la nature même, source unique de toutes les productions. C'est dans le même sens que St. Irénée appelle *hystera* le fabricateur du ciel et de la terre (lib. I, *Contra hæres.*, cap. 35.). St. Irénée avoit déjà dit que les Marcosiens, disciples de Marcus le Valentinien, enseignoient que le fabricateur avoit opéré la création, sans le savoir lui-même, par le ministère de la mère; c'est pourquoi on a pensé que ces hérétiques avoient emprunté du paganisme l'idée que l'on y avoit de la mère des dieux; comme elle avoit chez les payens plusieurs noms, chez les Marcosiens elle étoit appelée Ghé, Sophia, Ogdoas; cette Ogdoas étoit regardée par les Pythagoriciens comme Rhéa, Cybèle, etc.

L'auteur du traité des fleuves, que nous avons sous le nom de Plutarque, dit qu'il naît dans le Sangarius, une pierre sculptée naturellement, qui a la ressemblance de la mère des dieux.

Les prêtres de Cybèle portoient sur l'estomac cette pierre, à laquelle ils attachoient les plus grandes vertus.

Arnobe, sur l'autorité de Timothée, s'exprime ainsi:

In Phrygiæ finibus inauditæ per omnia vastitatis petra est quædam, cui nomen agdus.

(*kk*) Pag. 278.

Gruter, D. Martin et le P. Menestrier [1] ont soutenu que les trois Parques étoient les déesses mères et qu'elles sont souvent représentées comme telles sur les monumens anciens; ils ajoutent qu'alors elles n'étoient pas considérées comme ces divinités implacables, qui exécutoient les ordres du destin et que rien ne pouvoit fléchir : c'étoient trois sœurs qui présidoient à la conception et à l'enfantement, et qui décidoient de la longueur et de la brièveté de la vie. M. l'abbé Banier nie au contraire que les déesses mères fussent les Parques, et qu'elles aient été représentées comme telles. [2]

Il me semble que ces savans n'ont pas envisagé cette question sous son véritable point de vue; il leur étoit cependant indiqué par Ocellus Lucanus qui s'exprime ainsi :

« Les Parques séparent elles-mêmes du reste du monde sa » partie impassible et exempte de mutation; l'espace supérieur » est le pays où les dieux gouvernent, l'espace inférieur est le » pays de la discorde et de la nature; car c'est là que s'opèrent » les mutations par lesquelles la nature détruit les choses » qu'elle avoit faites, et refait celles qu'elle avoit dé- » truites. [3] »

Ocellus Lucanus reconnoissoit donc dans les Parques le caractère général de la divinité qui étoit inhérent à tous les dieux mâles et femelles du paganisme, et comme tous les philosophes anciens, il entendoit par les Parques la providence divine. *Sois tranquille et content, quoique la Parque ordonne*, dit Pythagore [4] : Aristote dit positivement que Dieu est la Parque et toutes les Parques ensemble [5]. Virgile

(1) Gruter, p. 31, n° 3.—D. Martin, *Hist. de la Religion gauloise*, T. II, p. 643.—Menestrier, *Hist. de Lyon*.—Id., *Hist. consulaire de Lyon*, p. 128, 129. = (2) *Academ. des Inscript.*, T. VII, p. 38. = (3) Ocellus Lucanus, *de Universo*. = (4) Pythagor., *Vers dorés*, 18. = (5) Aristot., *de Mundo*.

a dit : *Si dant ea mœnia Parcæ* [1]. Tout ce qui arrivoit dans le monde étoit soumis à leur empire : le mouvement même des sphères célestes et l'union des principes qui forment le monde, étoient sous leur juridiction. Cette opinion est le fondement de la doctrine subtile que Platon développe dans le livre des lois [2], de celle non moins subtile de Plutarque dans son traité de la face de la lune et dans celui du démon de Socrate. La puissance des Parques s'étendoit jusque sur les enfers : ce sont elles qui ramenoient Proserpine, lorsque, selon la convention faite par Jupiter avec Pluton, elle devoit revenir sur la terre [3]. Proserpine leur disputoit souvent l'emploi de couper le fil de nos destinées : en un mot elles étoient la providence divine, et sous ce rapport général elles étoient nécessairement déesses productrices. Aussi Pausanias nomme trois parques dont la première et la plus ancienne étoit Vénus Uranie qui présidoit à la naissance de l'homme, la seconde étoit la Fortune, selon l'autorité de Pindare, dit Pausanias, et la troisième étoit Illythie, selon Olen de Lycie qui lui donne l'épithète de *fileuse* εὐλίνος. L'on se rappelle les principes des anciens sur la force productrice de la lune : d'après ces principes, le philosophe Epigène qui est cité par Saint-Clément d'Alexandrie [4] enseignoit que les Parques n'étant que la vertu de la lune sur sur ce bas monde, n'étoient communément au nombre de trois que comme symbole des trois faces de cette planète qui est nouvelle, ou pleine ou sans lumière; c'est pourquoi Orphée les appelle λευκοςόλους, *candidatas*. Suivant Varron, elles faisoient allusion au pouvoir qu'a la lune sur les hommes, *in maturando partu*. La première nuit des jeux séculaires à Rome, on immoloit aux Parques des agneaux et des chèvres; l'Oracle de la Sybille l'avoit ainsi ordonné : *Souviens-toi d'immoler alors des agneaux et des chèvres aux Parques qui donnent la vie à toutes choses.*

(1) Virg., *Æneid.*, lib. V. — (2) Plat., lib. X, *de leg.* — (3) Orph. — (4) Clem. Alex., *Strom.*, lib. V.

Parca est vis cœlestis, vitæ productrix et conservatrix, ad certum usque spatium quod excedi possit a nemine. [1]

Outre ce caractère général, les Parques avoient un caractère spécial : elles étoient les ministres de la volonté irrévocable de la providence, volonté que les anciens ont personnifiée sous le nom de destin, nécessité. Elles étoient sous d'autres rapports, les mêmes divinités que Némésis et Adrastée, aussi ministres du premier être [2] : aussi disoit-on qu'elles étoient filles du Destin [3]. Martianus Capella regarde les Parques comme les ministres du destin : elles étoient, dit-il, ses secrétaires, les gardes de ses archives, *librariæ archivique custodes*. Suivant Phurnutus, elles étoient les ministres de Jupiter que Pausanias [4] appelle μοιραγέτης, *conducteur des Parques*. Il y avoit dans la ville d'Olympie un autel consacré à Jupiter conducteur des Parques.

Sous ce rapport même elles assistoient, comme Lucine, aux accouchemens, mais avec des fonctions différentes. Lucine venoit assister les femmes en travail et leur procurer une heureuse délivrance ; les Parques y assistoient pour se rendre les maîtresses de la destinée de l'enfant qui alloit naître. Elles sont présentes aux couches d'Evadné, pour régler les destinées d'Hyamus qui devoit être un jour le chef des Hyamides, prêtres du temple de Jupiter à Pise. Ovide les fait trouver dans la chambre d'Althée, pour allumer le tison fatal auquel étoient attachées les destinées de Méléagre : Catulle les fait aussi paroître lors de la naissance d'Achille.

(*ll*) Pag. 280.

Les anciens Gaulois, comme on le voit dans les actes de S. Symphorien martyr du deuxième siècle, publiés par D.

(1) Vossius, *de Idolatr.*, T. V, pag. 202. = (2) Vossius, *ibid.*, p. 202.—Aristot., *Epist. ad Alexandrum.*— Stob., *in Eclog. physic.* = (3) Paulinus, *Epist.* XXXVI. = (4) Pausanias, *in Eliac.*, lib. I.

Ruinart, portoient dans un char traîné par des bœufs, la statue de la mère des dieux comme le faisoient les Romains : *Statuam Berecynthiæ quæ carpento ducebatur.* Grégoire de Tours ajoute qu'on la portoit autour des champs et des vignes, lorsque la récolte étoit en danger.

Les Germains voisins de la mer Baltique qui adoroient la déesse de la terre sous le nom d'*Herta*, la baignoient dans un lac le jour de sa fête [1]. Tacite raconte à cette occasion qu'il y a dans une île de l'Océan, un bois religieux, dans ce bois un chariot consacré à la déesse, couvert d'un voile, auquel le prêtre seul a le droit de toucher. Celui-ci sait le moment où la déesse se rend à son sanctuaire, aussitôt des génisses promènent le chariot que le prêtre suit dans un respect profond. C'est alors un temps de réjouissance, ce sont des fêtes dans tous les lieux que la déesse honore de sa présence. Ils ne vont point à la guerre, ils ne prennent pas les armes, toutes les lances sont renfermées : c'est le seul moment où ils connoissent la paix et le repos, c'est le seul où ils l'aiment. Enfin lorsque la déesse est rassasiée de la compagnie des mortels, le même prêtre la ramène dans son temple, et aussitôt on lave dans les eaux d'un lac écarté, le chariot, le voile et la déesse elle-même. Les esclaves qui servent à cet office sont noyés aussitôt dans le lac, ce qui entretient, ajoute Tacite, une terreur religieuse et réprime toute profane curiosité sur un mystère qu'on ne pénètre pas.

(*mm*) Pag. 285.

Les idées religieuses des Phrygiens avoient pénétré dans l'Attique. Cérès ou la terre étoit leur principale divinité, les mystères d'Eleusis où elle jouoit le premier rôle, et où Bacchus lui-même n'étoit considéré que comme son Dieu Parèdre ou son assistant, ces mystères, dis-je, étoient la première solennité

[1] Tacit., *de Mor. German.*, cap. 40.

des Athéniens ; c'est ce qui rend raison de l'attachement qu'ils professoient pour le dogme de l'immobilité de la terre. Ils avoient conservé l'idée qu'ils s'étoient formée de l'univers dans le temps qu'ils étoient encore demi-barbares. Incapables de concevoir que la terre pût se soutenir à la même place sans un point d'appui, ils se l'étoient représentée comme une montagne dont le pied ou les racines s'étendent à l'infini dans l'immensité de l'espace. Le sommet de cette montagne arrondi en forme de borne, étoit le lieu de la demeure des hommes, les astres faisoient leur révolution au-dessus et autour de ce sommet. Cette erreur du peuple d'Athènes se retrouve chez les Indiens, qni ont cru de tout temps que le soleil et les autres astres font leur révolution autour du mont Méros. Il étoit nuit lorsque la partie la plus élevée nous cachoit le soleil : Xénophane, Anaximène et plusieurs autres philosophes qui feignoient d'être scrupuleusement attachés à l'opinion populaire, avoient grand soin de faire observer que dans leur système, les astres tournoient autour, mais non au-dessous de la terre. Nos voyageurs [1] ont trouvé parmi les Talapoins de Siam un système astronomique absolument semblable à celui des Athéniens. Empédocle qui écrivoit hors d'Athènes, osa se moquer dans ses ouvrages d'une montagne terminée en sommet, tandis qu'elle est infinie dans sa base; mais dans la Grèce, les philosophes étoient forcés de respecter cette croyance populaire, et de ne la combattre qu'avec de très grands ménagemens. Les anciens avoient imaginé trois systèmes astronomiques : deux de ces systèmes plaçoient la terre au centre de notre univers, le troisième étoit le même dans tous ses points que celui de Copernic, c'étoit celui de la plus grande partie des Pythagoriciens, comme Aristote l'assure en termes précis. Dans ce système le soleil placé au centre de tous les mouvements célestes en étoit la cause et le principe, la terre emportée autour de lui dans le plan de l'écliptique, tournoit en même temps

(1) Laloubère, *Relat. de Siam.*

sur elle-même dans un plan incliné au premier. Il est certain par un passage précis de Plutarque qu'Aristarque qui suivoit ce système, donnoit ces deux différents mouvements à la terre : ce système demeuroit renfermé dans les écoles des Pythagoriciens d'Italie; à la vérité, il s'est trouvé dans tous les temps des hommes célèbres qui l'ont adopté sans être Pythagoriciens, mais il étoit dangereux de s'en expliquer ouvertement. Aristarque fut accusé d'impiété par Cléanthe disciple et successeur de Zénon, pour avoir violé le respect dû à Vesta et pour avoir troublé son repos, c'est-à-dire, comme l'explique Plutarque lui-même, pour avoir ôté la terre du centre de l'univers, et pour l'avoir fait tourner autour du soleil. Platon qui avoit embrassé l'opinion du mouvement de la terre sur son axe, auroit suivi entièrement le sentiment des Pythagoriciens d'Italie, s'il eût osé; car il disoit dans sa vieillesse, au rapport de Théophraste, qu'il se repentoit d'avoir donné à la terre une place qui ne lui convenoit pas, de l'avoir mise au centre de l'univers, et d'en avoir fait le principe et la mesure des mouvemens célestes. L'exemple d'Anaxagore et celui de Socrate avoient retenu Platon, il trembla devant le fanatisme des Athéniens qui avoient fait un dogme religieux de l'immobilité de la terre au centre du monde. (Fréret.)

(*nn*) Pag. 292.

Dans son commentaire sur Denys le géographe, Eustathe dit que Sésostris fit dresser les cartes de ses voyages, et fit présent de ces itinéraires aux Egyptiens et aux Scythes. Voici le passage d'Eustathe : « On rapporte que Sésostris l'égyptien » ayant parcouru une grande partie du globe, inscrivit son » voyage sur des tables, ouvrage digne d'admiration, et dont » il fit présent non-seulement aux Egyptiens, mais aux » Scythes. »

Apollonius de Rhodes s'exprime ainsi dans ses Argonautiques : « On raconte que Sésostris parti de l'Egypte, à la

» tête d'une armée forte et courageuse, fit un grand nombre
» de conquêtes..... Les descendans des hommes qu'il établit
» dans la Colchide, y existent encore et la colonie est floris-
» sante; ils conservent de leurs ancêtres des tables gravées,
» où sont tracées les bornes de la terre et de la mer, les routes
» et les chemins, de manière à servir de guide à tous les
» voyageurs. (Apoll. Rhod., *Argon.* lib. IV. vers 272.)

Zoëga fait voir, d'après Plutarque et Suidas, que le mot κύρβεις employé par le poète grec, a toujours signifié des tables en bois. Sans le secours des itinéraires et des projections géographiques, même bien antérieures à Sésostris, il lui eut été difficile d'exécuter tant de voyages.

FIN DU TOME PREMIER.



Thomas Inman: M.D.

